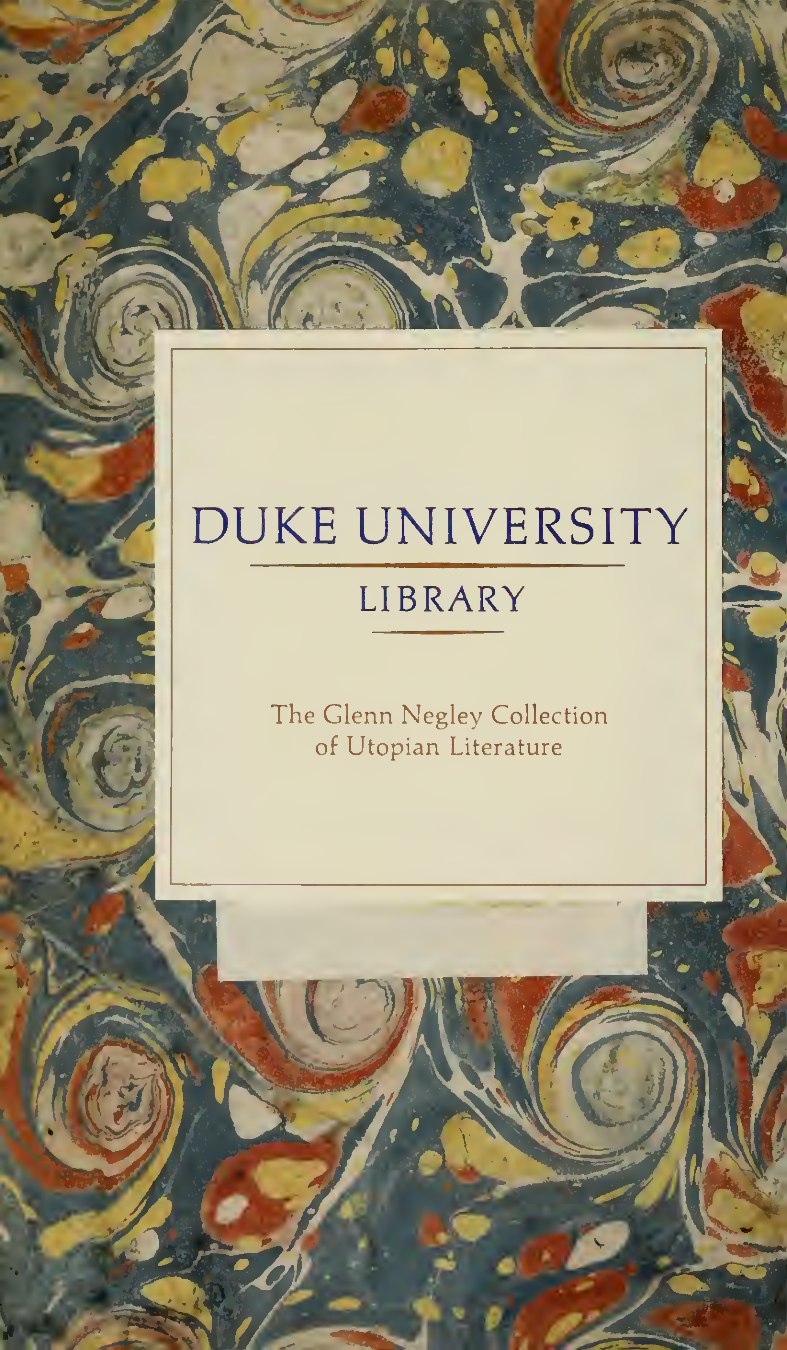



DUKE UNIVERSITY
LIBRARY
The Glenn Negley Collection
of Utopian Literature





Car. Eisen del. Maßard Sculp.

Si ses maximes s'impriment dans nos Cœurs ;
Si son Ame revit dans ses Descendans ,
il a régné .

DES CAUSES
DU
BONHEUR PUBLIC.

OUVRAGE DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN,

Par M. l'Abbé GROS DE BESPLAS, *de la Maison & Société de Sorbonne, Prédicateur du Roi, &c.*

Un Roi ſenſible promet toutes les vertus.



A PARIS,
De l'Imprimerie de SÉBASTIEN JORRY, rue & vis-à-vis la Comédie Françoiſe, au Grand Monarque & aux Cigognes.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



A
MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

Jusqu'à ce moment la Nation n'a cherché en vous d'autre objet de respect & d'amour, que le sang qui coule dans

vos veines ; aujourd'hui elle vous demande des vertus ; elle eſpere & attend même que vous lui offrirez un jour celles de votre Auguſte Pere. Tous les yeux ſont ouverts pour contempler dans quelle voie vous marcherez. On s'empreſſe de demander ſi vous n'aurez point le goût funeſte des conquêtes, ſi au contraire vous penchez vers la bienfaiſance & vers la douceur, ſi à la vue des malheureux vous êtes ſenſible. Oſerai-je le dire? C'eſt l'inquiétude d'une tendre Mere ſur le fruit le plus cher de ſes entrailles. Les inclinations qui vont ſe développer dans votre ame, fixeront notre ſort & notre deſtinée ; mais nous avons cette ferme confiance que vous ſerez un Prince ſelon le cœur de Dieu, digne de lui & de la Nation. Les heureuſes diſpoſitions

que vous faites paroître ; les sages Maîtres qui vous entourent & que vous aimez ; votre Auguste Pere qui du haut du Ciel, veille sur la France & sur vous ; cette candeur qui brille sur votre visage ; tout nous promet pour nos neveux un regne de paix & de gloire ; tout nous annonce que plaçant votre grandeur dans l'amour de vos Peuples, vous ferez leurs délices, & qu'ainsi que notre Auguste Monarque, vous obtiendrez le nom de Bien-aimé. Heureux le Prince qu'un pareil titre conduit à l'Immortalité !

Je viens aujourd'hui, MONSEIGNEUR, *vous montrer l'influence du caractere national, de la Religion & des vertus d'un bon Prince sur le* BONHEUR PUBLIC. *Le caractere national & la*

Religion vous présenteront les plus fermes soutiens d'un Trône. Le tableau d'un bon Souverain sera surement le vôtre, & en le traçant je devance mon siecle dans l'éloge qu'il fera de vous.

Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, GROS DE BESPLAS,
Vic. Gén.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

L'HONNEUR d'écrire pour un Prince destiné à gouverner la plus ancienne des Monarchies, m'animera dans l'ouvrage que j'entreprends. Mon dessein est de rechercher les causes du Bonheur public, & de traiter ce Sujet relativement à la Nation. Mes forces me font redouter mon entreprise, mon zele me la fait aimer ; le cœur fera peut-être un ouvrage que l'esprit auroit tenté inutilement. Si l'objet que je vais présenter fait naître à des hommes plus habiles la pensée de le traiter, j'aurai fait quelque chose pour le bonheur de ma Patrie.

En recherchant les causes du Bonheur public, j'écris pour des hommes

rapprochés par des mœurs communes, réunis par les liens d'une même Religion, enfin gouvernés par l'autorité suprême d'un seul. Ainsi les mœurs, la Religion, les vertus du Chef, telles sont les sources de notre bonheur. S'il en est d'autres, il me semble qu'elles tirent de ces causes leur véritable & principale force.

Les mœurs sont déterminées par des habitudes constantes, & des penchants uniformes ; c'est ce que j'appelle LE CARACTERE. Chaque homme differe d'un autre ; il en est ainsi d'un Peuple à l'égard d'un autre Peuple, à cause de la diversité des coutumes. Il me semble, par exemple, que les François sont par rapport aux Nations du Nord, ce que les habitants des Provinces méridionales de la France sont par rapport au reste de la Nation. L'homme trouve dans son caractere la premiere

ſource de ſon bonheur ou de ſon malheur. Il en eſt de même de chaque Peuple.

La Religion fait la ſureté des Empires. C'eſt le lien le plus fort des hommes, le rempart le plus ferme de l'autorité. Ce principe eſt appuyé ſur l'hiſtoire & la foi de tous les ſiecles.

Le Souverain fait la deſtinée de l'Etat auquel il commande. Il rend l'autorité un joug aimable, ou un fardeau inſupportable aux Sujets. Tels ſont les objets qui s'offrent dans le tableau général de l'ordre ; telles ſont les vérités fondamentales de la conſtitution politique.

Si nous conſidérons de près le caractere national, nous avouerons que ce n'eſt point ſans peine qu'on peut le déterminer. La vivacité de nos penchants le rend difficile à ſaiſir ; mais ce que l'extérieur paroît démentir, le

fond de notre génie le rectifie. Nous avons comme tous les autres Peuples des défauts ; cependant lorsque nous examinons avec impartialité notre caractere, nous voyons qu'il est formé par sept Vertus principales, dont quelques-unes sur-tout nous conviennent singuliérement : la Douceur, l'Equité, la Valeur, l'Honneur, l'Amour de nos Maîtres, l'amour des Lettres & des Sciences, enfin les bonnes Mœurs.

Rappellons ce que César dit de nous dans les siecles les plus reculés, & nous jugerons si nous sommes toujours ressemblants à nous-mêmes. Les Peuples des Gaules, dit-il, aiment la gloire des armes ; ils vont avec joie au combat, mais ils ne sont propres que pour la premiere attaque. N'est-ce pas encore aujourd'hui notre caractere ? Il nous accuse d'un peu de légéreté dans notre maniere de penser, dans nos

conſeils, dans nos entrepriſes. Céſar ne trouveroit-il pas encore bien des coupables? ce qu'il ajoute eſt remarquable. Ils aiment, dit-il, la nouveauté, & ſont très-curieux d'événements. Ils ſe diviſent en différents partis. Preſque chaque maiſon a un Chef qui domine & qui entraîne les eſprits. Céſar obſerve le reſpect & l'amour de la Nation pour les races illuſtres. Enfin il remarque ſa piété, ſes bonnes mœurs, ſa candeur & ſa droiture (*a*).

(*a*) Ut ad bella ſuſcipienda Gallorum alacer ac promptus eſt animus, ſic mollis ac minimè reſiſtens ad calamitates perferendas mens eorum eſt. (*De bel. Gal. lib. 3. verſ. fin.*) On lit dans le même endroit: Cæſar infirmitatem Gallorum veritus, quòd ſunt in conſiliis capiendis mobiles, novis plerumque rebus ſtudent. Au Livre 6. Non ſolum in omnibus civitatibus atque pagis partibuſque, ſed penè etiam in ſingulis domibus factiones ſunt. Voilà des portraits tracés depuis dix-huit ſiecles, auxquels nous ſommes reſſemblants.

La Nation a donc un caractere réel, constant, invariable qui regle sa maniere de penser, ses desseins, ses en-

---

Mais voici un magnifique témoignage. En parlant des Peuples voisins de la Picardie. Nihil pati vini reliquarumque rerum ad luxuriam pertinentium inferri, quòd his rebus relanguescere animos, eorumque remitti virtutem existimarent; esse homines feros, magnæque virtutis. La suite du discours fait voir que *feros* est pris ici pour austères. Or ces vertus étoient celles de la Nation même; César le dit plus bas: Patria virtus (*de bello Gallico lib. 2.*) Au livre 6. Natio est omnium Gallorum admodum dedita religionibus. Sur le respect pour les races illustres, quisque (nobilis) plurimos clientes habet. Ibid. Voyez au même endroit des Passages très-remarquables sur le Sacerdoce des anciens Gaulois. Terminons sur nos Ancêtres, par un trait de l'Auteur du Commentaire sur la guerre d'Afrique. Homines apertos, minimèque insidiosos, qui per virtutem, non per dolum dimicare consueverunt. lib. 5. Maintenant si nous jettons les yeux sur les Francs, nous verrons que Tacite les représente comme bons, sinceres, justes, pleins d'honneur, belliqueux, emportés dans le succès, fideles à la probité & aux mœurs, reli-

treprifes, & dont le Chef de la Société peut retirer un grand avantage.

Je commence en traitant du caractere national, par établir la vertu qui conftitue ce caractere ; j'en fais enfuite l'application au Bonheur public. Ces deux objets marcheront toujours de front, comme effentiels au plan que je me fuis propofé. Lorfque la vertu dont je traite eft reconnue pour former notre caractere, je ne m'arrête pas long-temps à l'établir. Je paffe à l'application. Pareillement lorfque l'application eft facile, je n'y infifte point ; je laiffe au Lecteur à développer & à étendre les principes qui y font préfentés. J'ai refferré le tableau des premieres vertus. On ne peut nous conteſter la douceur. L'équité eft encore

gieux, enfin attachés à leur patrie. *Voy. Velly, Hiſt. de Fr. t. 1. p. 231. &c. Mably, obſerv. ſur l'Hiſt. de Fr. t. 1. p. 26.*

une de nos vertus principales, & qui ne doit trouver que peu de contradicteurs. J'ai tâché pourtant de détruire en peu de mots, les préjugés que les temps de barbarie & des anciens troubles, ont pu faire naître contre cette vertu. Il ſuffit de nommer la valeur, pour qu'elle ſoit proclamée auſſitôt comme une vertu des François. L'honneur parmi nous eſt auſſi ancien que la Monarchie. Aucun orage n'a pu l'ébranler ni même l'obſcurcir. L'amour pour nos Maîtres eſt né avec nous. Le goût des Sciences a été retardé dans le temps des ſuperſtitions de nos peres; mais à travers les ténebres, on ne laiſſe pas de bien appercevoir le génie de la Nation. Celle de nos vertus à laquelle j'ai dû m'attacher davantage, ce ſont les bonnes mœurs. S'il en eſt une qui ait ſouffert quelque atteinte, c'eſt celle-ci. En recourant aux vérita-

bles ſources, on la voit au nombre des vertus les plus précieuſes de la Nation. *Les ſiecles que l'on compte communément pour les plus obſcurs & les plus malheureux*, diſoit M. Fleuri, *ne l'ont pas été autant que l'on croit, & n'ont été dépourvus ni de vertus ni de ſcience.* Ce célebre Ecrivain fait voir la cauſe de notre prévention. Il dit que ce ſont les reproches mal-fondés des Auteurs du XV[e] ſiecle, lorſque les Sciences ont refleuri parmi nous (*a*).

On remarquera que les cauſes dont je traite ſont des cauſes morales. On ne doit pas en juger comme des cauſes phyſiques, qui produiſent néceſſairement leur effet, étant fondées ſur les

(*a*) Fleuri, 3[e] diſcours ſur l'Hiſt. Eccl. vers la fin. Voy. auſſi Launoy, *de ſcholis celebrioribus, ſeu à Carolo magno, ſeu poſt eundem Carolum, per Occidentem inſtauratis*. M. l'Abbé Goujet, *de l'état des Sciences en France depuis la mort de Charlemagne juſqu'à celle du Roi Robert*, Diſſertation couronnée à l'Académie des Inſcriptions en 1737.

loix immuables de la Nature & repoſant immédiatement dans les mains de Dieu. Les cauſes morales au contraire n'operent leur effet qu'autant que le premier moteur de la Société, le Monarque par exemple ou l'Etat, les dirige comme il faut : c'eſt un tréſor qui eſt en leur pouvoir.

Le caractere national eſt des trois cauſes du Bonheur public, celle qui agit avec moins de force, puiſque l'homme dans ſa conduite, dément quelquefois ſon caractere : auſſi j'en ai reſtreint les effets. Cependant il faut regarder les vertus premieres de la Nation comme ces faiſceaux de lumiere dont chaque rayon conſidéré ſéparément ne produit qu'une lueur aſſez foible, mais qui réunis ont une grande force pour éclairer & pour échauffer.

Je paſſe enſuite à la Religion la plus efficace de toutes les cauſes, la plus

univerſelle,

universelle, la plus sure, par conséquent, celle de toutes qui doit fixer davantage l'attention du Gouvernement. J'ai envisagé la Religion depuis le Trône jusqu'aux conditions les plus obscures, & j'en ai fait l'application au Bonheur public. Si j'ai traité ici du Prince religieux ; la dignité de la Religion l'exigeoit. J'ai dû soumettre à celle-ci tous les objets qu'elle embrasse. Ailleurs on verra le Prince en lui-même, possédant les vertus qui doivent le distinguer & qui sont propres au Trône.

Après avoir considéré la Religion dans le Monarque ; je l'offre dans l'Ordre sacerdotal. Cet objet en renferme un grand nombre d'autres qui lui sont subordonnés : voici de quelle maniere ils se suivront : les Pontifes, les Pasteurs des ames, les Moralistes, les Prédicateurs de la parole, les Prêtres attachés au service des églises, les jeunes Eleves du Clergé, les Sujets des ordres re-

ligieux des deux ſexes ; enfin les Eleves des Colléges. Je tâcherai de montrer comment toutes ces parties concourent à l'harmonie publique.

La Religion des Grands viendra enſuite ; on verra leur influence ſur l'ordre public. Je les montrerai à la Cour, dans la Capitale, à la tête des Provinces, enfin au milieu des armées.

Les Etats compris entre les Grands & le Peuple ſuivront cet ordre : le Corps des Militaires, la Magiſtrature & les grades inférieurs qu'elle comprend ; les hommes de Lettres & les Riches dont l'influence, chacun dans leur genre, eſt devenue ſi univerſelle & ſi ſenſible, depuis que nous avons quitté les opinions & les traditions anciennes. Enfin je deſcendrai juſqu'au Peuple & j'appliquerai ici la même regle & la même méthode.

Après avoir traité de ces deux cauſes, j'offrirai dans la troiſieme les vertus

propres d'un bon Souverain : la ſageſſe qui préſente différents rapports : ſageſſe dans ſon eſprit, qui lui faiſant ſentir le poids de la Couronne, le détermine à prendre tous les moyens de bien gouverner ; dans ſon cœur, qui le rend modeſte dans les ſuccès, courageux dans l'adverſité, toujours le même dans les différentes fortunes ; enfin dans l'appareil de la Royauté, qui écarte le luxe, le faſte & toute la vaine pompe des Rois orgueilleux. On pourroit appeller la premiere, prudence, la ſeconde, vertu de ſageſſe, la troiſieme, modeſtie.

A la ſuite de cette premiere vertu viendra l'amour de la paix. On ſent combien elle eſt liée à la félicité publique & au bonheur des Nations. Enfin le dernier trait au tableau d'un digne Monarque, ce ſera l'amour pour ſes Peuples. Tous les biens découleront facilement de ces trois vertus.

Si le Caractere national fait le bonheur particulier d'un Empire, c'est une grande erreur de politique de vouloir établir une regle générale de gouvernement pour tous les Royaumes. Si la Religion est liée à la constitution même de la Monarchie, c'est une erreur énorme de politique d'en laisser entamer les moindres parties. Si les vertus du Souverain guidé par la Religion, font la félicité publique, c'est une erreur extrême de politique de l'ébranler dans son cœur.

Rassemblez maintenant sous un même coup d'œuil, ces trois causes du bonheur public, caractere national, religion & vertus du Monarque ; suivez cette chaîne dans toutes ses parties, & vous jugerez si un Etat où leur action mutuelle & réunie, se fait sentir, est heureux, puissant & redoutable.

TABLE

RAISONNÉE DES MATIERES.

On fait voir dans ce Projet la néceſſité & l'avantage d'un pareil établiſſement. Réglements de cette Ecole. Moyens pour y entretenir une grande émulation.

Nouveau moyen de donner dans l'Etat, le plus fort encouragement à la vertu. Etabliſſement d'une Académie pour les hommes qui ſeroient devenus célebres par des actions vertueuſes.

SECONDE CAUSE DU BONHEUR PUBLIC.

La religion.

Après avoir indiqué le caractere d'autorité que la Religion imprime dans les Souverains aux yeux des Peuples, on fait voir que le regne d'un Prince religieux eſt juſte, ſtable & floriſſant. La Juſtice lui rend toujours préſents ſes Sujets, ſur-tout les malheureux. Elle prend la forme de toutes les autres vertus. Impuiſſance des loix humaines. Elles ne peuvent détruire la plus funeſte des injuſtices, ſçavoir, l'amour excluſif de ſoi-même, la paſſion de la guerre.

Stabilité du Gouvernement d'un Prince religieux, dans les trois âges de la vie. Dans l'adoleſcence, la Religion écarte loin des écœuils. Dans la force de l'âge, elle donne de l'activité à toutes les vertus, & dompte les paſſions ;(ici on verra le tableau d'un Prince qui n'eſt pas guidé par la Religion). Dans la vieilleſſe, elle ſoutient le Monarque. Tranquillité dans ſon Royaume, & au dehors.

Splendeur du regne d'un Prince religieux. Il eſt admiré par les hommes les plus prévenus, les

---

TROISIÉME CAUSE DU BONHEUR PUBLIC.

Fin de la Table.

Fautes eſſentielles à corriger dans le corps de l'ouvrage.

Page 2, ligne 16, qui ſans l'aveu de la Divinité ont enchaîné, &c. *liſez* qui ſans l'aveu de la Divinité, & ſe diſant envoyés par elle, ont, &c.

Page 11, lig. 4, en qui le Très-haut a éteint ſon ſouffle & effacé ſon image, *liſ.* en qui le Très-haut a permis que ſon ſouffle fût éteint, & ſon image effacée.

Page 22, lig. 11, comme ſource de toute juſtice, *liſ.* comme Chef ſouverain & ſuprême de la Juſtice.

Page 38, ligne 16, Si dans la ſuite des ſiecles, *liſ.* Si avant ces ſiecles.

Page 52, ligne 7, au moment, *liſ.* au milieu.

Page 115, ligne 2, qu'il arme, *liſ.* qui l'arme.

Ibid. ligne 4, *ôtez les deux points.*

Page 210, ligne 6, eſt juſte, ſtable, *liſ.* eſt non ſeulement juſte, mais ſtable.

Page 218, ligne 20. Si la Religion n'a pas, *liſ.* Si la Religion au contraire n'a pas, &c.

EXPLICATION DU FRONTISPICE.

La Sageſſe dans le haut du Ciel. Feu Monſeigneur le Dauphin porté ſur un nuage. La lumiere de la Sageſſe après s'être réfléchie ſur lui , va ſe tracer ſur le ſommet d'un Mont eſcarpé. Monſeigneur le jeune Dauphin ſe promenant dans une campagne , reconnoît l'image de ſon Pere , court pour l'embraſſer ; & ne pouvant atteindre à la cime du Rocher , ſon Gouverneur & ſon Précepteur l'aident à monter. Dans le lointain , l'appartement du Prince où l'on voit, ſur le devant d'une Bibliotheque, *la vérité de la Religion chrétienne* , par Abbadie ; le *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle*, de Boſſuet, le *Télémaque*, *l'Ami des hommes ;* au bas , une Inſcription relative à feu Monſeigneur le Dauphin.



DES CAUSES

DU BONHEUR PUBLIC,

O U

De l'influence du caractere national, de la Religion, & des vertus d'un bon Prince sur le bien de l'Etat.

SI un Peuple qui auroit erré long-temps dans les bois, & qui désireroit de sortir de sa barbarie, venoit trouver un Sage pour lui demander des loix & lui offrir la couronne, ce Sage empressé de répondre à une si haute confiance, appelleroit d'abord dans son cœur toutes les vertus : élevant ensuite ses regards au-dessus de la Terre, il contempleroit tous les Empires, suivroit la chaîne des destinées des Nations, les causes de leur grandeur &

de leur décadence : il defcendroit dans la nuit profonde des temps, remonteroit à la premiere origine des Monarchies : il feroit paffer fous fes yeux les Religions des différents Peuples ; il invoqueroit le Ciel : enfin tenant devant lui les Annales du monde, & méditant fur fes révolutions continuelles, il verroit que le luxe Afiatique a perdu les Empires d'Orient, une politique inquiette & guerriere l'Empire Romain ; que les leçons des Philofophes les plus habiles ont été impuiffantes pour réprimer les vices ; que leur morale a été incertaine & fans appui ; qu'une foule de Religions infenfées ont fubjugué les Peuples fans les éclairer ; que les plus fameux Légiflateurs, qui fans l'aveu de la Divinité, ont enchaîné les Nations par la crainte des châtiments d'une autre vie, n'ont intimidé que le vulgaire aveugle, & qu'ils ont laiffé les rênes des Empires flotter dans les mains facrileges qui les tenoient. Alors touché du défir de rendre fon Peuple le plus heureux de la Terre, de lui donner des mœurs inaltérables, une Religion qui affurât tout à la fois le bonheur des Sujets & celui du Prince, voulant élever

ſon Empire & ſon Trône ſur des fondements inébranlables, il laiſſeroit les volumes des Politiques dans la nuit qui les enveloppe & qui les dévore ; il fouleroit les ruines des anciens Empires ſans envier leur vaine gloire ; il contempleroit les plus grandes vertus païennes, ſans être trompé ſur le motif qui les animoit ; & prenant le livre ſublime des Chrétiens, après l'avoir longtemps médité, il raſſembleroit autour de lui ſon nouveau Peuple, & lui parleroit ainſi : » Hommes ſimples & juſtes » qui demandez des loix, les anciens Légiſla- » teurs n'ont parlé que comme des hommes, » (*a*) les Peuples de l'Antiquité ne nous ont » fait voir que des Eſclaves qui gémiſſoient » ſous le pouvoir arbitraire & ſous la tyran- » nie ; ou ils n'ont été que des hommes ſu- » perbes qui ne s'étoient raſſemblés en corps » de Nation libre, que pour troubler ſans » ceſſe la paix & la liberté de l'Univers. J'ai » ouvert ce Livre ſacré ; une frayeur ſou- » daine s'eſt emparée de mon ame ; & comme

(*a*) Moïſe ne peut être compris dans le nombre de ces Légiſlateurs, ſa légiſlation ayant été divine.

» ſi une ſource impétueuſe & abondante eût
» rompu tout-à-coup ſes digues, j'ai vu toutes
» les vertus ſortir de ce volume, & remplir
» auſſitôt toute la Terre : j'y ai trouvé les
» fondements & les principes du plus ſage gou-
» vernement, le lien le plus indiſſoluble de
» l'autorité. Ce volume a triomphé de tous les
» temps : ſa lumiere infinie a percé les ténebres
» les plus épaiſſes. La morale qu'il enſeigne
» éleve l'homme au-deſſus de lui-même :
» elle a fait des Nations les plus barbares, les
» Sujets les plus heureux & les plus dociles,
» des plus fiers tyrans, autant de peres des
» Peuples. La Religion renfermée dans ce
» ſaint Livre montre un Dieu vengeur de
» l'opprimé, protecteur du pauvre, Juge re-
» doutable des Rois, Arbitre abſolu des deſ-
» tinées des Empires, dépoſitaire du ferment
» des Sujets envers le Monarque. Enfin elle
» égale à la mort la cendre du Souverain &
» celle du Sujet, & demande compte à cha-
» cun de leurs vertus. O Peuple ſimple &
» juſte ! voulez-vous embraſſer cette morale
» & cette religion ? être tout à la fois les
» Sujets du Très-haut & les miens ? A cette

» condition je reçois votre ſerment ; & le
» Dieu qui nous voit du milieu de la nuit
» auguſte de ce volume, vous garantira la
» foi que je vais vous jurer. Délibérez, dé-
» terminez-vous ; ſinon retournez à vos forêts
» ſauvages, laiſſez-moi ma liberté, je vous
» rends la vôtre.

Ne doutons pas que ce Peuple n'embraſſât avec tranſport une loi ſi ſainte, des mœurs ſi pures, & qu'il ne demandât que cette religion fût la baſe de la nouvelle Monarchie que ce Sage éleveroit.

Cette Religion, ces mœurs qui ſeroient le vœu le plus ardent de ce Peuple, Auguſte Prince, cet Empire les renferme dans ſon ſein depuis quatorze ſiecles. Vous poſſéderez un Royaume dont le Très-haut a toujours tenu les rênes avec nos Rois. Auſſi je viens vous montrer que le bonheur des Peuples eſt étroitement lié à ces mœurs, je veux dire à ce caractere premier d'une Nation, à cette Religion ; & qu'en aſſurant la félicité des Empires, elles forment des Souverains accomplis.

En élevant ma voix juſqu'à vous, vous

attendez de mon respect que je vous présente sans déguisement & sans nuage la vérité : à ce nom sacré l'ame d'un Prince doit être émue. Et comment la vérité n'auroit-elle pas pour vous le front aimable, dans un âge où l'innocence & l'ingénuité, ses dignes compagnes, marchent sans cesse à vos côtés ? Heureux ! si elle trouve toujours le chemin libre jusqu'à votre Trône, & des hommes sinceres & fermes qui la retiennent auprès de vous.

Un Sujet qui dissimule la vérite à ses Maîtres est coupable de trahison. Je vous la remettrai souvent sous les yeux, (un Roi ne peut trop la contempler & l'entendre) je vous la retracerai méme, pardonnez si je m'exprime ainsi, avec cet enthousiasme d une ame passionnée pour la vertu, avec la liberté d'un Citoyen respectueux & sensible, qui parle pour la premiere fois du bonheur des hommes & des vertus d'un bon Roi. Vous rejetterez sur mon zele ma hardiesse. Nos Souverains se sont toujours plu à nous pardonner les erreurs de notre amour, ou plutôt ils daignent reculer pour nous les bornes du respect jusqu'aux dernieres limites de la vérité.

Le portrait de votre Augufte Pere viendra fe confondre quelquefois avec le tableau de la Religion. Ce fera la vertu elle-même fous des traits qui doivent vous être bien chers. Hâtez-vous de la recevoir dans votre jeune cœur, avant que les paffions s'y frayent une route ; car comme nous, vous êtes homme, & vous fentirez leur empire. Toutefois ce fouvenir balancera, réprimera dans votre ame l'impétuofité de leurs efforts.

J'oferai peut-être aller auffi me placer fur le tombeau & réveiller la cendre de ce Héros accompli que nous pleurerons toujours ; de-là ma voix fera mieux écoutée ; de-là fortiront quelques étincelles plus propres à vous enflammer que tous les difcours. Je ferai parler ce Prince ; illufion heureufe ! qui rappellant en quelque forte à la vie celui que le temps a enlevé, foulage une douleur profonde, & entretient l'amour. Mais vous êtes deftiné à diminuer nos regrets : fi fes maximes s'impriment dans nos cœurs, fi fon ame revit dans vous, il a régné. Oui, vous rappellerez toutes fes grandes qualités. Vous ferez oublier à la Terre, s'il eft poffible, qu'il ne vit plus, &

qu'il ne lui fut pas néceſſaire. Le Ciel n'a point voulu nous punir par ſa mort : lorſqu'il a quitté ſa dépouille, toutes ſes vertus ſont paſſées dans votre cœur. Là le Très-haut les a ſcellées, comme dans un tréſor, juſqu'au moment où vous les déploierez pour la gloire de votre regne. Mais en voyant ſous vos yeux les traits ſi attendriſſants de ſon image, n'attendez pas ſon éloge : ſon ſiécle l'a jugé ; ce Prince n'eſt plus à nous ; le ſceau de l'immortalité eſt aujourd'hui ſur ſon nom, il appartient à la poſtérité.

Mon zele pour le bien public me fera encore haſarder quelques penſées que des hommes ſéveres s'obſtinent à rejetter. Qu'importe, les ames ſenſibles me ſauront gré de mes efforts. Ne duſſé-je ajouter que le moindre degré au bonheur de ma Patrie, une ſeule vertu au dernier des Citoyens, je ne croirai pas avoir écrit inutilement.

Mais ſur-tout, Auguſte Prince, mon deſſein eſt de relever à vos yeux la grandeur de la Nation, de faire paſſer devant vous ſes vertus, comme une ſuperbe chaîne que vous dirigerez à votre gré. Je veux vous montrer combien

il vous importe de plier votre ſageſſe au caractere eſſentiel qui diſtingue la Nation, combien vous pourrez tirer avantage de l'eſprit qui l'anime; car ſi nos vertus naiſſent avec nous, elles ont beſoin d'être développées, & c'eſt l'ouvrage des Rois. Il ſemble que Dieu leur ait communiqué cette portion de ſa toute-puiſſance, d'achever après lui les merveilles de la création.

PREMIERE CAUSE
DU BONHEUR PUBLIC,
LE CARACTERE NATIONAL.
DE LA DOUCEUR.

LE premier objet qui me frappe dans le caractére de la Nation, c'eſt *ſa douceur :* c'eſt auſſi le premier fondement de notre bonheur & la ſource de notre attachement aux conſtitutions immuables de la Monarchie. On ne peut refuſer cette vertu au François; ſa politeſſe pour les Etrangers, l'accueil que reçoivent de ſa part ſes ennemis les plus redou-

tables, ſa généroſité dans les Traités de paix, le prompt oubli des outrages, ſon humanité, ſa pitié pour les malheureux; cette noble conjuration des Écrivains contre l'eſprit de domination, de fanatiſme & de conquête, tout annonce la douceur & l'aménité de ce Peuple. Ses rivaux l'avouent; ſa conduite en offre chaque jour de nouveaux témoignages. Or cette douceur eſt tout à la fois le premier fondement de ſon bonheur, & aucune vertu ne s'allie mieux à une conſtitution Monarchique.

Dans une République, il faut des hommes hardis, entreprenants, toujours en action. Le Républicain ſent qu'il partage l'autorité. Il a moins beſoin des vertus néceſſaires à l'obéiſſance, que de celles qui apprennent à commander, ou au moins à tempérer & à balancer la puiſſance; la fierté, l'ambition & l'audace ſont les premiers reſſorts de ſon cœur: c'eſt ainſi qu'une République ſe maintient & s'éleve. Chaque Soldat de Rome qui faiſoit priſonnier un ennemi, croyoit ſe donner un Sujet à lui-même. Mettez des hommes paiſibles à la place de ces fiers Romains, vous verrez Rome tomber preſque au moment de ſa naiſſance.

A un Deſpote, il faut des Sujets ſans lumieres comme ſans vertu, des Eſclaves que la Nature ait ſéparés du rang des hommes, en qui le Très-haut ait éteint ſon ſouffle & effacé ſon image ; mais la douceur fait le bonheur du Sujet d'une Monarchie. Soumis à l'autorité d'un ſeul, il n'a pas beſoin d'être contraint pour obeir ; une voix plus forte que la Loi même lui parle au fond du cœur. Son premier Souverain eſt dans ſon ame. La réſiſtance ſeroit pour lui un effort, la rébellion, contre ſa nature : s'il chérit ſon propre intérêt, il le ſoumet ſans peine à l'ordre public ; un ſentiment invincible l'y tient attaché. C'eſt en quelque ſorte ce tourbillon de l'ordre phyſique qui roule & ſe meut ſur lui-même, mais qui ne quitte jamais la direction commune, & qui ſuit ſans ceſſe le ſyſtême général de l'Univers.

De-là ce bonheur & cette proſpérité de l'Etat ; ſi l'eſprit du Prince eſt inquiet & remuant, on attend que l'expérience modere ſon ardeur ; ſi les beſoins exigent de gros ſubſides, on plie ſous le fardeau, en eſpérant des jours plus heureux. Le ſort des Chefs eſt toujours tranquille ; on s'applaudit de leurs vertus, &

l'on ſupporte leurs vices. On exige qu'ils faſſent le bien ; mais cauſent-ils quelque dommage ? on croit que c'eſt une erreur involontaire, qu'ils ſentent encore plus que nous nos peines, & qu'ils cédent au malheur des temps.

Tandis que la douceur attache & rend docile à l'autorité, elle lie enſemble les Sujets. Tendant tous à un méme centre, ils s'uniſſent par des nœuds mutuels pour la cauſe commune & pour leur bonheur. Le beſoin les rapproche, & la douceur leur facilite les moyens de ſe ſecourir ; elle applanit la voie : elle ouvre auſſi les cœurs à toutes les autres vertus ; par elle les mœurs ſe poliſſent avec plus de facilité, la nature s'empreſſe de hâter l'ouvrage de l'éducation. La docilité des enfants pour les peres, la proſpérité des alliances, la paix des familles, l'union des ſociétés, les retours de l'amitié, l'harmonie des Villes, l'accord des Provinces, la bonne intelligence dans les ordres de l'État, la diſcipline dans les Armées : tels ſont les biens qui découlent de la douceur, & qui promettent toujours de nouvelles proſpérités. C'eſt ainſi que la France eſt devenue un modele d'honnêteté, de modération & de politeſſe.

De-là encore ce commerce floriſſant au-dedans & au-dehors du Royaume ; la confiance de l'Étranger attirée, & mieux affermie ; ces vaiſſeaux qui voguent ſur les mers, mieux accueillis, préférés dans les ports des Nations éloignées ; les différends terminés ſans débats ; enfin les richeſſes de l'État augmentées. Tout s'applanit devant un Peuple dont le caractere eſt la douceur, tout proſpere pour lui.

Mais hâtons-nous de montrer de plus en plus tous les charmes de cette vertu. A la tranquillité du Gouvernement, à l'union des Sujets, à la proſpérité du commerce, ſe joint encore le bien ineſtimable de la paix.

Une Nation douce, digne de vivre tranquille au milieu des Peuples qui l'environnent, ne connoît point les paſſions violentes qui allument les guerres. La rivalité des Royaumes n'eſt à ſes yeux ni fureur, ni jalouſie, ce n'eſt qu'une noble émulation. Si ſes vertus & ſa gloire lui attirent l'animoſité, elle oppoſe l'eſtime à la haine, la patience aux menaces, la généroſité à l'inſulte : oubliant facilement les injures, elle ne peut ſupporter long-temps d'avoir des ennemis ; elle vaincra toutes les paſſions réunies contre

elle : veut-on encore l'aigrir ? la guerre lui préſente en vain mille avantages, l'appas des victoires & des conquêtes ; elle ſait pardonner. Jalouſe d'épargner le ſang de l'Etat, & de conſerver dans ſes ennemis des hommes, elle ne tire le glaive que dans les beſoins les plus preſſants, & lorſqu'inſultée dans ſa douceur même, elle venge par la juſtice de ſes armes & l'humanité outragée, & la gloire avilie de la Nation.

Mais que toutes ſes entrepriſes portent encore la marque de la douceur ! Elle fait des conquêtes à regret, elle ſe reproche les larmes qui coulent : chargée du poids de ſes triomphes, elle propoſe la paix, la ſollicite même ; car ſi les ſacrifices ſont un effort pour les paſſions, ils ne coûtent point à la vertu. O Nations ! après l'ivreſſe de la victoire, la confuſion la remplace. Comment attaquer un Peuple qui accueille dans ſon ſein ſes ennemis lorſqu'ils ont à peine quitté l'épée, qui s'empreſſe de partager avec eux ſes fêtes ? Cœurs généreux ! reconnoiſſez que ce n'eſt point par les armes qu'on triomphe, & qu'on s'éleve au-deſſus des autres Peuples ; mais qu'une Nation douce a le premier rang dans

le Monde ; que les paſſions une fois calmées, tous les eſprits ſe portent vers elle, & qu'elle obtient tous les hommages.

Telle eſt en effet la deſtinée d'une Nation paiſible. Sa douceur la rendant moins acceſſible aux paſſions, elle fait ainſi ſon propre bonheur, & regle ſouvent le ſort des autres Empires. Contemplez ce digne Miniſtre de Louis XII (*a*), s'attirant par ſa douceur le reſpect & l'amour de tous les Ordres, gouvernant l'État comme le plus tendre pere veille ſur ſa famille, opérant des réformes qui avoient été impoſſibles pendant pluſieurs ſiecles ; enfin méritant l'admiration de Rome & de toutes les Cours.

Meſurez, s'il eſt poſſible, les biens qu'eût procurés à la France & à l'Europe cette ame bienfaiſante & douce que l'illuſtre Archevêque de Cambrai avoit pour ainſi dire créée dans un grand Prince : mais fixons les yeux ſur des temps encore plus proches de nous.

Quel eſt cet auguſte vieillard qui s'offre à ma vue ; ce Neſtor de l'Europe en qui la douceur

---

(*a*) Le Cardinal d'Amboiſe. Il donnoit plus des deux tiers de ſon revenu aux pauvres.

regle tous les pas & toutes les entreprifes ? je le vois l'arbitre des Têtes couronnées. Il ne veut pas combattre, & il fait la Loi : la France acquiert des Provinces dans le filence ; il achete la Paix, & des tréfors font prêts pour la guerre. Le commerce fleurit, les vaiffeaux du Souverain repofent dans une oifiveté glorieufe. La confiance eft dans les deux continents, l'ombre feule du pavillon François garantit la foi des Traités & des alliances ; il vit, & la parole de fon Roi eft fi inviolable & fi facrée, qu'elle eft devenue en quelque forte le ferment des Nations. Tout fe meut par lui, c'eft l'ame invifible de l'Europe : il plie, il dirige, il gouverne ce grand corps, fans qu'on s'apperçoive qu'il eft le principe de ces mouvements. O vertu puiffante de la douceur ! Tu fupplées à la force. Miniftre immortel ! on bénira longtemps les jours fereins de votre adminiftration.

Cet efprit du vertueux Miniftre, le même que celui de notre pacifique Souverain, on le verra un jour, Augufte Prince, animer tous vos confeils & toutes vos entreprifes. Vous profiterez de la douceur de la Nation, pour réprimer les abus, pour unir de plus en plus

tous

tous les Ordres ; vous vous ſervirez de ſa docilité pour augmenter ſans ceſſe la force & la diſcipline des Armées , pour retenir ſon ardeur impétueuſe & guerriere ; car elle allie merveilleuſement ces deux vertus qui ſemblent ſi oppoſées ; enfin pour calmer les haines & les fureurs paſſageres, rapprocher les intérêts des Grands & du Peuple , & les réunir par l'amour & l'eſtime dans le même eſprit.

Cette douceur du caractere national, qui fait notre bonheur & notre gloire , nos Peres dans les premiers temps ne la connoiſſoient point, auſſi furent-ils malheureux. Les anciens Francs avoient apporté avec eux la barbarie & la rudeſſe des climats ſauvages, & des bois qu'ils avoient habités. C'étoit un or enlevé de ſon ſol, tout enveloppé de parties groſſieres & étrangeres. Semblable à ce métal , le caractere de la Nation ne s'épura que lentement : mais ſi nous devons à nous-mêmes une partie de nos vertus, ne rougiſſons pas de l'avouer, l'exemple de ce bon Peuple de la Gaule ſervit beaucoup à nous polir. Amateur des Lettres qu'il cultivoit, le mêlange des deux Nations prépara de loin ce bel aſſemblage de vertus

& de talents, qui devoit un jour nous placer au rang des plus grands Peuples de la Terre.

Rappellez-vous les premiers Guerriers qui commanderent à nos ancêtres, & qui leur imposerent un joug si barbare. Représentez-vous cette nuit profonde où les esprits sans activité, sans lumieres, languissoient dans une stupide ignorance. Retracez-vous ces anciens François avilis par les liens qu'ils portoient; la Monarchie inquiétée sans cesse au-dehors, mal affermie au-dedans; la Nation ne connoissant que la guerre; tout dans l'Etat ayant une forme militaire (*a*); les armes décidant entre les droits du voisin & ceux du voisin; le sanctuaire des Loix confondu avec le champ de Mars; l'épée sanglante des Nobles servant comme de glaive à la Justice (*b*); ce silence qui doit régner au milieu des Loix, ignoré; cette équité qui pese

(*a*) Les Assemblées de Justice se tenoient au milieu de la Cavalerie assemblée.

(*b*) Les Ducs & les Comtes François avoient comme les Romains, chacun dans son territoire, l'Intendance de la Guerre, des Finances & de la Justice. Louis le Gendre: *Mœurs & Coutumes dans les différents temps de la Monarchie.*

tous les intérêts, qui écarte toutes les passions, remplacée par les cris de la fureur & de la révolte ; l'innocent n'ayant point d'abri ; car les armes n'en donnent point ; le coupable ayant pour garant de son impunité, son bouclier, son épée & son audace ; le plus fort déclaré le plus juste.

Quelle affreuse situation que celle d'un Empire, où le Citoyen ne connoît ni ses droits, ni ses devoirs, où il ne se connoît pas lui-même ! A quoi devons nous attribuer cet état violent d'une Nation naturellement si douce? à la crise qu'éprouvoit alors l'Univers, à cette barbarie où il étoit plongé. Rome avoit porté de toutes parts son tonnerre & ses chaînes, la terre gémissoit sous le poids des armes ; elle avoit reçu une secousse violente, & l'horrible tempête qui l'avoit agitée si long-temps, ne pouvoit encore être calmée. Les Germains inquiétés par ces Conquérants superbes, s'étoient retranchés de plus en plus dans leurs forêts, & ils ajouterent la cruauté & la haine à la férocité que les bois inspirent & entretiennent. Les Francs partagerent ces sentiments, & lorsqu'établis dans les heureux climats de la

France, leur cœur naturellement porté à la douceur put s'ouvrir à cette vertu ſi aimable, ils dûrent encore ſe reſſentir long-temps de l'état où ils avoient été.

D'ailleurs les Romains leur avoient appris à ne connoître d'autres droits que ceux des armes, & les paſſions ne reviennent que lentement d'une erreur. En vain les Lettres brilloient dans les Gaules ; leur douce lumiere n'éclaira que peu-à peu les François.

Cette férocité guerriere entraîna un autre malheur preſque auſſi funeſte. Les premiers François toujours en armes, occupés d'expéditions militaires, toujours prêts à envahir, négligeoient la culture des terres. Les champs ſervoient à décider des querelles ; le Laboureur allarmé redoutoit de cultiver ſon modique héritage, & de l'arroſer de ſes ſueurs ; le Vaſſal livré à la tyrannie de ſon Seigneur voyoit ſon propre champ enlevé ou par ſes Maîtres, ou par les ennemis de la Nation. Tous ces maux devoient retarder les progrès de la douceur. Enfin une derniere cauſe, la même qu'en Germanie, entretint la rudeſſe de nos Pères, & multiplia les brigandages : toutes

nos Provinces étoient couvertes d'épaiſſes forêts où mille cimes orgueilleuſes, repouſſant les rayons du Soleil, favoriſoient les violences, les guerres d'un Pays contre le Pays voiſin, & mettoient dans ces retraites ſauvages les méchants à l'abri du glaive des Loix.

Telles furent les ſources de cette barbarie paſſagere de la Nation; telle fut la ſituation de la France dans ſon origine, & tant qu'elle ne fut que guerriere. Il n'y avoit point de bonheur pour nos ancêtres, parce qu'il n'y avoit ni idée de juſtice, ni fondement légitime de propriété, ni connoiſſance, ni vigueur des Loix, ni enfin de tranquillité, ſoit au-dedans, ſoit au-dehors.

Cependant cette Rome qui avoit plongé l'Univers dans une ſorte de violent délire en même temps que les émigrations des barbares l'avoient précipité dans l'ignorance, fit percer peu-à-peu parmi les Peuples la lumiere de ſa Légiſlation. Fiere Capitale du Monde! je te pardonne tes conquêtes, s'il a fallu que la Terre portât tes chaînes pour recevoir la lumiere que tu créas par tes immortelles Loix.

La France goûta une des premieres, le joug heureux qu'elles impoſent. Préparée à le porter

par la douceur, elle dut les progrès qu'elle fit dans les Loix à une autre vertu bien précieuse, je veux dire l'*Equité* · vertu ineffable ! qui après le cœur du Très-haut n'a pas de plus beau sanctuaire qu'un cœur François.

DE L'ÉQUITÉ DE LA NATION.

JE remarque d'abord cette Équité dans l'amour de la Nation pour le devoir & pour la dépendance. Je dis la dépendance, car cette Nation si idolâtre de sa liberté dans ses goûts, chérit la soumission. De-là ce respect pour la puissance royale, comme source de toute justice. Quel Peuple est plus docile aux volontés de ses Souverains ! Parcourez les temps anciens, & vous le verrez, même au milieu de ses excès, donner les marques les plus éclatantes de sa justice. Remontez jusqu'à ces tiges antiques d'où la Nation est sortie, les Germains & les Gaulois, & vous trouverez l'équité la plus inflexible qui les caractérise. Il est vrai que dans les premiers temps de la

Monarchie, la Nation encore barbare ſe laiſſa emporter à ſon ardeur pour le butin; mais cette ardeur même n'enlevoit point aux Loix leur autorité. Au milieu des camps, dans le champ de Mars, elles brilloient avec quelque gloire. Contemplez nos Rois : la juſtice les accompagne; elle écoute les plaintes, termine les différends ; diminue les violences. Si le Prince lui-même veut ſe venger d'un Soldat de ſon armée, retenu par les regards d'une Nation ſenſible à la juſtice, à la diſproportion entre le délit & la peine, il eſt forcé d'attendre le moment que la Loi lui mette dans la main le glaive pour frapper ce malheureux. Si la cupidité & les armes envahiſſent des terres, la juſtice les partage entre les raviſſeurs. Enfin ſi l'on ordonne que le ſang de l'ennemi coule, au-moins celui du Citoyen eſt défendu.

Mais quittons ces temps affligeants où les ſentiments d'équité que la Nation avoit reçus de ſes ancêtres, étoient reſtés comme étouffés dans les cœurs. Le Droit Ecrit éclaira enfin des eſprits ſi bien diſpoſés à la juſtice : il ſe forma de toutes parts des Hommes de Loix ;

des Magiſtrats plus recommendables parurent : leur voix retentit & fut écoutée. On vit ce Peuple qui demandoit auparavant la juſtice les armes à la main, obéir à des Arréts dictés par la raiſon ſeule, & qui n'avoient que leur juſtice même pour appui. Les bornes qui ſéparoient les champs furent relevées, & on les franchit moins. Les Rois firent aſſeoir pour jamais à côté d'eux la juſtice. On vit à leurs pieds la balance des Loix ; la guerre avec ſes attributs ſanglants fut placée plus à l'écart du Trône. Un Corps vénérable de Magiſtrats bien différents de ceux qui dans les premiers temps commandoient auſſi les armées, ſuivoient ſans ceſſe le Monarque. Quel touchant ſpectacle ! Ainſi après que l'aſtre du jour a brûlé long-temps par ſes ardeurs la terre, & a courbé la fleur des champs ſous le poids de la chaleur, on voit les nuées venir enſuite, déſaltérer les campagnes, relever la tige languiſſante de la tendre fleur, & par leur abri la défendre de nouvelles ardeurs.

Si je contemple le Monarque dans ſon Palais au milieu des feſtins, je vois encore la Juſtice à ſes côtés ; l'accès le plus facile permis

aux moindres Sujets, & les repas du Prince où la foule eſt admiſe, interrompus pour dicter des Arrêts. Il va au Temple, & auprès de lui un Officier de ſa cour reçoit les ſupplications des ſujets, & écoute tous les malheureux. Rois conquérants, le cortége menaçant qui vous environne, égale-t-il ce ſimple & touchant appareil? La Juſtice eſt comme une ombre ſacrée qui annonce à ce bon Peuple que le Monarque n'eſt point éloigné & qu'il va paroître. Nous voyons un reſte précieux de cet uſage. Lorſque le Souverain, dans les jours ſolennels, va offrir ſes vœux & faire ſa priere au Très-haut, un Magiſtrat eſt nommé pour marcher à ſa ſuite, & pour recevoir tous les placets. Ainſi le Prince en s'approchant du Dieu de toute juſtice, s'ouvre le chemin de ſon Trône formidable par les actes les plus agréables à la Divinité.

Mais que nos Rois ſentoient bien la néceſſité d'être juſtes! Si les affaires de l'Etat les forçoient à ſe dérober aux regards publics, un Miniſtre deſcendoit à des heures réglées, & entendoit toutes les plaintes. Dans les lieux où la foule étoit plus nombreuſe, je veux dire

aux portes des Villes, on voyoit des Tribunaux toujours dreſſés pour juger. L'Etranger inconnu & ſans appui qui y venoit échanger ſes denrées, trouvoit à l'entrée la Juſtice qui encourageoit ſa confiance, & lui garantiſſoit la foi des Citoyens. Ainſi nos Monarques en gouvernant par les Loix cette Nation ſi portée à la Juſtice, s'aſſuroient la ſplendeur de leur Couronne, & la ſtabilité de leur regne. Si le joug étoit appeſanti quelquefois par les malheurs publics; en ces triſtes conjonctures qui auroient allarmé les Souverains dans d'autres Royaumes, nos Rois ne s'occupoient qu'à remédier aux maux du Peuple: ils ne craignoient point pour leur autorité: ils ſavoient que le poids de la Juſtice retenoit toutes les volontés. Si la Nation dans les premiers moments ſe permettoit quelques murmures, s'inquiétoit, s'agitoit, bientôt éclairée par cette vertu, elle réprimoit elle-même ces mouvements précipités; & ſon heureuſe habitude à l'obéiſſance, faiſoit renaître la tranquillité.

Quelle force dans un habile & bon Souverain qui commande à un Peuple pénétré de pareils ſentiments! Tranquille dans ſon Palais, il eſt

aſſuré que ſes Arrêts ſont exécutés juſqu'aux dernieres limites de ſon Royaume. En effet un fardeau impoſé par l'équité, n'eſt jamais trop lourd pour ce Peuple, & elle fait toute ſeule pour le Souverain ce que la force n'opéreroit point ſans rencontrer des obſtacles.

Auſſi admirez comme une réſolution du Prince dirigée par cette vertu, eſt toujours applaudie. Que ſa ſageſſe par exemple (car c'eſt la Juſtice ſous un nom différent) préſide au choix d'un Général d'armée, d'un Miniſtre prépoſé ſur l'Etat, d'un Magiſtrat renommé pour ſes vertus & pour ſes lumieres, avec quelle ardeur le Soldat vole à la mort! avec quel tranſport la Nation célébre le choix du Prince! avec quelle aveugle confiance elle ſe ſoumet!

Mais par quel prodige une Nation ſi vive ſe montre-t-elle auſſi dépendante de la raiſon? C'eſt que notre activité n'eſt point dans ces paſſions orageuſes qui, dans leur calme même, menacent un Etat; mais dans les lumieres de l'eſprit amies de celles de la raiſon, dans les ſentiments vertueux qui portent à obéir à cette digne Souveraine.

Suppoſez au contraire une Nation, telle qu'il s'en rencontre dans les climats ſauvages de l'autre hémiſphere, une Nation chez qui la raiſon n'ait point fait les mêmes progrès, ou qui ſoit incapable de les faire ; une Nation qui n'ait point aſſez maîtriſé le déſir immodéré qui porte à la liberté, qui n'étant pas encore paſſée des premiers principes de la Nature, aux conſéquences qui en découlent & que la raiſon développe, ne poſſede point ces notions ſecondaires de Juſtice qui ſubſtituent l'obéiſſance à l'indépendance, la diſtinction des rangs à l'égalité des conditions ; une Nation enfin chez qui, les paſſions retardant le progrès des lumieres, la force ſoit continuellement obligée à réagir ſur les volontés; vous verrez alors un régime incertain & violent, un relâchement total ou une forte tenſion dans les reſſorts, un anéantiſſement ſtupide ou une diſpoſition continuelle à la révolte.

Suppoſez encore que cette Nation plus civiliſée, mais toujours dominée par ſes penchants, n'ait pas aſſez diſtingué entre les droits du corps ſocial & ceux des membres ; qu'elle ait fait de la liberté publique ſon idole ;

qu'elle l'encenſe aveuglément ; que les Sujets ne connoiſſent point que l'état de chacun en particulier n'eſt qu'un ſacrifice continuel au bien public ; qu'il eſt de la juſtice de préférer la patrie à ſoi-même, & d'enchaîner en quelque ſorte ſa propre liberté à celle du corps ſocial ; enfin que cette Nation ne conſidere point que cette liberté même du corps dans les Royaumes où elle a lieu, toujours ennemie par ſa nature de l'autorité, ſe détruit comme la flamme par ſes propres éléments, ſi elle n'eſt continuellement gouvernée & domptée ; cette Nation ſera toujours menacée de quelque trouble ; ce ſera moins l'autorité qui gouvernera, que l'adreſſe & la politique ; le Prince aura plutôt des créatures que des Sujets ; les rênes du pouvoir ſeront toujours flottantes, & le gouvernement toujours incertain.

Le malheur d'une Nation eſt donc de ne point aſſez connoître ces maximes de juſtice, & dans les François, elles ſont encore plus un ſentiment qu'un principe ; de ne point appercevoir ces différences dans les devoirs, qui ſont la baſe du bonheur d'un État ; de ne point aſſez conſidérer combien il eſt dange-

reux de relâcher ou de rompre le lien de l'autorité pour quelques abus inſéparables de la conſtitution humaine ; qu'un mal quoique grand en lui-même, eſt toujours moindre quand il eſt mis en parallele avec le défaut de ſubordination ; que des Sujets ne peuvent fixer que les objets qui ſont autour d'eux ; qu'ils ne ſont pas dans le point de vue néceſſaire pour contempler toutes les parties de l'adminiſtration ; tandis que le Monarque, du ſommet de la montagne, en voit tous les rapports, & qu'il eſt forcé de ſacrifier les moindres intérêts au bien général, les vues de détail, aux grands réſultats, de réprimer les volontés particulieres qui s'éloignent continuellement du centre commun : ſemblable à l'Auteur de la Nature qui détruit ſans ceſſe une quantité conſidérable de mouvement dans l'ordre phyſique, pour retenir dans l'orbite des Spheres céleſtes, ces Globes prodigieux qu'il a lancés dans l'eſpace, & qui ſont la baſe du ſyſteme de l'Univers.

Ainſi la raiſon comme toutes les vertus réunies portent continuellement nos eſprits & nos cœurs vers le trône de nos Rois, & nous

montrent notre gouvernement comme le plus parfait & le plus conforme à notre génie. Nous livrer à d'autres principes, ce feroit nous préparer des malheurs & notre ruine.

Qu'une admiration immodérée ne nous faffe pas trop contempler ce Peuple voifin de nos terres. La liberté, la force, j'oferai prefque dire, l'orgueil de fon gouvernement excitent quelquefois notre envie. Nous confidérons avec étonnement cette maffe de lumieres qui éclaire l'adminiftration générale. Le Ciel nous a fait naître pour être deux Peuples jaloux, rivaux, différents de loix & de coutumes : il a commandé à l'Océan de nous féparer, & fes flots foumis au Dieu qui les fouleve, nous repoufferont fans ceffe fur deux bords différents. Eftimons, aimons dans ce Peuple ce qu'il a de grand, nous en ferons plus grands nous-mêmes ; il peut faire notre gloire, rarement notre bonheur.

Notre génie eft ennemi d'une liberté orageufe. Nous aimons à nous livrer à une obéiffance fans inquiétude & facile. Chaque jour que le Soleil fe leve fur la France, nous voulons pouvoir dire à nos Souverains : Le

cours de l'État ſera auſſi bienfaiſant & auſſi tranquille que celui de cet Aſtre qui va traverſer le Ciel. Nous diſons comme cette heureuſe habitante des bords de l'Aſie : *Qu'ai-je affaire de veiller, quand mon Empereur me garde ?*

Le bonheur d'une Monarchie, c'eſt lorſque tous les Sujets ont ces ſentiments d'équité envers leur Maître : c'eſt le bonheur de la France. Auſſi ce Royaume ſe maintient & ſe conſerve depuis quatorze ſiecles ; & cette vertu guidant à ſon tour les actions de nos Souverains, elle leur apprend à tirer un heureux avantage de ces diſpoſitions, à être invariables dans leurs volontés ſuprêmes ; toujours ſur le grand modele de l'Auteur de l'Univers, (car on ne peut trop montrer aux Rois leur image), où toutes les loix rappellées à une loi premiere & immuable, ont la même harmonie & le même but ; c'eſt que le Très-haut les a tirées de lui-même, & c'eſt à la même ſource que doivent aller puiſer les Souverains. Alors la félicité de leur Monarchie ſera en quelque ſorte un eſſai, un accroiſſement du bonheur de l'ordre à venir. Dès que le Monarque ſera juſte, il paroîtra à nos yeux un Dieu.

Mais

Mais le ſort de la condition humaine eſt de voir les vertus comme les qualités de l'eſprit ne ſe développer que lentement. Après quelques intervalles de bonheur, l'ignorance ſe répandant de plus en plus, mit des entraves dans la marche de l'eſprit françois. Les premieres ſemences de vertu furent étouffées; ces étincelles de raiſon qui devoient produire une ſi vive lumiere ſemblerent éteintes. Mais tandis que toutes les autres vertus paroiſſoient abandonner nos peres, au-moins l'ombre de la juſtice, je dirai même ſa candeur, leur reſta. Si la raiſon leur refuſe les lumieres qui les conduiroient ſurement, ils auront recours (tant la juſtice parle fortement à leur cœur) à la Divinité elle-même; ils invoqueront ſon aſſiſtance, & la rendront en quelque ſorte reſponſable de leurs jugements. De-là cette multitude d'épreuves & de ſerments. La ſuperſtition ſans-doute avoit rédigé ce code abſurde, mais un ſentiment profond d'équité en fut le premier mobile. Repouſſée par la raiſon, la juſtice alla chercher un appui dans le Ciel. Et pourquoi nous tant plaindre de nos peres? La ſuperſtition ſuppoſe la ſimplicité, & celle-ci eſt la

compagne & même la mere de la Juſtice. Nous ſommes plus éclairés que nos aïeux ; mais on a ſouvent demandé ſi nous étions meilleurs. La Raiſon préſide aujourd'hui à nos Loix : autrefois c'étoit la vertu. Elle ſe ſervoit de l'ignorance plus docile à la pratique du bien, que les lumieres ſi ſouvent orgueilleuſes, & incapables de fléchir.

Mais puis-je appeller équitable une Nation qui avoit avili la dignité de Magiſtrat ? Oui, lorſque nous ne perdrons pas de vue l'eſprit qui animoit nos ancêtres, & les circonſtances des temps. Si les nobles fonctions de la Judicature ont été longtemps mépriſées parmi nous, la raiſon en étoit plutôt dans l'amour d'une autre vertu plus éclatante que dans un vice. Le penchant de nos ancêtres pour la profeſſion des armes leur faiſoit moins eſtimer le rang de ces défenſeurs des opprimés, & étoit cauſe peut-être qu'on n'étoit pas aſſez touché de l'importance de leurs ſervices. Mais on a vu que nos aïeux honoroient en même temps la juſtice ; qu'elle avoit ſon tribunal au milieu des armées : ainſi par un goût qui caractériſe bien la Nation dans ces temps barbares, on

réunissoit sous un même coup d'œuil les vertus & les vices qui leur sont le plus opposés, l'équité & la déprédation, les loix & l'infraction des serments & des traités.

D'ailleurs une Nation aussi vive dut se dégoûter de plus en plus des formes de la Justice. La marche lente & embarrassée des Tribunaux rebutoit son ardeur. On se persuadoit que cette marche devoit être aussi rapide que celle de la valeur ; la retenue des hommes de Loix fatiguoit son impétuosité, & leur gravité contredisoit ses manieres vives & enjouées.

Ajoutons que ces clercs qui vinrent d'Italie ayant inondé nos Tribunaux, changerent la Justice en un monstre terrible qui détourna de plus en plus les regards de la Nation de ce formidable Sanctuaire. La chicane & tous ses serpents firent entendre leurs sifflements horribles : les Magistrats furent supplantés par ces intrus (*a*), & l'asyle de l'innocent devint un lieu de brigandage. Chacun

(*a*) Voyez M. de Sainte Palaye, Mémoires sur l'ancienne Chevalerie.

chercha alors la juſtice au fond de ſon cœur, & abandonna à ſes excès celle qu'on offrit à la Nation. Tous les regards & tous les reſpects ſe tournerent du côté de la Nobleſſe militaire.

C'eſt encore ici que paroît l'équité de la Nation, dans ſa vénération pour les grandes familles; ſentiment qui naît ſans-doute en nous du ſouvenir que réveillent les ſervices importants de ces races antiques, & les entrepriſes qu'elles ont formées pour la gloire de l'État. Loin de leur diſputer le rang que la valeur & le zele leur ont aſſigné, nous voyons avec joie renaître de nouvelles branches ſur ces troncs vénérables : il eſt juſte à nos yeux que les premiers poſtes ſoient pour ces perſonnages éminents. Nous ſentons qu'il n'y a point de juſtice dans la confuſion des rangs. L'émulation des vertus & des talents a fondé différents Ordres, & c'eſt à l'abri de ce principe que les Grands jouiſſent au milieu de nous de leur gloire, de leurs richeſſes & de leur puiſſance. Si la Nation ſe permet quelquefois des traits de cenſure contre ceux qui occupent les grandes places, ſi elle murmure contre l'élévation, c'eſt lorſqu'au mépris de la

Juſtice, un or vil ouvre la route aux honneurs, & qu'une dignité éclatante eſt le prix de la déprédation. Mais n'eſt-ce pas de l'équité même que naît alors ſon indignation? Qu'on ne s'y méprenne point : ce n'eſt pas l'envie qui anime ſes diſcours ; mais elle gémit d'être forcée de mépriſer des dignités qu'elle avoit toujours honorées, de les voir avec étonnement rabaiſſées juſque dans la pouſſiere ; car l'homme bas avec toute la puiſſance des richeſſes ne s'éleve jamais ; il n'a que l'humiliant pouvoir de faire deſcendre les honneurs juſqu'à lui.

Auſſi le François né avec ces ſentiments aime t-il à ſe voir commandé par des Chefs dont la naiſſance ait conſacré le nom. Le joug des hommes parvenus lui paroît inſupportable, & la ſage politique de nos Princes, à moins d'un mérite éminent, les écarte de l'autorité. Mais ce Peuple ſi éclairé ſur le mérite de ſes Chefs, cherche-t-il à franchir les bornes que la Conſtitution de l'État lui a marquées? S'inquiéte-t-il dans ſa médiocrité? Non, l'amour de l'ordre l'attache à ſa condition obſcure : la maxime qu'un Dieu a gravée

dans les Livres ſacrés, le citoyen paiſible la porte écrite au fond de ſon cœur. Il rend à Céſar & aux Puiſſances ce qui eſt dû à leurs prérogatives auguſtes. En effet vous n'avez jamais vu ce Peuple, depuis l'origine de la Monarchie juſqu'à nos jours, uſurper les rangs des Nobles : ceux-ci ont joui tranquillement de tous leurs honneurs ; peut-être qu'une certaine gloire tracée ſur leur front, & qui les rend plus vénérables, en frappant les yeux de la multitude, a fait toujours pencher de leur côté la balance. Jamais la barriere qui ſépare les deux États n'a été renverſée. En vain l'Angleterre, la Hollande, la Suiſſe nous ont montré d'autres exemples, la Nation ne les a point ſuivis. Si dans la ſuite des ſiecles le Peuple a obtenu la place qui lui étoit due ; ſi l'on a vu s'élever les Communes (*a*), cet acte d'autorité a été l'effet de la ſageſſe de nos Rois, & l'ouvrage de leur Juſtice.

Cependant le pouvoir des Nobles conſerva long-temps la marque de ſon ancienne tyran-

(*a*) Louis le Gros, par l'établiſſement des Communes, vint à bout de reprendre l'autorité que les Nobles avoient uſurpée. *Voy. Abr. chr. de l'Hiſt. de Fr. ann.* 1135.

nie. Ce ne fut qu'avec de grands efforts que put être brisé le joug porté impatiemment par les vassaux. De-là ces dissensions qui ébranlerent la constitution même de la Monarchie. Le Peuple tendoit à la liberté, & le corps des Nobles au pouvoir absolu & arbitraire. De-là ces troubles, ces guerres qui ensanglanterent nos campagnes & nos cités. Liberté funeste! qui, lorsqu'elle est mal dirigée, est mille fois plus cruelle que la tyrannie. Nos ancêtres tournerent cette liberté contre eux-mêmes: ce démon cruel les tourmenta long-temps. Mais la Justice leur a toujours parlé pour l'autorité de nos Rois. En effet, peut-être avons-nous besoin plus qu'aucun autre Peuple, que notre ame soit fixée par des poids environnants qui compriment sa légéreté? Nous devons, nous voulons être Sujets, mais des Sujets qui unissent à l'obéissance toute la noblesse, toute la grandeur, toute la fierté d'une ame libre. Nos Rois doivent être nos amis en même temps qu'ils sont nos maîtres. Quelle seroit notre erreur de ne point admirer une si sage institution, ou plutôt de ne point cimenter sans cesse ces loix fondamentales de

la Monarchie appuyées ſur l'autorité ſuprême d'un ſeul !

Cependant le caractere de la Nation éclate enfin tout entier. Sa douceur & ſon équité la conduiſent à grands pas à une forme invariable de gouvernement. Les différents ordres de l'Etat connoiſſent les bornes qui les ſéparent, & ne les franchiront point. Le temps que j'ai annoncé arrive, un célébre Miniſtre (*a*) auſſi propre à gouverner des Royaumes qu'à former des Saints dans le cloître, accélere ce grand Ouvrage. Le droit féodal eſt anéanti. Les ſiecles ſuivants vont auſſi amener la réforme de la Juſtice ; ſon Sanctuaire ſera inacceſſible aux armes & au brigandage. Aucun Empire de l'Univers n'aura des Tribunaux auſſi révérés. Je vois cet heureux changement qui s'opere. Les coutumes des différentes Provinces ſont érigées en corps de loix, & réunies avec les loix primitives, elles forment un ſeul édifice qui ne ſera plus renverſé. C'eſt un Temple où le Souverain, les Grands & le Peuple vont également entendre

(*a*) L'Abbé Suger.

les oracles de la vérité. Vous diriez qu'un rayon de lumiere, échappé du Trône de l'Éternel, a frappé ſubitement la France; le Ciel s'ouvre & la Juſtice deſcend au milieu de nous; les ténebres ſe diſſipent; la raiſon & l'amour, Anges tutélaires des lis, éclairent tous les eſprits & animent tous les cœurs.

Cette importante révolution prépare un ſort brillant à la Monarchie. Depuis ce moment les Rois, même à travers les orages, marchent toujours vers l'autorité qu'on avoit uſurpée, & qui appartient au Trône. Ce Trône eſt gardé par les Loix; ce ſont comme autant de barrieres dont il eſt entouré & qui le défendent. La Nation qui s'étoit déjà attiré les cœurs par ſa douceur, les charme encore par ſa juſtice: elle a l'amour de ſes voiſins, comme leur eſtime. C'eſt de ſes mains que les Royaumes diviſés veulent recevoir l'olive de la paix. Elle termine les différends entre les puiſſances, & éteint les haines.

C'eſt un ſpectacle intéreſſant & qui montre la haute idée que les Souverains de l'Europe avoient conçue de l'équité de la France: une guerre auſſi opiniâtre que vive, s'étoit allumée

entre l'Angleterre, l'Empereur d'Allemagne & l'Italie ; un Roi que ſa ſainteté rendoit auſſi recommendable que ſes talents relevoient l'éclat de ſon regne, eſt pris pour arbitre ; il regle les droits & les deſtinées de chacun, il tient ſeul la balance, dicte des arrèts, reſſerre des nœuds relâchés mille fois, rétablit des traités enfreints, ménage des alliances. Quel eſprit conciliateur & juſte ! on croit voir un conſeil de Rois, & la Divinité qui déploie tous les traits de ſa juſtice & de ſa magnificence, appaiſant toutes les paſſions, calmant toutes les haines, & répandant par-tout la ſérénité.

Mais une vertu dont l'influence eſt ſi grande ſur le bonheur des Empires, mérite bien encore quelques regards. Voyez la Juſtice parler ſans ceſſe à l'oreille des Rois, défendre les droits des Peuples, régler les délibérations de chaque ordre, s'aſſeoir au milieu de cette vénérable aſſemblée qui juge les Nations, mettre d'une main vigilante les poids du Sanctuaire dans la balance où ſont peſées les fortunes, voler dans les cachots, frapper avec ſon glaive les coupables, briſer les chaînes de l'innocent, fixer continuellement ſes yeux ſur toutes les

parties d'un Royaume, placer des bornes entre les domaines de chaque Sujet, couvrir de ses aîles l'héritage de l'Orphelin, enseigner l'observance de la Loi dans le Saint Temple, la soutenir dans les Tribunaux, la marquer d'un sceau formidable dans le Conseil des Rois, réserver des remords pour les crimes cachés ou impunis ; & occupée en même temps de tous les intérêts, veiller sur les Mers pour la sureté des Pavillons de chaque Peuple, garantir la foi du commerce avec les Nations les plus reculées ; présente dans tous les lieux, protéger avec son bouclier les frontieres d'un Empire, entretenir la paix des États, foudroyer avec son tonnerre les Peuples qui suscitent des guerres injustes : au milieu des Camps animer les Chefs & les Soldats, enflammer leur ardeur, les conduire à la victoire : enfin, contemplant toujours les Cieux, faire connoître aux traits de majesté qui l'environnent, qu'elle est émanée de la justice éternelle du Très-haut.

Quels biens n'attendez-vous pas d'une telle splendeur des loix dans un Empire ! ô Souverains de l'Univers ! cette Justice qui porte les traits de la Divinité, & qui n'est visible que

par ſes bienfaits, c'eſt vous mêmes. C'eſt dans votre cœur qu'elle eſt écrite ; c'eſt ſur votre front que brille ſa majeſté ; dans votre bras réſide ſa force, dans vos conſeils, ſa ſageſſe ; dans vos Palais eſt ſa demeure ; ſur votre trône, ſon abri : c'eſt vous qui appellez la Juſtice du haut du Ciel ; c'eſt à votre voix qu'elle deſcend ; c'eſt vous qui la donnez à la Terre ; c'eſt vous qui dirigez ce fleuve de paix dans tout un Royaume ; par vous mille canaux s'ouvrent & coulent dans toutes les Provinces. C'eſt vous qui êtes la ſource de tant de biens.

Cette aimable équité, l'ornement des Rois & le rempart des Empires ; cette équité ſi naturelle à des cœurs François aſſurera à jamais notre bonheur & la gloire de notre nom.

Une ſi belle vertu eſt bien digne que toutes les autres marchent à ſa ſuite ; mais ſouvent méconnue par les méchants ; outragée par les Peuples ambitieux & inquiets, pour qui ſes rayons bienfaiſants ne brillent point, il eſt néceſſaire qu'une autre vertu la protege & l'accompagne ; le Ciel la doit aux hommes juſtes ; c'eſt *la valeur*. Quelle Nation, auguſte Prince, ſurpaſſa jamais les François dans cette vertu !

DE LA VALEUR DES FRANÇOIS.

SANS les injuſtices qui ſuſcitent les guerres, l'homme n'eût jamais eu beſoin de connoître la force de ſon bras. Le glaive des Rois n'eût brillé que pour relever la ſplendeur de leur couronne; mais le malheur de la Terre eſt qu'il faſſe couler quelquefois le ſang. Les hommes vertueux n'ont beſoin pour être unis, d'autre lien que de l'amour de l'ordre & de la juſtice, ou du ſentiment même du bien; mais beaucoup ne connoiſſent point ce pouvoir inviſible de la vertu. La condition humaine ne permet point que tout un Peuple ſoit compoſé d'hommes juſtes; il faut la force des armes pour réprimer les injuſtices. De-là ces guerres entre les Nations, de-là cette réputation de force & de courage, qui a fixé le rang entre les Empires, ſelon la grandeur de leurs exploits & l'étendue de leurs conquêtes.

Quel Peuple plus courageux que ces anciens Francs nos aïeux, qui attaqués, repouſſés, battus quelquefois par tant de fameux Géné-

raux Romains, ne purent jamais être ſoumis? C'eſt la valeur qui conduit ces guerriers dans les Gaules, où ils achevent de ruiner la puiſſance des Empereurs, & où ils affermiſſent pour jamais les fondements de la Monarchie (*a*). Quel Peuple plus intrépide que ces fameux Gaulois, nos ſeconds ancêtres, qui pendant tant de ſiecles furent la terreur & l'effroi de cette orgueilleuſe République qui eut des Rois pour Sujets? on les vit, ſortant du milieu de leurs marais, de leurs rochers & de leurs forêts ſauvages, inquiéter ces fiers Conquérants au ſein même de Rome. François! c'eſt de ces deux ſources qu'eſt né ce courage national qui fait aujourd'hui votre gloire.

C'étoit la valeur qui proclamoit nos Rois en les portant ſur des boucliers. Nourrie dans les camps, la Nation mêle les combats & les fêtes. Une bataille eſt annoncée par les cris & les tranſports des Soldats. L'ennemi eſt toujours repouſſé avec honte; des Provinces ſont

---

(*a*) Voyez une belle deſcription de la valeur de ces anciens François dans Sydoine Apollinaire *in paneg. maj. car. 5. verſ. 210 - 255.*

gagnées à l'État ; ainſi lorſque le Dieu de la victoire s'éloigne de nous quelquefois, Peuples équitables ! n'en accuſez point notre valeur ; ou le Ciel éprouve notre vertu, ou il punit nos crimes.

Voyez ces villes conquiſes malgré les glaces de l'hyver, les étangs, les inondations & les fleuves ; ces citadelles antiques dont l'orgueil & la force repouſſoient les vains efforts des Nations, & qui tombent ſous nos coups. Voyez combien eſt redoutable l'inaction même de nos Soldats. Elle arrête des armées entieres, rend leurs manœuvres & leurs mouvements inutiles pendant tout le cours d'une campagne : voyez ces phalanges menaçantes hériſſées de mille glaives, défendues comme par des murs d'airain ; une poignée de guerriers plus rapides que les Aquilons, les rompt & les renverſe : voyez ces forteresſes eſcarpées couvertes par la mer, protégées par toutes les forces de l'Art & de la Nature, où les foudres de la guerre grondent en vain ; où le fer n'ouvre aucune route ; le François ſans guide, ſans ſecours, ſans appui, court emporté par ſon audace, vole, s'élance, &

l'on voit tout-à-coup une foule de héros ſur le ſommet d'un rocher. (*a*)

Que de traits je pourrois citer encore du courage de la Nation, ſi je parcourois les Annales de la Monarchie & de l'Europe! Mais gardons-nous bien de nous laiſſer éblouir par l'éclat de cette vertu. Que ſes attraits, Illuſtre Prince, ne prennent pas trop d'empire ſur votre cœur. Elle n'eſt plus que cruauté, fureur, lorſqu'elle n'eſt point dirigée par le bien public: dangereux aliment de l'orgueuil, paſſion dévorante de l'ame; elle la trouble, l'emporte au de-là des bornes, lorſqu'un ſage Souverain ne ſait pas la calmer & la contenir. C'eſt à lui qu'il appartient de modérer cette violente flamme & de la maîtriſer. C'eſt, ſi j'oſe le dire, ce feu du Ciel que Dieu n'a pas donné aux hommes pour embraſer la terre, mais pour entretenir la vie de l'Univers.

Quel crime ſeroit-ce donc aux yeux de l'Etre ſuprême, ô aimable héritier de cet Empire! ſi un Prince ambitieux, & dès-lors preſque toujours injuſte, profitoit de ce noble

---

(*a*) Siége de Port-Mahon.

courage

courage de ses Sujets, pour servir son ambition, pour aller porter le fer & la flamme chez une Nation qui ne l'auroit point offensé ; s'il employoit cette vertu magnanime contre l'innocent, s'il la forçoit à l'injustice, s'il lui commandoit d'immoler d'infortunées victimes : qu'il sentiroit peu le prix de cette valeur ! qu'il seroit cruel & injuste ! que de vengeances il accumuleroit sur sa tête.

Que diriez-vous d'un jeune Héros qui sauvé de plusieurs périls par la rapidité de son coursier, auroit la folle vanité de le pousser vers un abîme où ils viendroient tous deux se précipiter ? Tel est le sort de la plus magnanime valeur dans les mains d'un Prince imprudent.

Oui cette vertu est le rempart d'un Etat & l'appui d'un Trône ; mais exiger que les Sujets la portent à son plus haut degré, c'est le dernier moyen qu'un Roi sage emploie contre des ennemis obstinés à le perdre ; c'est le dernier sacrifice qu'il doive exiger de son Peuple.

Mais sur-tout quelle énorme faute contre la sagesse ! quelle erreur de politique ! si aveuglé

par son ambition, il employoit cette valeur contre des obstacles insurmontables ; s'il exigeoit des efforts impossibles même à cette vertu, s'il la dirigeoit à l'aveugle sans lui offrir un objet juste, grand & digne d'elle, alors il verroit ce courage s'énerver. Foible & abatu, le Soldat se glorifieroit dans sa honte, ou plutôt dans son impuissance. On verroit des légions invincibles briser leurs armes, abandonner le Héros insensé qui les conduiroit. Il éprouva ce sort déplorable, mais digne de sa témérité, ce Prince malheureux du Nord, à qui une valeur indomptable ne permit pas de s'appercevoir qu'un Monarque n'est point un Soldat.

Ne craignons pas de le trop répéter, le bien de la Terre l'exige : un Prince doit employer sa sagesse à retenir cette valeur dans ses bornes : & qu'il n'appréhende point l'inaction de ses armées ; le repos de ce puissant ressort est plus fort & plus terrible que son action meme. Sa vertu éclatera quand le besoin de l'État demandera qu'il se déploie.

Mais quoi ! tout annonce aux Souverains de ne point tant se glorifier dans leurs armées,

de n'y point placer leur principale puiſſance. L'art de la guerre eſt également connu aujourd'hui chez toutes les Nations de l'Europe & ſupplée à la force. L'adreſſe, l'habileté & même l'or balancent & tiennent en équilibre la gloire des différents Royaumes. Faites paſſer ce Chef qui commande une armée à la tête de celle qu'il combat & qu'il repouſſe; que ſon bras protege ceux qu'il frappoit, & vous verrez ici les étendarts ſe déployer avec orgueil, la victoire marcher ſur ſes pas; les Soldats guidés par ce puiſſant génie, exécuter les manœuvres les plus ſavantes; les vaincus devenir les vainqueurs; enfin la derniere Nation pour laquelle il aura combattu, recœuillir les fruits de la prudence & de la valeur de ce guerrier.

Le Prince qui ſentira la néceſſité de modérer cette ardeur guerriere, commandera en même temps à ſes Chefs de l'entretenir par l'exemple, de la régler par l'habileté des manœuvres, de l'augmenter par la ſéverité de la diſcipline, de la punir en lui refuſant le combat, de flétrir la moindre apparence de lâcheté, moins par des châtiments que par

l'opprobre, de préſenter aux yeux du Soldat une ſorte de phantôme de liberté & d'indépendance militaire, ſoutien néceſſaire au courage, & qui montre à ce Soldat une armée comme un Peuple d'hommes invincibles, formée en quelque ſorte à part par la Nature, compoſant une Nation ſéparée au moment même de la Nation, qui ne connoît de Loix que ſa propre diſcipline, de Chefs & de Maître qu'un Roi & des héros, de paſſion que les armes, d'honneurs que le triomphe, de gloire que des exploits; enfin qui ne voit au moment du combat que la victoire, la mort, & le Dieu des Batailles.

Cette valeur, Auguſte Prince, qui aſſurera dans tous les ſiecles la tranquillité, la grandeur, & la proſpérité de cet Empire, reçoit ſon éclat & ſa force d'une vertu plus admirable, & qui eſt ſinguliérement le caractere de la Nation. Je ne m'exprime point encore, & l'on voit que je veux vous offrir le tableau de *l'honneur François*. Ici vous admirerez notre prééminence ſur les autres Peuples, vous verrez notre gloire ſe déployer avec ſes traits les plus éclatants: ici enfin vous contemplerez

une ſource inépuiſable de grandeur, de force & de ſtabilité pour la Monarchie.

DE L'HONNEUR FRANÇOIS.

L'HONNEUR étoit connu parmi nous, lorſque nos ancêtres languiſſoient dans la plus profonde ignorance. Mais alors c'étoit un inſtinct aveugle. On n'avoit d'idée que de la gloire acquiſe dans les combats. L'empire de l'honneur eſt bien plus étendu ; en vain on a voulu en reſſerrer les bornes. Non, l'honneur n'eſt point une vertu politique, & qui ne ſacrifie qu'aux apparences, comme un célebre Auteur (*a*) ne l'a fait que trop entendre ; c'eſt une vertu réelle, intérieure, morale, dictée par la Nature même, ou plutôt par celui qui eſt le principe de tout bien : une vertu dont le caractere propre eſt de veiller ſans ceſſe ſur toutes les autres vertus, de les conſerver intactes & pures.

L'honneur n'eſt donc point le principe des Monarchies par oppoſition à la vertu, & la

(*a*) Monteſquieu, Eſp. des Loix, Liv. 3. ch. 6.

vertu le mobile ſeulement des Républiques : par tout c'eſt la vertu elle-méme ſous le nom le plus ſacré qu'elle puiſſe recevoir de la bouche des hommes : c'eſt cet honneur qui agiſſoit également ſur Porus, & ſur Régulus, ſur Mithridate & ſur Caton * ; & nous rapprochant des temps modernes, ſur Duguesclin & ſur le fameux Prince de Galles ; ſur Thomas Morus, & ſur le grand Penſionnaire de Hollande, ſur le vertueux Suger & le modeſte d'Amboiſe, comme ſur Ximenès ; ſur Raiter, comme ſur Duqueſne ; partout l'honneur éleve les ames, & il ne ſait employer que le ſentiment méme de la vertu pour faire des héros dans les Monarchies & dans les Républiques. (a)

(a) On ne peut voir ſans étonnement, & même ſans une ſorte de douleur, que l'Auteur de l'Eſprit des Loix introduiſe ſes Lecteurs dans ſon célébre Ouvrage par un principe qui enleve la vertu à la plus grande partie de la Terre ; car le plus grand nombre des Nations vit ſous le pouvoir des Monarques. La politique, dit-il, fait tout dans les Monarchies avec le moins de vertu qu'elle peut. (*Liv. 3. ch. 5.*) Quelle opinion étrange ! Outre qu'elle renverſe la Morale générale des Nations,

* *Le Cenſeur.*

Cet honneur eſt à l'ame ce que la vie eſt au corps de l'homme. Il vivifie toutes nos

---

elle eſt encore contraire à ce que nous apprend l'hiſtoire. Louis XI fut ſans doute un grand Politique ſans vertu ; il étendit la puiſſance royale & aggrandit ſon Royaume : mais que de maux & de dommages ſa politique n'occaſionna-t-elle pas à la France ! Les Princes de ſon ſang continuellement révoltés, ſes voiſins déſolant ſans ceſſe ſon État ; ce Prince fait priſonnier à Péronne, manquant cette hérédité fameuſe qui a fait la grandeur de la Maiſon d'Autriche ; enfin ce Monarque mis pour ſa politique cruelle au rang des Princes les plus méchants. Au contraire les Politiques ſages & habiles ont préſenté toujours la vertu comme la regle de leur conduite. Charles-Quint étale le zele de la Religion : Eliſabeth offre continuellement à ſes Sujets le bien public. Cromwel montre au Peuple l'Évangile. Sixte-Quint marque toutes ſes démarches par la fermeté & par l'horreur du déſordre. Ximenès marche ſur les pas de la Religion & appuyé ſur la politique, il force celle-ci à tenir la même route : Richelieu regne par l'excès des vertus : ainſi ſi ces hommes n'avoient pas toujours la vertu dans le cœur, ils croyoient que plus ils la montroient au dehors, plus ils augmentoient leur pouvoir & la force de ce

vertus, il dirige nos ſentiments; il conſacre les actions honnêtes : il flétrit le vice ; il

---

levier politique : mais nous avons des exemples de Politiques auſſi habiles & plus dignes de nos éloges ; Louis le Gros ou plutôt ſon Miniſtre Suger, S. Louis, Charles-Cinq. D'ailleurs il ne ſuffit point dans une Monarchie de conſidérer comment agiſſent les Chefs ; il faut encore contempler le corps entier de la Nation, & avoir ſoin dans la ſomme des produits, de calculer l'effet de ſon caractere ; comme dans les Loix de la Phyſique où le mouvement réſulte non ſeulement de l'impulſion, mais auſſi de la nature & de la maſſe du mobile qui l'a reçue. J'avoue que dans une Nation ignorante le Chef eſt tout ſeul l'État ; mais chez un Peuple éclairé, (& tous le ſont aujourd'hui en Europe) à quelque eſpéce de gouvernement qu'il ſoit ſoumis, les Membres réagiſſent encore plus ſur les Chefs, que ceux-ci n'agiſſent ſur les Membres. L'Auteur ajoute qu'une Monarchie ſubſiſte indépendamment de l'amour de la patrie. Nouveau paradoxe : dans un État où il n'y a plus cet amour, n'eſt-il pas manifeſte que tous les liens ſe relâchent ? Les Loix, pourſuit-il, font tout. Les Loix ont beau être admirables, l'expérience apprend qu'elles n'ont point de force ou plutôt qu'elles ſe minent inſenſiblement, lorſque la vertu n'a-

donne de l'éclat à l'indigence malheureuſe ; il conſole & ſoutient dans les revers ; il empê-

---

nimant pas les Chefs , ne ſoutient point les actions des Membres. L'Auteur ſépare encore les vertus particulieres des vertus générales : diſtinction inſidieuſe qui ne laiſſe plus à celles-ci qu'un vain nom , ſi elles ne ſont point le réſultat des vertus particulieres, ou au-moins ſi elles ne découlent de la même ſource intérieure. Enfin l'Auteur oppoſe l'honneur à la vertu. C'eſt oppoſer à celle-ci le plus digne fruit qui puiſſe naître de ſon ſein. Si l'honneur n'eſt plus qu'un préjugé, il ne couvrira que l'extérieur des actions ; la mort qui circulera au dedans du corps de l'État, ne tardera pas à en détruire les premiers reſſorts ; la lâcheté prévaudra inſenſiblement dans les armées; l'ordre public perdra cette ſtabilité , cette gravité , & cette décence qui en font la gloire & la force : on ne rendra au pouvoir qu'un hommage ſimulé. En effet les hommes ne s'aſtreignent pas long-temps à reſpecter des devoirs auſquels ils ne croient point ; ils ne portent le joug d'un préjugé , que lorſqu'ils ſe perſuadent , quoique fauſſement , que c'eſt le cri même de la Nature. Suppoſez au contraire le ſentiment réel du bien , alors l'harmonie publique ſera rétablie , ou elle ne tardera point à l'être ; car lorſque le cœur n'eſt point vicié , quoiqu'il ne

che l'abus des richesses ; il combat dans les Grands, l'orgueuil son rival ; il tempere sa gloire dans la médiocrité : il a toute sa majesté dans l'élévation; il releve les moindres bienfaits, ajoute une valeur aux plus abondantes largesses ; il commande la sainteté aux Pontifes, la valeur aux Guerriers, la justice aux Magistrats, les succès & la modestie aux grands talents ; l'austere pudeur à ce sexe dont il releve tant les charmes, l'application & les saintes mœurs dans le cloître, la bonne foi dans le commerce, la fidélité dans les promesses & dans les serments : & descendant dans les moindres conditions, il annoblit les travaux généreux & les sueurs du Laboureur ; il veille auprès de sa chaste épouse : c'est lui qui donnant le signal des combats, appelle les enfants de cet homme rustique & simple, lui paye le prix de leur sang, & moissonne des lauriers pour leur front. Enfin c'est cet honneur qui habitant avec autant de complaisance les ha-

---

pratique point, tel est le pouvoir & la marche de la vertu, elle réveille, inquiéte, trouble, agite, tourmente & soumet.

meaux, que le ſein des Palais & des Villes, ſe montre à nos regards ſuivi des plaiſirs innocents, entouré des jeux, des chants & des fêtes ; conduiſant au milieu d'une pompe champêtre (*a*) une jeune héroïne de la vertu, entourée de guirlandes, couronnée de roſes, qui va recevoir au pied des autels la récompenſe que tous les bergers d'alentour, comme ſes rivales, viennent offrir au ſon de mille applaudiſſements, à ſa pudeur irréprochable.

Que n'attendez-vous pas d'un Peuple chez lequel l'honneur eſt ſi révéré ; où placé au-deſſus des titres & des richeſſes, il eſt le principe de toutes les vertus & de toutes les actions ? Avec lui, aimable Prince, vous pourrez tout ſur l'eſprit de la Nation, vous la dirigerez au gré de votre ſageſſe, elle ſe pliera à tous les mouvements, à tous vos déſirs. Les moindres impreſſions que vous donnerez à ces cœurs François, feront naître de ſon ſein mille prodiges : n'en ſoyez pas étonné ; l'hon-

(*a*) La Fête de la Roſe dans un Village du Soiſſonnois.

neur parmi nous, eſt le timon de l'État, & vous tiendrez ce timon dans votre main.

Quelle ſatisfaction pour un Prince, pour une Nation, de voir opérer par cette vertu tant de biens dans un Empire! quel bonheur d'y trouver tant de moyens, tant de reſſources dans les circonſtances les plus critiques, dans les périls les plus allarmants; de voir cette vertu ſurvivre en quelque ſorte à toutes les autres & les ſuppléer. En effet quelle eſt la récompenſe de ce vigilant & vénérable Magiſtrat, qui depuis le lever du Soleil juſqu'au moment que la nuit commence à étendre ſes voiles, ne ceſſe de s'occuper des intérêts du Citoyen, entend les plaintes de la Veuve, décerne des peines pour les crimes toujours renaiſſants; qui forcé de devancer le jour, de remplacer par des travaux les moments conſacrés au ſommeil, préfere à ſa tranquille demeure, le palais de la Juſtice, pour délivrer ſans ceſſe de nouveaux innocents de l'oppreſſion. Quelle eſt ſa récompenſe après ſoixante années de travaux? l'honneur d'avoir ſervi ſa patrie. Contemplez ce Militaire qui a vieilli dans les légions, qui a conduit mille fois le

Soldat à la mort, & mille fois à la victoire ; qui a passé les jours, les nuits dans les camps, qui dévoué aux plus pénibles fatigues, en proie à l'inconstance & à la malignité des saisons, rapporte souvent au milieu des siens, une nouvelle infirmité ; qui les yeux encore tout baignés des larmes qu'il a versées sur la tombe d'un pere, s'arrachant aux bras d'une mere désolée dont il est le seul soutien, laissant à l'abandon son modique héritage, son épouse, ses fils, traverse les mers pour aller défendre les possessions de l'autre Continent ; enfin qui tout couvert de blessures, mais décoré du signe de sa valeur, vient passer les malheureux restes de ses jours, laisser sa dépouille mortelle & sa cendre au milieu d'une famille renouvellée qu'il ne connoît plus ; quelle est sa récompense ? L'honneur d'avoir servi sa patrie & son Roi. Admirez ce vertueux Ministre des Autels, exilé dans le fond d'un triste hameau, sous un toït de chaume, foible jouet des vents & des saisons, sans soutien, sans ami qui puisse entendre le récit de ses peines, au milieu des bêtes sauvages, privé de toutes les commodités de la vie,

auſſi embarraſſé pour ſa ſubſiſtance, qu'il l'eſt de celle de ſon troupeau, n'ayant au-deſſus de ſes ouailles que le déſir de les ſecourir, & la douleur de ne le pouvoir; qui raſſemble à ſa foible voix ce malheureux troupeau diſperſé, diſtribue ſans relâche le pain de la parole à ces ames pures & groſſieres; & puiſant dans ſon zele de nouvelles forces, court au milieu d'une ſombre nuit à travers les forêts, les précipices & les inondations, pour porter les derniers ſecours de la Religion à un malheureux qui va expirer ſur la cendre, en ſerrant dans ſes bras ce digne Paſteur, & le baignant d'un torrent de larmes. Le Ciel voit avec complaiſance tant de vertus; il ſoutient les jours de ce ſaint Miniſtre, ſes années s'accumulent, ſes beſoins & ſa miſere augmentent; l'amour le plus tendre de ſon troupeau envers lui, eſt ſa ſeule richeſſe; les jeunes enfants ont été formés par ſes ſueurs & ſes inſtructions; ils ont commencé une nouvelle génération de peres vertueux; les moindres diſſenſions ont toujours été appaiſées par lui, terminées par ſes ſoins; il a été l'ami, le conſolateur, le pere de tous; c'étoit l'Ange

tutélaire du hameau : quelle eſt ſa récompenſe après de ſi longs travaux ? Dieu & l'honneur d'avoir été utile à la portion la plus ſainte de la patrie. Honneur ! vertu immortelle, qui n'as beſoin pour briller ſur la Terre que de ton propre éclat, tu es bien digne d'habiter dans de ſi grandes ames.

Mais, jeune Prince, cette noble vertu eſt comme la pudeur, la moindre tache en ternit l'éclat ; ſemblable à cette fleur qu'on apperçoit ſur la ſurface des fruits au lever de l'Aurore, il faut les ſoins les plus vigilants pour la conſerver. Une ſeule parole qui allarme l'honneur, ſuffit pour le faire perdre à ce ſexe dont il eſt la premiere vertu : un mot l'offenſe & le bleſſe dans ce vertueux Militaire, qui faiſant taire la raiſon même devant cette délicate vertu qui le condamne, lavera dans le ſang, l'offenſe légere qu'il a reçue. Cet honneur punit par l'opprobre la moindre foibleſſe dans un combat, il couvre de honte le moindre ſoupçon dans le maniement des fortunes publiques. Le dirai-je, c'eſt comme une ſeconde Providence qui veille ſans ceſſe ſur la conſervation de la gloire des États, &

au maintien de l'empire de la vertu.

Qu'un Prince sera donc heureux, s'il sait tirer de cet honneur national tous les avantages que lui suggérera sa sagesse. Il fera par l'honneur ce qu'aucune autre vertu n'auroit pu produire. Représentez-vous un État livré aux plus grandes calamités de la guerre ; que tous les autres moyens, d'argent, de force, de puissance, de confédération, de diversion se refusent à lui ; que les malheurs l'environnent de toutes parts : enfin que cet État soit sur le penchant de sa ruine, qu'il paroisse au moment de passer sous le joug des ennemis. Oui, digne Prince, dans de circonstances si désespérées, il reste encore une ressource ; l'honneur ranimera la valeur des Héros de la Patrie ; & en faisant des efforts au-dessus de l'homme, ils releveront cet Empire dont les vainqueurs se partageoient déjà les débris.

Quel spectacle donne à l'Europe, à l'Univers étonné votre Auguste Ancêtre ; ce Monarque à qui cet instant mérita si bien le nom de Grand, lorsqu'accablé par les armes de ses ennemis qui avoient inondé toutes ses frontieres, pénétré dans l'intérieur du Royaume, dévasté

les

les Provinces, prêts à fondre ſur la Capitale ; ce vénérable vieillard rallume dans ſon ame languiſſante la derniere étincelle de ce courage françois, enflamme par ſes diſcours la valeur découragée de ces vieux Capitaines qui l'entourent, ſurpaſſe par ſon ardeur les plus jeunes héros de ſa Cour, s'arme de cette ancienne épée qui avoit gagné tant de batailles, & la faiſant étinceler dans ſa main tremblante, appelle auprès de ſa perſonne ſacrée cette Nobleſſe de ſon Royaume qui avoit ſi ſouvent partagé avec lui ſes périls. Non, ce n'eſt plus un héros ordinaire qui s'offre à ma vue ; le Ciel a abaiſſé ſur lui ſes regards, une nouvelle gloire eſt deſcendue ſur ſon front. Quelle ſoudaine révolution ! L'honneur & l'amour de ſes Sujets ont ſauvé ſon Trône ; il eſt donc réſervé à la gloire de nos Monarques d'avoir auſſi dans cette nouvelle vertu l'appui le plus ferme de leur couronne ; & c'eſt ſur-tout de cette ſource que je fais découler le bonheur le plus inépuiſable de la Nation.

AMOUR DES FRANÇOIS POUR LEUR ROI.

QUEL Peuple sait aimer ses Souverains comme nous ! chacun croit voir le chef de sa famille dans son Roi. Il nous rendoit cette justice le Prince aimable que la mort a enlevé à la France & à vous. Je crois l'entendre tenant ce langage : » Vous méritez d'avoir » des Rois accomplis, vous François qui » faites éclater pour eux tant de tendresse, » que le Ciel semble avoir ajoûté pour vous » à la Nature ce sentiment. La plus grande » faute que pût commettre un Souverain, ce » seroit de ne point vous gouverner par l'a- » mour.

Quel don plus précieux que cet amour qui assure tout à la fois la gloire du Monarque & le bonheur des Sujets ! remontons à l'origine de ce sentiment. Cherchons de quels autres sentiments il découle. De même que le rayon du Soleil, décomposé dans cet arc magnifique des Cieux, pré-

ſente les couleurs primitives de la Nature ; ainſi cet amour, l'ornement des cœurs françois, nous offre les vertus qui concourent à former ce beau ſentiment. La douceur prépare la voie : un caractere doux eſt porté à être ſenſible. La douceur & l'amour ſont comme ſœurs, & ſe donnent la main : celle-là diſpoſe les puiſſances de l'ame & l'attendrit : celle-ci ſe les rend propres.

Cet amour a encore une autre origine. Attachés aux Loix, à la Juſtice, à l'Ordre, nous aimons celui qui eſt le pere & le protecteur de la Loi. Senſibles aux biens que nous tenons de nos Souverains, convaincus que nous en recevrons ſans ceſſe de nouveaux bienfaits, nous leur ſommes unis par la reconnoiſſance. Peu propres à nous gouverner nous-mêmes, par notre eſprit ennemi de l'application, caractere trop ordinaire des ames paiſibles & douces, nous tenons encore à nos Maîtres par l'intérêt & par le beſoin : enfin accoutumés depuis tant de ſiecles à voir le même ſang ſur le trône, l'habitude & le temps ont tellement affermi ce ſentiment dans nos cœurs, qu'il y a jetté les plus profondes racines. Or comment

s'affoibliroit un ſentiment qui tient par tant de liens à nos ames ?

Mais qu'ai-je beſoin de rechercher les principes de cette vertu, & de montrer les différentes cauſes qui font ſa force ? Nos tranſports, l'excès de nos joies ou de notre douleur à la vue des proſpérités ou des malheurs de nos Maîtres, n'ont pas beſoin d'être relevés par nos diſcours. La Nation dans tous les temps a fait éclater les ſentiments les plus tendres pour ſes Souverains.

Contemplez ce ſaint Roi accablé de revers, humilié, terraſſé, lorſqu'il ne ſonge qu'à relever la grandeur & la puiſſance de ſon Dieu : fixez ce Héros chargé de fers, brillant plus aux yeux des infideles par ſes chaînes, que par l'éclat de ſa couronne ; & rappellez-vous la conſternation de ce Peuple françois redemandant au Ciel ce Monarque qui n'a combattu que pour les Autels. Suivez ce Peuple éploré, bordant les chemins, redoublant ſes cris à la vue des triſtes cendres de ſon bon Roi qui traverſent le Royaume, conſidérant avec des yeux immobiles cet appareil lugubre, baiſant les reſtes précieux de ce Temple

où la Divinité avoit si longtemps reposé, enfin tous les Grands partageant la douleur publique.

Suivez cette même Nation toujours idolâtre de ses Maîtres ; ses sentiments ne se démentiront point. Contemplez Charles V réparant les malheurs de la France, & l'amour de la France pour ce Roi si sage ; Louis XII, ce Prince si magnanime, faisant les délices de la Nation, quoique malheureuse par les guerres continuelles de ce Monarque : entendez le Peuple à la mort de ce Roi, faisant retentir les airs de sanglots, criant par la bouche des Héraults qui entourent la pompe funebre, *Le bon Roi pere du Peuple est mort.*

Je dois à la Nation de ne pas tarder plus long-temps à rappeller un grand souvenir. O Henri, quelle horrible calamité retrace le moment de votre mort ! mais aussi quelle consternation ! Ames nobles & sensibles ! si la mémoire des crimes étoit ensevelie avec les siecles qui les enfantent, vous vous figureriez ce Héros périssant pour la défense de l'État, au milieu d'une foule d'autres Héros, tout couvert des traits des ennemis ; son corps

ſanglant porté dans la Capitale, ſur un char tout à la fois de deuil & de triomphe ; un Peuple immenſe faiſant couler des torrents de larmes, ſe livrant à ſon déſeſpoir. Ah ! c'eſt une illuſion de la douleur, le couteau d'un exécrable Aſſaſſin a donné la mort à ce bon Roi. (a)

(a) La fin déplorable d'Henri IV & du premier des Céſars offre des rapports bien ſinguliers & bien étranges. C'étoit au moment où après avoir aliéné quelque temps les eſprits, tous deux réuniſſoient la faveur & l'extrême amour du Peuple. A Paris on faiſoit de grands préparatifs pour la cérémonie de l'Entrée de la Reine à l'occaſion de ſon couronnement, à Rome pour le couronnement de Céſar. Ce dernier Prince avoit des preſſentiments ſecrets de ſa mort. Agité, inquiet, il ne ſavoit quel parti prendre : on lui donnoit de différents côtés des avis. Les Augures avoient été conſultés, & leur réponſe, prétendoit-on, étoit alarmante. Hélas ! on ſait combien le malheureux Henri étoit combattu. Il eſt difficile de lire ſans attendriſſement & même ſans verſer des larmes, ce qu'il écrivit à ce ſujet à ſon cher Sully. Comme toutes ſes paroles annoncent une ame troublée, combattue, hors d'elle-même ! Oui, écrivoit-il, j'ai une ferme

Mais ma plume eſt-elle capable de former les traits du tableau attendriſſant qu'il me reſte à offrir ? ô François ! quelle Nation de la Terre peut donner comme vous de pareils ſpectacles ! Peuples de l'Univers, vous par-

---

conviction qu'ils m'aſſaſſineront ; ce couronnement me ſera funeſte. La femme de Céſar couchée à côté de cet Empereur eut un ſonge effroyable, mêlé d'une extrême agitation. Elle pouſſoit des ſoupirs, des gémiſſements, des ſanglots ; s'étant réveillée, Céſar lui demanda la cauſe de ce trouble ; elle lui répondit : J'ai rêvé que je tenois dans mes bras votre corps ſanglant & percé de coups. » La Reine, » dit Létoile, étant couchée dans ſon lit auprès du » Roi, ſongea qu'on donnoit un coup de couteau » à ſon époux, & s'étant réveillée en ſurſaut avec » frayeur & trémouſſement de tous ſes membres, » le Roi lui demanda qu'eſt-ce qu'elle avoit, & » la Reine lui révéla ce ſonge horrible. » Marc Antoine fit tous ſes efforts pour retenir Céſar : Je vais, lui dit-il, contremander de votre part le Peuple & le Sénat, dites ſeulement une parole. Les termes de Sully ſont les mêmes à Henri IV. Enfin ces deux Princes cédent au ſort qui les entraîne, & ſont aſſaſſinés ; & leur corps ſanglant expoſé au Capitole & au Louvre excite la même conſternation & la même fureur. *Voy. hiſt. des*

tagerez nos larmes : repréſentez-vous un Prince repoſant ſur un lit de douleurs dans cette ville qui vit échouer la gloire de ce fameux Empereur, heureux rival d'un de nos Souverains. Suivez les progrès de la conſternation dans toutes les parties du Royaume, ſur-tout dans cette Capitale où, ſi j'oſois le dire, les cœurs ſont deux fois François. Voyez ce Peuple tantôt proſterné aux pieds des Autels, & tantôt errant dans les Places publiques, les atteliers abandonnés, tous les plaiſirs ſuſpendus, le trouble, la confuſion & le ſilence régnants de toutes parts, les Grands ſe joignant avec le Peuple, tous mêlant enſemble leurs larmes & leurs ſanglots, les palais déſerts, les malheureux comblés de largeſſes, pour qu'ils fléchiſſent le courroux du Ciel, le voiſin courant précipitamment chez le voiſin, demandant ce que portent les nouvelles publiques, les Magiſtrats traverſant continuellement les carrefours pour appaiſer les cris de

révol. rom. tom. 3. p. 302-318. Journal d'Henri IV, tom. 4. p. 30-50. Lett. d'Henri IV & de Sully, rapportées dans le Merc. de France.

la multitude par des récits consolants ; le Peuple se méfiant de ses propres sentiments, trouvant trop de lenteur dans les Envoyés qui volent sans cesse vers la Capitale pour l'instruire de l'état du Roi ; & dans l'impatience de gagner quelques instants, quittant brusquement ses murs, courant, s'avançant vers le Courier public, l'entourant ; chacun comme les flots d'une mer inquiette, s'élançant, se précipitant pour être au-dessus de celui qui le précede. Les plus reculés saisis d'effroi, glacés par la crainte, immobiles ; les plus proches exprimant sur leur front la douleur, l'espoir & toutes les passions qui les agitent au-dedans, arrachant des mains de l'Envoyé l'écrit qui annonce l'état du Prince. Grand Dieu ! quelle bouche infortunée a dicté ces mots, *Le linceul de la mort a été jetté pour jamais sur la face auguste du Monarque....* La foudre du Ciel est tombée au milieu de ce Peuple ; les meres pressant leur fils contre leur sein, s'évanouissent ; la Nature n'a plus de cris ni de larmes. Un nouvel Envoyé paroît tout-à-coup ; un sentiment au-dessus de la Nature ranime ce Peuple conf-

terné ; tous se relevent ; l'Envoyé pousse au loin un cri de joie, un Ciel plus serein le porte rapidement aux oreilles de la multitude. *Un miracle du Très-haut nous a rendu notre Roi ; il vit.* L'allégresse fait couler de tous les yeux des torrents de larmes ; l'Envoyé ne peut percer la foule, on presse, on baise mille fois ses mains : ce Peuple ne se connoît plus, l'excès de sa joie le trouble, le transporte ; le coursier partage ces hommages & cette ivresse ; on s'embarasse dans ses rênes, il est pressé, baisé mille fois. On regagne les murs avec les cris de la plus vive allégresse, les Temples retentissent de mille concerts & d'acclamations. Peuples de la Terre ! la gloire de la France est augmentée.

Tel est l'heureux sentiment qui attachant par le lien le plus étroit, les François à leur Monarque, assure la félicité publique & la prospérité de l'Etat.

Une Nation tire sa force de son union avec son Chef ; le sentiment qui procure le plus cette union, n'est-ce point l'amour ? Aussi quel riche trésor dans les mains de nos Princes ! Notre sang ne coule dans nos veines que

pour la défenſe de leur trône. Or le même ſentiment aſſure la gloire & la proſpérité de la Monarchie. Notre cœur ne diviſe jamais la cauſe du Souverain & celle de l'État, c'eſt un triomphe commun; nous ne ſéparons ni leurs proſpérités, ni leurs diſgraces, ni enfin leurs beſoins.

Comme l'amour eſt le plus fécond & le plus noble des ſentiments, c'eſt auſſi le plus difficile à diriger. Il eſt dangereux pour un Prince de n'en point connoître les droits & les retours; d'ignorer la liberté fiere & l'extrême délicateſſe de ce ſentiment. C'eſt cet amour qui paſſe ſi rapidement de la plus vive affection à la haine. C'eſt une flamme, & toute flamme ou vivifie ou conſume. Comment un bon Prince doit-il ſe ſervir de ce ſentiment? Il doit le tourner vers la félicité publique. O mânes de Henri! vous ſerez rappellés mille fois du tombeau pour inſtruire la Terre. Vous apprendrez aux Princes des générations les plus reculées, la conduite que doivent tenir les bons Rois.

Après avoir élevé cet amour des Peuples à ſon plus haut degré par les bienfaits, par les

témoignages de bonté, d'affection, de tendresse, ce Prince convaincu de l'amour le plus fort de leur part, ne trouvoit plus rien d'impossible ; la gloire & la prospérité étoient assurées dans ses mains. Le Royaume déchu & épuisé recouvra par lui sa splendeur. Ce bon Roi n'étoit point étonné de rencontrer toujours de nouvelles ressources ; & ses Sujets ne l'étoient point de les fournir. Il leur suffisoit de connoître ce que peut l'amour ; & quel Prince l'apprit mieux aux hommes, & le sentit mieux lui-même !

Aucune autre vertu avec les plus grands efforts, ne sauroit opérer les mêmes prodiges, sur-tout faire renaître à chaque moment de nouveaux moyens d'étendre la gloire d'un État.

Mais l'ardeur brûlante de Henri nous entraîne sur le théâtre brillant de la valeur, dans les camps où éclatoit sur-tout cet amour dont il enflammoit ses Soldats, & cette glorieuse Noblesse de son Royaume qui partageoit ses périls. Invincibles auprès de lui, tous le défendoient avec leur bouclier, & leur épée renversoit ses ennemis. Je me plais à l'offrir entouré, pressé, serré par ces braves Capi-

taines (ce ſpectacle le touchoit lui-même & réveilloit ſon amour (*a*),) tous les yeux inquiets attachés ſur lui, immobiles, mille héros ſe précipitant devant ſes pas au moindre danger. Un Prince ainſi défendu fait-il reſpecter ſon État & ſa Couronne? Où le nombre étoit inférieur, toujours l'amour ſuppléoit : avec Henri le chemin de l'honneur étoit un chemin frayé; & il avoit porté la valeur à un tel degré d'héroïſme, inſpiré une ſi forte ardeur à ſes Soldats, que les combats étoient devenus en quelque ſorte un beſoin de leur ame. Quel ennemi inſultoit impunément nos frontieres? Je ſais que la valeur & l'honneur, comme on l'a vu plus haut, contribuoient pour beaucoup; mais l'amour de la Nation faiſoit

---

(*a*) On connoît ce fameux mot d'Henri IV à un Ambaſſadeur; celui-ci étoit étonné de voir les Courtiſans, dans un moment de cérémonie, entourer le Roi avec une ſorte de confuſion, & même le preſſer; le Roi qui s'apperçut de ſon étonnement, lui dit, *M. l'Ambaſſadeur, je vois que vous êtes ſurpris qu'ils me ſerrent ſi fort, c'eſt bien autre choſe un jour de bataille.*

encore davantage. On ne pouvoit jamais vaincre Henri par la force, on ne le pouvoit qu'en trompant ſa bonne-foi ; car une ame grande ignore comment ſont faits les méchants. Avec ce Monarque & l'amour de ſes Sujets, un inſtant change les deſtinées. Un événement intéreſſant s'offre à nos yeux. La Capitale * d'une de nos Provinces eſt ſurpriſe par les Ennemis, la conſternation eſt univerſelle dans le Royaume. On croit voir le moment où l'on va paſſer ſous la domination d'une Puiſſance étrangere. Henri court au ſecours, ſa Nobleſſe vole ſur ſes pas ; tous les cœurs ſont autour de lui : il combat, il repouſſe, il chaſſe l'Ennemi ; & l'État recouvre le calme & la gloire.

Ne craignons pas de remonter dans des temps plus reculés, nous trouverons toujours dans la généroſité de l'amour françois les mêmes reſſources. C'eſt un ſouvenir attendriſſant, & une leçon pour les Rois, que ce moment où la France plongée dans le deuil

* Amiens enlevé par les Eſpagnols.

vit un de ses Princes à la discrétion de son rival. Un Empereur à qui une politique souple, sourde & artificieuse avoit apris l'art de régner, tenoit dans sa Capitale un de nos Souverains prisonnier ; tous les cœurs partageoient sa disgrace. La Nation se regardoit prisonniere avec son Roi & croyoit porter ses chaînes. En vain le trésor public est épuisé ; elle ne croit plus exister si elle perd son Maître. Les Grands dépouillent leurs Palais, les femmes les plus illustres engagent leurs joyaux ; le simple Citoyen offre l'hommage de ses biens, le Peuple, le prix de ses sueurs, enfin le Royaume tout entier s'épuise pour une si noble rançon ; l'État même ne craint point d'engager à l'Empereur le sang le plus illustre, les Héritiers & les appuis du Trône ; convaincu que c'est son salut propre que de sauver son Roi. Politique sublime ! qui puise ses maximes dans le sentiment héroïque de l'amour.

Je n'ose me transporter dans des siecles plus anciens ; mais cette pente vers nos Maîtres, si naturelle à des cœurs François m'y entraîne malgré moi-même. Je me retrace ce temps mal-

heureux où un autre Roi digne de notre vénération malgré les malheurs de ſon adminiſtration, ſa témérité & le luxe dangereux qu'il introduiſit à ſa Cour, nous offre un ſpectacle bien touchant. Un Prince belliqueux dont nous avons toujours célébré les vertus, quoiqu'il fût né chez nos plus fameux Ennemis, avoit fait priſonnier à Poitiers ce Monarque. Auſſi-tôt le Gouvernement eſt confié au plus ſage des Dauphins, & le plus grand peut-être, ſi la France dans ce ſiecle n'en a pas pleuré un plus accompli ; mais la Nation ne poſſéde point ſon Roi. Inquiette, agitée, elle preſſe, ſollicite, juſqu'au moment qu'elle pourra le ravoir. * La paix qu'elle ſigne avec ſes voiſins, eſt peut-être honteuſe & ſurement très-onéreuſe, n'importe ; ſi elle obtient ſon Roi, elle vivra. ** Une Province auſſi célébre par la beauté de ſon climat que par l'enjouement, la légéreté, la vivacité douce, la candeur & l'aménité du caractere de ſes habitants, ſignale particulierement ſon zele. La France montre l'étendue de ſes

* Traité de Bretigny pour la rançon du Roi Jean.

** Le Languedoc.

ressources, ou plutôt le pouvoir de ses sentiments. Ces exemples nous donnent une grande leçon ; ils nous apprennent qu'un État augmente sa force réelle en faisant même des efforts au-de là de ce qu'il peut. En effet que ne faut-il pas attendre d'un Empire où l'amour opere de semblables prodiges ? Éprouvé par les adversités, jamais il n'en sera accablé. Cet amour suppléant les richesses & la force, défendra les frontieres, lorsque tous les autres secours manqueront.

C'est trop nous arrêter à des objets affligeants. Ce sentiment est digne d'être présenté sous un regard plus agréable. Ne profitons point de sa générosité pour le montrer toujours aux prises avec les malheurs & les revers.

Un Prince aimé de son Peuple entretient dans son État la concorde & l'harmonie. Considéré par ses Sujets comme un Pere, il est facilement le Conciliateur de tous les Ordres. Les intérêts les plus opposés sont rapprochés, réunis, renoués par lui. C'est un Ange de paix descendu sur la Terre, & qui la protege sans cesse. Si quelque faction menace l'État, le Prince calme bientôt les esprits aigris ;

ſes paroles déſarment les ſéditieux, le ſentiment d'amour ſe réveille dans les cœurs à ſa vue, & l'orage eſt diſſipé. Que de fois on a vu les révoltes les plus dangereuſes appaiſées par la ſeule préſence d'un Prince agréable à la multitude ! Les grands diviſés trouvent auſſi dans un pareil Souverain un arbitre de leur diſſenſions inteſtines ; il joint au pouvoir cette autorité douce & perſuaſive que lui ont obtenues les ſuffrages publics.

Les biens qui découlent de ce ſentiment ſont inépuiſables. Le citoyen paiſible aſſuré qu'il eſt aimé de ſon Prince comme lui-même l'aime & le chérit, préparé par ſa propre douceur & ſon équité naturelle, ſe livre avec une aveugle confiance à la ſage adminiſtration du Souverain. Il perpétue dans ſa poſtérité l'amour pour ſon Roi ; il le communique à ſes Concitoyens ; ainſi s'entretient l'union, & par conſéquent la force d'un Etat. Le Monarque eſt le centre commun, & tous les cœurs dirigés vers ce centre, s'y appuient & s'y repoſent. Quel Prince concevroit-on plus malheureux que celui qui ne ſeroit pas frappé de ces vérités lumineuſes ?

Contemplons cet amour non ſeulement dans le bien qu'il produit au dedans de l'État, mais encore dans celui qu'il opere chez les Nations étrangeres. Un Peuple jaloux d'un autre Peuple meſure non ſeulement ſes forces ſur ſes tréſors, mais auſſi ſur la puiſſance de ſes rivaux ; or croyez-vous qu'il ne conſidere pas dans cette puiſſance les ſentiments de la Nation pour ſon Chef ? Quel Peuple, à moins que ſa paſſion ne l'ait entiérement aveuglé, ne ſera point arrêté ou au moins inquiété par cette émulation nationale, ce zele, cet amour ? Quel Royaume oſera s'opiniâtrer à pourſuivre une guerre contre un autre Royaume où le Monarque, le moteur univerſel, après avoir épuiſé toutes les autres reſſources, a encore le déſeſpoir du dernier des Sujets, dont cet amour fait un Héros ?

Ce ſentiment reconnoît difficilement des ennemis. Ainſi n'envisageons pas les Peuples ſous ce regard trop odieux. Ils éprouvent des affections plus nobles pour une Nation qui aime ſes Maîtres. Ils contemplent un Roi chéri de ſon Peuple, & ce Roi eſt pour eux un objet de vénération. Ils rougiroient de le

combattre ; ils rechercheront au contraire ſon amitié & ſon alliance. On eſt flatté d'être l'ami de celui qui poſſede tant de cœurs ; on croiroit ſe flétrir, s'inſulter ſoi-même que de l'inſulter. On craint le reſſentiment de ſon ſiecle & les regards de la poſtérité.

D'ailleurs tel eſt le caractere fier de l'homme ; ſur-tout celui des Nations ; on ſe plait à rabaiſſer l'orgueil, les paſſions, même les talents ſupérieurs d'un ennemi ; mais ſes vertus déſarment, & en s'attachant à lui, on croit porter les chaînes de ſon propre cœur.

Les États le conſiderent comme un Médiateur précieux dans des temps de trouble & de guerre. On envie à une Nation qu'il ne ſoit le Pacificateur & le Pere que d'elle ſeule. Le cœur d'un grand Roi eſt un bien commun à tous les Peuples, un don que le Ciel fait à tout l'Univers.

C'eſt un ſouvenir glorieux pour la France & un exemple éclatant du pouvoir de cet amour national, de l'attrait qu'il inſpire aux Nations étrangères : un homme immortel, ſur-tout de cette immortalité que donnent les vertus réunies, avoit compoſé pour l'inſtruc-

tion d'un grand Prince, ce Livre admirable où réunissant la morale la plus sublime aux charmes de la fable, il a soumis la fiction même à la vérité. Le bruit de cet écrit inimitable se répand en un instant dans toute l'Europe. On contemple avec admiration un Peuple du milieu duquel sont sortis de si grands sentiments. Tant de douceur, de modération, de générosité, de justice, enfin toutes les vertus rendues si aimables dans cet Ouvrage augmentent l'attrait universel & l'affection pour nous. Le Télémaque est traduit en toutes les Langues; on croit que c'est vivre avec la Nation même que de posséder un écrit où son caractere éclate & respire. O Milton! ton Poéme, l'étonnement de l'esprit humain, écrit, si j'osois le dire, aux pieds de l'Éternel, a fait admirer ta Nation; Fénelon a fait aimer la nôtre.

Ce sentiment gravé dans le cœur des Peuples, nous conservera leur amour & leur estime. Voilà notre principale barriere, la défense de nos frontieres: voilà nos premiers remparts. Il est difficile que les Nations ne soient point désarmées par un sentiment aussi généreux.

Ne tardons point à montrer le plus précieux avantage de cet amour, celui qui le rend le ferme appui de l'État & du Trône. Supérieur à toutes les autres vertus, il les unit, les lie ensemble, & les porte à leur plus haut degré. Il les excite quand elles se ralentissent, ou qu'elles s'éteignent. J'ai dit que l'honneur vivifioit nos vertus, qu'il veilloit sur elles; quelquefois même qu'il les suppléoit; ici le ressort est bien plus fort; tous les autres sentiments cédent à celui-ci, comme au premier sentiment de la Nature. Ici elle déploie toute son énergie; & ce n'est en quelque sorte qu'après s'être épuisée pour cette vertu, qu'elle forme les autres dans notre ame. Cet amour vertueux est non seulement la vie du cœur de l'homme, mais encore ce feu précieux qui le nourrit & qui le dilate; ce cœur sent qu'il n'existe plus, lorsque ce sentiment est refroidi ou détruit. C'est dans l'ordre physique, cette chaleur répandue sur toute la Nature, qui selon la force des degrés réveille & pénétre les éléments, précipite ou retarde l'activité de ce fluide qui enveloppe la Terre, & en renouvelle la vie. Mais plu-

tôt, contemplons cet amour dans la ſource d'où il eſt deſcendu, dans le ſein de l'Éternel: émanation glorieuſe de cette divine flamme, il eſt dans l'ordre moral ce que l'amour pur & céleſte eſt ſur la Terre pour les ames ſaintes, au haut des Cieux pour ces eſprits immortels qui portent le poids de la gloire du Très-haut.

La plus grande force d'un État, c'eſt lorſque cet amour conſtitue le caractere univerſel de la Nation. Il n'eſt rien qu'il ne puiſſe vaincre & ſurmonter. Vous le connoîtrez un jour, ou plutôt votre cœur vous l'a déja fait connoître le pouvoir de cet admirable reſſort, Aimable Héritier de ce Royaume, vous dont ce ſentiment même rappelle ici ſi naturellement le nom. C'eſt cet amour, auſſi fort qu'il eſt reſpectueux, qui excite en moi la confiance de vous parler, en vous la bonté généreuſe de le permettre. Heureux préſage des ſentiments que vous aurez un jour pour vos Peuples! & du déſir, de l'ardeur, d'une ſorte d'avidité de votre ame pour la vérité; vérité! maîtreſſe importune qui frappe ſi rarement l'oreille des Rois.

Cet amour national ſera votre plus riche héritage ; mais vous dirai-je ce qui pourroit l'affoiblir ? Des vices que vous ne connoîtrez point ; la guerre & ſes fléaux, l'orgueuil & ſes mépris, le faſte & la dureté qui l'accompagne. Affable, acceſſible à vos Sujets, vous ſerez ſenſible aux regards d'un Peuple empreſſé. L'abord à votre Auguſte Perſonne ſera facile ; on n'interdit point aux enfants l'accès vers leur pere. Vous écarterez ſur-tout ces adulateurs qui calomnient toute une Nation auprès du Souverain. Votre cœur ſe placera entre la Nation & ces hommes dangereux pour défendre celle-là, repouſſer les traits de ceux-ci. Plus ſage que ce Prince inconſidéré de Juda, vous n'appellerez point auprès de vous pour régler vos conſeils, de ces jeunes flatteurs qui précipitent un Monarque dans toutes les paſſions ; mais environné d'une nombreuſe aſſemblée de vieillards, vous ſerez comme cet orme timide au milieu des chênes vénérables & antiques qui le défendent contre la violence des vents & des orages.

Guidé par eux, vous ne quitterez point la voie de vos peres. L'inconſtance dans le gou-

vernement aliene les cœurs ; elle eſt preſque auſſi dangereuſe qu'une révolution. Cette maxime, que *les Rois parmi nous ne meurent point*, a un ſens encore plus profond que celui qu'elle préſente d'abord à l'eſprit. Elle déſigne la ſtabilité des maximes, encore plus que la durée & la perpétuité du pouvoir. Sur-tout vous prépoſerez ſur vos Peuples des chefs qui repréſentent plus les qualités de votre cœur, que votre puiſſance.

Si votre ame douce & ſenſible me défend de vous tracer les vices des Rois qui alienent l'eſprit des Peuples, dois-je vous parler des vertus qui augmentent cet amour ? votre bonté vous les inſpire, votre cœur vous en donne tout ſeul des leçons ; vous l'interrogerez ſans ceſſe. Vous répandrez votre ame hors de vous par vos bienfaits ; vous montrerez vos vertus dans la ſageſſe de votre adminiſtration ; vous ſongerez que tous les regards de votre royaume ſeront continuellement attachés ſur vous ; votre cœur ſera toujours avec chacun de vos Sujets ; vous devrez ce retour à leur tendreſſe. Éloignée de la perſonne du Monarque, la plus grande partie

de la Nation ne goûte point le bonheur de le contempler & de le connoître; elle a cependant pour lui le plus ardent amour ; d'où naît-il ? de cette vive empreinte de l'ame du Souverain marquée dans ſes loix, dans cette douceur du Gouvernement, dans cet exercice aimable de l'autorité, dans cette vigilance d'adminiſtration, dans cette ſollicitude, cette prévoyance pour les beſoins publics, dans cette attention à remédier aux calamités, dans le ſoin le plus infatigable de les diminuer ou de les prévenir, enfin dans une ſorte de liberté accordée aux Sujets; liberté qui renfermée dans de juſtes bornes, & donnant à l'exercice du pouvoir une facilité heureuſe, montre qu'il découle plutôt de la Nature que de la force.

Opiniâtre dans la pourſuite du bien, vous vous montrerez docile ſur-tout aux inſpirations des hommes doux & pacifiques ; c'eſt la plus ſure marque d'une ame magnanime & d'un beau cœur. Alors votre regne ſera floriſſant, & la Nation vous payera au centuple les jours ſereins que vous perpétuerez juſque dans les générations les plus reculées.

Le Ciel toujours miſéricordieux envers les

hommes, a voulu lier les Souverains au cœur de leurs Sujets & à tous les devoirs de la royauté par un ferment folemnel. La Nation fe rappelle avec tranfport ce jour où conduit dans cette Ville célebre d'une de nos plus illuftres Provinces, au milieu d'un fuperbe cortége que lui formoit le zele de fes Sujets, notre Monarque alla au pied de l'Autel recevoir cette onction fainte dont l'Éternel marque le front des Rois ; un Peuple empreffé cherchoit dans les traits aimables de fon vifage ce figne précieux qui eft la marque des bons Souverains. Cet appareil formidale, ces épées étincelantes qui l'entouroient n'en impofoient point à leur cœur ; la bonté a fon éclat propre & les armes ne l'empêchent point de briller. Elle peut bien tempérer les autres vertus néceffaires à un Roi, mais aucune n'a empire fur elle. Profterné devant le Dieu de fes Peres, qui conferve depuis tant de fiecles cette Monarchie, il jura dans les mains d'un vénérable Pontife de garder nos faintes Loix. Ah ! ce n'étoit point le ferment que lui demandoit la Nation ; affurée de fa juftice, elle ne follicita qu'une proteftation folemnelle d'amour, fer-

ment toujours précieux pour les cœurs les plus convaincus qu'ils ſont aimés ! Elle voûs vit, auguſte Monarque, jurer à l'Autel cet amour. Et quelle vive joie n'excita pas ce témoignage de votre tendreſſe ! vous vites ſi ce Peuple françois ſçavoit aimer. Ces concerts, ces acclamations qui retentiſſoient juſqu'au haut des Cieux, cette ivreſſe générale, cette émotion délicieuſe & ſoudaine qui ſe communiqua d'une extrémité du Royaume à l'autre au premier bruit qu'eurent fait vos vertus ; tout vous apprit les excès de notre amour. Rois infortunés! voilà ces heureux moments où la vérité vous approche, vous entoure, vous preſſe de toutes parts. La Nation, digne Prince, proſternée avec vous au pied du même Autel, conjura les Cieux de ne jamais éprouver ſa tendreſſe par des accidents, des maladies qui miſſent vos jours en péril. Elle étoit bien convaincue que ces épreuves augmenteroient votre gloire ; mais déja inſtruite par ſes alarmes, elle craignoit l'excès de ſa conſternation. Elle prioit pour elle-même dans les vœux ardents dont vous étiez l'objet. O Prince clement & bon, pardonnez encore ce trait à

mes transports ; quel jour fortuné pour vous & pour nous que celui où la Nation vous proclama pour son Pere ! vous rapportates avec vous dans votre Palais tous les cœurs. Vous regardates l'administration de l'État comme celle d'une grande famille. Mille secours se présenterent sous votre main ; il vous suffit de ce premier regard jetté sur la Nation, pour connoître tout ce que vous pourriez pour elle.

Tant de témoignages sont l'engagement le plus solennel pour un Roi. Lié dès ce moment par la Nature & par son serment, il est dans l'heureuse impuissance de le rompre. Non, le mal n'est plus en quelque sorte en son pouvoir. Cet amour, Precieux enfant de l'État, donnera à toutes vos autres vertus une pente invincible vers le bien. Votre cœur rempli tout entier par ce sentiment, sera comme un miroir fidele qui vous montrera continuellement la Nation ; elle vous sera toujours présente ; que pourroit-elle craindre ! ses besoins seront sans cesse sous vos yeux. Aucun autre objet ne pourra écarter celui-ci. Supérieurs à la gloire qui environne le Trône, à la pompe des fêtes, aux charmes des plaisirs,

ſes traits viendront ſe mêler à tout ce qui vous environnera, & brilleront d'un éclat plus fort. Vous n'ignorerez point qu'il y a des malheureux ; votre cœur vous le dira chaque jour & vous ſollicitera pour eux ; leur plus grand Protecteur ſera en vous-même. Je ſens que ce ſentiment m'entraîne malgré moi, je m'arrête ; je ne devancerai point le temps où je dois vous parler des qualités d'un bon Souverain.

En contemplant ce ſpectacle de tendreſſe, je dois m'écrier : Heureux les Princes à qui des ſentiments ſi élevés dans une Nation, facilitent les moyens d'être ſi grands pour leur ſiecle & pour la poſtérité ! Mais ſi les ſentiments des Nations contribuent à former les Rois, ceux-ci à leur tour par les reſſources de leur puiſſance, élevent les Nations au plus haut degré de félicité & de gloire. Avec cet amour, ils créent des Héros dans les armées, des Sages dans le temple de la Juſtice, enfin dans toute l'étendue de leur royaume des hommes qui deviennent le modele des autres Nations.

Toutes les ſources du bien ſont au pouvoir

des Rois : ſi leurs bienfaits captivent notre amour, ils poſſedent auſſi le ſecret d'ajoûter un nouvel éclat à leur regne, d'affermir leur puiſſance, & de tranſmettre leur nom à la poſtérité ; c'eſt lorſqu'ils entretiennent parmi leurs Peuples l'amour des Lettres & des Sciences.

DE L'AMOUR DE LA NATION POUR LES LETTRES ET LES SCIENCES.

» *TANT que la Science*, diſoit ce Roi ſi juſtement ſurnommé le Sage, *ſera honorée en ce Royaume, il continuera à proſpérité ; mais quand elle en ſera bannie, il déchoira.* Nos Souverains ont toujours trouvé dans la Nation les diſpoſitions les plus heureuſes pour donner un pareil appui à leur Empire. Dans tous les temps elle a été capable de marcher dans la carriere des Lettres.

Les Francs arrivés de Germanie montrerent non ſeulement un cœur propre aux plus belles vertus, mais encore un génie vif & pénétrant, qui n'attendoit que des guides habiles pour

apprendre à fouiller dans tous les tréſors de l'eſprit, & à élever l'édifice des Sciences : ils rencontrerent ce ſecours dans les Gaules. Les Maîtres les plus renommés y enſeignoient l'Art de l'éloquence. Lyon, Toulouſe, Bordeaux, Marſeille avoient des Écoles célebres dont le nom s'étoit répandu fort au loin. Rome même ne dédaigna pas d'appeller dans ſon ſein des hommes que nos climats avoient vu naître, & qui allerent adoucir les mœurs de ces conquérants ; car les mœurs les plus barbares ne ſont pas dans les bois, mais dans les ſociétés politiques où la Nature eſt dépravée.

Si les Francs après leur irruption, ne connurent pas d'abord le prix des Lettres qui les environnoient ; s'ils ſemblerent les mépriſer : à meſure que les ſiecles s'écoulerent on vit la barbarie diminuer, & la rouille qui obſcurciſſoit les eſprits, diſparoître. Rendons même cette juſtice à nos aïeux : les matieres les plus épineuſes & les plus obſcures n'étoient point hors de leur portée. C'eſt un objet digne de remarque : dès les premiers temps de la Monarchie, on ſçut appercevoir & diſcuter

les

les droits délicats des Monarques & des Pontifes. (*a*)

Ces temps ont vu des hommes recommendables qui ont laissé leur nom à la Postérité. Il se tint alors plusieurs Conciles en France où il n'étoit pas rare de voir des personnages illustrés aussi remarquables par leur sainteté, que par leurs lumieres. (*b*)

Tous les talents faisoient effort pour se produire, & la nuit qui enveloppoit les esprits n'étoit pas si épaisse qu'on n'apperçût les différentes Sciences laisser échapper des traits de lumiere qui décéloient d'avance ce que feroit un jour la Nation.

La navigation n'étoit pas totalement igno-

(*a*) Sans que nous voulions prononcer sur l'époque du droit de Régale, on sait que son origine est très-ancienne. Le sentiment du célébre Auteur de l'Abrégé Chronologique de l'Histoire de France, qui le fait remonter en 541 au Concile d'Orléans, a éprouvé des contradictions.

(*b*) Voy. le nom de ces saintes Assemblées à la suite du dict. des Conciles, & celui de ces saints Evêques dans l'Abrégé Chronol. de l'Hist. Eccles.

rée. Si le commerce n'avoit point cette ſpéculation brillante qui en a fait une Science ſi vaſte, il étendoit déja ſes branches fécondes, & jouiſſoit de ſon plus bel ornement : il commençoit à lier les différents Peuples. On ſoupçonna même qu'il pouvoit exiſter des Arts agréables, & le goût dans ſon enfance s'efforça de les embellir. On vit paroître quelques foibles ébauches. Un homme ſurprenant pour ces temps barbares *, & qui par un rare avantage étoit le favori de ſon Roi & un Saint, excité par le zele des Autels, s'exerça à façonner le métal le plus précieux. Heureux les Peuples ! ſi l'ignorance eût retardé ou même empêché à jamais les progrès de cet Art funeſte, qui a mis l'or, ſous tant de formes, dans les mains de la cupidité.

Les Sciences ſacrées étoient cultivées avec plus de ſoin. Les Pontifes & leur Clergé, les Chefs des Monaſteres & leurs Religieux conſervoient le dépôt de la foi, le perpétuoient, & éclairoient inſenſiblement la Nation avide de s'inſtruire, & capable de recevoir des leçons.

* *Saint Eloi.*

Le Héros de la ſeconde race parut, & attira dans ſon Palais les Sciences. La Nation s'empreſſa de répondre à ſes deſirs & à ſon zele. Le Prince éleva une École à côté du Trône. Dignes enfants & Amateurs des Lettres, glorifiez-vous ; l'adulation & la politique n'avoient pas encore approché de nos Rois, que vous aviez un rang marqué auprès d'eux ; le génie a été honoré par la patrie, avant que l'on connût la Science née dans les Cours.

L'eſprit françois plein d'ardeur ſe tourna vers des objets plus difficiles. Les Sciences Arabes, le Calcul, l'Aſtronomie, la Médecine, la Philoſophie furent bientôt en vigueur. Tranſplantées d'Orient (*a*) en Eſ-

(*a*) En parlant de l'origine de nos études, venues d'Orient, nous croyons faire plaiſir à nos Lecteurs de remarquer que le célebre Calife Almamon mort en 833, avoit extrêmement protégé les Sciences, & les avoit cultivées avec beaucoup de ſuccès. Il étoit habile Aſtronome ; mais il obſcurcit ſa gloire par ſon goût pour l'Aſtrologie ; & vers la fin de ſon regne, il fut perſécuteur.

Son aïeul Almanzor ſecond des Abaſſides, avoit

pagne, & d'Eſpagne en France, elles y furent reçues avidement.

Arrêtons-nous ici un inſtant, & méditant ſur la groſſiéreté de ces âges, ſur la lenteur de la nature dans ſes ouvrages les plus admirables ; nous ſerons étonnés que la Nation dans ſon berceau, les eſprits encore tout bruts, comme dans l'enfance du monde, elle ait pu franchir dans un ſi court eſpace de temps un ſi grand intervalle, & s'exercer aux Sciences les plus abſtraites.

Cependant le malheur des temps, l'influence d'un Souverain foible, quoique doué de talents, peut-être cette curioſité ſi naturelle à des eſprits qui entrent pour la premiere fois dans la carriere, ayant détourné l'attention à des objets trop relevés & étrangers aux connoiſſances humaines, l'ignorance reprit un nouvel empire plus dangereux que

---

commencé à étudier la Philoſophie comme l'Aſtronomie, & il avoit fait honorer ces Sciences. *V. la Bibl. Orient. p. 546. 2. col. El-Macin, hiſt. des Sarrazins, traduite de l'Arabe par Erpenius, liv. 2. ch. 8. verſ. fin.*

le premier. Ce n'étoit autrefois que des ténébres ; aujourd'hui ce sont des erreurs.

A peine Charlemagne fut descendu dans le tombeau, que les Sciences naissantes vinrent s'y ensevelir avec lui. La lumiere qu'il avoit créée s'éteignit avec ce Prince, ou se changea en une clarté funeste, qui conduisit nos peres dans le précipice de la superstition. La vérité s'éloigna ; la vivacité de l'esprit françois fut toujours la meme. Errant dans cette nuit profonde, chacun se porta où son ardeur & sa curiosité lui frayoient une route. Le fils de Charlemagne versé dans la Science de l'Astronomie & plus encore dans celle des Loix qui l'eût conduit par une voie plus sure, ne sut pas se défendre du piege de la superstition ; & sa maniore de penser décida celle de son siecle. Jamais les Sciences occultes ne furent plus honorées. Lorsque la raison de l'homme ne trouve point à se nourrir de vérités, son imagination s'occupe à réaliser des mensonges. L'Astrologie fut regardée comme la plus digne & la plus importante des Sciences. On crut que ces corps suspendus dans le Ciel à une distance immense, étoient

en quelque ſorte autour du Trône de Dieu pour ſervir au gré de ſa volonté, à donner des avertiſſements aux hommes. On regarda le Firmament comme le Livre de l'Univers. On n'imaginoit pas encore que le Ciel phyſique & cette Terre ne compoſoient qu'un ſeul Ordre ſoumis aux mêmes Loix, & que du point le plus élevé de l'Univers juſqu'au Trône formidable du Très-haut, la diſtance eſt encore infinie.

La crédulité ſe donna libre carriere; car ſi l'empire de la vérité eſt extrêmement reſſerré, celui de l'erreur eſt immenſe. On ſe laiſſa empotrer à toutes ſortes de ſuperſtitions & d'excès. Le Ciel & l'Enfer étoient interrogés & invoqués tour-à-tour. Ces écarts font connoître combien l'eſprit de la Nation faiſoit effort pour trouver la vérité. Les Aſtrologues tentoient de la chercher juſqu'aux pieds de Dieu même; les Enchanteurs dans la demeure des noirs eſprits; les hommes frivoles dans les combinaiſons des nombres; ceux qui s'exerçoient dans la Médecine, Profeſſion alors très-renommée, dans les qualités occultes, dans l'influence des conſtellations, & dans les ſecrets

de la Chymie ; les eſprits inquiets combattoient les myſteres de la religion. Toutes les routes étoient ouvertes, excepté celle de la vérité. Les plus ſages, reconnoiſſant que c'étoit vanité de la chercher dans les écoles profanes & dans le monde, la chercherent & la trouverent à l'école de Jéſus-Chriſt, & dans la pratique de la ſainteté. La France aujourd'hui ſi féconde en hommes ſçavants, poſſédoit alors beaucoup de Saints.

Quelle étoit la cauſe de ce retard de l'eſprit & de cette ignorance ? La plus grande partie de ces prétendus ſçavants, abuſant de l'exemple de la rèligion qui étoit fort mal connue , avoit couvert avec le voile de la Foi toutes les vérités naturelles. On croyoit aux Sciences, & on ne les ſçavoit point. Et remarquez ici combien la timidité de l'homme eſt extrême. On a été plus de dix ſiecles, c'eſt-à-dire juſqu'à Deſcartes, ſans oſer franchir cette ligne que la ſuperſtition avoit tracée entre la raiſon & la vérité. L'ardeur de l'eſprit françois ne ſe découragea point. On ne ceſſa de forger des armes pour la vérité, en attendant que l'on combattît pour elle. La Logique du célebre

Philoſophe Grec exerça à ſon tour tous les eſprits ; c'étoit l'objet de la curioſité univerſelle ; ce goût déceloit la vivacité de l'eſprit de la Nation. Capables de pénétrer dans les ſubtilités les plus abſtraites, les génies ſe familiariſerent bientôt avec ce langage barbare, qui exigeoit une extrême ſagacité pour être parlé, & ſur-tout pour être entendu. Au reſte cette Logique eſt l'échaffaud univerſel des Sciences ; ſans elle, on ne peut rien élever : alors on manioit les inſtruments propres à l'ouvrage, mais on ne ſçavoit point bâtir ; on manquoit de matériaux ; ou plutôt l'eſprit de parti prenant la place de l'amour de la vérité, au-lieu d'employer les matériaux qu'on poſſédoit, à conſtruire de concert l'édifice, on ſe les renvoyoit violemment : on ſe battoit & on n'examinoit pas la trempe des armes dont on ſe ſervoit. On réfutoit des erreurs par d'autres erreurs plus accréditées. Le moins foible étoit ſenſé avoir pour lui la raiſon, & il obtenoit la palme.

Je manquerois mon but, ſi je ne montrois le théâtre de ces diſputes, que dans la pouſſiere de l'école. La Nation par-

tagea les querelles des cloîtres, des Universités, sur-tout celles des Théologiens & des Philosophes. On voyoit deux partis dans l'État. Chacun étoit curieux de s'instruire, & l'on ne connoissoit point alors de science plus importante, & d'objet qui méritât plus d'attention. * L'Allemagne avoit donné l'exemple d'appuyer les disputes de l'école par les armes; & la France voyoit sans étonnement les Universités former une faction puissante dans le royaume, & balancer la puissance royale; tant on avoit une haute idée de la science. Le goût de la Nation ne s'est point démenti; la curiosité des esprits n'a jamais permis qu'elle restât indifférente à ces sortes de disputes, & aux révolutions que l'école a éprouvées. En vain la Philosophie a paru; elle n'a pas réprimé ce penchant. Les matieres les plus obscures ont toujours occupé notre curiosité.

Cette science de nos Anciens aujourd'hui plus décriée, peut-être par sa vétusté, que par les erreurs dont elle étoit hérissée,

* La dispute des Nominaux.

offre aux eſprits accoutumés à réfléchir une magie ſublime qui ſuppoſoit dans le Philoſophe Grec un génie auſſi étendu que profond ; & dans nos ancêtres une extrême pénétration. Cette Logique dont l'obſcurité étoit comme le myſtere de l'art, reſſemble à ce fameux levier d'Archimede, avec lequel celui-ci vouloit ſoulever le Monde ; ainſi avec ce levier moral il n'eſt preſque pas de vérité qu'on ne puiſſe enlever du ſein de la Nature. Tendant eſſentiellement & par une force invincible au point de vérité, cette Logique conduit ſans ceſſe la raiſon, en deſcendant depuis le plus haut degré de certitude, juſqu'à celui de la derniere probabilité raiſonnable. L'évident & le probable, voilà les deux termes d'où elle ne s'écarte jamais.

Par elle ſont nées les Sciences exactes, les Cieux ont ouvert une route ſure à nos regards curieux, les mers à notre cupidité. Marchant à la tête de toutes les découvertes, elle a conduit par-tout notre génie ; enfin elle ſeule a le privilége de tenir le flambeau devant la vérité.

Ces points de vue ſe dérobent quelquefois,

à nos yeux, & alors nous ne voyons dans cette ſcience que barbarie, dans nos ancêtres que groſſiéreté & ignorance; mais c'étoit notre enfance que l'état où étoient alors nos peres, & c'eſt nous ſeuls qui devons rougir. Oublions-nous qu'il y a une enfance pour l'eſprit humain, comme pour chaque homme en particulier. Rendons plutôt graces à la Providence, de n'être pas nés dans cette époque qui devoit préparer la grandeur à venir de l'eſprit de la Nation, & jetter les fondements des différentes ſciences qui brillent aujourd'hui au milieu de nous avec tant de gloire.

C'eſt par ce ſecours que le Prince des Philoſophes françois * a fait de ſi grandes découvertes dans la Nature. La Nation a marché dans la carriere à l'aide de ce génie. Le flambeau de la Philoſophie une fois allumé à cette nouvelle flamme, tous les arts & toutes les ſciences dans une heureuſe émulation, ont étendu leur empire. Des hommes dont la poſtérité ſera auſſi glorieuſe que le fut leur ſiecle, ont paru : les Malebranches, les Petaus, les Sir-

---

* *Deſcartes.*

monds, les Huets, les Boſſuets, les Paſcals; les Corneilles, les Racines, les Fenelons, les Bourdaloues, les Maſſillons, &c. ont porté la grandeur de l'eſprit françois au plus haut degré de perfection & de gloire. Bientôt d'autres génies animés par ces eſprits créateurs, ſe ſont exercés avec un éclatant ſuccès dans toutes les parties des Sciences. Introduits dans les ſecrets du génie & de la nature, les François ſe ſont montrés auſſitôt égaux, & ſouvent ſupérieurs aux autres Peuples. S'il eſt une Nation rivale qui creuſe plus avant que nous, c'eſt que nous ne ſavons pas paſſer le point marqué par la Nature. Nous poſons les fondements juſqu'à l'endroit de la Terre où elle peut les ſoutenir.

Si la Nation françoiſe ne ſe laiſſe ſurpaſſer par aucun autre Peuple, elle a remporté un triomphe ſur elle-même & ſur les ſiecles qui nous ont précédés. Nos peres plus livrés aux affaires domeſtiques, ou arrêtés par la timidité naturelle à l'eſprit, cultivoient moins les talents

* Il ſemble que le Ciel ait fait naître Fenelon après Racine, pour ramener les cœurs que celui-ci avoit pu égarer.

& les ſciences ; aujourd'hui elles ſont univerſellement recherchées. Les lumieres ne ſont plus le partage du petit nombre. Une portion conſidérable de la Nation penſe. La ſcience n'eſt plus un tréſor caché ; c'eſt un tréſor public. Auſſi comme la marche de l'eſprit en France eſt plus rapide que chez nos voiſins ; peut-être le ſyſtême général des ſciences eſt-il plus avancé, pouſſé plus loin parmi nous, que dans la grande Bretagne.

Cependant on accuſe la Nation d'être frivole. Ne confond-on pas quelquefois la frivolité avec le gout de variété dans les connoiſſances ? Au-reſte ce défaut ſeroit une nouvelle preuve de notre ardeur, & n'attaqueroit point notre capacité pour les plus hautes Sciences.

Ne retranchons rien à la gloire de nos ancêtres ni à la nôtre. Les Sciences nous ont non ſeulement éclairés par la voie de la Philoſophie, (je parle de celle des vrais Sages,) mais nos lumieres ont encore une autre origine. Nos peres occupés à puiſer la connoiſſance des Loix dans les ſources de Rome, qui elle-même avoit puiſé dans celles de la Gréce, apprirent à goûter les excellents Au-

teurs de l'Antiquité. Ainſi non ſeulement le goût des Lettres, mais encore l'équité enſeigna à nos peres que l'ignorance étoit un fléau public.

Ce ſeroit peu pour notre bonheur, ſi les Sciences n'avoient éclairé que le corps de la Nation. Elles ont étendu leur empire ſur nos maîtres. La raiſon a commandé à tous les rangs ; le flambeau du génie a brillé ſur le Trône. Cette Philoſophie qui naît plutôt du cœur que de l'eſprit, que le Chriſtianiſme avoue & qu'il enſeigne, a parlé aux Rois ; Philoſophie douce & bienfaiſante ! qui leur a montré la grandeur des Peuples ; & qui en rapprochant ceux-ci, malgré leur diſtance infinie, a fait voir aux Souverains que le Noble, le Citoyen obſcur & l'habitant des campagnes étoient également des hommes. Depuis ce temps, les Rois guidés par des mœurs plus douces, inſtruits par la politique, ont reconnu qu'outre les Grands, il y avoit auſſi dans l'État une portion précieuſe dont la deſtinée n'étoit point de ramper ſous la tyrannie : alors on a vu ſe rompre les liens qui tenoient encore des vaſſaux aſ-

ſervis aux caprices & au pouvoir des Seigneurs. Immortel Richelieu, nouveau créateur de la Nation! c'eſt ton ouvrage; & ſi mon cœur te refuſe l'hommage de ſes ſentiments, mon eſprit étonné admire tes talents ſublimes. C'eſt par toi que s'eſt opérée cette révolution. Aujourd'hui une ſeule chaîne deſcend du Trône, celle qui partant des mains du Monarque, lie tous les États, tous les Sujets, tous les Ordres; qui ſans les confondre, les réunit ſous la même puiſſance & ſous la même autorité. Chaîne d'amour, le dirai-je aſſez de fois, les François n'en connoiſſent point d'autre; chaîne ſacrée dont l'origine ſe perd dans les Cieux.

Nos Monarques éclairés de plus en plus par la ſageſſe qui vient à la ſuite des autres Sciences, quand on n'abuſe point de leurs lumieres, connurent que les Grands par une force irréſiſtible tendoient ſans ceſſe à ſéparer leurs intérêts de ceux du Peuple; & pour tenir toujours ces deux États dans une mutuelle dépendance, en laiſſant les honneurs & la partie la plus conſidérable des terres dans les mains des Nobles, ils créerent une

grandeur pour celui-ci : le commerce ; balance admirable! qui dirigée par la ſageſſe du Prince, met continuellement en équilibre l'or du Peuple & les titres des Grands. Sans doute cette balance aura toujours ſur les affaires publiques une direction différente ſelon l'action réciproque de ces deux corps ; & ſelon l'influence des mœurs : mais l'ouvrage eſt conſommé ; le Peuple par le commerce & les Sciences participera à jamais au bien public ; aux délibérations générales ; & ſon caractere influe autant aujourd'hui ſur l'eſprit de la Nation qu'y influoient autrefois les Nobles, lorſque la France n'étoit encore que dans le berceau.

Au reſte je n'ai parlé de la politique qu'en la confondant avec la ſageſſe. Si elle a jamais exiſté, ou ſi elle exiſte ſéparément de cette vertu, elle ne mérite point d'être comptée au nombre des Sciences : je me fais gloire de la méconnoître, & de ne point l'offrir aux hommes ſenſibles & vertueux.

Ce tableau que je viens de tracer des progrès de toutes les Sciences parmi la Nation, peut réveiller dans nos cœurs quelques ſenti-

ments

ments de gloire ; mais les talents ſont le don le plus funeſte lorſqu'ils ſont mal dirigés. Une Monarchie où le vice regne, ne périt que lentement ; celle où les fauſſes lumieres reglent les eſprits, n'attend pas ſa ruine : elle court ſe précipiter contre les écœuils. Figurez-vous un vaiſſeau en haute mer ; s'il eſt attaché à ſes ancres pendant la tempête, il eſt rare qu'il périſſe ; les ancres ſont-elles arrachées, le vaiſſeau emporté violemment va ſe briſer contre les rochers. C'eſt l'image d'une Nation qui ne tient plus à ſes principes. C'eſt donc au Prince qui gouverne l'État, à diriger par ſa ſageſſe le mouvement général. Il lui importe de connoître le caractere & la meſure des génies, & de leur ouvrir la voie qui leur convient. Mais qu'il faut d'habileté pour faire marcher conſtamment dans le bien une Nation ingénieuſe, éclairée & ſavante ! Le manîment des eſprits eſt la partie la plus difficile de l'adminiſtration publique. Ici ſe rencontrent mille dangers, & cependant la ſage politique veut que nos Rois donnent une vaſte carriere aux talents.

Une Nation vive a besoin d'un aliment à son activité ; elle s'agitera si l'on met des obstacles dans sa marche ; il faut donc placer l'objet de l'émulation dans les Sciences, procurer aux Sçavants l'aisance & la tranquillité ; alors l'État sera dans la paix. L'homme qui contemple les merveilles de la Nature, pour qui elle souléve quelques coins de cet immense rideau qui la couvre, ne cherche point à pénétrer les mysteres des Rois ; fortement appliqué à son objet, il ne s'inquiéte point de connoître quels ressorts politiques meuvent l'État.

Le Gouvernement doit regarder comme sa premiere richesse les travaux des Savans qui peuvent éclairer la Nation. Vouloir empêcher chez cette Nation qu'on écrive, c'est une entreprise quelquefois impossible, souvent délicate, toujours très-pénible au plus habile & au plus vertueux Souverain. Toutefois comment réprimer la licence ? en forçant par de grands exemples, les esprits inquiets à placer leur gloire dans la pratique des devoirs & dans l'exercice du bien. Sur-tout qu'un Prince habile & les hommes vertueux se réunissent

pour arrêter les progrès & la célébrité d'un Ouvrage dangereux, & qui pourroit altérer les mœurs générales. Un Livre pernicieux en lui-même le devient davantage par la réputation qu'il acquiert. Le poiſon d'un écrit eſt comme ce phoſphore qui ne s'enflamme que lorſqu'une main indiſcrette & curieuſe vient le dilater.

Voulez-vous arrêter plus ſurement ces progrès ? que l'autorité entraîne de ſon côté les ſuffrages. Une Nation douce & attachée à ſes Maîtres a toujours les yeux tournés vers le Trône ; ſi le regard qu'elle y jette la rend heureuſe ; les Auteurs les plus ſatiriques & les plus atrabilaires ne pourront rien contre l'ordre public ; le cri univerſel étouffera ces voix malignes & impuiſſantes. On l'a dit mille fois ; l'autorité ſouveraine eſt ſur-tout défendue par les cœurs des Sujets : que d'hommes cependant croient voir la force du pouvoir dans cette pompe impoſante qui n'en eſt que la repréſentation ! ô Souverains de l'Univers ! vous pouvez tout pour la gloire & pour la paix de vos empires : conſacrez par vos dons, le mérite ; rendez heu-

reux cet ardent Écrivain qui se montre redoutable par l'audace & la fierté de son vol, & il ne sera ni dangereux ni méchant. Suivez jusques dans sa source cette inquiétude si ordinaire à l'homme de génie, & vous trouverez qu'elle naît de quelque mortification, ou du cri muet & intérieur de la nécessité; or c'est cette espéce d'hommes qui remuent les États & le Monde. La punition intimide un esprit ordinaire; elle donne du ressort à celui qu'animent de grands talents. Dans le fond des cachots il créera un systême plus dangereux que celui qu'il avoit conçu en liberté Cette pernicieuse flamme ébranlera en quelque sorte les murs qui la resserrent. Opposez à cet esprit inquiet son propre cœur comblé de bienfaits.

Les moyens de tirer avantage du génie d'une Nation, se multiplient dans les mains d'un Prince habile. Est-elle sensible à la gloire? Les éloges la flatteront. Trop de reproches flétriroient ses plus beaux sentiments. Ainsi les Écrivains qui célébreront ses vertus seront plus encouragés que ceux qui lui reprocheront ses vices. La Satire fait des partis,

l'éloge d'heureux enthouſiaſtes. Cenſurer une Nation, c'eſt lui dire qu'elle n'eſt point ce qu'elle doit être ; or tout ce qui tend à en changer l'état actuel, entraînant des dangers, ne doit être employé qu'avec une ſage circonſpection. Les écrits publics ſont faits pour conſacrer la vertu ; c'eſt dans les arrèts qu'on doit conſigner les vices. Il faut une idole au Peuple, & celle qu'il encenſe avec plus d'empreſſement, c'eſt ſa gloire, ſa célébrité parmi les autres Peuples. Si vous lui faites changer cette idole contre une autre, l'État manquera de ſon premier reſſort.

Le bonheur d'une Nation eſt preſque toujours dans ce qu'elle croit être. Ne craignons point de le répéter ; en lui donnant des éloges, on réveille un ſentiment agréable dans les cœurs ; les reproches au contraire portent à penſer ; & il vaut mieux qu'une Nation ſente, qu'il n'eſt avantageux qu'elle penſe. Sans enthouſiaſme une Monarchie eſt un corps inanimé. Si l'amour-propre eſt cauſe que chacun s'attribue les vertus qu'on célebre, on oſe rejetter ſur la nature du gouvernement les vices dont on fait la cenſure. Celle-

ci eſt donc une ſecouſſe réelle donnée à l'État.

Mais comment réparer le mal, s'il a fait de grands progrès? Les mêmes moyens qui l'euſſent prévenu, l'arrêteront. Un Prince qui a dans ſa main les richeſſes & les honneurs, peut tout ſur les eſprits comme ſur les volontés. Il n'y a point de talent qui ne fléchiſſe devant quelque récompenſe. Jettez dans une autre région ce génie hardi qui parcourt une carriere remplie d'écœuils, & il prendra un nouveau caractere.

Parmi les dangers qui menacent un État où les eſprits ne ſont pas gouvernés par une main ſavante, on doit ſur-tout craindre les diſputes de Religion. Ici les plus habiles Politiques ont ſouvent échoué. Auſſi il n'appartient qu'aux hommes ſupérieurs de traiter ce ſujet comme il devroit l'être. Je me bornerai dans un Article ſéparé à conſidérer la Religion ſous le point de vue qu'elle offre à l'homme ſimple. Puiſque c'eſt un bien commun à tous, ſa lumiere doit éclairer les moindres eſprits comme les plus relevés. Tenant à Dieu immédiatement, elle doit

participer le plus à la ſimplicité de ſes voies. Je me hâte avant que de la préſenter, de faire précéder le tableau d'une vertu qui eſt ſa plus digne compagne, & qui lui prépare les cœurs ; je parle des bonnes mœurs. La Religion en les conſacrant les ſuppoſe, & c'eſt le dernier trait que je conſidere dans le caractere de la Nation.

DES BONNES MŒURS DE LA NATION.

SANS les bonnes mœurs il n'y a point de ſtabilité pour un Empire, & cependant le vice donne des ſecouſſes continuelles aux États. Il a toujours influé ſur le gouvernement du Monde, & il ne ceſſera jamais d'y influer. Où eſt donc ce contrepoids néceſſaire pour y maintenir la vertu ? Les paſſions ſeroient-elles pour l'Univers moral ce que les tempêtes ſont pour les mers ? ou plutôt le Très-Haut auroit-il permis que le vice fût attaché à la vertu par une chaîne que nos foibles yeux ne voient point, pour que la vertu en tirât le ſervice d'une eſclave ?

Si je remonte au temps où la Nation au-delà du Rhin étoit enfermée entre les marais de la Franconie, je vois des mœurs chastes régner au milieu de ces austeres Sauvages. L'adultere est puni par l'ignominie & la répudiation. Les supplices les plus rigoureux & les plus honteux sont réservés pour venger les bonnes mœurs. On traîne à la vue de tout un Peuple, & on précipite dans le fond des marais ceux qui se sont souillés par des excès plus énormes. (*a*)

Ce Peuple en devenant conquérant prit des vices; mais les bonnes mœurs furent de toutes ses vertus, les plus épargnées. On ne connoissoit point alors cet art funeste qui a su se frayer le chemin du vice par la route même de l'honnêteté; on ignoroit cette volupté artificieuse si répandue chez les Nations modernes. C'étoit sans doute un poison trop subtil pour des ames aussi grossieres, ou plutôt aussi fortes; il a fallu un grand rafinement dans les mœurs pour rendre cette pas-

(a) *Voy Taci. de mor. German. Velly, Hist. de Fr. t. 1. p. 3.*

ſion familiere ſur-tout aux Guerriers. Comment la guerre & ce penchant dangereux ſe ſont-ils ſi fort rapprochés ? L'homme par un violent attrait ſe précipite vers l'objet de ſa paſſion ; il s'y complaît ; ſon cœur s'y repoſe ; des nœuds ſe forment ; & au contraire la guerre ravage, détruit, rompt tous les liens, fait couler le ſang, ſe nourrit de carnage, éteint tous les ſentiments, étouffe la voix de la Nature : cependant ces deux paſſions ſont preſque toujours enchaînées l'une à l'autre. Quel prodige de contradiction dans le cœur humain !

Les Francs s'étant répandus dans les Gaules, mais ſeulement encore en vagabonds, ſe livrerent à tous les excès qu'entraîne la guerre ; la cruauté, le brigandage, l'oppreſſion des Serfs étoient les vices qu'on reprochoit ſur-tout à nos peres (*a*) : ils étoient plus fideles aux bonnes mœurs. Hâtons-nous d'en aſſigner la cauſe. Outre leur penchant à la vertu, & la diverſion des combats, ils trouvè-

(a) *Voy Hiſt. Eccl. de Fleury, t. 7. p. 155. in 4.*

rent un rempart dans l'austérité des mœurs de la Gaule. J'ai remarqué ailleurs la bonté du Peuple qui l'habitoit. Il est vrai que César & Ammien Marcellin nous le représentent comme assez féroce, mais ils nous le montrent en même temps comme vertueux & très-religieux.

Au reste les Gaulois avoient été extrêmement adoucis par les mœurs chrétiennes. Il suffit pour nous en convaincre de contempler la discipline sévere qui regnoit alors dans les Églises des Gaules ; car ce n'est que dans nos Annales sacrées que nous trouverons le véritable portrait de ce Peuple & des François : il est presque toujours défiguré dans les Auteurs profanes ; souvent ils ont négligé d'en parler : ils ne soupçonnoient pas qu'on écrivît d'autres histoires que celles des Conquérants & des Rois. D'ailleurs ces Écrivains connoissoient-ils nos Provinces ? Qu'on me permette donc de puiser dans ces sources : elles ne sont point étrangeres à mon sujet ; & nous ne trouverions point ailleurs la vérité exempte de préjugés, de passions ou d'ignorance,

C'eſt un beau ſpectacle pour la piété, & même pour la Philoſophie que celui de ces temps anciens. Occupés de la gloire des ſiecles modernes, nous dédaignons ces temps reculés. Semblables à ces fiers Romains qui appelloient barbares tous les Peuples qui hors des limites de l'Italie, n'étoient pas couverts par la gloire de Rome; nous donnons le même nom à nos premiers aïeux: accoutumés à n'examiner dans ces âges antiques que la lenteur ou les progrès de la grandeur de la Monarchie, nous ne pénétrons pas dans le ſein de ces Provinces où les mœurs étoient ſimples & douces, & où les Francs, lorſqu'ils y furent établis, comme ces torrents qui dépoſent ſubitement leur limon, parce qu'il eſt étranger à leur eau pure & vive, ne tarderent point à quitter leur férocité paſſagere. On les vit contracter une partie de ces mœurs auſteres que l'Égliſe maintenoit par la rigueur & par la ſévérité de ſes loix. Un caractere fléxible, l'exemple, la néceſſité d'épouſer des Femmes Gauloiſes, car ce ſexe tient dans ſes mains les mœurs, tout devoit opérer cette ſoudaine & heureuſe révolution.

Il est touchant de contempler les Provinces entieres gouvernées par de saints Evêques, les villes plus dociles à leurs voix qu'une famille à celle d'un pere, les procès presque toujours terminés par la médiation de l'Eglise, d'où est née ensuite par la concession de nos Rois, sa Jurisdiction coactive temporelle ; la pénitence publique pratiquée, la charité la plus admirable exercée envers les Païens qui étoient alors dans ces climats, & en même temps une extrême précaution de ne point participer à leurs superstitions & à leurs mysteres ; les Pontifes exerçant dans le temporel comme dans le spirituel l'autorité la plus étendue, car il n'y a point de bornes au pouvoir de la charité & de la sainteté. Telles étoient alors les mœurs générales.

Fixons encore quelques instants ce tableau : le cœur des enfants doit se complaire dans l'image de leurs peres. Admirons ces Eglises d'Arles, de Lyon, de Narbonne, d'Autun, de Vienne, de Bordeaux, que la piété des fidéles rendoit encore célebres, & qui brilloient par les mœurs les plus irréprochables. Contemplons ces fameuses Assemblées

d'Evêques préſidées par des Saints, & même par des Peres de l'Egliſe, & nous verrons combien les ſaintes mœurs étoient révérées. Une faute eſt-elle commiſe contre l'honnêteté ; auſſitôt la pénitence publique eſt ordonnée. Qu'on ne s'imagine point que je parle des temps de l'Egliſe primitive ; c'eſt du 5e. ſiecle (*a*), où nâquit notre Monarchie, &

(*a*) Les Evêques dans les Conciles qui s'aſſembloient au moins deux fois l'année dans chaque Province, rendoient non ſeulement compte de la foi de leur Égliſe, mais encore des mœurs des Peuples qui leur étoient confiés. C'eſt donc en conſultant les monuments reſpectables qui nous ſont reſtés de leurs déciſions que nous prendrons de juſtes idées des mœurs générales depuis les temps les plus reculés de la Monarchie juſqu'au ſeiziéme ſiecle que les Conciles ont été beaucoup moins fréquents. C'eſt à ces ſources que je dois renvoyer. Voy. Concile d'Orange an. 441, préſidé par S. Hilaire d'Arles. Concile de Vaiſon 442. Concile de Tours 461. Concile de Vannes 465, où l'on fait des réglements ſéveres pour les moindres fautes contre la pureté, le chant, les regards, les geſtes, &c. Les Diaconeſſes furent ſupprimées vers le même temps. La Loi Salique nous ap-

où les deux Peuples heureusement réunis ne formerent qu'une seule Nation. Or lorsque la vertu a de pareils remparts, quand ses droits sont ainsi vengés, croyons que les prévaricateurs sont en petit nombre : temps heureux ! qui ne seront peut-être jamais renouvellés, & où non seulement pécher contre la foi, mais encore contre les mœurs, étoit une espéce d'apostasie, puisqu'après une chute ; il falloit être réconcilié solemnellement avec l'Eglise & avec la Société des Fideles.

Les Francs qui faisoient alors, comme nous l'avons dit, leurs incursions passageres dans les Gaules, furent témoins de tant de vertus, & elles jetterent dans leurs cœurs des semences heureuses qui ne tarderent point à se développer.

Mais ma vue s'arrête sur-tout avec complaisance sur une de ces saintes Assemblées

---

prend aussi quelles étoient les mœurs des anciens François. Il est dit tit. 12. que celui qui aura serré seulement la main d'une femme libre payera une amende de 15 sols d'or. Le sol d'or valoit environ 15 liv. de notre monnoie. *Hist. de France de Velly, to. 1. p. 140 & 231.*

tenue dans la Capitale de la Touraine * ; où la douceur & la tendre piété des Pontifes qui la composent, est une image agréable & touchante de l'aménité des heureux habitants de ces climats. On voit la haute idée qu'on avoit des saintes mœurs, l'attention qu'on portoit à les défendre & à les conserver dans le Peuple : la douceur & la sévérité réunies étoient employées avec soin pour maintenir le regne de la vertu. De pareils monuments font mieux connoître le caractere d'un siecle, que ce spectacle imposant des Cours, dont les mœurs ne sont pas toujours la regle des mœurs générales, sur-tout si l'on se transporte dans ces temps anciens où la vertu étoit honorée pour elle-même.

Avançons & nous trouverons toujours le même esprit & la même vigueur de discipline : n'en soyons pas étonnés, il est facile d'assigner la cause de cette pureté de mœurs dans les Villes & les Provinces des Gaules. On ne connoissoit point encore ces distinctions des

---

* *Ann. 461.*

différents Ordres de l'État : il n'y avoit point de Trône élevé au milieu de la Gaule, auquel on mesurât les différents degrés de grandeur. Un titre commun mettoit tous les Gaulois au même rang, celui de Tributaires des Romains : éloignés de leurs Maîtres, ils ne connoissoient ni les dignités romaines ni l'ambition qui dévoroit Rome dans son propre sein. Si quelques-uns furent exceptés de ce nombre, c'est lorsque la vertu vint les chercher pour les mettre à la tête des armées ou des affaires, & qu'elle les arracha à eux-mêmes.

Aussi lorsque les Francs furent devenus maîtres de ce beau climat, ils soumirent à la vérité ces Gaulois, mais ceux-ci eurent la gloire de leur donner leurs mœurs. Tant d'humanité, de sainteté, gagna bientôt ces heureux conquérants ; & c'est une gloire propre à ce Royaume, à ces François amenés par Clovis, de s'être faits Chrétiens, bien moins par la force des prodiges, comme les Apôtres les avoient employés pour convertir l'Univers, que par les mœurs qu'ils trouverent au milieu de ce Peuple. La vertu leur persuada le

le Christianisme. Quelle Nation offre une plus grande époque de son origine !

Frappés ainsi que leurs Sujets de la sagesse, de la charité, de la sainteté & de la science des Pontifes des Gaules, nos premiers Rois les appellerent dans leur Palais. La sainteté ouvrit l'entrée dans les Cours ! Les Remi, les Germain, les Grégoire de Tours, les Fortunat, les Eloi, &c. (*a*) Tels furent les hommes qui assisterent nos Souverains.

Il y a lieu de s'étonner sans doute, que nos Rois changés comme subitement, ayent fait paroître autant de zele qu'ils en montrèrent alors pour la conservation des mœurs & de la discipline. Ils faisoient tenir fréquemment des Conciles. Clovis (*b*) consacra la

---

(*a*) On doit ajouter à ce nombre S. Avit, S. Médard, S. Gal, favori de Théodoric, S. Colomban, fort aimé de Théodebert, S. Loup, &c.

(*b*) La piété de la Nation (du temps de Clovis) commença d'être célebre par toute la Terre. *Hist. de Fr. de Velly*, *t.* 1. *p.* 54. on avoit alors une haute idée de la pureté des mœurs. *Voy. Thomassin, Disc. de l'Egl. part.* 2. *liv.* 1, *ch.* 27.

fin de ſon regne par une célebre aſſemblée à Orléans, où pluſieurs des Pontifes qui la composerent, ont été mis au nombre des Saints. Un autre Roi de ſon ſang demande bientôt le maintien des mœurs publiques à un autre Concile. (*a*)

Nous voyons ces Aſſemblées gémir quelquefois ſur de grands ſcandales ; mais ne nous méprenons point : ſachons ſéparer la cauſe de ce bon Peuple que les premiers Paſteurs gouvernoient, des crimes des Chefs de l'État, de cette multitude effrénée d'hommes armés qui inondoient le royaume, & qui reſſembloient plutôt à des troupes

(*a*) Concile de Laure tenu l'an 561, par l'autorité du Roi Charibert. Dans un autre Concile de la même Ville en 566, on voit avec quel zele les droits de la chaſteté étoient défendus ; combien elle étoit honorée. On exigeoit la plus grande perfection. On eſt bien éloigné du crime, quand on fait appercevoir ainſi différents degrés dans la vertu. Au reſte en louant le zele de nos anciens Rois pour la conſervation des mœurs, il s'en faut bien que nous prétendions juſtifier leurs vices ſouvent énormes, & les crimes qu'ils allierent avec ce zele.

de brigands qu'à des armées réglées. La Nation ne cherchoit point alors de modeles parmi ſes Chefs, elle en vivoit trop ſéparée.

La fidélité de l'hiſtoire exige que je préſente des temps affligeants. Si tous les Pontifes avoient eu le courage de ce célebre Archevêque de Tours dont j'ai parlé, les bonnes mœurs auroient conſervé tout leur éclat à la Cour & ſur le Trône. Mais l'orgueuil des Grands fit bientôt naître dans les premiers les mêmes crimes qui ſouilloient ceux-ci. La cupidité, l'ambition, le faſte, l'adulation, le déréglement, la ſimonie, les violences, tous les vices introduits avec les richeſſes, vinrent infecter ces hommes, qui juſqu'alors avoient été les guides les plus ſurs de nos Rois. La piété ſe maintint encore quelque temps parmi les Pontifes qui vivoient à la tête de leur troupeau; les Peuples conſerverent leurs mœurs, & l'Égliſe ſa diſcipline : mais ce que les paſſions avoient produit à la Cour, l'ignorance l'opéra enfin juſques dans les Provinces les plus reculées. Les vices vinrent à la ſuite de ce malheureux fléau : toutefois ce Peuple digne par ſon penchant à la vertu, des regards

du Ciel, fut bientôt ramené. Charlemagne, ce Prince resté seul en quelque sorte à la postérité au milieu des ruines de son siecle, ressuscita les mœurs anciennes ; avec lui la France reprit une nouvelle gloire, la vertu un nouvel éclat. La piété de son fils (*a*) les entretint. Je sçais que le nom de ce Prince réveille l'idée de la superstition, mais il ne s'agit ici que des mœurs. La superstition aveugle, est-il aussi vrai qu'elle corrompe ? Elle défiguroit les mœurs, & ne les détruisoit point : elle laissoit toujours au cœur le penchant à la vertu, & y ajoutoit encore la crainte.

Rappellez-vous quelles séveres épreuves on subissoit lorsqu'on avoit commis quelque faute ; quelles punitions on exerçoit contre l'adultere ; la pénitence publique (*b*) vengeoit

(*a*) Remarquons encore à la gloire de ce Prince trop décrié, que par-tout où il arrivoit, il faisoit marquer des logements pour les pauvres. Ces traits valent bien des victoires.

(*b*) Elle fut en vigueur jusqu'au douziéme siecle. *Voy Thomassin, Discip. de l'Egl. part. 4, liv. 1, ch. 69 & 73.*

encore les mœurs ; or quand un crime est puni par de grands châtiments, il n'est pas général chez un Peuple.

Au milieu des différents désordres de ces temps anciens, tout nous montre que les mœurs étoient révérées : la maniere de vivre des femmes, séparées de la société des hommes ; usage qui s'est conservé dans quelques-unes de nos provinces & chez nos voisins ; leur ancien habillement qui étoit fermé dans toute sa longueur, simple & sans aucun ornement (*a*) ; l'usage d'assister à la célébration des saints mysteres le voile baissé sur le front, à l'écart des hommes, ainsi que les Juifs le pratiquent, comme on l'observoit rigoureusement dans l'Eglise primitive (*b*) & comme la coutume

(*a*) Pendant près de 900 ans, dit un célebre Auteur (Velly) les femmes ne se sont point occupées de parures. Sous Charles VI elles commencerent à se découvrir les épaules. Le regne de Charles VII amena la galanterie des colliers, des brasselets, des pendants d'oreilles. Cet Écrivain parle aussi de l'habit fermé.

(*b*) S. Clément d'Aléxandrie en fait le détail, & parle d'une marque extérieure dont on se servoit pour séparer les hommes & les femmes.

s'en eſt maintenue dans pluſieurs villes des pays méridionaux, & dans preſque toutes nos campagnes ; l'attention de nos Souverains de ne point admettre à leur cour les femmes des Seigneurs ; ce ſigne extérieur de vertu (*a*) dont long-temps après, la Mere du ſaint Roi des François tiroit encore tant de gloire ; tout annonçoit cet ancien reſpect pour les mœurs, & le fond du caractere de la Nation.

Avant de deſcendre plus loin dans les ſiecles, jettons un dernier regard ſur les temps les plus reculés que nous avons parcourus. Nous avons vu le Peuple de la Gaule, totalement ſoumis à ſes Paſteurs ; ſa réunion avec les Francs peu de temps après la fondation de la Monarchie ; l'émulation des deux Peuples pour marcher dans la voie de la vertu ; le zele d'un grand nombre de Pontifes, celui de pluſieurs Rois, ſur-tout de Charlemagne qui réfor-

---

(*a*) La ceinture que les femmes portoient alors en France à l'imitation des Dames Grecques & Romaines. *Voy. M. de Ste Palaye, Hiſt. de l'anc. Chevalerie.*

ma les abus introduits dans les mœurs, & donna une nouvelle vigueur à la discipline ; la piété maintenue depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à lui, malgré le mélange de la superstition qui avoit asservi le Peuple sans le corrompre. Tel est le tableau qui s'est offert à nous jusqu'au 9e siecle. Ici nous entrons dans une nuit épaisse, plus profonde que celle des temps qui ont précédé ; mais que nos allarmes soient pour les Grands, à qui leur puissance assuroit l'impunité ; pour ces Pontifes qui unissoient le service des autels & celui des armes ; pour cette multitude de Clercs que l'oppression des Seigneurs forçoit à des actions basses & à des crimes : le Peuple au milieu de la confusion conservera ses mœurs ; & les ténebres qui l'enveloppent lui serviront d'abri contre des exemples si contagieux : si le flambeau des sciences est éteint, celui de la vertu brûle au fond des cœurs.

Entendez les saints Pontifes dans leurs augustes assemblées : est-ce contre ce Peuple qu'ils s'élevent ? Non, ils ne lui reprochent gueres que de la superstition & des abus : s'ils tonnent contre les mauvaises mœurs, ce sont

leurs coopérateurs & les Grands qu'ils accusent : ainsi la partie la plus considérable de la Nation tenoit aux principes les plus essentiels de la vertu.

Elle n'étoit point entiérement bannie d'auprès des Grands & de dessus le Trône. Les premiers Rois de la troisiéme race veillerent efficacement sur les mœurs. Les Rois Robert, Louis le Gros, & son fameux Ministre Suger, Louis le Jeune, Philippe Auguste, ce Roi qui lui succéda, & à qui la chasteté fut si chere, S. Louis & plusieurs autres Monarques se firent un devoir sacré de conserver comme le plus ferme soutien de leur Empire, les mœurs au milieu de leur Peuple. Cependant on a éclaté contre les désordres du dixiéme siecle & des temps qui ont suivi. Mais ces désordres ont été extrêmement exagérés. La gloire de nos Ayeux a été vengée pour les mœurs & pour la croyance. (a)

Il est vrai que les Chefs se porterent à de

(a) Voyez l'admirable Ouvrage de la Perpétuité de la Foi. *pet. perp. 3e. part. ch. 7. p. 437-464.*

Thomassin, Disc. de l'Egl. part. 4. ch. 69. & 73.

grands excès ; mais quelle preuve avons-nous que le corps de la Nation ait copié leurs déréglements ? Le Peuple ſans doute imite les mœurs de ſes maîtres ; mais il eſt important de remarquer qu'alors la Société réuniſſoit moins les différents Ordres : les intérêts des Nobles & du Peuple n'étoient point mêlés. La condition de ceux là n'admettoit qu'une ſeule profeſſion, celle des armes ; le Peuple étoit à ſes travaux. Les vaſſaux que les poſſeſſeurs de fiefs emmenoient avec eux à la guerre, rapportoient plutôt dans le ſein de leurs familles de la férocité que des vices.

Toutefois les Saints d'alors reprochoient à leur ſiecle des crimes. Les Croiſades rappellent des temps de déréglement. Mais oſerois-je le dire, ces hommes reſpectables ; comme ce ſaint & éloquent Patriarche * de Conſtantinople, parlant en Orateurs pénétrés, ſe permettoient quelquefois certains épanchements du cœur, des reproches ſimulés, des apoſtrophes véhémentes qui ſont autant de

* *S. Chryſoſtome.*

ſecrets de l'art, des mouvements dictés par le zele & par la nature, & qui ne ſont point déſavoués par la Religion. Afin d'inſpirer plus d'horreur pour le crime, ils creuſoient davantage le précipice; pour réveiller les pécheurs de leur aſſoupiſſement, ils alloient les arracher du ſein de leurs plaiſirs, & les tenoient en quelque ſorte ſuſpendus ſur les feux éternels de l'abîme; enfin pour le ſalut des coupables ils tonnoient juſques ſur la tête des innocents.

Conſidérons plus attentivement & ſans préjugé ces temps malheureux. Ne perdons point de vue les précieux monuments qui peuvent nous inſtruire. Si nous voyons des armées criminelles ſe préparer à de ſaintes expéditions, on nous les montre en même temps compoſées de tous les vagabonds, de tous les hommes diſſolus de l'Europe. C'eſt une eſpece de Nation ou plutôt de monſtre formé de toutes les parties les plus corrompues de chaque Empire; une Nation qu'aucun Peuple n'avoue, & qui inſpiroit même alors le mépris & l'indignation. En contemplant nos Empires vous euſſiez dit la mer à qui les tempêtes

mêmes qui la troublent, & qui agitent ſes flots, font vomir ſur ſes rivages les impuretés qui ſouillent ſon ſein.

Seroit-ce au milieu des armées qu'on chercheroit le caractere, l'eſprit & les mœurs d'un Peuple ? comme ſi les armes, ſur-tout de la maniere qu'on en exerçoit la profeſſion, ne dépravoient point le fond des vertus ? Quel ſeroit le ſort des Nations les plus douces & les plus vertueuſes, ſi on les jugeoit par leurs Soldats ?

Je vois reprocher au Peuple un crime : l'ignorance où il eſt plongé ; ce crime n'eſt point le ſien, mais celui de ſes Paſteurs. Au reſte ces ténebres de l'ignorance ne nous déroberont point ſes vertus. Je conſidere ce Peuple pratiquant fidélement la pénitence publique, répandant des aumônes abondantes, prodiguant ſes biens aux Croiſés, moins pour effacer des crimes, que pour accumuler des vertus. Des Monaſteres ſans nombre s'élèvent de toutes parts : une portion conſidérable du Clergé ſe ſoumet à la vie réguliere, une ſorte de clôture eſt obſervée dans l'Égliſe

que gouverne le premier Pasteur. (*a*)

Il est vrai que dans le dixiéme siecle on vit comme un assoupissement général dans les Chefs de la Religion. A peine tint-on dix Conciles, mais peut-être leur zele fut-il arreté par les troubles qui régnoient alors; aumoins un célebre Auteur * nous le fait entendre. Quoi qu'il en soit, ils sortirent bientôt de ce sommeil funeste; le siecle suivant fut célebre par plus de cinquante assemblées, où la gloire des mœurs fut relevée; les âges qui vinrent après, suivirent cet exemple; & tandis que la vertu ne cessa d'avoir dans le corps des Pontifes, des défenseurs illustres & infatigables, la Nation fit éclater en diffé-

(*a*) » L'ancienne discipline reprit une nouvelle » vigueur par la multitude incroyable de Congréga- » tions monastiques qui s'éleverent alors, & dans » une infinité de Fidéles & d'Ecclésiastiques très- saints. » *Thomass. Disc. de l'Egl. part 4. liv 1. ch. 69.* Quoique cet Auteur parle de l'Eglise en général, il tire particuliérement ses exemples de la France.

* *Voy.* Fleury, *mœurs des Chrétiens, & son Disc. sur l'Hist. Eccles. à la tête du 13. tom. page 25.*

rentes manieres ſa piété & ſon amour pour les mœurs. (*a*)

Que les conſeils de la ſageſſe de Dieu ſont impénétrables & profonds ! Ce vaiſſeau de la Religion que nous avons vu triompher au milieu des tempêtes , fut au moment de périr par le calme. La faveur accordée aux expéditions de la Terre Sainte devint funeſte au bien général. Les Paſteurs ſe relâcherent ſur la pénitence publique. Les indulgences dans l'eſprit d'un Peuple ignorant ſuppléerent au repentir du crime. Un coup preſque mortel eſt porté aux bonnes mœurs ; car on ne doit point oublier que c'eſt par l'hiſtoire de

(*a*) Je pourrois ajouter ici que dans le même temps (XI ſiecle) la Chevalerie dut en partie ſon origine à l'honneur qu'on portoit aux mœurs. La Nation dès ce ſiecle fit auſſi éclater ſa piété juſque ſur les théâtres où les expéditions de la Terre Sainte donnerent l'idée d'introduire des Pieces ſacrées. Je ne prétends pas juſtifier ces abſurdes Spectacles ; mais ils nous font connoitre que le caractere général étoit tourné vers la dévotion. *V. M. de Ste Palaye , Hiſt. de l'anc. Cheval. voy. auſſi orig. des Théâtres ſervant de Diſc. prélim. au Dict. des Théâtres.*

la Religion qu'il faut juger quelle étoit alors la Nation. Le Peuple religieux & fervent abandonne ses pratiques & devient tiéde ; & la tiédeur est une sorte de précipice plus dangereux que celui du crime ; on voit celui-ci, l'autre est caché.

Montrons une autre cause importante de ce relâchement, qui n'échappe ni aux yeux du Citoyen ni à ceux du Philosophe. Ce Peuple a la liberté d'écouter d'autres Ministres de la parole que ses Pasteurs. D'autres Églises enrichies des précieuses dépouilles des lieux saints, sont ouvertes à sa piété & à son zele. Ces Églises meres si révérées dans les premiers temps de la Religion, ne sont plus aussi fréquentées : ce n'est plus ce centre unique qui réunissoit tous les cœurs comme tous les vœux. Les vertus de ce pieux fidele qui continue à prier dans ce saint lieu, ne sont plus un encouragement ou un avertissement pour celui qui prioit auparavant auprès de lui, excité par ce touchant exemple. Le coupable autrefois ébranlé dans ses crimes, converti par la voix muette des cendres de ses aïeux qu'il fouloit, & dont il recevoit continuelle-

ment des leçons de mort, n'entend plus cet avertiſſement ſalutaire. Ces fonts ſacrés où il avoit été initié à la Religion, & qui lui retraçoient ſans ceſſe ſes premiers engagements, ne frappent plus ſes regards. La vue de cet Autel où il avoit promis la fidélité la plus inviolable à ſa vertueuſe épouſe, ne porte plus au fond de ſon cœur cette frayeur importune qui retient dans le devoir celui qui chancele, ou le ramene de l'égarement. Ce banquet formidable où il avoit mangé la Pâque, ne lui rappelle plus la foi qu'il avoit jurée à ſon Dieu, & qu'il s'étoit jurée à lui-même. Ce pain ſolemnellement béni par les mains du Prêtre pendant le ſecret des myſtères, diſtribué à tous les Fideles à qui cette pieuſe cérémonie annonçoit ces repas de charité qui faiſoient le lieu de la primitive Égliſe, ne ſe rompt plus; ce vénérable Paſteur qui parloit avec l'autorité d'un pere à ſes ouailles, à ces nouvelles générations qu'il voyoit s'élever ſous ſes yeux; qui éclairé par une longue expérience ſur les défauts particuliers de ſon troupeau, mêloit à ſes entretiens une correction paternelle & efficace, où chacun, ſans que ſon

front pût rougir du reproche, entendoit au fond de ſon cœur ce ſecret avertiſſement ; n'eſt plus écouté. Ces objets ne frappent plus les yeux. Le Peuple emporté par ſa ferveur, ſe livre à de nouveaux Médecins des ames. Enfin ces nœuds précieux que l'habitude reſſerroit chaque jour entre les différents chefs de famille par la fréquentation du même Temple, ſont relâchés ; les enfants ne ſe retrouvent plus dans ce même lieu où leurs peres aſſis avant eux, avoient formé les premiers ſous les yeux de la Religion, ces pactes de famille qui faiſoient la gloire comme la force de leurs mutuelles générations. Que de moyens pour maintenir les mœurs générales, & qui ſont autant ſouſtraits à la patrie qu'à la Religion ! (*a*)

(*a*) En réfléchiſſant ſur le caractere de l'homme, on voit que ſes vertus naiſſent non ſeulement des ſentiments de ſon cœur, mais encore de ſes rapports avec les autres hommes, de la fréquentation de ſes ſemblables. Le célebre Légiſlateur de la Grece avoit obligé les habitants de Sparte à manger en commun. Outre l'avantage de la frugalité qu'il faiſoit obſerver à ſes concitoyens, il ſentoit que les réunir, c'étoit les attacher for-

Il ne s'offre que trop de causes de ce relâchement. L'assiduité aux Églises des Mo-

---

tement les uns aux autres. L'habitude de se voir dans des moments où le cœur peut s'épancher librement, resserre les nœuds mutuels ; & peut-être est-ce la source du plus grand bonheur dont jouissent les Sociétés. Le vice n'établit son empire qu'en divisant les hommes, la vertu en les réunissant. La fréquentation du Temple chez les Egyptiens avoit beaucoup plus de solemnité que parmi nous, & rapprochoit davantage les différents ordres de citoyens. Les Juifs appellés dans leurs Synagogues ou dans le Temple tenoient ensemble par des liens plus étroits. L'uniformité des observances, les libations, les purifications & les offrandes mettoient entr'eux plus d'intimité. Il étoit ordonné que chaque année, de toutes les villes de Juda on montât à Jérusalem. C'étoit la même pratique en Egypte. On alloit présenter des offrandes aux Temples les plus renommés (*a*). Or ce concours immense de Peuple devoit favoriser les pactes & les alliances. Telle fut encore chez les Juifs la source de cette union des tribus, de cette prospérité, de cette étendue du commerce. En se

(a) *V. Hist. univ. d'une Soc. de gens de Lett. Relig. des Egypt. Tom. 1. p. 378.*

nafteres trop fréquentées au préjudice de l'Églife premiere, enleva encore aux mœurs un

---

vifitant, on fe lioit mieux d'intérêt. A Rome le Peuple avoit des cérémonies qui le réunifloient. Parcourons toutes les Nations anciennes, & nous verrons par-tout la même politique des Législateurs. Paffons maintenant aux Religions & aux Inftitutions modernes. Les Kakers en Angleterre ont chaque année des affemblées générales de Religion; & on regarde cette convocation comme une des grandes caufes de leur fraternité & de la profpérité de leur commerce. La nature du culte des Proteftans les réunit plus que nous dans nos Temples, fur-tout depuis notre relâchement. Là il y a plus d'égalité entre les différents ordres de fideles, & ils participent davantage au culte public. La fréquentation de nos Paroiffes, de la maniere qu'on l'obfervoit autrefois, rendoit notre union bien fupérieure à celle que les autres Religions peuvent procurer. Qu'on fe rappelle les beaux jours de la primitive Églife. Quel malheur pour nous de nous être détachés de plus en plus de cette précieufe pratique ! Ce feroit peut-être un objet de politique plus important qu'il ne le paroît au premier regard. On s'abordoit avant & après la célébration des faints Myfteres & des divins Offices; le cœur plein des objets de la Reli-

autre moyen de ſe maintenir. Ces aſyles reſpectables que la ferveur avoit peuplés, en dérobant aux regards publics les ſaints Religieux qui en faiſoient l'ornement, mettoient dans les mains des premiers Paſteurs une arme victorieuſe pour combattre les mauvais penchants & la tiédeur des Fideles : ils relevoient la dignité des mœurs par la grandeur du ſacrifice que tant de Saints avoient fait pour elles. » Songez, leur diſoit-on, que des » hommes vos ſemblables portent le joug que » vous voudriez briſer ; que des Anges tuté» laires veillent autour de vous : voudriez» vous ſouiller une Terre conſacrée par leurs

---

gion & des émotions de la vertu, on s'entretenoit avec liberté & avec ouverture ſous ce chêne antique qui couvroit de ſon ombre épaiſſe l'entrée du ſaint Temple. On engageoit des affaires. On formoit des plans utiles au bien public. Le ſimple Artiſan abordoit avec confiance l'homme d'un rang plus élevé, & recevoit de celui-ci des conſeils, de l'encouragement, des leçons. Voilà ſurement cette ſimplicité de mœurs, ces moyens d'opérer le bien que nos Inſtitutions modernes n'ont pas ſurpaſſés.

» vertus? Penſez que dans le fond de leurs » retraites, courbés ſous le cilice & ſous le » fardeau de la pénitence, ces Saints pleu- » rent vos crimes, & les rachetent par leurs » auſtérités. N'irritez pas le Ciel que leurs » gémiſſements fléchiſſent. » Ces diſcours ſans doute retenoient les Peuples dans les ſentiers de la vertu; ces murs ſacrés qui défendoient aux Fideles l'approche de ces ſaintes demeures, réveilloient & augmentoient ſans ceſſe le reſpect & la vénération. On ne voyoit ces Cénobites que rarement, & ce n'étoit jamais que dans un lointain formidable, au pied de l'autel, où l'on croyoit voir ces eſprits immortels qui entourent le Trône du Très-haut & qui deſcendent ſur la Terre pour rendre hommage à la célébration de nos redoutables myſtères. Une piété indiſcrette ouvrit enfin ces aſyles; on vit avec étonnement des hommes au milieu des Saints: on ſe familiariſa avec les vertus les plus auſteres: les vices du monde augmentant ces funeſtes brêches vinrent ſe mêler aux pratiques de la vie religieuſe, prévalurent dans les cloîtres & en obſcurcirent la ſainteté. Ces illuſtres Pénitents acquirent à leur tour cette

uneſte ſcience, qu'il y avoit des crimes ſur la Terre. La plaie que reçut leur ame fut profonde, celle qui ſe fit dans le cœur des Peuples le fut davantage. Les Fideles quittant les genoux de leurs Paſteurs, crurent trouver ici des remedes plus efficaces & des tréſors plus abondants. Des vertus puiſée dans le cœur des Saints leur parurent des ſources intariſſables, & qui n'exigeoient ni ſoins, ni travaux pour être conſervées.

Tant d'honneurs, de reſpects & d'hommages éblouirent auſſi ces nouveaux guides; & ne craignons point de le dire, ces erreurs d'une piété indiſcrette, ce violement des anciennes regles, cette confuſion de la juriſdiction des anciens Paſteurs & des prérogatives des cloîtres, furent la cauſe de ce relâchement. Les Pontifes virent les périls qui menaçoient les mœurs: ils ſentirent que dans les temps les plus malheureux, elles n'avoient pas reçu un coup auſſi funeſte. Entendez-les ſans ceſſe ſe plaindre, gémir, donner des avertiſſements, exhorter, reprendre, menacer. Admirez comme ils ſupplient continuellement les ſouverains Pontifes de réprimer l'abus le plus déplorable qui déſolât

la Religion. Le zele des Pasteurs est impuissant ; le Peuple se livrant de plus en plus à sa piété aveugle, croit par la vertu des ossements déposés dans les cloîtres, se racheter & s'affranchir du joug des devoirs. Au lieu de ce Temple invisible de la vertu qui embrasse toute la Terre, il lui forme un étroit sanctuaire, & pense qu'il n'y a qu'aux pieds d'un autel, où elle ne puisse être outragée impunément. Ainsi sa piété ancienne se convertit dans une nouvelle espece de superstition.

Malgré ces abus qui causerent un sensible relâchement dans la discipline (je veux parler des trois siecles qui suivirent le regne de saint Louis) je ne crois pas devoir abandonner les mœurs publiques. J'ouvre les Annales de la Religion, & je ne vois point que ce relâchement ait été jusqu'à la corruption, au moins pour le corps de la Nation ; & c'est toujours l'objet auquel m'attache le plan de cet ouvrage. Les grands abus, les scandales étoient toujours du côté des Seigneurs, du haut Clergé tenant les fiefs, des Universités & des Monasteres.

Les cloîtres une fois ouverts, l'instruction

fut abandonnée aux Docteurs qui s'y formèrent, le ministere de la parole confié à leurs soins. Excités par leurs succès & par leur célébrité, ils forcerent les barrieres des Universités. On vit alors un malheureux conflit d'orgueil & de science. Représentez-vous plusieurs fleuves qui viennent tout à la fois dans la mer ; ils se choquent, se heurtent, soulevent le sable des bords, agitent les flots qui les reçoivent dans leur sein : tel fut le sort des Universités dans ce temps de trouble. J'ai dit que la Nation avoit partagé les querelles des Scholastiques. Je dois ajouter que le vice se répandit à la faveur de ces scandales ; mais on s'attend bien qu'il ne s'accrédita point auprès de ce pénible citoyen qui ne connoissoit que son commerce, encore moins auprès de cet habitant des campagnes qui ne s'occupoit qu'à recœuillir les moissons dont le Ciel récompensoit ses sueurs. Ainsi la partie la plus considérable de la Nation étoit étrangere à ces discussions, & aux désordres qui les suivirent.

Les fausses lumieres qui acquéroient tous les jours une nouvelle force dans l'école, pro-

duisirent bientôt des erreurs. Des Sectes s'éleverent ; mais le Peuple abandonné à son tour par ses Pasteurs, se contentoit de suivre à l'abri de son ignorance, ses superstitions & ses anciennes pratiques ; le zele des Pontifes réunis éclata, mais en vain : le Ciel avoit permis que la guerre se fût allumée dans le sein de la Religion. Rome & les Églises des différents Royaumes se heurtoient depuis long-temps. Le plus saint de nos Rois avoit diminué l'abus du pouvoir par sa fermeté sage & éclairée; mais son petit-fils * avoit excité de nouveau les haines par son avidité insatiable. Temps malheureux ! le Ciel dans sa clémence épargna encore le Peuple: enfin la patience du Très-haut est lassée, l'enfer s'ébranle, les Royaumes vont recevoir une violente secousse ; l'hérésie se montre, va chercher des défenseurs & des Apôtres dans le sein des cloîtres, des écoles & aux pieds des autels. Ce Monstre infecta l'Allemagne, la France & l'Angleterre. Et comment l'erreur établit-elle son empire ? Aux Grands elle pré-

---

* *Philippe le Bel.*

ſenta l'attrait des vices ; aux Docteurs, la gloire de renverſer la puiſſance de Rome. Offrit-on de pareilles amorces au Peuple ? Non, on redoutoit trop ſa piété & ſes vertus. C'eſt par cette piété même qu'on l'entraînera. On lui perſuadera que le Trône de Pierre & des Pontifes eſt infecté par le débordement le plus criminel ; que l'avidité a diſperſé le tréſor des richeſſes de l'Égliſe. Diſons-le donc avec ce ſentiment d'équité que fortifie & qu'éleve l'amour de la patrie, la Nation n'étoit point corrompue, au contraire crédule & pieuſe, on abuſa de ſa ſimplicité. Le ſuccès de l'erreur vint ſur-tout de l'appui qu'elle trouva dans les Souverains & parmi les Savants.

Voyez l'émule de l'Héréſiarque du Nord quitter la France, craignant un Peuple que la nouvelle doctrine commençoit à allarmer ; & remarquez que ſi ce Novateur en fut écouté, ce fut en offrant à la multitude, des mœurs pures & auſteres (*a*). Il crut donc que c'é-

(*a*) La méchanceté a inventé beaucoup de ridicules calomnies contre les mœurs de cet Héré-

toit un moyen aussi sûr que nécessaire pour prendre faveur auprès de la Nation. Cette Nation étoit donc ignorante, mais elle étoit vertueuse.

Le Peuple ne participoit point aux dissensions. Les fureurs, les disputes, les haines étoient pour les Grands & pour les Savants présomptueux. L'orage grondoit sur ces cimes superbes dont la hauteur insultoit & attiroit la foudre. Le Peuple à l'abri de sa simplicité conservoit ses vertus. Le bon Citoyen suivoit la voie de ses peres : il imitoit la mere de ce célebre Disciple de Luther, de Mélancton, cet homme digne d'un meilleur sort & à qui cet Hérésiarque emporté avoit mis un joug de fer. *Que dois-je faire*, dit un jour à ce fils cette bonne & tendre Mere, *tandis que je vous vois agiter des questions nouvelles, car, mon fils, je veux suivre la même route que vous. Ah !* lui répondit-il avec cette émotion, ce trouble qu'un senti-

---

siarque, & un faux zele les a adoptées ; mais elles ont été réfutées par de savants Catholiques. *Voy. Florimond de Raymond, origine des hérésies.*

ment profond de vertu produit dans une belle ame, & qu'il arme contre elle-même, *continuez dans votre ſimplicité, dans la pratique des mêmes devoirs & des mêmes vertus : qu'autrefois.* Telle eſt l'image de la conduite que tint la plus grande partie de nos aïeux.

Et ne craignons point de le dire. L'hiſtoire des Nations ne nous fait que trop connoître que les mœurs ſe ſont toujours mieux alliées avec l'ignorance qu'avec la ſcience. Les ténebres les défendent des piéges de l'eſprit ; la vertu comme l'Éternel, dont elle eſt l'image, ſe plaît à ſe révéler aux ſimples ; & comme ce Dieu, elle ne ſe montre jamais avec plus de majeſté & de gloire, qu'au milieu des nuages.

Quelques-unes de nos Provinces ſe laiſsèrent entraîner inſenſiblement aux nouvelles erreurs ; c'étoit une réforme qu'on croyoit embraſſer, & non des vices. Ce n'eſt donc point ici une Nation, comme ces Peuples abrutis de l'Orient, ſéduits & enivrés avec des torrents de volupté, par un fameux impoſteur qui à force de délire ſe croit Prophète. La Nation entend publier que la vertu eſt

bannie des cloîtres, du Sanctuaire, de la Terre entiere ; elle la redemande à ses nouveaux Maîtres ; c'est pour elle que combattent son zele, sa crédulité, sa fureur. Et nos malheureux citoyens emportés par le plus horrible fanatisme, auroient-ils jamais consenti à verser le sang de leurs freres, s'ils n'avoient cru combattre pour les autels & pour la vertu ?

Pour connoître de plus en plus quelles étoient les mœurs de ce siecle, consultons les monuments de cette célébre assemblée de Pontifes de tous les Royaumes, qui en foudroyant les nouvelles hérésies, nous ont offert le tableau des mœurs qui régnoient alors ; nous verrons toujours les crimes des chefs déplorés & frappés. Cependant on reproche au Peuple un abus qui attaqueroit ses mœurs, s'il avoit pris sa source dans les regles de la morale, je veux dire des alliances clandestines. Le libertinage n'étoit point le principe de ce désordre : entraînés dans l'erreur, ces infortunés Prosélytes contractoient les mariages dans la forme qu'on leur suggéroit ; & pour se soustraire au glaive de l'autorité, ils nouoient en secret ces alliances. De là ces scandales ; mais à la honte de

nos mœurs, celles de nos freres ſéparés ſont peut-être plus auſteres & plus rigides que les nôtres. Ils ont des erreurs, & nous des vices.

Il eſt juſte de repoſer nos yeux ſur des objets plus conſolants, de contempler des jours plus ſereins, ceux du renouvellement de l'ordre public. Une nouvelle diſcipline fut introduite & ſuccéda à ces malheureux temps qui avoient couvert de deuil la Religion & les États. Les mœurs reçurent une nouvelle ſplendeur; le ſentier où marchoient les Peuples fut éclairé, l'inſtruction plus fréquente, la correction mieux appuyée par les Souverains, devint plus efficace; les ruines de ces murs antiques qui rappelloient l'ancienne gloire des Monaſteres, furent relevées; la piété ſe réveillant du milieu de ces débris lamentables, conſacra de nouveau ces retraites. La ferveur rappella les Peuples au pied des Autels. Les Égliſes qui renfermoient de trop grands troupeaux, ſur-tout dans les campagnes, furent diviſées & partagées entre pluſieurs Paſteurs. Leur ſollicitude & leur zele ſuffit alors à inſtruire les ouailles & à renouveller la vertu dans les cœurs.

Depuis ce temps on a vu ſans doute des ſcandales, mais les mœurs publiques ont été garanties du naufrage. La diſſipation qu'apporterent à la Cour des Reines (*a*) étrangères ne gagna point le corps de la Nation. Un grand Roi célebre par ſes vertus populaires & héroïques, régna enſuite. Trop enclin à la bonté il ne réprima point le luxe, il introduiſit même un ton dangereux de galanterie. Mais comme ce Prince étoit né dans une Religion différente de celle de ſes Sujets, ſon exemple ne fut point auſſi contagieux qu'il auroit pu l'être. Un miniſtere de vigueur & d'auſtérité ſuccéda au gouvernement de ce Monarque. Un Pontife qui uniſſoit le zele au pouvoir abſolu, rappella l'ancienne gravité des

(*a*) Catherine de Médicis & Marie Stuart alors Dauphine de France. Cette derniere Princeſſe ſi intéreſſante par ſes malheurs, étoit pleine de vertus; mais elle ſe livra trop à ſon goût pour les plaiſirs. Ce fut peut-être la cauſe de ſa ruine. *Voy. Robertſon, hiſt. de Marie Stuart.* C'eſt dommage que cette hiſtoire écrite avec tant de chaleur, de force, de nerf & d'intérêt ſoit défigurée par l'eſprit de parti.

mœurs, & rétablit l'ordre public ſur lequel il veilla avec l'âpreté d'une ame inflexible. Un Roi rempli des mèmes principes, auſſi puiſſant que magnifique, ſoutint après lui ce grand ouvrage & l'acheva ; tel eſt aujourd'hui l'état de nos mœurs.

Les eſprits ſemblent prendre une direction différente, une route étrangere à celle que nos peres nous ont tracée. La révolution des opinions a fait une impreſſion univerſelle. Elle a emporté les cœurs diſpoſés à la corruption, au-delà des bornes qu'on s'efforce de leur preſcrire. Cette criſe violente changera-t-elle les mœurs générales? Écartons des penſées ſi affligeantes ; ne nous approchons point d'un abîme qu'il eſt effrayant de contempler. Croyons que le ſentiment profond de vertu qui regne dans le corps entier de la Nation, nous garantira long temps de la décadence & de la ruine. Plus inſtruits par l'expérience à meſure que le ſiecle s'écoulera, peut-être nous éloignerons-nous de nous-mêmes, du précipice qui ſe creuſe ſous nos pieds ; peut-être l'éviterons-nous par les mémes principes qui ſemblent nous y entraîner. Mais ſi

le mal devoit un jour ſe conſommer....... Malheureuſe Nation ! que tes vertus qui t'ont diſtinguée ſi long-temps au milieu des Peuples, n'auroit pas garantie d'une calamité ſi déplorable.

Le ſpectacle qu'offre encore aux yeux du Sage la plus grande partie, la partie la plus précieuſe de la Nation, eſt conſolant. Fiere & voluptueuſe Capitale de cet Empire ! plongée dans les plaiſirs, enivrée de la ſplendeur & de la magnificence qui t'environnent, tu t'enorgueillis. Tu vois tous les talents te rendre hommage, les Arts t'embellir, les Sciences repoſer dans ton ſein avec complaiſance ; des Génies auſſi hardis que ſublimes ſonder les fondements qui portent les Trônes, donner du milieu de tes murailles des leçons à l'Univers. Pourquoi te prévaloir de ta gloire ? Jette des regards plus équitables ſur nos Provinces, ſur nos Cités & ſur nos Campagnes. Tu reçois d'elles de grands tributs, mais non point celui qui augmenteroit ta force & ta magnificence : la vertu ſimple & innocente redoute l'approche de tes murs ; elle ſe conſerve mieux dans ces climats éloignés. En vain

vain des émiſſaires formés par tes leçons & tes exemples tentent d'ébranler les nouvelles générations, la vertu eſt encore plus forte que leurs diſcours ; une puiſſance inviſible renverſe au fond des cœurs leur doctrine, à meſure qu'ils travaillent à l'élever.

O vous qui environnés de toutes les paſſions, accumulez les richeſſes ſur les débris de la vertu en la foulant, arrachez-vous pour quelques inſtants au ſommeil de la volupté ; parcourez nos Cités paiſibles & réformez vos jugements. Voyez ce vertueux Citoyen jouir ſous ſon toît tranquille, de la pudeur & des travaux de ſa fidelle épouſe ; cette jeune Vierge dont l'ingénuïté pare les charmes, & qui attachée aux côtés de ſa vigilante mere, ne connoît que le ſilence, la retraite, & les plaiſirs de la candeur ; ce fils reſpectueux & ſenſible qui en avançant dans la vie, ne croit point y trouver un prétexte pour relâcher le lien qui l'attache à l'Auteur de ſes jours ; mais un ſurcroît de devoirs qui s'accumulent avec les années ; entendez le ſujet des entretiens de ces ſociétes, qui ſont plutôt de grandes aſſemblées de famille, où le

Soleil en quittant le Ciel, appelle le Citoyen, pour qu'il vienne s'y délasser de ses travaux: non, non, ce n'est point ce récit léger & rapide de vos plaisirs tumultueux & brillants, de ces scandales embellis par la fiction; ce n'est point cette volupté que les déclamations enflammées du théâtre ont allumée dans le cœur de cette jeune épouse, & qui va se communiquer à son tour à des cœurs plus timides & plus innocens. Citoyens orgueilleux, nos Villes n'ont ni vos spectacles ni vos richesses, ni votre luxe, ni vos moyens d'abuser des talents; comment auroient-elles vos vices?

Ce tableau n'est point tracé sur les mœurs de Sparte, ni d'après les fictions d'une imagination qui se plaît à s'abuser; c'est la vérité elle-même qui en a fourni les traits: nous pouvons le dire avec une ferme confiance, la plus grande partie de nos Villes ont conservé les anciennes mœurs.

Homme de vanité & de plaisir, parcourez sur tout nos Campagnes, entendez ce vénérable Chef d'une famille nombreuse confondre vos accusations par le récit & le spectacle des vertus de son hameau: ses discours

ſont dignes de vous convaincre ; c'eſt un généreux Militaire courbé ſous le poids des années & des bleſſures, qui a choiſi ici ſa retraite, comme un lieu d'innocence & où la médiocrité n'eſt point humiliée. » Voyez-vous, vous dit-il, » ces demeures que couvre un triſte chaume ; eh bien, nos mœurs ſont encore plus éloignées des vôtres que ces murs ne ſont différents de ceux de vos ſuperbes Palais. Conſidérez cette épouſe dont la ſageſſe & les travaux ſont la richeſſe du canton, cette poſtérité nombreuſe digne fruit de ſa fécondité & de ſon courage ; ce vieillard ſe repoſant un inſtant ſur ces gerbes touffues que ſa main tremblante a nouées, & qui eſſuie ſa ſueur ; il a fourni douze défenſeurs à l'État, & tous étoient l'exemple d'une courageuſe troupe que j'ai commandée pendant plus de trente années. Entendez-vous ce vénérable Patriarche du hameau qui donne des leçons de vertu à cette jeune fille iſſue de ſes arrières-fils ; elle eſt déjà la tige d'une génération nouvelle ; remarquez-vous ces tendres enfants qui s'offrent à vous de toutes parts, ſuſpendant leurs jeux pour vous con-

templer ; qui accourent, vous entourent comme un Eſſain de vives Abeilles ? Dans cet âge ſi tendre combien ils ſont robuſtes ! le Paſteur cultive avec des ſoins infatiguables ces jeunes plantes ; ces enfants tranſmettront à leur tour à leur poſtérité, les vertus qu'on grave dans leurs ames tendres & innocentes.

Mais noble Habitant de la plus ſuperbe des villes, qu'avez-vous beſoin de venir au milieu de nous pour connoître les mœurs de nos campagnes ; ce ſont ces hommes groſſiers qui entretiennent votre luxe & votre abondance ; ils ſont les inſtruments innocents de vos excès. Le Ciel leur a aſſervi vos vices. Dites, à qui devez-vous ces hommes qui gardent les approches de vos Palais, qui traînés à l'ombre de vos chars ſuperbes, inſultent avec un orgueuil brutal & farouche à la modeſtie de ce citoyen qu'ils écartent de devant vous ? quel poiſon funeſte pour nos hameaux ! Si au lieu de retourner auprès de leurs vertueux parents, ces hommes trop ſouvent corrompus ne préféroient à être à jamais les eſclaves de vos vices comme ils le ſont de votre vanité ; dites, ſi l'oiſiveté régnoit dans nos contrées, comment

orneriez-vous vos feſtins de ces mets ſomptueux, de ces viandes délicates, de ces fruits précieux ? Oui pendant le ſilence de la nuit, leurs mains infatiguables s'occupent à vous préparer des plaiſirs & des fêtes. Le Laboureur devançant l'aurore, leve de ſa main robuſte ce ſoc couvert de frimats, & va tracer pour vous le ſillon de ſon champ. Comment les mœurs n'accompagneroient-elles pas des travaux qui ne ſont jamais interrompus ? Mais ces penſées vont-elles jamais frapper votre eſprit au milieu de vos bals & de vos ſpectacles ? ».

Telle eſt l'image de nos campagnes & de nos cités ; les mœurs en ſont encore l'ornement, la ſureté & la gloire.

Si nous parcourons actuellement en entier le tableau que nous avons offert depuis le commencement de la Monarchie juſqu'à nos jours, nous reconnoîtrons que le véritable bonheur d'un Prince eſt de commander à un Peuple dont les mœurs conſtituent le caractere, qui a tant de docilité pour le bien, tant d'attachement à la vertu ; qui à travers les orages de tant de ſiecles, a conſervé un fond ſi précieux de pudeur, d'honnêteté &

méme d'auſtérité dans ſa morale. Oſons le dire à l'honneur de ce Royaume, aucun Peuple n'a des mœurs plus décentes; mais craignons enfin notre relâchement.

Que de malheurs ſe ſont ſuccédés dans les Empires où cette vertu a été méconnue & mépriſée! l'Hiſtoire de tous les temps nous inſtruit par de grandes leçons & par de terribles exemples. Un Peuple ſe laiſſe-t-il prendre aux amorces de la volupté? S'abandonne-t-il aux excès de cette paſſion auſſi funeſte qu'enchantereſſe? Auſſitôt ce Peuple amolli, s'abrutit; il devient efféminé; ſans activité, ſans courage, il hâte ſa décadence. Cette paſſion arme l'ancienne Grece, & l'orgueilleuſe Troye eſt renverſée. Le plus célèbre Empire d'Aſſyrie change de Maître, fatigué d'un Prince qui par ſes infâmes débauches a laiſſé à la poſtérité un nom * plus vil & plus odieux que la volupté même. Vous connoiſſez le ſort de cette fameuſe Impératrice ** qui par ſes déſordres a marqué le der-

* *Sardanapale.*
** *Meſſaline, femme de l'Empereur Claude.*

nier degré du débordement. Le Royaume de Perse tombe par les suites funestes de ce fléau. C'est une flamme subtile qui pénétre jusqu'aux derniers fondements des plus grandes Monarchies, & les consume. Rome, l'austere Rome n'a plus ses rigides censeurs, au moins leur voix n'est plus écoutée. Le Politique & le Philosophe ne s'en étonnent point. L'Épicurisme fécond en toute sorte de vices est répandu dans le sein de la République; & comme il a détruit la Grece, dit un célebre Auteur *, il entraînera la perte de Rome. La volupté énerve la valeur de ce Peuple belliqueux. Carthage l'a presque soumis; & peut-être il eût subi pour jamais la loi de sa rivale, si elle n'eût été ensevelir elle-même sa gloire dans les plaisirs. Rome est subjuguée par de nouveaux Maîtres; les bonnes mœurs en sont bannies, elles ne gardent plus ses remparts, & ses malheurs s'accumuleront. Une nouvelle Hélene fait perdre l'Empire à Antoine. Les rênes de l'État incertaines dans les mains des Empereurs, tombent & traînent dans la

* *Montesquieu, grandeur & decadence des Romains chap. 10. p. 110-113. Tout ce Chapitre est très-important à lire.*

pouſſiere. La Juſtice dort à leur côté. Leur glaive ne frappe plus, & le Soldat audacieux aſſuré du ſuccès de ſa révolte, vient déchirer le diadéme ſur le front même de ſon Souverain. Ces Maîtres du Monde lâches & tremblants ſe voient précipités de leur Trône: une foule de Céſars ſe ſuccédent; les paſſions exercent l'autorité; en l'exerçant, elles la détruiſent, & l'Empire agité ſans ceſſe par de nouvelles ſecouſſes s'écroule enfin & périt avec ſes Souverains.

Nous recevrons des leçons plus utiles en tournant les yeux ſur nous-mêmes. Ne perdons jamais de vue les grands ſcandales qui ſe ſont préſentés à nous, & que nous avons couverts de la gloire de la Nation. Peut-être la Monarchie eût-elle péri dès ſa naiſſance, ſi elle n'avoit été ſoutenue par les mœurs des Gaulois; ſi les Francs tranſportés dans ce nouveau climat, n'y euſſent trouvé d'auſſi beaux modeles de toutes les vertus. Charlemagne releva l'Empire que les mœurs diſſolues des Grands alloient faire périr. Les ſiecles s'écoulent, & la corruption menace tous les États de l'Europe: mais nous avons vu

que le Ciel veilloit ſur les Nations de l'Occident. Les Princes ouvrent les yeux, ils ſentent qu'il faut purger de ce monſtre, leur Empire; de groſſes armées ſe forment pour les expéditions de l'autre continent. Ce fleuve immenſe ramaſſe dans ſon cours tout ce qu'il rencontre d'impur, & va enfin ſe perdre pour jamais dans les mers d'Orient.

Fiers Sarrazins! que nous importoit de vous vaincre? Notre gloire n'en dépendoit point. Celle du Ciel demandoit notre défaite: ce fer qui immoloit nos Soldats étoit un remede violent, mais néceſſaire pour guérir nos plaies. Ces Soldats n'étoient plus ni François ni nos freres; ils avoient ceſſé d'être vertueux.

Vous vous rappellez les violentes agitations de cet Empire ſous le regne d'un Prince le reſtaurateur & le pere des Lettres. Les mœurs qui régnoient alors parmi les chefs des différents Ordres de l'État nous creuſoient l'abîme. Au moment de périr ſous le glaive du Fanatiſme, peut-être ne fumes-nous garantis de ce malheur que par un certain caractere farouche & auſtere dans nos aïeux.

Nous avons acquis plus de politeſſe, même cette politeſſe libre, aiſée, enjouée & toujours voiſine de cette paſſion artificieuſe & dangereuſe, l'ennemie des mœurs; nous marchons, s'il eſt permis de le dire ainſi, continuellement au bord du précipice : mais une vertu ſupérieure aux dangers avec leſquels nous ſemblons nous jouer, veille pour nous au fond de notre cœur. Une éducation ſévere, en même temps une liberté honnête & décente dans cette brillante moitié de la Nation, qui par ſes charmes augmente le prix de la vertu, nous aſſure a jamais la ſtabilité de nos mœurs; & peut-être lui devons-nous la gloire d'être aujourd'hui parmi toutes les Nations de l'Europe & de la Terre, le Peuple le plus aimable, le plus enjoué & le plus vertueux.

Non, malgré les reproches que nous méritons, Athenes & Rome ne porterent jamais plus loin l'horreur pour le vice. Ce deshonneur attaché parmi nous aux moindres fautes, ce maintien, ces regards flétris par les moindres ſoupçons; cette retenue qu'impoſe au milieu même de nos jeux & de nos fêtes, la préſence d'un ſexe auprès duquel la pudeur,

comme une garde févere, eft toujours affife ; cette forte de timidité dans le langage, qui rejette avec horreur les moindres expreffions fufpectes ou équivoques ; tout annonce l'auf-terité de nos mœurs.

Cette auftérité éclate dans notre éloquence même : fi elle eft forcée quelquefois de préfenter dans le fanctuaire des Loix, dans la chaire facrée, le vice & fes emportements, elle le couvre du voile le plus fombre, ne s'exprime qu'avec une extrême retenue ; elle ne le montre que dans le lointain, dans un nuage où il n'eft apperçu qu'à travers les ténebres dont il eft enveloppé. Aucun Empire n'eut jamais cette gloire ; auffi aucune Nation ne peut fe promettre comme la nôtre, tous les biens dont la pureté des mœurs eft la fource.

Arrachez l'homme à la volupté, vous en ferez un héros ; tranfportez-le au milieu des camps, ce fera un guerrier terrible ; aucun péril ne l'allarmera. Son corps ne connoît point la molleffe. La faim, la douleur, les frimats ne feront pas même une épreuve pour lui. Formé à l'école rigide de la vertu,

ce brave Soldat sera un rempart invincible pour l'État. Nouveau Spartiate, il fera tomber à ses pieds mille ennemis.

Ce tableau que j'essaye de former, vient frapper mes yeux, & je le vois plus touchant & plus magnifique que je ne l'ai représenté. Guerriers magnanimes ! quelle est cette légion que je vois s'élever au milieu de vous, comme une forteresse au milieu d'une cité inaccessible? Une poignée de héros * se présente. Quel maintien ! quels regards étincelants ; quels fronts terribles. où une main invisible semble avoir tracé le nom du Dieu des armées! Quelle phalange menaçante ! la valeur, la sobriété, les mœurs les plus austeres brillent dans ces guerriers ; leur bras ne frappe point en vain. Quel spectacle ! Tant de vertu au milieu des armes! Braves compagnons de David (*a*), voilà vos descendants. Adorable

---

* *Les Grenadiers à cheval.*

(*a*) Ce Prince avoit avec lui des Compagnons très-renommés & connus sous le nom de Légion de Céréthi & de Phéléthi. Il en est souvent parlé dans les Livres des Rois. *Liv.* 2, *ch.* 8. *v.* 18, *&c.*

vertu, ſouveraine des grandes ames! tu charmes tous les hommes par tes attraits; tout l'Univers eſt ton Empire; & s'il eſt un lieu où tu ne ſois point, c'eſt dans le cœur de ceux qui t'ont bannie.

Voulez-vous recevoir des leçons de la volupté même, contre ce poiſon dangereux? Tournez les yeux vers les Cours de l'Orient. Pénétrez dans les Palais de ces faſtueux Potentats, contemplez ces illuſtres & formidables priſons, où tant de malheureuſes victimes gémiſſent; voyez ces fiers Deſpotes à qui les excès de la volupté tiennent lieu de grandeur & de gloire: qu'un Conquérant, qu'un nouveau Macédonien porte au milieu d'eux, le fer deſtructeur de la guerre; que de milliers d'hommes on verra tomber à ſes pieds! il ne combattra pas des Soldats, il ne fera que mettre des chaînes à des Eſclaves. Que dis-je? Un Héros digne de ce nom, ambitionneroit-il de commander à de pareils hommes? Ils ne poſſédent ce magnifique titre que pour le dégrader. Ils ne ſont plus hommes; la nature outragée a renverſé la barriere qu'elle avoit miſe entre eux & ces êtres ſtupi-

des ſoumis à la loi aveugle de l'inſtinct.

Tels ſont, Auguſte Prince, les maux que produit cette paſſion, l'opprobre des Empires; tels furent ſes funeſtes ravages chez toutes les Nations, lorſque les Monarques ne furent ni arrêter, ni prévoir ſes effets. Pour nous, nous ne craignons point; vous conſerverez à la Nation le précieux dépôt de la vertu. C'eſt à la vertu que le Très-haut a commandé de défendre les Trônes; c'eſt à elle que vous devrez l'éclat de ce Royaume que vous gouvernerez; comment ſeroit-il jamais renverſé, ſi de pareils fondements le ſoutiennent?

Le Chef d'un Empire doit connoître toute l'activité de ce reſſort, écarter ſur-tout les obſtacles qui pourroient diminuer la force & ralentir ſon mouvement. Il ſévira contre le faſte & ſes excès, aſſuré qu'il ajoutera aux mœurs tout ce qu'il retranchera au luxe. Les mariages ſeront plus unis, les générations ſe multiplieront; les races ſeront plus robuſtes; & de ce ſeul bien, que d'autres biens en découlent! Les grandes tiges de l'État ne ſe deſſécheront point. Aux hommages que la

Nation rend à ses chefs, elle ajoutera le respect & l'estime. Les rangs ne seront plus confondus. Les mœurs, selon la différence des conditions, veilleront elles-mêmes sur les limites qui séparent les états. L'amour du devoir prendra la place de la cupidité; l'émulation & le zele remplaceront l'ambition. On ne verra point la vertu & le vice se mêler, courir ensemble la carriere des honneurs; celui-ci n'aura plus de protecteur; il ne s'élevera point de la poussiere où il est né, il y restera caché & enseveli. Les dignités seront remplies & exercées par la vertu, elles seront le prix des mœurs.

Alors que de canaux de la fortune qui seront bouchés & même rompus! que de moyens de parvenir deviendront aussi infructueux qu'ils sont bas, malhonnêtes & criminels! On n'ira plus vers ces personnages éminents par le rang ou par le crédit, en leur offrant des vices pour des faveurs. Avant d'avoir accès auprès d'eux, il faudra que la renommée ait frappé à la porte de leur palais, devancé, recommandé celui qui sollicitera leur bienveillance. Un Grand touché

d'être protecteur avec tant de gloire, dira au Souverain, à celui qui tient ſa place : voilà un digne Militaire, un Magiſtrat, un généreux Citoyen que la vertu me commande de vous préſenter. Le Miniſtre du Prince réſiſtera-t-il à une recommandation auſſi puiſſante ?

Un ordre ſi précieux établi dans l'adminiſtration, ſur-tout s'il étoit invariable, feroit naître de l'obſcurité d'admirables Sujets infiniment utiles à la patrie. Une vertu récompenſée en feroit éclore mille ; & cette nouvelle route aux honneurs une fois ouverte par des hommes courageux, ſeroit bientôt ſuivie. Eh quoi ! le Ciel auroit-il manqué à ce point à la Terre, de ne pas accorder autant d'opiniâtreté & de force à la vertu qu'en montre le vice ? Ce qui nous ſemble aujourd'hui prodige de vertu, ce que nous appellons héroïſme de ſentiment, ne nous paroîtroit plus qu'une action ordinaire.

Dans un État, le vice & la vertu découlent d'un petit nombre de ſources. Sont-elles pures ? bientôt les mœurs publiques auront la même pureté. Ainſi un Souverain, après avoir élevé ſes regards vers les premiers ordres de

ſon

ſon Empire, deſcendra juſqu'aux rangs les plus obſcurs. Convaincu que des moindres cauſes naiſſent preſque toujours les plus grands effets, il remontera juſqu'à la ſource des paſſions, juſqu'à l'origine de ce fleuve qui ravage la Terre; il détournera les ruiſſeaux impurs qui viennent s'y jetter & qui l'enflent; il s'efforcera de lui creuſer un lit hors de ces terres fangeuſes qu'il traverſe, & par leſquelles il eſt infecté; & ſe plaçant au-deſſus de ce fleuve, il en meſurera à loiſir toute l'étendue & la direction. Il ſera dans ce point de vue où l'eau coulant avec meſure, ſerpentant tranquillement, n'a pas encore cette précipitation, cette impétuoſité, cette violence qu'elle acquiert dans ſon trajet, & qui ne laiſſe plus aux regards la liberté d'appercevoir ſes ravages & ſes débordements.

Un Prince qui ſuivra ainſi les mœurs publiques juſque dans leur origine, ſera aſſuré de guérir les vices qui pourroient les ſouiller. Sur-tout qu'il ne regarde point les moindres rangs des Citoyens comme indignes de ſes regards; il ſentira qu'il importe de réformer les mœurs dans ces innombrables atteliers ré-

pandus dans ſon royaume ; dans ces manufactures célébres remplies d'un Peuple immenſe, dans ces riches magazins, enfin dans tous les établiſſements publics. C'eſt d'ici que part une foule prodigieuſe de vices, & il eſt facile au Souverain de les réprimer. Contenus par un intérêt commun, par l'eſpoir d'un ſalaire, reſſource unique de leur ſubſiſtance, ces hommes groſſiers ſeront bien obligés de plier ſous le joug qu'on leur impoſera, & bientôt ce joug ne leur ſera plus inſupportable.

Terminons un objet ſi important. Nos cités maritimes ſont continuellement infectées par les mœurs étrangeres, par la liberté & la licence des hommes de mer. Il ſeroit néceſſaire de détruire un mal ſi dangereux ; & le remede ſeroit-il ſi difficile ? Non. Qu'on rétabliſſe l'ordre ancien qui ne ſubſiſte plus : qu'on oblige les Chefs de navire de conduire avec eux un Paſteur zélé, qui par la régularité de ſes mœurs, ſes diſcours, ſes exemples entretienne la vertu dans les paſſagers, & contienne ces hommes groſſiers qui paſſent leurs jours à braver les tempêtes. Un pareil

Miniſtre des Autels ſeroit l'Ange tutélaire de ces infortunés. La vertu habiteroit avec complaiſance dans ſon cœur, il repréſenteroit un Sanctuaire vivant porté continuellement au milieu des mers (*a*).

Je borne ici les réflexions qui pourroient naître encore de l'influence des bonnes mœurs ſur le bien général. Chacun trouvera au fond de ſon cœur de quoi les étendre. Je me contente de propoſer un plan qui pourroit peut-être augmenter l'émulation pour la vertu & le zele des bonnes mœurs.

Puiſque la vertu eſt le plus ſolide ſoutien de la gloire d'un Empire, voulons-nous étendre cette gloire & affermir notre bonheur? Élevons au milieu de nous une École où l'humanité, la bienfaiſance, les bonnes mœurs, ſoient particulierement enſeignées; faiſons

(*a*) En vain on oppoſeroit la difficulté de ſubvenir aux frais d'une pareille inſtitution. C'eſt un prétexte de la cupidité. La dépenſe ſeroit très-modique; & ceux qui peuvent fretter un vaiſſeau, ne doivent pas trouver fort coûteux l'entretien d'un Aumônier.

des leçons publiques de ces vertus, comme on montre les autres ſciences ; formons un établiſſement où l'eſprit, le caractère de la Nation ſoit particuliérement étudié, médité, encouragé & porté à ſon plus haut degré de perfection & de gloire. Cet objet mérite d'être préſenté avec quelque étendue.

SUITE de ce qui a été dit de l'influence du caractere de la Nation ſur le bien public.

PROJET

D'UNE ÉCOLE PUBLIQUE ET NATIONALE POUR LA VERTU. (*a*)

L'HUMANITÉ & ſes droits ſemblent occuper aujourd'hui plus que jamais la Nation.

(*a*) J'ai retrouvé quelques idées de ce même Projet dans un Ouvrage qui a paru il y a quelque temps (*Du bonheur*, par M. Serres de la Tour) ; je me félicite de m'être rencontré avec le vertueux Auteur qui a conçu ces penſées. J'avois propoſé le plan que je trace aujourd'hui, dans un diſcours que j'eus l'honneur de prononcer au commencement de 1762 en Sorbonne pour la clôture du

Ce ſentiment paroît reſpirer dans tous les cœurs, s'exhaler de toutes les bouches, ſe montrer dans tous les écrits ; mais travaillons-nous efficacement à diriger tous les mouvements & tous les effets de cette vertu ? C'eſt ſur quoi je n'oſe prononcer. On nous propoſe tous les jours des plans d'éducation, & on ne parle point d'une pareille École.

---

cours de Licence. Mon ſujet y conduiſoit naturellement. J'examinois s'il étoit plus utile & s'il valoit mieux que les hommes naquiſſent avec un excellent cœur qu'avec un grand génie relativement aux États, & relativement à eux-mêmes. Je m'exprimai ainſi : *Claudenti mihi orationem hanc Auditores Ornat. ſupereſſet aperiendum pectoris votum ardentiſſimum. Utinam extaret alumnorum virtutibus omnibus inſtituendorum ſchola auguſtiſſima ; utinam veluti ſcientiis, litteris, ingenio denique, urbe hâc Regiâ exiſtunt Academiæ celeberrimæ, ita exquiſitiſſimorum cordium virtuti ſurgeret Academia. Hanc non ingrederentur niſi optimi viri qui pulcherrimis beneficentiæ facinoribus conſpicui, jam totius gentis amorem & præconia obtinuiſſent. Singulis annis redeuntibus, traderetur tractandum de virtute argumentum ; Henrici Magni numiſma foret in præmium, &c.*

Que nous ſert d'agrandir l'objet des Sciences, de tant cultiver les facultés de l'ame, de reculer les bornes de l'eſprit ? Peut-être dans la fermentation générale qui regne aujourd'hui vaudroit-il mieux en rapprocher, reſſerrer en quelque ſorte les limites, & étendre davantage celles du cœur. Par ce moyen la réforme dont je parle n'eſt point impoſſible. Le changement à la vérité ne ſera point ſubit, qu'importe ? L'ouvrage en ſera-t-il moins durable ? Il ſuffit pour le bonheur des Peuples que le temps l'opere ; c'eſt ce qui arrivera par cette nouvelle éducation. Préparons pour la poſtérité, des générations plus parfaites. Jettons de bonne heure cette précieuſe ſemence. Le cœur naît dans les hommes avant la raiſon ; & n'eſt-ce point un avertiſſement de la Nature qui nous montre la route que nous devons ſuivre ?

Les enfants ſeront l'objet le plus cher de nos ſoins, comme ils le ſont de l'amour de la Patrie. Les peres, enſuite les Maîtres graveront ſur ces cires molles les noms ſacrés de pitié, de généroſité, de bienfaiſance ; vous verrez alors quelle révolution il ſe fera parmi

nous. Imitons cette Nation vertueuſe chez qui le droit public & celui des gens ſont enſeignés. Toutefois ce ſera moins une ſcience miſe en principes que des traités familiers de pratique ; car lorſque le Génie s'éleve dans les ſpéculations, il ſemble que le cœur délaiſſé languiſſe, & qu'il perde à proportion, de ſon activité.

Le plan ne ſera pas difficile à tracer, comme dans les études pénibles & ſublimes de l'eſprit. La chaîne qui lie les ſentiments & les devoirs eſt bien plus facile à appercevoir que celle qui attache les Sciences. Un Maître vertueux & ſenſible rentreroit au fond de ſon cœur ; il conſulteroit celui de ſes jeunes Éleves, & le plan ſeroit tout marqué (*a*).

(*a*) Cette École ſeroit préférable à celles où les Lettres & les Sciences ſont enſeignées. Je citerai à ce ſujet un Auteur très-recommendable ſurtout dans ce genre. *Il eſt infiniment plus important*, dit M. Rollin, *de juger ſainement de la vertu que de l'éloquence. Trai. des études, t. 3. p. 13.* On connoît ces belles paroles de Sénéque : *que la ſageſſe doit être la premiere maîtreſſe de l'ame.* Travailler continuellement ſur ſon cœur, déraciner ſes vices,

Toutes nos Provinces, toutes nos Villes auroient de pareilles Écoles, & par-tout ce seroit la même émulation. Que de meres tendres reverroient leurs enfants avec les plus doux transports, & augmenteroient la sensibilité de ces Eleves par les leçons les plus touchantes !

---

mettre la vertu à leur place, tels sont les discours que nous répéte continuellement ce célebre Païen. *Voy. epist. 90, 94. &c.* La vertu nous inspire-t-elle le même enthousiasme qu'à ce Philosophe ? Depuis lui, c'est-à-dire depuis 17 cens ans, quelles ont été nos découvertes en morale, nous qui en avons tant fait dans les autres Sciences ? La Terre, si l'on en excepte les vertus de la Religion pratiquées par un petit nombre, en a-t-elle acquis beaucoup de nouvelles ?

Il seroit utile & même indispensable dans l'établissement de cette nouvelle École, de composer des recueils des plus beaux faits, rédigés en forme de méthode, ou si j'osois le dire, de *Rudiment des mœurs*. On expliqueroit le Télémaque, dont on développeroit avec soin la Morale douce, bienfaisante & profonde. On enseigneroit le beau Traité de M. Rollin sur *la solide gloire*. Mais comme nous l'avons dit, on s'arrêteroit sur-tout aux actions vertueuses des grands hommes de tous les temps.

Les Diſciples viendroient à ces Écoles moins avec des volumes, qu'en y apportant toujours une nouvelle vertu. Ils reparoîtroient dans la Société moins avec des leçons écrites, qu'avec un cœur plus enflammé pour la vertu, & pour toutes les actions honnêtes. Ils deviendroient tous les jours plus hommes.

On prémuniroit les jeunes Eleves contre l'amour dangereux de la gloire ; c'eſt une paſſion funeſte qui a ravagé le Monde, & qui n'a preſque jamais été une vertu. On éviteroit de leur montrer, au moins de leur vanter ces grands Exploits, ces faits impoſants prétendus mémorables, qui enivrent toute une Nation. Le Ciel, leur diroit-on, (& la Terre en doit être l'image) ne connoît que les hommes juſtes & pacifiques. Si dans toute l'Europe on donnoit de ſemblables inſtructions, croyons qu'elle changeroit bientôt de face.

Ces inſtructions ſeroient accompagnées d'un cours plus ſolemnel. Les Maîtres conduiroient leurs Eleves dans ces aſyles de la miſere publique, dans les campagnes où un pain de larmes nourrit le Laboureur. *Ils verroient des*

malheureux. Quels hommes de telles leçons prépareroient au Monde! Enfin après avoir formé dans les cœurs, & enſeigné ces vertus générales à tous les Peuples, on appliqueroit l'inſtruction aux vertus particulieres de la Nation.

On releveroit ſa douceur, & l'on feroit voir que cette vertu eſt un des plus grands appanages de la nature humaine; que ſon Empire eſt plus étendu que celui des Rois & celui des Génies qui n'embraſſent que le cercle étroit ou de la Terre ou des Sciences. Tous les cœurs dans l'Univers, leur diroit-on, appartiennent à la douceur.

L'équité de la Nation tiendroit le ſecond rang, & viendroit enſuite. On graveroit ce ſentiment avec les traits les plus profonds dans ces jeunes cœurs. On montreroit que ſans la Juſtice, il n'y a point de gloire des armes, de conquêtes dignes d'admiration; & que la Nation en faiſant éclater dans tous les temps ſon équité, a triomphé de tous ſes ennemis, ou au moins des ſuites de leurs entrepriſes ambitieuſes. On feroit voir que la Juſtice & la vérité ne ſont qu'une même vertu: que celle-ci dans le cœur de l'homme

eſt l'empreinte la plus vive de la Divinité dont nous ſommes l'image.

On ſe hâteroit de paſſer à cette valeur ſi vantée, à ce courage propre de la Nation. Mais ici de ſages Maîtres montreroient toute leur habileté : ils manieroient, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, cette dangereuſe flamme avec une attention, une circonſpection extrêmes ; ils en développeroient la beauté & l'éclat ; ils feroient auſſi connoître ſon activité funeſte & les écœuils où elle précipite. Oſerois-je le dire, (un Miniſtre qui ne connoît que le ſang qui coule ſur les autels, peut parler ce langage) on préſenteroit plutôt cette valeur comme un ſentiment qu'il faut dompter qu'exciter ; c'eſt ainſi que les grandes ames s'élevent au-deſſus d'elles-mêmes. On apprendroit aux Eleves à tourner ce courage ſur eux-mêmes, à s'en ſervir pour réprimer les paſſions, pour ſupporter avec force l'adverſité ; on ne le préſenteroit du côté de la valeur guerriere, que lorſqu'on auroit épuiſé ſes autres rapports ; enfin on apprendroit moins à être courageux qu'à redouter de l'être : ou plutôt on ſe garantiroit contre les

dangers qui entourent cette vertu, en la défendant par toutes les autres vertus de l'ame.

L'honneur occuperoit la place éminente qui lui eſt due. Au-lieu de diminuer le nombre de ſes relations, comme nous l'avons dit de la valeur, on les offriroit dans toute leur étendue ; on préſenteroit tous ſes traits ; ſur-tout on feroit voir ſon étroite union avec les autres vertus ; on feroit obſerver qu'il veille ſur toutes avec un ſoin extrême ; que les moindres taches que celles-ci laiſſent appercevoir, le flétriſſent lui-même tout entier. L'homme d'honneur ſe montreroit à leurs yeux, ſurpaſſant en généroſité & en grandeur d'ame ſes bienfaiteurs, ſes rivaux, & ſur-tout ſes ennemis. Incapable de s'abaiſſer & de plier devant le vice, l'honneur ſe montreroit irréprochable dans la fortune, modeſte dans l'élévation, opiniâtre à la guerre, infatiguable dans le Sanctuaire, courageux dans la médiocrité, héroïque dans l'indigence, avec les traits de Dieu même dans l'oppreſſion. Le cœur réveillé par une vertu ſi noble, il feroit facile de communiquer à ces jeunes Eleves de nouvelles impreſſions. La progreſ-

ſion des vertus eſt intéreſſante à ſuivre : & cette fécondité de ſentiments, ſi naturelle à des cœurs françois, fixeroit merveilleuſement l'attention de ces ames tendres & ſimples.

Les Maîtres déployeroient tous les reſſorts de leur génie, ou plutôt ils ſuivroient cette douce émotion qu'exciteroit en eux la vertu qu'ils auroient à offrir enſuite à leurs Éleves : l'amour pour le Souverain. On fouilleroit dans ces jeunes cœurs, on obſerveroit les ſentiments qui s'y développent, on remonteroit à la ſource, & on leur diroit. » La raiſon & » la religion vous apprennent que le nom du » Très-haut eſt gravé en naiſſant ſur le front » & dans le ſein de chaque homme ; il a plu » à la Divinité d'imprimer également dans » les François le nom de leur Roi ; vous » portez ce nom écrit & confondu avec celui » de Dieu même. » Ce ſentiment ſera le plus facile à fortifier ; on leur apprendra à aimer le Souverain ; on leur enſeignera que le nom de pere leur rappelle celui dont ils tiennent la vie ; le nom de Roi, le défenſeur de leurs jours ; celui du Très-haut, le terme de leur félicité. La voix intérieure ſuppléeroit bien-

tôt aux leçons; & les Maîtres se reposant sur la Nature, passeroient à d'autres instructions.

On n'entreroit point encore dans le détail important & délicat des mœurs ; on attendroit que la vertu eût fortifié les heureux penchants du cœur, pour que les leçons devinssent plus profitables. Avant de combattre le monstre du vice, on observeroit si ces jeunes ames sont capables d'en sentir toute la difformité mêlée à des charmes funestes. On profiteroit de cet heureux intervalle que le Ciel met dans les hommes entre le premier instant de l'innocence, & le moment terrible où les passions commencent à éclater, pour inspirer l'amour des Sciences.

Elles tiennent essentiellement à la vertu qui en est la base, l'ornement & le terme. Il ne seroit pas difficile de montrer la grandeur & la dignité des connoissances de l'homme. » Les nouveaux Maîtres, leur diroit-on, que vous aurez un jour vous montreront votre place au centre de l'Univers. Tout se meut & agit pour l'homme ; ces Astres roulent pour vous dans le Firmament ; le Soleil éclaire

les Cieux pour vous en révéler toute la magnificence ; il eſt par rapport à la Terre, comme un flambeau devant vos pieds. Cet air qui enveloppe notre globe, ſe renouvelle ſans ceſſe pour la conſervation de la vie de tous les êtres ; c'eſt pour ſe purifier qu'il éprouve des tempêtes inviſibles plus violentes que celles des mers ; ces montagnes dont les cimes ſe cachent dans les nues, ſont la retraite des frimats ; leur ſein renferme des tréſors, & la ſource de ces fleuves qui roulent en grondant ſur la ſurface de la Terre. Cette ſemence que la main du Laboureur répand dans les campagnes, qu'il oublie dans ſon champ couvert par les froides neiges, reparoît bientôt pour colorer la nature & nourrir les Mortels. »
On rendroit auſſi ces jeunes Diſciples attentifs au ſpectacle des mers qui mugiſſent dans leurs abîmes profonds, & que l'habileté de l'homme a domptées, de cet homme ! qui n'eſt qu'un point au milieu de ce vaſte élément qu'il domine.

Ce langage ne laiſſera peut-être encore que des impreſſions confuſes dans des ames légeres & foibles ; mais ſemblables à cette ſemence dont

nous parlions il n'y a qu'un inſtant, & qui au moment qu'on la croit morte dans le ſein de la Terre, reparoît ſous la forme d'une brillante verdure, les leçons ne ſeront enfermées dans ces ames que pour y jetter de plus profondes racines, & ſe montrer enſuite avec plus d'éclat & de gloire.

Après ce coup d'œuil rapide ſur les Sciences Phyſiques, on leur apprendroit, ou plutôt on leur indiqueroit qu'il exiſte un monde inviſible & intellectuel, bien ſupérieur à l'Univers ſenſible. On leur feroit jetter un coup d'œuil ſur cet ordre admirable qui comprend les eſprits depuis l'Etre éternel juſqu'à la derniere des intelligences créées; mais, leur diroit on, que d'abimes vous entoureront, ſur-tout lorſque vous ſonderez un jour la profondeur de votre ame. Là mille lumieres brillent à côté des ténebres les plus épaiſſes; là eſt un Théâtre d'éternelles contradictions; là vous etes Roi & Eſclave; élevé au plus haut point de grandeur, & dans un inſtant vous tomberez dans un précipice d'où peut-être vous ne vous releverez plus.

Ces avertiſſements terribles rempliront ces

ames

ames tendres d'un effroi ſalutaire ; elles ne ſe contempleront elles-mêmes qu'avec une extrême retenue : elles apprendront à invoquer le Dieu des lumieres, le conjureront de deſcendre au milieu d'elles, & d'y régner. Surtout ces Éleves concevront cette frayeur, lorſqu'on leur enſeignera que l'homme par la hauteur de ſon génie, s'éleve juſqu'au Trône de Dieu, & ſoutient ſa préſence ; qu'il meſure en quelque ſorte la grandeur, la profondeur de cet Etre éternel ; qu'il porte le poids de ſa puiſſance & de ſa gloire, & qu'en deſcendant des demeures éternelles, un grain de ſable fait broncher ſes pieds. Ainſi on leur montreroit les écœuils où les ſciences viennent ſe briſer, en même temps que les hautes régions où elles s'élevent.

On ne tarderoit point d'enlever ces timides eſprits à ces contemplations qui accableroient bientôt leurs penſées. On ſe hâteroit de les rappeller au fond de leur cœur ; & là enfin on leur montreroit la plus grande & la plus ſainte des vertus, la gardienne & la ſouveraine de toutes les autres, car l'homme en qui regnent les bonnes mœurs ſe commande

toujours à lui-même, & souvent il maîtrise les passions des autres. On leur diroit que leur cœur doit être aussi pur que celui de cet Etre parfait qu'ils viennent de contempler. C'est dans cette vertu, comme dans un miroir mystérieux, que l'Éternel considere si l'homme est son image. Par cette vertu on surpasse tous les Philosophes que le Ciel n'éclaire point. On est supérieur aux Rois, aux Conquérants, aux Héros; il en est peu qui se soient vaincus eux-mêmes. Enfin par cette vertu, on conserve la vie & le bonheur des générations; on entretient la force & la grandeur des Empires (*a*).

ECOLE POUR LES RÉGIMENS.

(*a*) Un autre objet bien important trouve ici naturellement sa place; si je ne l'offre point avec l'intérêt qu'il mérite, on pardonnera à mon zele le motif qui m'engage à le mettre sous les yeux. Je veux parler d'une École pour nos jeunes Militaires dans chaque Régiment. On les forme plus que jamais à tous les exercices du corps; mais de quelle Science enrichit-on leur esprit? On les abandonne à une oisiveté infiniment dangereuse. A peine sortis de la maison paternelle, inscrits

Il ne ſuffiroit point d'avoir donné des leçons de toutes les vertus. Il importeroit à

---

dans nos légions, la liberté qu'ils reſpirent donne à leurs paſſions le plus violent aliment. Concevez tout ce que peuvent ces paſſions qui rencontrent ſous le nouveau Ciel où elles ſont continuellement tranſportées, liberté & oiſiveté. Ces jeunes arbriſſeaux ainſi abandonnés prennent toute ſorte de méchants plis, & ne ſont plus capables d'être redreſſés.

Suivez ces mêmes Militaires avançants en âge. Ils portent avec une ſorte de confuſion le poids de leur ignorance; ils le traînent des places publiques dans les caffés, d'ici au Théâtre. Étrangers dans le monde même, où leur état & leur naiſſance leur marquent un rang diſtingué, ils ſont forcés ſans ceſſe de rougir, de s'impoſer un profond ſilence, tandis que de nouvelles générations qui les entourent, le dirai-je, ce ſexe même ſi frivole, leur font des leçons muettes, & étalent à leurs yeux des connoiſſances précieuſes ſur l'hiſtoire, les arts & les ſciences. Il me ſemble que ce tableau eſt aſſez fidele; nos généreux Militaires ne me reprocheront point de le préſenter ici; ils déplorent le même abus, & il n'eſt point difficile de le réformer.

Pourquoi cette partie la plus noble de la Nation

l'État que les fruits en fuſſent durables. Un moyen ſe préſente à nous qui exciteroit l'é-

---

ne ſeroit-elle point aſſujettie à un cours réglé d'études ? Dans chaque Ville deſtinée à recevoir des corps de troupes, on établiroit des Écoles pour les jeunes Militaires. Les Régiments auroient même des Profeſſeurs qui leur ſeroient attachés, & qui les ſuivroient ſans ceſſe. Une connoiſſance approfondie du droit des gens, de la morale, de l'hiſtoire, enfin de l'état militaire, ſeroit l'objet premier de ces études ; ſur-tout à ces hommes, toujours armés du glaive, on enſeigneroit avec un ſoin particulier la douceur, la généroſité, l'humanité, la pitié. Les Maîtres ſeroient choiſis dans le corps même des Officiers les plus diſtingués & les plus capables. On donneroit ainſi à cette fonction importante l'éclat & la conſidération qu'elle mérite. Tous les jeunes Militaires ſeroient aſtreints à recevoir leurs leçons. L'avancement dans les grades ſeroit proportionné aux ſuccès dans cette École. Pendant douze années au moins, on ſeroit obligé d'être Diſciple, enſuite Auditeur pour encourager, ou Maître pour préſider aux leçons. Quelle reconnoiſſance ! (car on auroit bientôt dépouillé les préjugés) n'obtiendroient pas de l'état militaire tout entier, des hommes zélés qui ſe montreroient à la tête d'un Établiſſement ſi utile.

mulation la plus noble. Dans le Palais de nos Rois, au milieu des divers Temples qui y sont consacrés au Génie, aux Arts, aux Sciences, on éleveroit un sanctuaire à la vertu. Là seroient admis les hommes que des actions

---

Représentez-vous ces Militaires accablés des fatigues de la guerre, sous le poids des années, & qui forcés à la retraite, occuperoient leur vieillesse en se rappellant les Sciences, les Lettres, les Arts auxquels on les auroit formés pendant leurs plus beaux jours. Les exercices militaires ne souffriroient point d'une pareille institution. Il suffiroit que l'on fît une répartition équitable & judicieuse du temps que l'homme excité par l'émulation & l'honneur, peut consacrer à l'application. Le zele du bien m'ayant rappellé souvent à l'esprit ce projet, je l'ai soumis plusieurs fois au jugement de Militaires vertueux & remplis de capacité ; & ils ont daigné approuver le fond de ce projet & ces vues.

L'École élevée pour la jeune Milice de la Nation par la bonté généreuse de notre Monarque, nous offre le modéle d'un pareil Établissement; mais il ne seroit point nécessaire que l'instruction dans ces nouvelles Écoles eût la même continuité, ni le même caractere de sévérité pour la discipline.

éclatantes de bonté, de magnanimité auroient rendus célebres. Heureux le Monarque! qui par mille bienfaits, par mille actions de générosité, de douceur, de clémence mériteroit d'etre à leur tête. Ah! je crois voir les murs de ce superbe Palais briller d'une nouvelle gloire. Quelle protectrice dans cette habitation magnifique de nos Rois, que la vertu ornée d'une si grande pompe! quelle affluence! quels hommages! Ce vaste monument attireroit les regards de toute la Terre. Oui, on verroit diminuer l'empire du vice. Opprimé de ce nouvel éclat de la vertu, il ne paroîtroit plus que couvert d'opprobre & de honte. Ces routes de la Religion que nous voyons tous les jours se fermer se rouvriroient. Sous la garde de la vertu, nous nous rapprocherions du Très-haut avec cette confiance qu'inspire une si digne compagne. Réconciliés par elle avec le Ciel, nos cœurs se réveilleroient à cette foi antique de nos peres. Digne de nos hommages les plus profonds, elle s'offriroit à notre vue, pleine de grandeur, de majesté & de gloire; mille traits de lumiere sortant de son sein, nous montreroient son heureuse influence sur notre bonheur.

SECONDE CAUSE

DU BONHEUR PUBLIC.

LA RELIGION.

DE LA RELIGION DANS LES ROIS.

LA Religion fait non seulement le bonheur des Rois, comme celui des autres hommes; elle est encore la source de leur grandeur & de leur puissance. C'est sur elle que le Ciel a fondé leur principale autorité; c'est par elle que nous leur sommes soumis. Sans la Religion, nos volontés ne fléchiroient que sous la force, & non sous le pouvoir. Si tous les Princes n'ont point eu le bonheur d'être éclairés par le Christianisme, d'avoir son appui pour garantir les droits de leur couronne; aucun n'a manqué de recourir à l'assistance du Ciel, & de s'appuyer sur une Religion. En vain la Raison nous apprend qu'il faut un pouvoir sur la Terre. Les passions qui se font un jeu cruel d'offusquer nos foibles lumieres,

dérobent à nos yeux cette vérité importante ; & nous abandonnent à toute l'inconſtance de nos penchants ; la multitude ſur-tout écoute peu la voix de la Raiſon : & elle a beſoin d'être contenue par l'autorité.

Suppoſez à la tête des Empires des Princes religieux ; ils ſeront aſſurés de dominer ſur leur Peuple ; car alors le Ciel s'arme pour eux. C'eſt donc un grand myſtère de l'ordre politique, que ce principe ne ſoit pas gravé plus profondément dans l'eſprit des Monarques ; & un plus grand peut-être, que tous ne puiſent pas à cette ſource la ſcience de régner.

Un Monarque Religieux rend ſon gouvernement juſte, ſtable & floriſſant. Il ſent que le Très-haut ne lui a point donné des Eſclaves à conduire, mais des hommes. Il fait des loix & les peſe ſous les yeux de Dieu même. Il en diminue la rigueur, en adoucit le joug à meſure que ſa vue deſcend du premier rang des Sujets aux derniers. Il ſent que le fardeau qui peut être ſupporté par les riches, accableroit néceſſairement les pauvres. Il traite ceux-ci comme des malades languiſſants, pour qui le régime le plus doux eſt indiſ-

penſable. Ses regards ſont continuellement attachés ſur le dernier ordre des Citoyens, ſur les conditions obſcures, comme un pere qui veille avec plus d'attention ſur le plus foible de ſes enfants. Ce Roi ſe dit ſouvent à lui-même : parmi les Grands, je n'ai que des faveurs à répandre ; ici la juſtice me dit de ſatisfaire des beſoins.

Un Prince à qui la Religion montre le prix de ſes moindres Sujets, déploye toute la rigueur de ſa juſtice contre leurs oppreſſeurs. Il pardonne par clémence les offenſes commiſes contre lui-même, ou contre les hommes puiſſants de ſon État ; mais il venge toujours avec éclat les malheureux. Dans ceux-ci la puiſſance royale eſt plus offenſée ; ſi tous les cœurs des Sujets ſont marqués du ſceau du Souverain, ſon empreinte dans les foibles eſt plus ſacrée : il eſt plus particuliérement leur protecteur.

La juſtice brille de plus en plus dans un Prince religieux ; il ne fait point d'acception entre les Sujets. La vertu donne les diſtinctions & les honneurs, & la vertu les mérite. Les impoſitions ſont reparties à proportion

des facultés ; c'eſt le même ordre invariable depuis le palais du riche juſqu'à la cabane du laboureur ; il y a un fardeau total que l'État eſt forcé de mettre ſur les Sujets ; s'il n'eſt porté par les Grands comme il doit l'être, il faut bien qu'appeſanti ſur les épaules du pauvre, il l'accable.

Le pauvre n'a point à craindre ; un Souverain religieux l'a toujours devant ſes yeux. Ce Prince ſçait que le Ciel lui demandera compte du moindre Sujet. Cette penſée auſſi effrayante pour lui, qu'elle eſt conſolante pour les Peuples, l'engage à ouvrir continuellement ſon palais aux plaintes & aux ſupplications. Ce n'eſt point un aſyle faſtueux défendu contre l'importunité par une garde menaçante ; mais comme le Temple de Dieu même, il eſt ouvert à tous les vœux. Quel ſpectacle touchant ! les Miniſtres qui environnent la majeſté ſuprême, ſemblables à ces Prêtres du Seigneur qui entourent l'autel, entendent, recœuillent les ſoupirs de l'orphelin & de la veuve, & les portent juſque dans le ſein du Monarque.

Que le monde avec ſes maximes tente

de former des Princes à l'imitation de la Religion , & l'on verra bientôt sa foiblesse. Si les passions ont tant de force sur les hommes ordinaires , que ne peuvent elles pas sur les Rois , eux en qui elles sont irritées par tant de puissance ? Quel pouvoir le monde aura-t-il sur leur cœur ? se persuaderont ils qu'il n'est point pour eux d'autre gloire , d'autre grandeur que celle de l'État ; qu'ils ne doivent point vivre pour eux-mêmes ; qu'ils sont comme l'ame invisible de leur royaume , répandue dans tous les Sujets , pour veiller sur eux , les soulager , les défendre ? Que cette sorte d'existence universelle est glorieuse aux Souverains ! Les Grands sont bornés par leur rang , le simple Citoyen est renfermé dans ses murs , le Laboureur dans l'espace étroit de sa chaumiere , le Monarque est aux Grands , au Citoyen obscur ; il est dans la chaumiere du Laboureur. Le Trône n'est que le siege de sa Majesté ; toutes ses autres vertus sont répandues dans les différentes parties de son royaume ; il vit en quelque sorte avec tous. Foibles mortels qui vous méprenez sans cesse sur la véritable grandeur des Rois , élevez vos

regards & contemplez la grandeur d'un Prince avoué par le Ciel. Sa Religion eſt au pied des Autels, ſa magnificence au milieu des Grands, ſa juſtice dans le ſanctuaire des loix, ſa clémence dans les cachots, ſa bonté au ſein des Villes, ſa force dans les armées, ſa générosité dans les Campagnes & dans les Atteliers, ſa charité dans la Cabane du Pauvre; enfin il remplit tout. Image fidelle de la Divinité, il eſt pour ainſi dire, immenſe comme elle.

La Religion change en quelque ſorte la nature de ſon ame. Livré tout entier à ſes Sujets, ce n'eſt que pour lui ſeul qu'il n'exiſte point.

Hommes préſomptueux, qui vantez tant le pouvoir de la ſageſſe humaine, qu'êtes-vous pour prétendre que vous ſoumettrez les Rois à l'empire de votre parole? Dites-nous, avez-vous les mêmes armes que la Religion? Enverrez-vous des remords à ce Prince, s'il ne ſuit pas vos préceptes? la voix de la Raiſon que vous lui ferez entendre, étouffera-t-elle celle des paſſions? Pourrez-vous ouvrir ſous ſes pieds l'abîme? Vous lui demanderez de l'amour pour ſes Sujets: mais

ſi la Religion n'a point allumé ce feu célefte dans ſon ame, croyez-vous que la durée de ce ſentiment égalera celle de nos beſoins ?

Quand la Religon ne nous guide point, nous tenons plus aux plaiſirs qui nous attachent à nous-mêmes, qu'à ceux qui nous reproduiſent au dehors. Sans le frein qu'elle nous impoſe, nous quittons, ſi j'oſe le dire, ce point du cercle que la Nature nous a marqué, & nous nous portons au centre; en vain la Raiſon vient nous en arracher, nous y retombons par la force de l'intérêt. La raiſon eſt féconde en principes, les vertus naiſſent ſur-tout de la Religion; celles que la Nature ſuggere tiennent trop de la fragilité de l'argile dont nous ſommes paîtris. La Religion éleve l'homme au-deſſus des ténébres épaiſſes qui l'enveloppent, & qui obſcurciſſent ſon eſprit. Elle arrache ſon cœur aux objets ſenſibles; elle l'approche continuellement de la lumiere incréée, lui révéle la ſageſſe des Cieux: & du milieu de ce nouvel ordre où elle le tranſporte, elle lui montre que ſa véritable grandeur eſt d'être formé à l'image du Très-haut.

C'eſt dans ce moment que je me plais à contempler un Prince. Repréſentez-vous la Religion qui de ce lieu élevé fait briller ſon flambeau ſur le front de ce Souverain, lui montre la vanité, la méchanceté, l'injuſtice, enfin cette foule de paſſions qui inveſtiſſent les Trônes; qui lui fait voir les frivoles intrigues & les trames ſourdes des courtiſans, qui lui découvre comment les Princes s'abuſent, lorſqu'emportés par leurs penchants, ils prennent les ſuperfluités pour des beſoins, le reſſentiment pour la punition, la flatterie pour des reſpects, la délation pour le zele, le faſte pour la magnificence, la vanité pour la grandeur, l'ambition pour la gloire.

Si la Religion ne parle point aux Rois d'une maniere auſſi ſenſible, elle leur fait entendre ſon langage au fond de leur cœur; elle entretient dans leur ame ſa lumiere qui éclaire & dirige tous leurs pas. Ainſi, Peuples, approchez avec confiance, ce ne ſont point des courtiſans endurcis & trompeurs, qui entourent le Monarque: la Religion eſt à ſes côtés, c'eſt elle qui lui parle pour vous. Peuples, allez avec confiance vers les Miniſtres de ſes

volontés, ils écouteront vos plaintes : la Religion du Prince guidera leurs jugements. Allez avec confiance dans le Sanctuaire auguste des Loix ; le Prince religieux a établi des Magistrats dignes de lui, & il veille sur leurs arrêts. Allez avec confiance dans les Tribunaux établis au milieu de vos Cités & dans le fond des hameaux ; la piété du Prince a pourvu à tous les besoins ; tous ces Tribunaux imitent sa justice ; c'est lui-même partout, par-tout ce sont ses vertus.

Supposez au contraire que la Religion ne dirige point la conduite du Monarque ; il réglera sa justice sur ses passions, sa politique sur ses besoins ; alors non seulement ses Peuples, mais même les Empires étrangers seront la victime de son ambition ; car un Prince à qui la Religion ne commande point est dangereux pour tous les États. Qu'il soit guerrier, par exemple, quel frein donnerez-vous à son ardeur inquiette ? Avide de conquérir, oubliant qu'il est aussi touchant d'être aimé au dehors, que de son propre Peuple ; qu'un Roi est responsable de sa justice à toutes les Nations ; il ne s'occupera qu'à mon-

trer l'étendue de sa puissance, l'habileté de ses Généraux, l'audace de ses Soldats, les ressources de son pouvoir. Il saisira les moindres prétextes de guerre ; on ne le verra point s'avancer aux autels, prendre les poids du Sanctuaire ; le Très-haut repousseroit avec horreur cet homme de sang & de carnage ; il ne pesera sa cause que dans le conseil de Ministres complaisants ; la balance sera tenue par l'ambition, & l'adulation y mettra les poids.

Le Monarque armera son bras, paroîtra à la tête de ses armées ; il trompera par ses discours artificieux, ces généreux Soldats qui comme le reste des Peuples, ne sçavent appercevoir sur le front des Rois, que majesté, gloire, puissance, vérité & justice : cependant ce Monarque est forcé de faire retentir à l'oreille de ses guerriers le nom du Très-haut ; car il est une sorte d'hypocrisie d'état & de politique que les Rois les moins religieux sont contraints d'emprunter. A ce nom formidable le Soldat vole à la mort ; il croit combattre pour le Ciel, & il ne combat que pour un homme, pour son Prince insulté, & c'est celui-ci qui fait

fait l'insulte. Aveugle dans son obéissance, ce brave croit qu'avec son fer il immole des victimes à l'État ; & l'infortuné ne commet que des meurtres. Des flots de sang ont coulé, des monceaux de cadavres couvrent la Terre, l'ennemi traîne l'effroi de la mort sur ses frontieres, nos Soldats apportent les marques de leurs blessures dans leurs chaumieres ; mille veuves désolées versent des larmes aux pieds des autels ; ces hommes, les fléaux des armées, pour qui la mort moissonne dans le sang, vont engloutir dans le sein des voluptés nos trésors, le Monarque rapporte sa gloire dans son Palais. Novateurs habiles ! donnez, la Terre vous en conjure, un frein à ce Roi conquérant qui ne connoît point le doux langage de la Religion.

Et quelles vertus attendez-vous d'un Souverain qui a endurci son cœur de la sorte, qui dans un crime a commis mille autres crimes, & contre lequel tant de sang crie vengeance ?

Tout change sous un Prince vertueux ; sa politique, c'est la morale même de la Religion. Ses Sujets sont ses enfants, les Peuples étrangers, ses freres. La justice brille

autour de ſon Trône, dans toute l'étendue de ſon Royaume ; elle éclate même dans toute la Terre. Les principes qui le gouvernent ſont immuables. Ils ſont fondés ſur la vérité. Auſſi le gouvernement d'un Prince religieux eſt juſte, ſtable & permanent.

Les penſées de l'homme changent ſans ceſſe, celles de la Religion ne changent point. Les maximes de l'homme varient ſelon les temps, les lieux, les circonſtances ; la Religion ne connoît point ces exceptions. Le temps ne paſſe point pour elle, elle eſt immuable comme le Dieu qui l'a donnée à la Terre. Fidele à l'écouter dès le commencement de ſon regne, à l'appeller au fond de ſon cœur, un Prince vertueux entre dans la voie qu'elle lui marque, la ſuit & ne la quitte point : & comment abandonneroit-il la Religion dans un temps où le calme des paſſions la lui laiſſe voir ſi aimable ? Les Sujets n'attendront point avec inquiétude, comment ils ſeront gouvernés. Ce nom formidable de politique des Cours ne les allarme point ; ces reſſorts ſecrets cachés, dit-on, ſi ſoigneuſement dans les cabinets des Princes, ne retracent point des idées

funeſtes. Chaque Sujet ſe rappelle les maximes que le Ciel enſeigne aux Rois comme aux autres hommes, il ouvre le volume précieux qui les renferme, & ſe dit à lui-même. Voilà le Code de nos Rois : voilà le Livre du gouvernement de l'État. (*a*)

La Religion touchée des vertus naiſſantes du Prince ſemble faire à ſon égard ce que le Grand-Prêtre obſervoit dans la Loi ancienne. Elle lui remet le volume ſaint, & lui dit : La Nation a cette confiance, que toute votre vie ſera une image fidelle des vertus qui y ſont enſeignées, & que vous marcherez devant le Très-haut.

Telle eſt en effet la deſtinée ordinaire des Souverains. Leur enfance n'eſt qu'un exercice continuel des vertus de la Religion. Bien différent du reſte des hommes pour qui ce moment a tant d'écœuils, à qui ce premier âge ouvre ſi ſouvent la route de la licence, de la corruption, & quel-

(*a*) On ſait que Boſſuet compoſa par ordre de Louis XIV, un Ouvrage intitulé : *Politique tirée des paroles de l'Ecriture Sainte.*

quefois de l'impiété : tout rappelle la vérité sainte à un jeune Prince ; le caractere grave & noble des Maîtres qui l'environnent, ces surveillants dont les yeux comme la voix lui parlent sans cesse de la Religion, cette suite d'exercices sérieux & pieux, le vice offert sous le regard le plus odieux, & écarté avec un soin extrême ; enfin ces divertissements marqués toujours par la décence & par la dignité, tout la lui montre ; aussi lui même est-il un spectacle d'admiration pour les Sujets ; des Princes enfants sont des Joas : & que les Nations sont heureuses, lorsqu'ils continuent à marcher dans la voie où ils sont entrés ! Il est sans doute un âge où les passions bouillantes agitent leur ame ; mais alors la Religion veille davantage sur les Princes dociles à son inspiration. Si elle a guidé leurs pas dans l'enfance, elle leur prête un appui encore plus fort, lorsqu'ils entrent dans cet âge fécond en périls & en tempêtes. Elle écarte ces corrupteurs qui arrachent le Souverain aux affaires par l'amorce des plaisirs. Elle étouffe la voix que font entendre les passions au fond de son cœur ; elle ferme les oreilles du Prince à celles qu'on lui suggere ; leurs efforts viennent se briser

à ses pieds. Revêtu d'un triple airain, son cœur est inaccessible à tous les traits. Armé par la Religion, se confiant en elle seule, se défiant toujours de lui-même, il est à l'abri de la séduction.

Prince aimable, noble rejetton de tant de Rois! destiné à tenir un jour le Sceptre, vous reconnoîtrez qu'après que la Religion a entouré votre berceau & l'a défendu, qu'elle a écarté d'auprès de vous les périls de l'enfance; qu'elle a essayé en quelque sorte sur votre front le diadême, il est juste que vous la fassiez régner, que vous partagiez votre gloire avec elle, ou plutôt que vous ne connoissiez point d'autre splendeur que celle qu'elle répand sur la vie des grands Rois. Le Très-haut sera votre appui; entre les plaisirs, les adulateurs, les passions, la raison, la vertu, la Religion; invité, sollicité, pressé par celles-ci; combattu, ébranlé par les premieres, vous invoquerez le Dieu qui vous a tendu la main dès le premier pas dans la carriere, le Dieu de vos peres, le Dieu de tant de Rois.

» Etre éternel! lui crierez-vous, vous qui du haut du Ciel, vous jouez des vaines pensées

des hommes préſomptueux & ſuperbes, qui voyez les Trônes de la Terre portés ſur des tourbillons de pouſſiere toujours prets à s'engloutir, à s'anéantir devant vous : vous pour qui le plus long regne n'eſt pas un inſtant, vous voyez les dangers qui m'environnent & me preſſent de toutes parts. Dieu de Joas! veillez ſur moi, & que je ſois plus fidele que lui. Voici le moment qui va décider de la deſtinée de mes Peuples. Enchaînez à mes pieds les paſſions importunes qui m'aſſiégent; la honte d'un Roi n'eſt point d'avoir des ennemis, mais de ne point les vaincre. Éclairez toujours mon Trône de la lumiere de la Religion que vous avez daigné placer à côté de moi pour être mon guide. Que je ne m'écarte jamais de la ſageſſe & de la vérité. Tirez pour moi de votre ſein ces ſecours puiſſants qui promettent toujours des victoires; communiquez à mon ame une émanation inviſible de votre ſainteté infinie qui me conſacre aujourd'hui pour le Roi de votre amour; mettez en moi votre complaiſance : que les hommes vertueux faſſent l'ornement & les délices de ma Cour; qu'ils entourent mon

Trône ; que leur gloire m'éclaire & brille sur mon front , comme l'éclat du jour sur une fleur que le Soleil vient de faire éclore ; que mon Palais soit un lieu où votre sagesse repose avec complaisance. Si vous permettez que les flatteurs habitent auprès des Rois , accordez-moi les moyens de les distinguer de mes Sujets véritables. Si je dois un jour vous être infidele , ouvrez , ouvrez sous mes pieds la tombe de mes peres ; je cesserai d'être digne du Sceptre & de la vie , lorsque je cesserai d'être Roi selon votre cœur , & pour le bien de mes Peuples. Etre Eternel ! qui distribuez les couronnes , faites-moi régner par votre puissance , je vous en payerai le prix avec des vertus. »

Un Prince parvenu à ce terme sous la conduite de la Religion , fait le bonheur de son État : guidé par elle , il profite de la force de l'âge pour renouveller les ressorts du gouvernement , ou plutôt pour leur donner leur vigueur premiere & leur ancien éclat. Il fixe son attention sur le Code des Loix , fait rédiger celles qui embrassant trop d'objets , rendent la discussion des causes lente & em-

baraſſée. Il peſe de nouveau la juſtice des Loix qui décernent la mort. Comme il nomme des Surveillants pour ſes armées, il déſigne des Magiſtrats integres, qui parcourant toutes les Provinces, lui rendent compte de la police des Villes, de celle des Tribunaux, des abus, des prévarications; ainſi le Prince moiſſonne des vertus & de la gloire pour ſa vieilleſſe. Il commande que les Écoles, les Atteliers, les Hôpitaux ſoient viſités. Lui-même il ſe dérobe quelquefois à ce tourbillon de plaiſirs, à cette magnificence qui environne ſon Palais; & ſemblant s'égarer dans ce hameau où le regard du courtiſan ne peut plus l'appercevoir, il fixe ſes yeux ſur ces cabanes qui l'environnent; il interroge le vieillard qui s'offre devant ſes pas, & dont les lévres n'ont jamais connu que la vérité. Il encourage par ſes récompenſes les Sciences & les Arts pour arracher du ſein des Villes l'oiſiveté. Préſent dans toutes les parties de ſon Royaume, comme la Divinité, ſans que l'on apperçoive qu'on eſt ſous ſes regards, il va ſurprendre par ſes bienfaits ce Citoyen généreux, éminent par ſes vertus &

par ses talents, le modele du canton, & qui sans nom, sans protecteur, sans appui, ne connoît que ses vertus mêmes pour récompense. Tel est un Roi gouverné par la Religion.

S'il a régné longtemps par ces maximes, il est rare qu'il quitte la voie de la vérité. La Religion continue facilement un ouvrage qu'elle a commencé & conduit pendant une longue suite d'années; peut-être est-il moins difficile pour un Roi que pour un autre homme de persévérer dans le bien. La Religion a formé ses premieres inclinations, elle a rompu l'effort de ses passions dès leur naissance; elle a établi autour de lui des Ministres éclairés, un conseil sage & integre; on ne voit à sa Cour que des Courtisans vertueux, un sexe qui a tourné toute la noblesse de ses sentiments & tous ses charmes du côté de la pudeur & de la retenue. Les Pontifes qui l'entourent frayent, continuellement devant lui la route de la vertu & de la Religion; l'ouvrage est consommé. Le cours des affaires a pris une direction forte qui ne peut plus changer. En effet les actions de l'homme privé ne sont qu'au dedans de lui-même; celles d'un Roi sont hors de lui, répandues dans tout son

Royaume. Pour revenir ſur ſes pas, pour changer, il faudroit en quelque ſorte qu'il changeât l'État. Si quelques paſſions l'aſſiégent encore au dedans de lui-même, mille vertus le défendent au dehors. Tout lui retrace ſes vertus ; de ſages Magiſtrats établis dans les Tribunaux, d'habiles Généraux à la tête de ſes armées, enfin autour de lui des Miniſtres déſintéreſſés & integres ; c'eſt par-tout le Prince religieux, un ſage, un pere, un chrétien, un Roi accompli. Sa Religion, ſa gloire, ſon intérêt, l'habitude, tout l'enchaîne à Dieu & à l'État. Heureux les Peuples à qui la Religion forme de bonne heure des Souverains !

Si la Religion n'a pas jetté en lui de profondes racines, ſi ſon enfance a été livrée à des hommes foibles, à des hommes qui n'ont qu'un maſque de vertu, ils lui diſſimulent tous ſes devoirs, & le préparent à être le jouet de toutes les paſſions. Des Courtiſans l'attendront au ſortir de l'enfance, & préſenteront à ſon cœur avide les vices les plus agréables. Ces infortunés Sujets que la Religion rapproche des Rois, comme des freres ou plutôt comme de véritables enfants, ils

les lui montreront à une diſtance infinie. Cet homme ruſtique, lui dira-t-on avec des diſcours enveloppés qui le tromperont, laboure ſon champ pour vous payer des ſubſides ; cette femme dans le fond des hameaux donne le jour à une nombreuſe poſtérité pour vous fournir des Soldats. Qu'importe que ces bras robuſtes ſoient l'appui de ſa vieilleſſe, ils ſont un don que vous fait la Nature pour aggrandir vos domaines, étendre votre puiſſance & la terreur de votre nom. Le tréſor de l'État eſt comme une mer où viennent ſe rendre toutes les richeſſes ; ce n'eſt point une ſource qui doive ſe répandre enſuite ſur la Nation. Quelles leçons funeſtes !

Le Prince ne regne plus que pour lui ſeul ; il ſait que ſes Sujets ſont à lui, mais il ignore qu'il eſt encore plus à ſes Sujets. Il ne demande compte aux Miniſtres de ſes volontés que de la partie d'adminiſtration qui intéreſſe ſa gloire, ou plutôt ſon ambition & ſa vanité, & jamais de celle qui regarde le bonheur de ſes Peuples. Il écarte d'auprès de lui tout ce qui lui retrace des idées de juſtice, & l'image

d'une Religion qui lui eſt importune. La carriere de ce Prince eſt un abîme qui ſe creuſe de plus en plus ; il s'y enfonce ſans ceſſe ; la vertu ne parle plus au fond de ſon cœur que par des remords qui le déchirent, mais qui ne le changent pas ; les paroles que le Très-haut toujours miſéricordieux lui fait annoncer par la bouche de ſes Miniſtres, ne connoiſſent plus la route de ſon cœur. Ce ſont des traits lancés contre un rocher. Le Ciel lui commandoit d'être pacifique, & il ne cherche qu'à conquérir ; de ſe montrer le pere de ſes Peuples, & il les gouverne en maître abſolu ; de faire préſider à ſes choix la Raiſon & la Religion, & ſes paſſions toutes ſeules éliſent les Magiſtrats, les Guerriers & tous les Chefs d'adminiſtration.

Un Prince irréligieux eſt donc une calamité publique. L'infidélité d'un homme ordinaire ne nuit qu'à lui ſeul, ou tout au plus à quelques hommes obſcurs comme lui & qui l'environnent ; dans un Monarque tout ce qui eſt en lui participe à ſon autorité ſouveraine, ſes vertus & ſes vices ſont Roi comme lui.

Telle eſt la confuſion qui regne dans un

Empire où le Prince ne gouverne point par l'inſpiration de la Religion; mais celui qui eſt docile à ſa voix rend toujours ſes Peuples plus heureux. La douceur des vertus chrétiennes amollit cette inſenſibilité, cette fierté dure qui accompagne preſque toujours le caractere des Grands; elle rend un Monarque humain, populaire, compâtiſſant. Tout le rappelle à cette égalité précieuſe de la Religion, comme adorateur du même Dieu que ſes Sujets, & participant aux mêmes myſtères, égalité qui rend le gouvernement bien plus paternel. Ces fonts ſacrés où le Monarque a été porté comme le moindre des Sujets, ce même caractere imprimé ſur le front, ce même Temple, ce même banquet, ce même autel, ce même anéantiſſement devant l'Etre éternel, tout le rapproche de ſon Peuple, tout lui apprend à temperer la majeſté du Trône.

La clémence eſt dans ſes traits, le pardon ſur ſes lévres, la douceur dans ſes paroles. Prompt à oublier les inſultes, il briſe le trait qui a bleſſé ſon cœur. A l'imitation du Tout-puiſſant, il dit à ſes Miniſtres : » Pardonnez,

non pas ſeulement une fois, mais tant que le repentir accompagnera la faute, & que l'État ne ſouffrira point des actes de ma clémence. Sur-tout que ce ne ſoit jamais ma vengeance que vous exerciez. »

Les tréſors de l'État ſont dans ſa main comme ceux de la Religion dans les mains des ſaints Miniſtres, toujours prêts pour ſatisfaire aux beſoins, toujours promettants de nouvelles graces.

Un pareil Prince offre un ſpectacle intéreſſant. Le Chriſtianiſme a fait paſſer dans ſon ame cette Philoſophie touchante & ſublime qui eſt la baſe de la Religion.

Si le Prince a été fidele à la Religion, ſi ſes vertus ont fait la félicité de l'État pendant les beaux jours de ſa vie, il continuera & achevera ſa carriere avec la même gloire. Nous avons vu la ſtabilité de ſon regne depuis ſon adoleſcence juſqu'au moment où il entre enfin dans la vieilleſſe. Les vertus ſe ſont accumulées dans ſon ame; il va les dépoſer dans le ſein d'une poſtérité nombreuſe, qui imitera ſes exemples & perpétuera ſes leçons; il laiſſera ſes vertus ſur la Terre, &

emportera avec lui ſa gloire & les larmes de ſes Peuples.

Ne précipitons point ſes pas vers le tombeau; contemplons ces derniers inſtants de ſon gouvernement. Le caractere vénérable de ſes loix fait la ſplendeur & la ſureté de ſon Royaume. Le bien eſt devenu un beſoin, & la conſtitution même de ſa Monarchie. Plus il voit le terme de ſa carriere, & plus ſon ardeur ſe réveille, ſe ranime pour remonter les reſſorts de l'État, & le renouveller dans toutes les vertus qu'il fait régner avec lui. Le Courtiſan n'oſe plus tendre de piéges à ſon cœur, ce Roi les connoît tous; la diſſimulation n'eſt plus un moyen de le tromper, ou plutôt le Courtiſan laſſé de feindre & de ne paroître que vertueux, eſt devenu vertueux lui-même, entraîné par le pouvoir de l'exemple & de l'autorité.

Le gouvernement ne tient rien de la foibleſſe de ce Roi vieillard; la vertu le ſoutient dans ſes derniers inſtants: car le Ciel traite avec la même clémence l'enfance & la vieilleſſe des hommes, il protége & ſoutient l'impuiſſance de ces deux âges. Il doit même da-

vantage à celle-ci, la récompense des anciennes vertus. Un Empire est heureux sous un pareil Prince. Aucune agitation soudaine, aucune vicissitude, aucune innovation ne trouble l'ordre, tout est stable, grave & sérieux. Toutes les passions sont éteintes, aucune n'entre dans l'administration. L'État est gouverné comme l'Univers par son Auteur. Le Prince est en quelque sorte mort pour lui-même; il ne vit que dans ses Sujets, par les loix qu'il leur a données.

Ajoutez à ces avantages cette longue possession de crédit & de considération chez les Nations étrangeres. C'est le Patriarche des Rois; il commande par ses cheveux blancs hors de son État, comme au milieu de son Peuple par ses vertus paternelles. La déférence à ses desirs est d'autant plus entiere, qu'elle est libre & pleine de gloire. Ce n'est plus par la force qu'il intimide, qu'il obtient les respects & les égards des autres Rois; sa main tremblante ne peut plus soutenir l'épée; ses conseils ne reçoivent plus cette impression soudaine & dangereuse d'une ame bouillante qui rompt dans un instant des traités & des

alliances,

alliances, répand la confusion & le trouble chez les Nations. Il commande par l'autorité d'un vieillard, & d'un vieillard Roi.

Le coucher de cet Aftre fera auffi bienfaisant que l'a été le moment le plus brillant de fa carriere, lorfqu'il couvroit tout l'horifon de fon feu; fes derniers regards fur le monde feront des regards vivifiants. Tranfportez-vous à ce dernier moment où ce vieillard entouré des Grands de fon État, environné de ce fombre cortege qui annonce un Roi près de fuccomber à la mort, appelle auprès de lui fes jeunes enfants. Entendez fes dernières paroles, elles laifferont l'impreffion la plus profonde. La feule tradition de fes vertus & de fes maximes gouvernera longtemps l'État après lui. Ses volontés marquées du fceau de la Religion, feront un dépôt précieux où le nouveau Monarque puifera le bonheur de fes Sujets. Ce nouveau Juda en recevant le fceptre des mains de fon pere, lui fera ferment de refter fidele au Dieu de fes aïeux; & s'il oublie quelque temps fa promeffe, l'image de ce pere, toujours vivante dans fon ame, la lui rappellera.

Le triomphe de la Religion ne ſeroit point entier, ſi le Prince qu'elle fait régner avec juſtice, & dont elle rend le gouvernement ſtable & permanent, n'obtenoit encore les honneurs, les éloges & l'admiration de la Terre. Nous oſons le dire ſans craindre la cenſure des hommes profanes, les Nations quels que ſoient les principes, & l'eſprit qui les dirigent, accordent une haute eſtime aux Princes Religieux.

Dans les ſiecles de ténebres on n'eſtimoit gueres dans la Religion que les pratiques. On étoit grand à meſure qu'on ſavoit plier davantage ſa tête ſous le joug de la ſuperſtition. Les Nations modernes en s'éclairant, ont été plus judicieuſes & plus juſtes. En attaquant même le Chriſtianiſme, on a admiré ſon eſprit; en contemplant de plus près ſes maximes, on a été ravi, entraîné: plus on les a pénétrées, plus on les a trouvées ſublimes; l'économie de la Religion a retracé l'image de ces édifices ſimples & majeſtueux, qui chaque fois qu'on les conſidere, laiſſent toujours appercevoir des beautés nouvelles. Jéſus-Chriſt contemplé à côté du fils de Sophronie a paru

grand, & plus grand que ce Philosophe; je ne dis point assez, Socrate est toujours resté au rang des hommes, le fils de Marie a paru un Dieu. La morale chrétienne fait des hommes accomplis; & si elle éleve si fort les plus obscurs de ses disciples, à quel degré ne doit-elle pas porter la vertu d'un Roi? Elle lui ouvre mille routes pour accumuler sur son regne, la prospérité & la gloire; & si elle brille dans son administration, qui lui refusera l'estime? Admirera-t-on davantage un Monarque dont la morale n'a pour appui que des systêmes incertains & flottants, qui suivent la révolution des opinions, & qui peuvent être détruits en un instant, comme un instant les a fait naître? Je veux que l'homme prévenu refuse extérieurement son suffrage à un Prince religieux; qu'il nous dise s'il ne préfere point son empire à tout autre gouvernement: il l'avouera sans peine. Ce qu'il préfere n'est donc point ce qu'il admire le plus: quelle contradiction!

Il craint l'abus des vertus chrétiennes. Avouons qu'elles peuvent être mêlées avec des défauts dans des hommes à qui la Religion

n'eſt point bien connue. Toutefois ne vaut-il pas mieux des abus avec des vertus dont les principes ſont inébranlables, que des vertus plus éclatantes peut-être, mais dont l'homme bâtit ou renverſe à ſon gré les fondements? On dit que la Nature a marqué la différence entre le juſte & l'injuſte, mais l'homme qui ne ſent point cette vérité, ſur-tout un Monarque, ſous le poids de quelle autorité le ferez-vous plier?

Un eſprit raiſonnable & juſte ne peut donc refuſer ſon admiration au regne d'un Prince religieux. Au reſte pourquoi venger une vérité qui brille par tant de traits de lumiere. Oſerons-nous ôter du front des Rois, méconnoître une gloire que des Barbares, que des Païens y ont apperçue? Vous vous rappellez ce Prince chargé de fers, que les ſuperbes Sarrazins admirerent, tandis que ſon diadême tombé dans la pouſſiere, foulé ſous leurs pieds n'avoit plus d'éclat. Vous vous ſouvenez de cet aſſaſſin des Rois, qui frappé dans le fond de ſes rochers du bruit de la ſainteté de ce Monarque, avoit envoyé ſes meurtriers ſe proſterner devant lui & rompre à ſes pieds leurs poignards.

Et comment les Rois obtiennent-ils la gloire ? par la juſtice : quel Prince plus équitable qu'un Prince chrétien ! par la douceur : la religion déteſte les perſécuteurs & les fanatiques. Le Chrétien attire en tendant la main ; ſes armes, ce ſont ſes vertus : *il ne briſe point le roſeau fracaſſé, & n'éteint point le lin qui fume*. Rempli des images de la Religion, le Prince forme ſur elle ſon caractere, & regle ſur ſes maximes, tous ſes deſſeins. Ce nom de pere tant de fois répété dans les ſaints Livres, il ſe l'applique à lui-même, en s'efforçant de le mériter : ce chef de famille qui jette d'une main prodigue la ſemence dans le champ, eſt ſon modele : comme lui il répand les tréſors ; il fait les délices de ſes Peuples : comment l'admiration ne ſuivroit-elle pas la tendreſſe & l'amour ?

La Religion me force à mettre ſous les yeux d'autres triomphes. Le Prince que l'illuſtre Archevêque de Cambrai avoit élevé dans les douces maximes de l'Evangile, eſt encore l'objet de nos regrets. Un autre Prince qui ne monta ſur le Trône que pour apprendre à la Terre comment en deſcendent

les Grands Rois, & qui rendit si heureuse une de nos Provinces, a rempli toute l'Europe de l'éclat de ses vertus paternelles. *

Nos larmes qui coulent encore, & celles de l'Europe rappellent un objet plus cher. Le Ciel dans sa clémence, avoit donné un Prince à la Terre ; la Religion avoit mis en lui toute sa complaisance : glorieuse d'avoir consommé son ouvrage dans un court espace d'années, elle s'est hâtée de moissonner de si beaux jours. Un deuil universel a couvert les Royaumes ; les jalousies les plus profondes & les plus invétérées ont cédé à la gloire de son nom & à ses vertus. Quel autre Prince dans aucun siecle, a jamais obtenu les mêmes éloges ? Peut-être ignoroit-on encore que la Religion pût former des héros aussi accomplis.

Hommes profanes qui refusez des éloges à de tels Princes, offrez-vous de les mieux instruire ? demandez-vous qu'ils quittent pour vous l'École du Christianisme ? Eh bien, la Religion vous les abandonne, elle ferme ses trésors. Bannie par vous de la Terre, elle va remonter dans les

* *Stanislas.*

Cieux pour n'en plus defcendre. Vos Princes feront livrés à vos vertus impuiffantes. Fatigués peut-être un jour de leurs injuftices, des maux que vous cauferont leurs paffions, vous implorerez le fecours du Très-haut, il ne vous exaucera point. » Vous avez, vous dira-t-il, vos terreurs, vos menaces, allez les étaler aux yeux des Rois, & les intimider : allez, montez dans ces Tribunes facrées où je faifois autrefois retentir la voix de mes Miniftres ; faites gronder & fortir le tonnerre de cette nuée où ma gloire ne repofe plus. »

Dangereux réformateurs, quelle autre garde vigilante tiendrez-vous devant les Trônes pour veiller au bonheur des Peuples, fi vous en écartez cette Religion fainte qui fixe les Rois avec un regard févere, & qui de fon doigt immobile leur montre au-delà du temps l'Éternité ? Quel fceau mettrez-vous fur leurs jugements, fi vous en arrachez celui de la Religion qui y repofe avec tant d'autorité & de fureté depuis tant de fiecles ? Si vous profanez dans nos Temples cette gloire de Dieu qui les remplit, & que les Rois comme le refte des hommes y révérent avec un faint effroi,

croyez-vous qu'il ſera en votre pouvoir d'y faire deſcendre une nouvelle gloire ? Enfin ſi vous enlevez du fond des cœurs le don le plus précieux du Ciel, comment remplirez-vous ce vuide immenſe ?

Illuſtre Rejetton de tant de Rois, aucune paſſion, aucun ſyſtême n'avoit pu ébranler cette Religion dans votre Auguſte Pere ; ſon ame en étoit tellement pénétrée & remplie, qu'elle avoit continuellement beſoin de s'épancher & de ſe répandre au dehors : alors on croyoit voir le ſanctuaire même de la Divinité s'ouvrir. S'il vous appelloit auprès de lui, il vous parloit ſans ceſſe de Dieu, de ſa Religion, & vous la montroit avec les traits les plus aimables. Quelles leçons ſublimes il vous donnoit ! Il n'eſt plus, mais ſon cœur veille toujours à vos côtés.

Lorſque le vaillant Clovis poſa le Trône des François, la Religion ſortit des mêmes fondements, & s'éleva pleine de gloire. Vous reſpecterez une origine ſi antique & ſi ſacrée, & ces autels où nos ancêtres ont juré la foi à nos Souverains. Il ne ſuffiroit pas que la Religion fût dans votre cœur, vous la ferez

pratiquer & aimer à la Nation ; le Ciel vous ſournira tous les moyens néceſſaires pour la maintenir dans votre Royaume. Vous aſſurerez ainſi votre bonheur & le nôtre.

L'organe de la Religion des Rois auprès des Peuples, ce ſont les ſaints Miniſtres ; leur rapport avec l'ordre public eſt auſſi intime que la Religion eſt étroitement liée à la conſtitution des États ; c'eſt l'objet le plus ſérieux de l'attention d'un Monarque, & c'eſt ici le lieu de traiter une matiere auſſi importante.

DE LA RELIGION DANS LES SAINTS MINISTRES.

DES PONTIFES.

SI je m'arrête ici à montrer l'influence de la Religion des Pontifes ſur les mœurs publiques, c'eſt moins pour offrir le tableau de leurs devoirs, que pour embraſſer toutes les parties du plan de cet Ouvrage, & ne négliger aucun des objets qu'il comprend. J'enviſage la Religion dans ce premier ordre, comme faiſant une partie eſſentielle de l'économie publique. Qu'on n'imagine pas cependant que je la ſépare des principes in-

térieurs & fondamentaux fur lefquels elle eft établie ; fi elle n'avoit pas ce premier appui, elle ne pourroit être une partie de l'ordre. Tout ce qui n'a pas ce fondement s'écroule & périt.

Les Pontifes dans la Société publique ont deux principaux rapports, l'un avec le Souverain, l'autre avec les Peuples. Le lien qui les attache au Souverain eft un lien d'obéiffance comme Sujets, d'autorité comme Miniftres de Dieu. Sur le premier rapport eft fondé le bien que les Pontifes procurent à l'État. Ils exécutent les ordres fuprêmes du Monarque auprès des Peuples : ils font révérer fon pouvoir, & le diadême qui orne fon front : ils font aimer fon fang, intéreffent les Sujets pour fes vertus, font refpecter en lui l'image du Très-haut, & l'onction qu'il a reçue. C'eft dans leur bouche que les ordres de rigueur font toujours interprétés par la juftice : la facilité du pardon eft expliquée par la clémence. Les charges les plus onéreufes, ils les préfentent comme des befoins publics, le joug de l'autorité comme néceffaire & aimable : enfin ils ne féparent

jamais le Monarque & la Religion : alors l'autorité & l'exemple des Pontifes entraînent les Peuples ; alors ils établissent le pouvoir du Monarque sur des fondements inébranlables. Ils montrent son Trône s'élevant comme du milieu du Sanctuaire, reposant sur les mêmes fondements que l'autel : car outre que la puissance souveraine découle éminemment de Dieu, l'onction du front des Rois les associe en quelque maniere au Sacerdoce.

Les Pontifes rendent aussi le nom du Souverain respectable, parce que leur conduite honore son choix ; qu'ils impriment à la portion de puissance qu'il leur confie, cette douceur & cette bonté qui caractérisent la puissance d'en-haut ; que l'exercice du pouvoir dans leurs mains sacrées n'a rien de l'homme ; qu'à la tête du précieux troupeau qu'ils gouvernent, & des Provinces ou ils exercent une autorité sainte, ils montrent ce vif intérêt, cette tendre charité : sentiment si noble, si touchant, si digne de la qualité de peres, de Pasteurs, de défenseurs, de consolateurs des Peuples ! ainsi ils remplissent dans toute

l'étendue, le devoir de premiers Sujets du Monarque ; car ils ſont par l'éminente prérogative de leur caractere le modele, la regle & la loi des autres Sujets.

Les Pontifes ont avec le Monarque un autre rapport plus glorieux ; auſſi leur impoſe-t-il un fardeau plus redoutable. C'eſt à eux que le Très-haut a dit, » Prophetes & Pontifes, allez vers les Rois & enſeignez-leur mes volontés. Que les portes de leur Palais s'ouvrent devant vous. » La Religion ſeule eſt un lien ſuffiſant pour attacher les Rois à leurs Peuples, & la main des Pontifes tient & ſerre ce lien. Placés entre le Monarque & les Sujets, ils temperent l'éclat du diadême dont la gloire opprimeroit la multitude ; ils portent juſqu'aux pieds du Souverain tous les vœux, tous les ſoupirs ; ils lui expoſent les beſoins publics, lui révelent l'état des Provinces, des Villes qu'ils gouvernent, & des moindres Hameaux ; c'eſt un beau ſpectacle que cet ordre établi par la Providence : le malheureux verſe ſes peines dans le ſein de ſon Paſteur, celui-ci dans le ſein de l'Évêque, l'Évêque dans le ſein du Miniſtre chargé de cette

partie du Gouvernement, le Miniſtre enfin dans le cœur du Monarque.

La confiance du Prince dans les Pontifes eſt d'autant plus intime, que la vérité a ſur leurs levres un caractere ſacré & tout divin; que leur cœur eſt comme un ſanctuaire ſecret où repoſent des vérités importantes que d'autres organes ne peuvent porter juſqu'à lui. Les Peuples réverent dans les autres Miniſtres établis par le Prince, des Chefs dignes de tous leurs reſpects, & de la plus profonde obéiſſance : mais le caractère de leur pouvoir n'eſt point de s'étendre & de pénétrer juſqu'au fond des cœurs. Les Sujets offrent les tributs à leurs pieds, mais leurs ſoupirs, mais leurs larmes ſont pour leurs Paſteurs. C'eſt au Pontife que cette illuſtre veuve, cette noble infortunée vient révéler ſes douleurs ameres, en le conjurant d'obtenir du Monarque qu'il daigne lui accorder quelque ſoulagement, prendre en pitié ſes tendres enfans, diminuer le poids de ſes charges, hélas! peut-être réprimer les excès de ce fils indigne du ſang des plus reſpectables aïeux.

Dans le ſein de ce Pontife ſont dépoſés

les ſecrets que ce Chef de famille n'oſe découvrir à ſes proches, à ſes enfants, à ſon épouſe; ces chagrins impénétrables pour ſes amis les plus intimes, pour ſes Concitoyens, pour ſa Patrie, pour toute la Terre, ce Pontife ſeul & le Ciel les connoiſſent. Cette honte courageuſe d'un généreux & vaillant Militaire dénué de ſecours, ſe dévoile toute entiere à ſon cœur: & ce zélé Pontife va à ſon tour l'expoſer aux Miniſtres de l'État. C'eſt donc par les ſaints Paſteurs, qu'un Roi eſt véritablement le Pere de ſon Peuple; c'eſt par eux que ſes entrailles reçoivent la plus vive & la plus tendre émotion.

N'écoutant que leur charité, ces Pontifes font des repréſentations au Prince: ils le ſupplient, le conjurent de modérer les charges publiques; & le Prince docile à leur voix, ſe relâche des impôts onéreux, diminue ceux qu'il eſt forcé d'exiger; ſur-tout il étouffe des idées d'ambition, d'aggrandiſſement, de conquête qui demanderoient de plus forts ſubſides. Ainſi il eſt en même temps pere, Roi & protecteur de ſes Sujets.

La force des diſcours des Pontifes auprès du Monarque ſurpaſſe celle des Miniſtres de

la parole ſainte. Là c'eſt la plenitude de l'autorité & de la puiſſance, une liberté noble ; ici un zele retenu ſans ceſſe par la crainte d'aigrir les ſecrets ſentiments de celui qui écoute. Les Orateurs ſacrés ne parlent au Souverain que devant une nombreuſe aſſemblée ; redoutant d'affoiblir aux yeux de la multitude la majeſté ſouveraine, ils accompagnent leurs diſcours d'une extrême circonſpection ; placés dans la tribune ſacrée, comme le ſaint Légiſlateur ſur le ſommet de la montagne, ils ſont enveloppés d'un épais nuage qui obſcurcit leur gloire, & laiſſe des ténebres entre l'Envoyé de la parole & ceux qu'il inſtruit. Mais les Pontifes introduits dans le lieu le plus caché de l'habitation du Monarque, admis à ſon intimité, ſeuls avec lui, lui parlent à découvert, verſent immédiatement dans ſon cœur leurs ſoupirs, leurs joies ou leurs douleurs. Ils éclairent ſes jugements, raſſurent ou effrayent ſon ame.

Leurs mœurs ſimples & graves, leur caractere ſérieux & vrai, leur ſeule préſence, tout eſt un avertiſſement & une leçon éloquente

pour le Monarque (*a*). Il ſemble que les objets qui doivent continuellement l'occuper, ſoient marqués ſur leur front. Sur celui du Grand-Prêtre, on liſoit le nom du Très-haut, & ſur ſon cœur celui des Tribus. Un Souverain a-t-il beſoin de ſe rappeller d'autres penſées : le Ciel & ſon Peuple ?

Convaincus de l'importance, de la néceſſité, & des droits de leur miniſtere, les Pontifes ne ſont jamais oiſifs. Ils veillent comme la ſentinelle de Juda ; ils ne ſouffrent point que des hommes méchants, verſant le poiſon dans des coupes enchantées, le préſentent au Prince. Ils repouſſent du Trône les ſcandales de l'irreligion ; car ſes traits acquérant ici plus de force, vont frapper enſuite plus ſurement les cœurs des Sujets. Si ces traits funeſtes ſe ſont arrêtés & enfoncés dans l'ame du Monarque, ils

(*a*) Louis XIV en voyant Boſſuet ſe promener dans le Parc de Verſailles, étoit frappé de la gravité de ce Prélat, & de ſon extérieur modeſte. *Cette grande calotte de l'Evêque de Meaux*, diſoit ce Prince, *m'inſpire du reſpect.*
(Anecdote particuliere de la Cour de Louis XIV.)

les

les arrachent ; ils détournent la foule importune des passions qui se présentent à lui sous tant de formes ; ils inspirent au Prince la piété, l'amour & le zele de la Religion ; ils rompent les trames qu'on forme contre elle. Ils entretiennent, autant qu'il est possible, la paix & l'union parmi les Courtisans, réconcilient les esprits divisés.

Sur-tout leurs entrailles leur rappellent sans cesse le souvenir du troupeau qui leur est confié : un tendre amour y ramene tous leurs sentiments & toutes leurs pensées ; c'est la consolation des Peuples, lorsqu'ils sont privés de leurs Pasteurs. Comme chaque Prince a ses envoyés dans les Cours amies, les Sujets ont auprès de leur Souverain leurs Pontifes ; ce sont comme des Ambassadeurs naturels pour défendre continuellement nos droits, nos intérêts & nos fortunes. Où les autres Ministres ne peuvent que supplier, la Religion leur permet & leur commande de parler avec l'autorité du sacerdoce ; ils peuvent dire au Prince : il ne vous est point permis ; Dieu, du haut du Ciel vous défend, il vous ordonne par notre bouche. . . . . prérroga-

tive auguste ! qui tire sur-tout sa force de la sainteté.

Avec de dignes Evêques, le Souverain voit toujours la route qu'il doit suivre ; il n'ignore aucun de ses devoirs. Tous les replis de son cœur sont accessibles à leurs prieres, & à leur pouvoir. Ils ont dans les trésors de la Religion tous les moyens pour triompher des penchants du Prince, & pour encourager ses vertus ; tantôt portant dans leurs mains les graces du Ciel, & tantôt ses tonnerres ; tantôt se montrant des François de Sales, des Fénelons, & tantôt des Basiles & des Ambroises.

La principale force des Pontifes naît de leur union ; cet assemblage formidable de lumieres sacrées inspire le respect & la soumission. Émanation de la sagesse d'en-haut, lorsqu'elles sont unes, on sent qu'elles dérivent de cette source éternelle, & on se montre docile. C'est comme cette lumiere admirable qui couvre toute la Terre : plus ses rayons sont réunis, & plus ils ont de chaleur & de force, plus ils éclairent.

L'autorité de ces Princes de l'Église augmen-

te encore par leur union avec les inférieurs, surtout lorsqu'ils élevent leurs coopérateurs à ce degré de considération, de dignité, d'honneur & d'estime qui rend l'Apostolat aussi auguste que profitable pour les Peuples. De cette union résulte cette multitude innombrable de biens qu'embrasse le ministere.

Le Pontife communique sa charité à ceux qui apres lui sont les chefs de la milice sainte; Ceux-ci l'entretiennent dans les Pasteurs des ames : ces derniers répandent cette chaleur divine dans ceux qui portent avec eux le fardeau des consciences. Enfin tous excités par le plus noble zele, partagent à l'envi les honorables fatigues du ministere, & excitent dans les dernieres conditions, l'amour des devoirs, de la piété & de toutes les vertus.

La Société se trouve heureuse; lorsque les premiers Pasteurs sont animés par l'amour du bien. Représentez-vous un Pontife occupé de cette unique pensée, & croyez malgré notre corruption que tout pliera sous sa charité. La sainteté, s'il m'est permis de le dire, est aujourd'hui chez toutes les Nations, comme autrefois les Sciences, obscurcie, étouffée;

faites-la ſortir du milieu de ſes ruines, vous verrez qu'elle aura ſur l'endurciſſement des hommes la même puiſſance que les Sciences ont eue ſur l'ignorance, lorſqu'elles ont éclaté. Il eſt difficile de réſiſter long-temps au pouvoir de la ſainteté & de la charité. Par la premiere les Pontifes ſe montrent les Miniſtres du Très-haut; par la ſeconde, ils ſont les Paſteurs des Peuples. C'eſt par la charité qu'ils s'attirent tous les cœurs, principalement lorſqu'ils répandent leurs largeſſes ſur des familles malheureuſes; que par le poids de leur dignité & de leur miniſtere, ils maintiennent l'ordre public, la paix, l'union, & l'harmonie dans les villes: alors ils ſont révérés, conſidérés comme des Divinités ſecondaires. Tous les reſpects, les honneurs, les hommages ſont pour leur caractere éminent. Chacun ſe porte vers eux par le même penchant qui entraîne vers Dieu. Le bien extérieur des Cités, comme le bien inviſible & ſecret, tout eſt en leur puiſſance.

Il eſt temps de conſidérer leurs coopérateurs. Unis aux Pontifes par les liens les plus étroits, les plus immédiats & les plus intimes, ils ne doivent point en être ſépa-

rés. Hâtons-nous de montrer leur influence sur l'ordre public.

DES PASTEURS OU CURÉS.

TANT qu'il restera quelque sentiment de tendresse sur la Terre, il sera pour les Pasteurs : ils seront toujours l'amour & les délices des Peuples. Par nos constitutions modernes, &par l'état actuel de la discipline de l'Église, ce sont eux qui ont la plus grande influence sur le bien général de la Société. Toute l'autorité que le cœur peut céder, les Peuples la leur abandonnent toute entiere. D'ailleurs le Prince ne peut administrer l'État que par des causes secondes. Or dans le nombre de ces causes, les Pasteurs sont ceux qui exercent l'autorité la plus douce & la plus efficace. La puissance publique par sa nature, tient beaucoup de la force : elle n'obtient souvent des Sujets que ce que la foiblesse ne peut refuser : le Pasteur au contraire possede tous les ressorts qui agissent sur l'intérieur ; & comment lui résisteroit-on ?

ſon pouvoir ne tient rien de la domination ; les eſprits ſe ſoumettent à ſes lumieres, les cœurs à ſa charité. Son œuil eſt dans les conſciences, celui des Magiſtrats n'eſt que ſur les fronts.

Repréſentez-vous de zélés Paſteurs répandus dans tout un Royaume. Le bien de chaque cité, de chaque hameau s'opere par eux. Ils reçoivent les premiers dans leur ſein, les ſecrets les plus cachés ; ils réconcilient les peres & les enfants, les époux déſunis, les amis diviſés. C'eſt par leur ſageſſe que la honte des familles n'eſt point révélée, que les peres diſſipateurs ſont ramenés à l'amour de l'ordre, les prodigues à l'économie, les avares, à la généroſité, les cœurs inſenſibles, aux ſentiments de charité, les ames corrompues & plongées dans les déſordres, à la régularité des mœurs ; ils font adoucir aux enfants le joug trop ſévere des peres, rendre à ceux-ci les devoirs que des fils dénaturés leur refuſent. Quelque revers ſoudain arrive-t-il à un chef de famille, auſſitôt le pieux Paſteur vole à ſon ſecours. Sa main charitable verſe en ſecret dans ſon ſein tout ce que

ſa générosité paternelle lui permet d'y répandre.

Par lui les abus de l'autorité ſont repris avec courage & ſans ménagement pour le rang : les ſcandales qui retentiſſent dans le temple de la juſtice ſont étouffés, les conteſtations appaiſées, les différends terminés ſans débats, ſans frais, ſans altération des ſentiments mutuels d'attachement & d'eſtime. L'épouſe qui vient de perdre ſon époux, ſeule reſſource de ſes jours, ce pere qui voit périr ſon unique fils a auſſi-tôt auprès de lui ce Paſteur reſpectable pour Ange conſolateur : c'eſt l'ami, le pere, le ſoutien, l'ame, la vie de tous les citoyens. Voyez-le traverſant la Place publique, avec quel reſpect, quelle vénération il eſt abordé ! Vous diriez ces anciens Patriarches au milieu d'une poſtérité nombreuſe, juſte récompenſe de leur piété envers le Dieu créateur & envers les hommes. Ce Paſteur eſt un tréſor du Ciel placé ſur la Terre, & toujours ouvert pour le bonheur des Peuples. C'eſt lui qui étanche la ſoif du pauvre, qui ſoutient, qui releve la modique fortune de ce Commerçant, dont les engagements impré-

vus ſurpaſſent les forces, & à qui des enfants abandonnés demandent envain les ſecours les plus preſſants.

Il empêche par ſes charités, l'oiſiveté de cet Artiſan malheureux; il détourne du crime cet infortuné, auquel il ne reſte en quelque ſorte que le poignard, ou la charité de ſon Paſteur. Il arrête le débordement des Cités. (*a*) L'abîme de la débauche eſt fermé par lui; les nouvelles générations ne viennent point s'y précipiter & s'y perd ; il rend aux familles, à ſes concitoyens, à la patrie, à la poſtérité, des hommes qui n'auroient point exiſté : doutez-vous encore de ſon influence ſur le bien public, de l'influence de cette Religion qui le conduit & qui l'anime?

Dans le ſaint Temple, les mains tendues vers le Ciel, il prie pour ce bon Peuple; la piété publique vient ſe renouveller dans ſon recœuillement & dans ſa ferveur au milieu de

---

(*a*) Si les Paſteurs de la Capitale n'ont point le bonheur d'opérer tous ces biens, ceux des Provinces ſont plus heureux dans l'exercice de leur zele & de leur miniſtère.

la célébration des saints mystères. Il est digne de vous être offert dans une fonction du sacerdoce aussi auguste qu'importante pour l'ordre public. Vous l'avez vu chez l'orphelin, un tuteur vigilant; chez la veuve désolée, un consolateur; chez ce commerçant vertueux, un pere nourricier; dans le sein des familles, un conciliateur charitable; chez ce Grand endurci, un nouveau Prophète, un Nathan; à l'autel un Ministre du Très-haut; dans ce Tribunal élevé à la Justice de Dieu & des hommes au milieu du S. Temple, voyez-le tout à la fois Ministre, Prophète, Juge, Intercesseur, ami généreux, pere tendre; c'est Dieu même versant toutes ses consolations dans le cœur des hommes.

Ne demandez plus si le ministere du Prêtre est utile à la Société: transportez-vous ici & prononcez. Que de noirs desseins il étouffe dans le fond des cœurs! Que de complots vont s'ensevelir à jamais dans ce sein paternel! quel deuil, quelle honte il épargne à ce pere! que de flammes dangereuses éteintes dans cette nuit formidable où sont enveloppés le Juge & l'homme qui s'accuse! Quel

ſecours puiſſant, quel ſoulagement à la confuſion, que ces ténebres ſacrées & ce ſecret inviolable ! Ici le repentir excite les larmes, les larmes ramolliſſent le cœur, le cœur révele ſes crimes, & le coupable proteſte de réparer les torts qu'il a cauſés, tient ſa parole & ſon ſerment (*a*). Ici la pudeur ſans expé-

---

(*a*) Le but que nous nous propoſons dans cet Ouvrage nous détermine à rappeller ici un fait dont nous avons été témoins, & qui prouve que la politique regarde la confeſſion comme très-avantageuſe au gouvernement & au bon ordre. Il y a environ une douzaine d'années qu'un Catholique de Suiſſe du Canton de Fribourg, ayant trouvé une ſomme conſidérable d'argent ſur le chemin de Berne à Fribourg, la retint ; ayant été ſe confeſſer, ſon Directeur l'engagea d'aller dépoſer dans les mains des Magiſtrats de Berne, la ſomme qu'il avoit trouvée ſur les Terres de ce Canton ; il le fit. Cette action cauſa une ſenſation conſidérable parmi les Proteſtants, & les Magiſtrats ayant renouvellé en 1758, les Ordonnances pour le Clergé du Pays de Vaud,] ils y recommanderent la confeſſion, avec plus de ſoin qu'ils ne l'avoient encore jamais fait dans leurs anciens réglements ; ſur-tout on voit une différence ſenſible entre

rience trouve des conseils ; un cœur agité par les passions, une ancre inébranlable qui le

---

ceux-ci & les loix consistoriales pour la Ville & République de Berne, de 1739 & 1743. Voici un Passage remarquable du Réglement du Pays de Vaud, Titre 13, Art. 6. *Ce ne sont que les abus de la confession que la bienheureuse réforme a abolis ;* on ajoute que la confession est de la premiere institution. *C'est*, dit-on, *la doctrine & l'ordre de l'Apôtre S. Jacques ;* ce mot *d'ordre* est bien fort & fait bien sentir le but des Magistrats. A l'Article suivant, on dit que le Pasteur doit obliger le Pénitent à la restitution lorsqu'il y a lieu. C'est ce fameux mot qui placé ici d'une maniere assez isolée, a donné occasion aux Catholiques de lier ces nouvelles loix à l'événement dont nous avons parlé. Il est vrai que l'Art. 6. dit qu'on peut se confesser aussi à un simple Fidele ; mais il paroît que c'est pour ne pas faire un aveu trop formel du dogme de la confession. En effet dans les Articles 7, 8, & 9, on ne porte les regards & l'attention des Peuples que sur les Ministres comme dispensateurs des graces de la confession. Voyez *Recueil d'Ordonnances pour les Eglises du Pays de Vaud*, Berne 1758 ; comparez-les avec les *loix consistoriales de la Ville & République* de Berne : Berne 1746. Au reste, cette action a été publiée par les personnes les plus respectables.

raffermit contre les dangers. Soyons équitables : armons-nous d'une véritable Philosophie ; écoutons cette ſaine politique qui n'eſt que la Raiſon même, & nous conviendrons que ce moyen tel qu'il eſt pratiqué par de dignes & zélés Paſteurs, fait la plus grande force, le plus grand bonheur des États ; que c'eſt peut-être le ſeul moyen qui aſſure aux nouvelles Monarchies l'avantage ſur les anciens gouvernements les plus parfaits.

Il eſt juſte d'ajouter à tous ces avantages, la plus douce conſolation qu'un citoyen reçoive de ſon Paſteur ; je veux parler de cet inſtant redoutable, où dépouillant ce corps de mortalité, l'homme mourant environné d'une famille vertueuſe & chérie, va quitter la Terre, pour entrer dans un nouvel ordre, laiſſer le temps pour l'éternité. Tous les biens, toutes les commodités de la vie, les plaiſirs, la fortune s'évanouiſſent pour lui : ſes amis, ſes proches, ſon épouſe, ne peuvent plus rien pour ſa conſolation ; ſon ſang glacé dans ſes veines, ne lui parle plus pour ſes enfants ; ſes entrailles paternelles ne ſentent plus d'émotion à leur vue ; tout eſt mort en

lui ; fon ame feule, cette ame immortelle ! s'éleve au-deffus de ces ruines, & effuie encore des combats. Foible & abattu, ce vieillard a befoin d'un foutien. Un feul homme fur la Terre peut quelque chofe, peut tout pour lui. Les bras de ce mourant, fes yeux, fon cœur, colés fur fon Pafteur ne le quitteront plus : fes regards iront mourir dans fon fein : c'eft là qu'il dépofera les paroles les plus cachées, fes dernieres volontés, les inftructions les plus importantes pour fes enfants. Le faint Miniftre foulevera cette main défaillante qui va former fur eux le figne facré, cette bénédiction fi révérée chez tous les Peuples, dernier effort, dernier cri de l'amour paternel. Enfin ce généreux Pafteur a fermé les yeux de ce pere ; il vient effuyer les larmes de fa poftérité, il découvre à fes fils tout éplorés fes volontés dernieres, & grave dans leur cœur avec des traits ineffaçables, les derniers mots qu'il lui a adreffés. Cette poftérité vertueufe croit entendre la voix même du pere : c'eft le même amour, la même fenfibilité, la même tendreffe. O nobles Pafteurs ! vous méritez d'être

appellés les amis & les peres de l'humanité : Si les hommes méconnoiſſoient jamais la Divinité, ils retrouveroient ſur votre front ſon image.

Les leçons de ce Paſteur ne ſeront jamais oubliées ; données dans un moment auſſi précieux, entrecoupées par des ſanglots & des larmes, au milieu de l'appareil le plus lugubre, de l'effroi de la mort dont la voix qui vient d'appeller ce vieillard, ſemble retentir encore & ſe confondre avec celle du Paſteur : données à la vue du cercœuil de ce pere, dont les manes ſemblent errer encore au milieu de cette famille déſolée ; tout leur rappellera ces leçons ; tout leur imprimera le plus profond ſouvenir. Je crois le voir ce Paſteur recevant ſur ce cercœuil le ferment des enfants : là ils jurent d'être fideles à leur ſang, à la patrie, à la Religion. Non, le ſouvenir du zele de ce pieux Miniſtre ne s'effacera jamais de leur eſprit. Toutes les fois qu'ils le verront ; ſa préſence leur rappellera leurs engagements. Frappés d'un ſoudain frémiſſement, d'un ſaint reſpect, ils s'écrieront : Ah ! voilà celui qui a reçu les derniers ſoupirs de notre tendre pere ; c'eſt lui qui a raſſuré ſur ſon ſort nos

cœurs consternés. Quel discours touchant il nous adressa ! Heureux si nous mourons un jour comme notre bon pere a appris de lui à mourir !

Les Pasteurs sont donc tout à la fois les peres & les chefs des Cités. La premiere source du bien est dans leur ministere ; l'ordre public tire sur-tout sa force de leur zele & de l'exercice de leur pouvoir. Tant qu'il restera des sociétés d'hommes sur la Terre, il y aura, il faudra des Pasteurs spirituels. Les gouvernements les moins religieux les maintiendront toujours. Fouillez dans les Annales du Monde depuis son origine : portez vos regards sur tous les Royaumes qui existent, pénétrez au milieu des Nations les plus barbares, vous verrez par-tout des Pasteurs. C'est que l'homme intérieur est le plus difficile & le plus important à gouverner, & il ne peut être conduit que par des Chefs marqués du sceau de la Religion. Les liens de l'autorité extérieure romproient à chaque instant, s'ils ne tenoient aux liens du dedans. Ainsi les membres de la Société les plus utiles, sont ceux qui entretiennent dans le cœur de l'homme, l'accord & la paix avec lui-même & avec les gouvernements.

Il eſt encore une autre eſpece de Sages qui influent beaucoup ſur l'harmonie publique ; qui partagent avec les Paſteurs la gloire d'écarter des routes du vice, & de montrer celles de la vertu. Ils ſont donc bien dignes d'avoir ici leur place.

DES MORALISTES,

Et de leur influence ſur l'ordre public.

L'OBJET qui s'offre ici ne frappera ni les yeux profanes, ni les hommes qui n'ont jamais trop réfléchi ſur les différentes parties politiques qui compoſent un État. Qu'importe : préſentons cet objet tel qu'il doit être montré ; & ne craignons point de bleſſer la fauſſe délicateſſe de quelques Lecteurs.

L'homme ſent qu'il lui faut une Religion. Son eſprit eſt réveillé mille fois par les traits de ſa lumiere, ſon cœur en a beſoin, ſa conſcience la réclame. Mais ce même homme livré aux affaires du dehors, réfléchit peu ſur les principes qui doivent régler ſa conduite ; il lui faut un guide. Voyez ſi dans les affaires temporelles

temporelles un peu importantes, il ne prend point conſeil? Capable ſouvent de diriger les autres, chaque homme ſent l'importance d'être conduit & éclairé ſur ſes propres intérêts. Que doit-ce être dans les objets de la Religion? Préoccupé par ſes penſées, ſes craintes, ſes préjugés, ce Paul a beſoin d'un Ananie.

Ce beſoin embraſſe toutes nos facultés & toutes nos puiſſances. C'eſt également une néceſſité de l'eſprit comme du cœur. L'homme ſupérieur en talents, s'il eſt ſage, prend conſeil & ſent la néceſſité d'un ami judicieux. Que dis-je, avec moins de lumieres, cet ami lui montrera des défauts que le génie ne fait pas toujours appercevoir. L'eſprit le plus ſublime à qui il faut une ſorte d'indépendance pour prendre un plus grand eſſor, ſe précipitera, ſi voulant trop s'élever, il n'y a point ſur la Terre un guide aſſez prudent pour le diriger au milieu de ſon vol. Or ſi l'eſprit demande à être gouverné, comment pourroit-on livrer le cœur à lui-même? La lumiere n'eſt point ſon partage, c'eſt un aveugle, il eſt fait pour être conduit.

Nous devons bénir l'Etre ſuprême de cet

Ordre auquel il a ſcumis nos facultés. Il a voulu attacher enſemble tous les hommes par le lien le plus fort & le plus étroit, enchaîner toutes les ames les unes aux autres. Il faut donc des guides. Un Gouvernement ſage doit voir que leur influence ſur le plus grand nombre des Sujets eſt inévitable, néceſſaire & infiniment utile. Tous les biens qu'embraſſe l'ordre public, ſont l'objet de leurs ſoins & de leur zele. Eſprits indociles, qui ſemblez leur refuſer votre eſtime, & qui ſecouez leur joug pour un temps, comptez, s'il eſt poſſible, tous les biens qu'ils procurent à la Société, qu'ils vous procurent à vous-mémes, peut-être ſans que vous le ſachiez, ou au moins ſans que vous en ſoyez reconnoiſſants.

Ces hommes peſent au poids du Sanctuaire, les droits les plus ſacrés & les plus délicats du Souverain & des Peuples. Ils enſeignent ce que le Prince doit aux Sujets, ce que les Sujets doivent au Prince. Envain l'eſprit de l'homme livré à lui-même, dans une continuelle viciſſitude, ſe laiſſe emporter à de nouvelles opinions, ces Sages conſervent des

principes invariables. La Morale du Monde ; la mode, l'opinion, la Philosophie, la Physique, ce globe même que nous foulons, tout a éprouvé & éprouve sans-cesse des changements ; la vérité que ces hommes professent ne change point ; la faveur ne les fait point fléchir ; la crainte ne les intimide point ; l'Évangile est leur rempart ; la chaîne de la Tradition des Peres fait leur force ; ils la tiennent d'une main courageuse, & la transmettront aux âges les plus reculés. C'est un beau spectacle de la suivre jusques dans sa premiere origine. Formée par l'enseignement universel & constant de la Religion, elle remonte jusqu'à l'Évangile où elle s'offre avec toute sa pureté : de l'Évangile jusqu'au sein de Dieu, où elle se montre avec toute sa splendeur & toute sa gloire.

Occupés de calmer & de régler les consciences, ces guides ramenent à la justice & à la soumission par le poids de l'autorité. Le Prince fait des loix ; mais le Sujet emporté par sa cupidité, s'appuiant sur de faux principes, s'y soustrait. Bientôt inquiété au dedans de lui ; il consulte ces Maîtres, & ils font ren-

dre au Prince & aux Chefs prépoſés ſur l'adminiſtration publique les droits qu'on leur ravit. Que d'hommes chagrins déclament avec amertume, lancent des traits de ſatyre contre ces Sages qui font rentrer dans les tréſors de l'État & dans ceux de mille Citoyens, des richeſſes diſperſées & déja bien éloignées de leur ſource ! Ces Sages ſont comme ces digues, qui élevées à une certaine diſtance des fleuves, repouſſent les eaux lorſqu'elles ſont débordées, & les renvoyent dans leur lit naturel.

Que de loix où le Citoyen ne voit qu'une ſimple peine pour le prévaricateur, & où ces guides montrent une offenſe contre le Souverain & contre le premier être ! Avec quel zele courageux, ils tonnent contre ces fortunes rapides qui réduiſent à la mendicité, accablent mille malheureux, & épuiſent inſenſiblement le Royaume (*a*) ! Avec quelle ſa-

(*a*) Nous croirions ſouſtraire à la vertu, un hommage qu'elle a droit d'attendre, ſi nous manquions de rappeller ici la conduite admirable d'une femme d'un rang diſtingué auſſi noble par ſes

gacité leur ame ſenſible démêle la volonté réelle du Prince de celle que des hommes avi-

---

ſentiments, qu'héroïque par ſon courage. Le trait s'eſt paſſé ſous nos yeux. Elle avoit hérité d'un fond de plus de ſept cent mille livres, provenant de différents intérêts dans les affaires. Il y avoit quelque lieu de croire que ces richeſſes avoient été mal acquiſes & au préjudice de l'État. Cette Dame qui n'avoit qu'un bien très-modique, eut la force de demander l'avis d'un Conſeil éclairé, & ſe ſoumit à reſter dans ſon premier état de néceſſité plutôt que de jouir avec ſes enfans d'une fortune qui ſeroit injuſte. Les paroles qu'elle employoit pour exprimer ſes peines, étoient d'une énergie remarquable, & il étoit difficile de les entendre ſans émotion. Cette illuſtre Dame eut toute la gloire de ſon ſacrifice, ſans qu'il lui fût onéreux. On ne l'obligea de faire rentrer dans les coffres de l'État qu'une petite partie de cette ſucceſſion, qui y fut reportée par des mains ſûres.

Si nous n'avons point vu ſouvent de traits auſſi remarquables, nous en avons admiré mille qui offroient la même délicateſſe de ſentiments & les mêmes avantages pour l'ordre public. La vertu a donc encore beaucoup de cœurs où elle brille avec toute ſa pureté & toute ſa gloire. Nous la méconnoiſſons, parce qu'elle tire de ſon obſcurité même une partie de ſa beauté.

des lui prêtent ! comme ils séparent la loi, des abus qu'on s'efforce d'y mêler !

Leur influence va éclater davantage sur l'ordre public. Arrive-t-il un instant critique où le Prince soit forcé, pour le soulagement de l'État, de recevoir en quelque sorte la loi que ses propres Sujets lui imposent (car la main qui tient l'or commande souvent aux Rois) ? ces hommes intrépides feront paroître ici toute leur fermeté & tout leur zele : s'ils ne détruisent pas le mal en entier, au moins ils le diminueront. Ils remontreront avec force, que c'est un crime d'abuser des besoins du Souverain, pour lui engager des sommes sous la redevance d'un intérêt onéreux. Ils éclaireront par leur doctrine soutenue de l'autorité des plus grands hommes, les esprits ignorants ou prévenus. Inflexibles, leur ministere ne se prêtera à aucun accommodement contre le plus grand bien de l'État. Ils ne promettront jamais la réconciliation avec le Ciel, si le bien public a souffert. De tels Citoyens sont-ils utiles dans les Empires ?

Vous dites, qui les consulte ; qui a recours à

leur autorité ? Beaucoup d'hommes que vous ne soupçonnez point ; qui sous un front tranquille cachent un cœur agité, & qui cherchent à se rassurer ; ce chef de famille qui tient dans sa main les fortunes de plusieurs, & dont la détermination influera peut-être sur la vôtre, sans que vous sachiez par quel canal elle y communique. Qui les consulte ? Vous-même sur le déclin de vos jours. Alors vous vous abandonnez à leur sagesse pour qu'ils débrouillent ce cahos de votre ame. Il est vrai que les richesses injustes que vous étalez enfin sous leurs yeux avec une confusion salutaire, ont été longtemps détournées des canaux où elles devoient couler, mais elles retournent à leur destination. Si l'ordre particulier a souffert, vous réparerez les dommages qu'il a endurés ; sur-tout les coffres de l'État recouvrieront ce qu'ils auroient perdu pour jamais, & les Peuples seront soulagés à proportion du retour de ces sommes.

En veillant sur l'État, ces Sages veillent aussi sur eux-mêmes, & toujours pour le bien public. Ils écartent les principes insidieux avec lesquels on veut tenter leur simplicité, leur can-

deur & leur ſageſſe. Là c'eſt une amorce à l'indulgence ; ici un piége à la fermeté ; là une expoſition captieuſe ; ici mille prétextes couverts de la vérité ; mais leur fermeté marchera d'un pas égal avec leur ſageſſe. Ils découvriront ces piéges, & rompront les filets qu'on avoit tendus ſous leurs pas.

Leurs regards embraſſent tous les intérêts. Cette chaîne d'uſures qui s'étend dans tout un Royaume, leurs yeux la parcourent avec des ſoins infatiguables, malgré les détails infinis, les dégoûts innombrables qui y ſont attachés. Eh ! quels efforts courageux ne font-ils pas continuellement pour rompre cette funeſte chaîne ! Mais en frappant les coupables, leurs mains charitables ferment ſouvent la plaie qu'ils ont faite. Occupés de l'honneur & du beſoin des familles, ils ſçavent que le Ciel ſe complaît ſur-tout dans le repentir. Ils fourniſſent eux-mêmes les moyens de rendre leurs déciſions moins onéreuſes. Leur charité les tranſporte en quelque ſorte auprès de ce riche mourant, pour couvrir autant qu'il eſt poſſible ſa honte, mais ſans jamais trahir la vérité des principes : leur lumiere éclaire

ſes yeux défaillants & écarte les ténebres qui l'aſſiegent de toutes parts. Ils rectifient par les regles de la Loi ſuprême, de la Société, & de l'État, ſes volontés dernieres. Si ſa piété mal éclairée lui dicte des diſpoſitions réprouvées par les loix, nuiſibles à l'ordre, ils rejetteront contre leur intérêt propre des dons mal-acquis; & ſi après ſa mort, ces diſpoſitions ſubſiſtent encore, ils obligeront à remettre aux enfants le dépôt qui ſembloit porter une marque ſacrée. Mais a-t-il laiſſé des richeſſes impures parmi les biens qu'il tranſmet? Le zele de ces guides ſe tournant vers les premiers enfants de l'État, les malheureux, ils feront verſer dans leur ſein cette partie de ſa fortune qui ſouilleroit ſa poſtérité. Ils ne craindront pas de remuer la cendre de ce mort; ils l'honoreront même en la réveillant pour la purifier de ſes moindres taches.

Citoyens équitables, contemplez ſans les préjugés de l'opinion, tous les biens que procurent ces Sages. Attachez de plus en plus ſur eux vos regards; revenez ſur les objets que nous vous avons préſentés. Voyez cette harmonie qu'ils entretiennent dans la circulation des

fortunes ; avec quel ſoin ils empêchent ces engorgements dangereux occaſionnés par l'avidité des riches ! Admirez leur accord dans les principes fondamentaux du bonheur de la Société. Occupés à faire rendre à tous les états ce qui leur eſt dû , ils prononcent avec la même égalité de poids , avec la même balance entre le riche & le pauvre, le foible & l'homme puiſſant , le Sujet & le Monarque, le Pontife , & les moindres Miniſtres des Autels.

Leur ſageſſe en éclairant tous les ordres, porte ſa lumiere juſque ſur les guides des conſciences. Ceux-ci ſe défiant d'une bonté trop naturelle aux ames ſenſibles , & de l'intérêt qu'inſpire l'homme qui s'accuſe, ont recours à la fermeté de ces Maîtres de la Loi. Ce ſont ici les premieres cauſes du bien. La Religion auſſi occupée du ſoin de l'État, que l'État lui-même , a multiplié ces ſecours dans la Capitale & dans toutes les parties du Royaume. Du fond de leur retraite, ces Sages répandent dans tous les lieux leurs inſtructions. Quand je les contemple, ces hommes vénérables qui ſont parvenir les pre-

miers la ſageſſe à ceux qui la diſtribuent aux Peuples, je crois voir ces hautes montagnes dérobées aux yeux des Mortels, cachées dans le fond d'un déſert, & qui faiſant couler par différents canaux ſouterrains les eaux que le Ciel leur envoye, vont former pour chaque Cité des ſources abondantes, où la foule vient ſe déſaltérer.

Il falloit ce moyen établi par la Providence, je veux dire des Sages dont l'autorité pût ſoumettre les eſprits indociles & les cœurs trop endurcis; des Sages qui ſçuſſent intimider, ramener ces hommes qui ont long-temps opprimé les foibles, & ſe ſont imaginé que cette oppreſſion étoit l'exercice même du pouvoir; des Sages qui éclairaſſent de leurs lumieres, ces riches parvenus qui après avoir accumulé des tréſors dans l'injuſtice, ſe perſuadent que les années, en dérobant la premiere époque de cette fortune, ont fait évanouir l'iniquité de ſon commencement.

Le Très-haut nous a donné la Religion pour notre bonheur, & a multiplié les moyens de nous rendre heureux. Il ne ſuffiſoit pas d'accorder des guides; l'homme emporté par

ſon intérêt & par toutes les paſſions n'en veut point connoître ; s'il les connoît, il ne ſent point le prix de leurs conſeils, & la néceſſité de leurs lumieres. Il falloit un autre ordre de Miniſtres chargés par état de frapper les oreilles, & de porter le trouble dans le cœur du riche, du voluptueux, de l'homme injuſte, de l'oppreſſeur. La Religion y a pourvu.

DES PRÉDICATEURS,

Et de leur influence ſur l'ordre public.

L'ÉLOQUENCE de Démoſthene foudroyoit plus les armées de Philippe, que toutes les forces de la Grece. Le Ciel a donné à l'éloquence un pouvoir que rien n'égale dans l'Univers. Les Conquérants ſubjuguent avec l'épée ; les Tyrans font porter des chaînes ; les Monarques commandent avec les Loix ; les Orateurs avec la parole.

C'eſt un beau ſentiment que celui qu'éprouve un Orateur qui monte dans la tribune. Le ſilence prépare l'effet des tonnerres qu'il va lancer. Il ne parle point encore, & un froid

ſaiſiſſement ſe fait déja ſentir au fond des cœurs. Une foule d'hommes ſont aſſemblés, preſque tous ſont ſes égaux, beaucoup ſes maîtres ; & le caractere formidable que l'éloquence imprime à ſon front, le fait dominer ſur tous. Il commande, & des hommes libres obéiſſent ; il pleure, & les ames dures ſont émues ; il ſe livre à la joie, & les cœurs les plus glacés s'échauffent à l'ardeur de ſes diſcours ; vous diriez que des flammes inviſibles tombent ſur la tête de ces auditeurs. Tous leurs ſens prennent en quelque ſorte le caractere de l'ouie pour recevoir ſes paroles. Les yeux, la bouche, le corps tout entier ont une maniere d'écouter & d'entendre. Par-tout où veut l'Orateur, le glaive de ſa parole ouvre des plaies, les guérit ou les laiſſe ſaignantes. Tous les objets qu'employe ſon éloquence, feroient-ils les plus vils, dès qu'ils ſont préſentés par lui, offrent un éclat qui éblouit & qui étonne. Il ſuffit que cette majeſtueuſe nuée ait attiré ces vapeurs groſſieres ; quoique ſorties du milieu des eaux les plus corrompues, elle les purifie dans ſon ſein ; & vous les confondriez avec les nuages

les plus brillants & les plus magnifiques des Cieux.

Vous diriez qu'il eſt le maître de tous les éléments, qu'il a un empire ſouverain ſur la Nature ; il ſouleve des tempêtes & les arrête quand il lui plaît. Il commande aux orages ; & auſſi-tôt vous croyez les entendre gronder. Il réchauffe, il ranime la cendre des morts ſous les pieds de ſes auditeurs ; il appelle les ſiecles paſſés, & ils viennent ſe précipiter ſous ſes yeux. L'avenir s'approche ou s'éloigne à ſon gré. Sa voix lui fraye les routes les plus ſecrettes ; renverſant mille obſtacles, il pénétre dans les cœurs les plus cachés ; il y fait naître tour-à-tour la crainte, le trouble, l'effroi le calme & la paix : il ſemble tenir dans ſes mains les deſtinées, laiſſer tomber du haut de la tribune des chaînes auxquelles chacun vient s'attacher librement. Sa parole frappe les palais des Grands, & les lambris dorés ternis par ſa parole, ſemblent plus vils que la pouſſiere. Il imprime un caractere de majeſté à la chaumiere du pauvre, & on croit la voir s'élever auſſi ſuperbe que la demeure des Rois. Là il vous montre la candeur, la ſim-

plicité, la frugalité, l'innocence; ici l'agitation au milieu du calme apparent, l'inquiétude, le dépit, la haine au milieu d'une trompeuſe paix. Pouvoir inoui de l'éloquence qui trouble, confond à ſon gré les éléments, emporte dans des torrents de lumiere les eſprits, ſoumet les cœurs à ſa loi. N'eſt-ce qu'un ſimple Mortel que cet Orateur véhément qui du haut de la tribune domine ſur vos têtes? N'eſt-ce point quelque Intelligence intermédiaire entre l'Etre éternel & l'homme créé?

L'Orateur eſt-il deſcendu de la tribune; ſon éloquence s'y montre encore après lui; toute muette, elle agit, elle preſſe, elle inquiéte, elle importune: la terreur eſt encore au milieu des auditeurs, aucun n'eſt rendu à lui-même. La tempête ne gronde plus; mais le calme couvre des orages ſecrets. Vous diriez que cet Orateur eſt tout entier au fond des cœurs avec toutes les armes de l'éloquence, tous ſes mouvements, toute ſa force. Comme l'Etre éternel, par-tout où ſon eſprit ſouffle, il imprime ſon image.

La parole exerce le plus grand empire ſur les hommes: mais où trouve-t-on aujour-

d'hui de ces foudres d'éloquence ? Les inſtitutions modernes ne ſont plus propres à former de vrais Orateurs ; il faut à ceux-ci de grands objets à préſenter , à diſcuter , de puiſſants reſſorts à mettre en œuvre, un aliment ſuffiſant à cette flamme dévorante & rapide qui nourrit elle-même à ſon tour le génie. Or aujourd'hui tout eſt ſous le ſceau de l'autorité ; le poids de la coutume, la force des loix ont tout ſubjugué. Les grands intérêts, ſeuls propres à réveiller les ames libres, ſont diſcutés par quelques hommes d'État dans le ſanctuaire le plus ſecret de la politique. Les cauſes importantes ne ſont plus expoſées aux yeux de la multitude. Les Démoſthenes n'arment plus les Athéniens ; les Cicérons n'entraînent plus le Peuple ; la foule au milieu des acclamations n'accompagne plus les Orateurs qui ont ſauvé la Patrie ; l'éloquence profane voit ſa liberté enchaînée par les loix modernes.

La Religion a conſervé à la parole ſainte toute ſa liberté , tout ſon pouvoir ; elle eſt encore dans la bouche des Miniſtre, ce qu'elle étoit dans celles des Pauls , des Tertulliens , des Cypriens, des Athanaſes , des Ambroiſes , des Chryſoſtomes.

Chryſoſtomes. Fiere, infléxible, indépendante, comme étoit l'éloquence d'Athenes & de Rome, elle porte de plus le ſceau de la Divinité.

Examinons ce que l'éloquence ſacrée eſt parmi nous, & l'effet qu'elle doit produire pour le bonheur de l'État. Qu'eſt-elle à la Cour & dans la Capitale? elle a bien dégénéré; ce n'eſt preſque plus qu'une peinture étudiée des défauts & des vices des Grands: une ſuite de tableaux compoſés peut-être avec beaucoup d'eſprit, de ſagacité, & de fineſſe, mais avec une vaine ſymétrie & avec froideur. C'eſt ſouvent une ſatyre profane du caractere dominant du ſiecle, ou quelquefois un compoſé de maximes impoſantes, de ſentences qui ne tirent leur origine que de la Terre, de l'opinion & de la Morale qu'elle a enfantée. On peint des vices qui ne ſont & ne peuvent être que dans le cœur d'un petit nombre, des vertus qui ne commandent preſque rien à la Nature; vertus ſouvent abſtraites & arbitraires, & qui n'ont preſque rien de commun avec le plus grande partie des auditeurs. On parle d'humanité à un Peuple qui ne veut,

qui ne ſçait, qui ne peut être méchant ; de patrie, comme ſi les cauſes de l'État étoient encore jugées par la Nation, ainſi que dans l'ancienne Rome. On a énervé la force des paroles, quoiqu'on ne puiſſe ignorer que les ſous énergiques donnent la premiere ſecouſſe à l'ame. On a dénaturé le nom des vertus ; la piété, c'eſt l'honnêteté des mœurs ; la mortification, la ſobriété ; le prochain, ſon ſemblable. On a ſubſtitué le mot de bienfaiſance à celui de charité chrétienne ; un mot philoſophique, à une expreſſion brûlante ; Orateur appellé au plus ſublime miniſtere ! eſt-ce ainſi que vous employez les armes que la Religion vous met dans les mains, ce feu dévorant que le Ciel a allumé dans votre ame ?

Quoi ! dans la tribune ſacrée, parlant de l'aumône au milieu d'un Peuple immenſe, diſpoſé à prendre toutes vos impreſſions, entouré de malheureux, vous parlez avec ſi peu d'émotion ſur leur deſtinée ; vous écartez les expreſſions conſacrées pour les déſigner ; eſt-ce ainſi que vous défendez leur cauſe ? que vous remuez l'ame de ces auditeurs ? Orateur tranquille, lancez, lancez donc ces fou-

dres que vous retenez ; faites éclater cette flamme qui vous dévore ; déployez ces passions que vous tenez enchaînées ; embrasez cet auditoire à qui il ne faudroit qu'une étincelle du feu du Ciel pour s'enflammer. Tournez vos yeux vers les portes du Temple ; on diroit que vous ne voyez point ces infortunés qui en assiegent l'entrée ; ils ne sont qu'à quelques pas de vous ; ils vous entouroient il n'y a qu'un instant, ils vous serroient, vous pressoient ; vous avez passé auprès d'eux pour monter dans la tribune sainte ; & vous ne sentez point une flamme intérieure qui vous dévore ? Regardez au-dessous de vous, vous en verrez jusqu'au pied de votre chaire ; ne laissez pas inutiles tant de moyens pour toucher vos auditeurs ; arrachez ces malheureux à leur honte, présentez-les à votre auditoire. Montrez ce vieillard en cheveux blancs à qui le Ciel n'a donné que des larmes, & sous qui le tombeau va s'ouvrir. Qui ne s'attendriroit point pour celui à qui il ne reste qu'un instant, qu'un souffle ? Offrez, offrez à cette mere qui connoît si bien le langage des entrailles, cette infortunée qui traîne dans

ſes bras deſſéchés & livides une troupe de pauvres enfants ſur qui la mort s'eſt fait un jeu cruel d'aller marquer ſon affreuſe image juſque dans leur berceau.

Vos auditeurs ne ſont pas aſſez émus? C'eſt que vous ne leur avez encore parlé qu'en homme, & pour des hommes. Le Ciel avoit prévu l'impuiſſance de vos efforts; ouvrez les portes du Sanctuaire; montez à l'Autel; appellez le Dieu qui repoſe dans ce Tabernacle formidable; parlez avec cette véhémence que vous inſpire le Dieu qui eſt ſi proche de vous; dépouillez ces infortunés, des vêtements obſcurs qui les couvrent; revêtez-les de toute la gloire de Jeſus Chriſt. Dites à vos auditeurs: voilà les amis, les freres, les membres d'un Dieu. Il vous montre le ſceau redoutable dont il a marqué leur front; ne le méconnoiſſez point. A l'Autel il commande, à la porte du Temple il prie; là il eſt votre juge, ici votre ſuppliant; là il eſt infléxible, ici il pardonne; là il condamne, ici il abſout; là le nuage qui le couvre, cache le tonnerre; ici il répand la fécondité; là enfin c'eſt un Dieu, ici un homme.

Si je me ſuis arrêté ſur les malheureux, c'eſt qu'il n'eſt pas d'objet plus noble, plus important, ni plus étroitement lié à l'ordre public. Les Anciens le penſoient de la ſorte. Les Egyptiens, les Grecs, Lycurgue, Athenes, Rome firent les loix les plus ſages pour ſubvenir aux beſoins des infortunés ; ceux-ci fixerent toujours l'attention publique ; or de nos jours, leur deſtinée dépend ſur-tout de l'éloquence des Miniſtres de la Religion ; cette partie du bien eſt preſque toute entiere en leur puiſſance.

Il feroit impoſſible de réſiſter à la force de l'éloquence ſacrée, ſi le ſaint Miniſtre tiroit avantage de tous les moyens qu'elle peut employer ; mais elle a pris ſa direction du côté de l'eſprit, & a négligé, abandonné les routes du cœur ; elle parle & n'agit point ; elle raiſonne & n'eſt point paſſionnée. Cependant la chaire ſi j'oſois le dire, eſt comme un arcenal redoutable, où doivent ſe forger les foudres que lance la Divinité, & l'Orateur doit les forger au milieu des flammes. Oui, il faut des paſſions dans la chaire ; qu'on ne ſoit point allarmé de ce langage ; c'eſt nous qui les avons détour-

nées à des objets criminels & funeftes. L'Univers moral eft animé, gouverné par elles, comme le Ciel eft échauffé par l'Aftre du Jour, & la Terre nourrie par les flammes qu'elle renferme dans fes entrailles. Ne foyez point maîtrifé par ces paffions. Sur les théâtres profanes elles font fouveraines ; elles font fuppliantes dans le Temple de la Juftice ; dans la Chaire elles ne font que des efclaves (*a*).

Vous mettez une extrême délicateffe dans vos difcours ; tout eft mefuré ; c'eft une douce & paifible harmonie ; rien ne heurte l'oreille ; vous faites paffer vos auditeurs par des lieux enchantés ; eh ! laiffez tout cet appareil ; abandonnez l'art, fuivez la Nature. Ces eaux

---

(*a*) Le goût qui commence peut-être à decheoir, nous a trop arrachés à l'empire légitime des fens. Le Ciel nous a commandé d'en dépendre, & nous fecouons leur joug inutilement. Le Très-haut ne leur a pas accordé fans doute ce pouvoir pour nous pouffer dans le précipice ; mais il a voulu nous éprouver & nous humilier. Nous avons laiffé de grands moyens de perfuader, pour prendre ceux qui ne peuvent agir, principalement fur la foule.

qui coulent à travers ces marbres glacés & ces bronzes ſuperbes fatiguent bientôt la vue par la lenteur de leur cours, leur tranquillité, la ſymmétrie des baſſins qui les reçoivent ; mon œuil quitte volontiers ces magnifiques allées qu'elles baignent négligemment, pour aller contempler, ſur les cimes eſcarpées des montagnes, ces torrents qui ſe précipitent de rocher en rocher avec un bruit majeſtueux ; qui grondent dans le fond des cavernes, ſont repouſſés par d'autres rochers, arrivent en bouillonnant & couverts d'une épaiſſe écume dans le fond des vallées où ils agitent encore leurs flots. Alors mon attention eſt réveillée.

Ne perdons point de vue le but de la prédication, & vous verrez ſi on peut l'atteindre en négligeant les grands moyens de la Religion, ſi propres à maintenir l'ordre. Vous comblez l'abîme de ce feu éternel, ou au-moins vous le couvrez ; quel repentir ferez-vous naître dans la plus grande partie des hommes, même parmi ceux des rangs les plus élevés ? Comment arrêterez-vous les injuſtices puiſſantes & les déprédations ? Com-

ment romprez-vous des alliances criminelles ? Comment raprocherez-vous des amis qu'une forte haine a divisés ?

Tout dans un gouvernement, doit prêcher fortement la vertu ; car par-tout elle trouve de grands obstacles. La prédication doit être le plus puissant ressort d'une sage institution. Le défenseur de l'orphelin qui parle au barreau ; l'homme qui écrit l'histoire ; les fêtes de la Nation ; les monuments des Places publiques ; le théâtre, s'il étoit ce qu'il doit être ; les chants de la poësie ; le Peintre qui anime la toile ; le Sculpteur, dont le ciseau rend souple le marbre ; tout doit publier la vertu (*a*) ; sur-tout le Ministre de la parole

(*a*) On a composé il y a peu de temps, un Livre sur la Prédication, où de très-bonnes vues sont mêlées aux idées les plus extraordinaires. L'Auteur soutient que la Prédication dans les Temples produit très-peu de fruit ; c'est notre faute, s'il a raison de le soutenir. Il est au pouvoir des Chefs de la Religion, & du gouvernement, de lui redonner tout son éclat, toute sa dignité & toute sa force ; car nous assurons contre cet Écrivain, qu'elle a produit autrefois les effets les plus admirables.

doit être son organe infatiguable auprès des Peuples.

Dans le Temple, rassemblant tous les états, ce que vous ne pouvez faire dans un autre lieu, vous portez la premiere attaque aux ames dures & corrompues. Ce n'est presque jamais que par la force de la parole que ces ames sont réveillées de leur assoupissement. L'Orateur saint fait naître des inquiétudes & des remords ; il précipite dans les réfléxions profondes & sombres, dans les méditations importunes. Il enfonce dans le cœur un trait brûlant qui déchire, dévore, consume.

Ses fléches vont atteindre jusqu'au Trône des Rois ; en frappant, elles guérissent ; Si le respect oblige à n'offrir les objets qu'enveloppés, le Monarque les développe au fond de son cœur. Il entend distinctement ce que le Ciel lui annonce. Le Courtisan ne le voit que confusément ; la foule ne le comprend point ; peut-être le Ministre lui-même ne sent pas quels traits partent de sa bouche ; c'est Dieu qui parle en secret, & en quelque sorte

cœur à cœur avec le Souverain. Si la vérité eſt encore dans les Cours, c'eſt donc dans la Tribune ſainte. Le Miniſtre de la parole y déploye toute ſa fermeté & tout ſon zele. Il prémunit le Monarque contre les piéges des flatteurs, les dangers de la Royauté, l'abus du pouvoir, l'ivreſſe de la gloire, la vanité des conquêtes, le poiſon des plaiſirs, les attaques de l'irreligion, les maux du ſcandale, enfin les malheurs de l'endurciſſement. Il encourage, inſpire des hommes vertueux, qui rompent eux-mêmes à leur tour le ſilence, & ſçavent donner avec ſageſſe des leçons au Souverain & aux Chefs de l'adminiſtration.

L'Orateur prépare la réconciliation des époux diviſés, de ce fils dénaturé avec l'auteur de ſes jours. Il rend celui-ci plus doux dans le commerce avec ſes enfants, ſes proches, ſes amis, avec la Société toute entiere. Il ramene le Magiſtrat à des penſées d'équité & de déſintéreſſement, le Militaire à la ſainteté des mœurs. Il éteint peu-à-peu le feu des paſſions dans l'ame de cet homme livré au crime qui va ſe perdre contre mille écœuils. Il dé-

goûte insensiblement de la dissipation, des fureurs du jeu, de la vanité des parures, & du faste, cette femme qui ôte à l'état de ses enfants tout ce qu'elle prodigue à ses plaisirs & à ses caprices. Il arrache à l'oisiveté ce pere de famille qui néglige ses devoirs, ses travaux, & ne laisse à sa postérité qu'une fortune que sa négligence fait décroître de jour en jour. Il réveille des sentiments de probité dans le cœur de ce commerçant qui manquoit à la foi qu'il devoit à ses concitoyens & à l'étranger. Il tempere l'orgueuil de ce Grand, ramollit la dureté de ce riche, rend le pouvoir plus aimable dans celui qui commande, & le cœur plus docile dans celui qui obéit. La force de ses menaces, dont la voix est enfin entendue, arrête les déprédations de cet homme avide qui manie les trésors de l'État. Il console l'homme malheureux, empêche qu'il ne forme aucune entreprise criminelle contre ses concitoyens, contre sa patrie & contre lui-même. Il détrompe cet ambitieux qui court sans-cesse après une vaine fortune. Il réveille sur le bord du tombeau, ce vieillard plus courbé sous le poids des crimes, que

ſous celui des années. Il retient dès le commencement de la carriere, ce jeune libertin effréné. Frappé de ſes diſcours, l'avare ouvre ſes tréſors, & les Citoyens jouiſſent de la circulation de ſes richeſſes. Enfin par lui l'incrédule, l'eſprit prévenu eſt ramené de ſes erreurs.

Le Miniſtre de la parole conſole dans les cachots, dans les hôpitaux, ſous le toît du pauvre. Il donne un pere à l'orphelin, un ſoutien à la veuve malheureuſe, un défenſeur à l'innocent, un protecteur au foible, un guide à celui qui s'égare, un conſolateur à l'homme affligé, un ami à celui que la fortune accable. Ses diſcours affectueux attirent les ames ſenſibles : ſes menaces, les cœurs endurcis : la force de ſes paroles, les génies orgueilleux : ſa morale entre le relâchement & la ſévérité, les eſprits vrais & judicieux.

Il nourrit ou reſſuſcite la paix dans les Cloîtres, rend le joug de la regle plus léger, donne des motifs de conſolation à ce téméraire qui ſe repent inutilement de ſa précipitation. Enfin il excite de plus en plus la ferveur de ceux qui ont fait avec courage le ſacrifice.

Si le Miniſtre de la parole ne procure pas toujours tous ces biens, il les prépare de loin, il en hâte le ſuccès, il les ſoutient, & la Religion acheve de les amener à une fin heureuſe. C'eſt preſque toujours dans la tribune ſacrée que commence la réformation des mœurs.

Les inſtructions les plus utiles ſont celles des Paroiſſes, ſur-tout dans la bouche des Paſteurs. La parole au milieu de la pompe des Myſteres, a plus de force ; on voit plus de recueillement ; la piété eſt plus nourrie. Le caractère de celui qui inſtruit, ſes manieres paternelles & ſimples, le rapport de l'inſtruction & du ſaint Evangile qui vient d'être chanté avec ſolemnité, tout prépare l'eſprit & le cœur ; chacun s'intéreſſe au ſaint Miniſtre ; chacun tient de lui quelque eſpéce de bienfait (& l'on ſait ſi ces moyens ſont des reſſorts pour l'éloquence). Ce Chef de famille a reçu de lui un conſeil important ; ce pere malheureux des ſecours ſecrets ; cette épouſe, la bénédiction nuptiale ; celui-ci l'onction du Baptême ; celui-là a été conduit par ſon Paſteur au banquet formidable. L'un a

été consolé par lui aux portes de la mort ; l'autre retiré de l'abîme du desordre & de l'aveuglement ; tous enfin voient dans la chaire un bon pere, l'objet de leur plus tendre affection.

L'instruction a encore ici cette supériorité, qu'en intéressant davantage, elle est plus suivie, plus propre & plus directe aux besoins de chacun. Aussi est-ce une regle infaillible, surtout dans les moindres Villes, & dans les Campagnes, de juger du Peuple par ceux dont il reçoit l'enseignement. Si les Pasteurs instruisent rarement, l'ignorance & le desordre prévalent ; si l'instruction est fréquente, les mœurs & la piété sont en vigueur.

Les autres Ministres de la parole n'ont point les mêmes ressources ; aussi ils doivent employer d'autres moyens. C'est par eux que l'éloquence doit déployer toute sa force. A la tête des Paroisses, elle seroit déplacée ; ailleurs, je ne crains point de le dire, il est indispensable de l'offrir avec tous ses traits ; il seroit difficile autrement d'opérer beaucoup de bien.

L'Orateur ne paroît que dans les jours les

plus ſolemnels, dans les temps conſacrés à la Pénitence : & devant qui paroît-il ? Devant une foule inconnue, devant des hommes qui ne cherchent que l'homme & non le Miniſtre de la Religion : devant des hommes qui ne prennent d'autre intérêt à l'Orateur que celui qu'il inſpire par la beauté, & par l'éclat de ſon éloquence : devant des hommes qui loin d'être préparés, traînent avec eux tous leurs préjugés, toutes leurs habitudes & tous leurs vices. C'eſt ce riche opulent que la célébrité attire : cette femme livrée au monde, & que la curioſité arrache un inſtant au plaiſir & à la molleſſe : ce Grand pouſſé par la vanité, & qui vient s'offrir lui-même en ſpectacle : ce voluptueux obſcur que la foule a entraîné, ou qui peut-être vient dans le Temple ſaint chercher un objet à ſa paſſion. C'eſt cet homme dominé par ſes penchants, mais éloquent défenſeur des droits des Citoyens & qui vient apprendre la véritable éloquence de l'ame, puiſer dans la charité de la Religion, des larmes pour les verſer dans le cœur de ce Juge auquel il doit adreſſer le lendemain la parole.

Miniſtre du Très-haut, ah ! il ne vous eſt pas

permis de retenir votre éloquence; vous nè parlez que pour un inſtant à ces hommes aſſemblés. Tous leurs plaiſirs, leurs divertiſſements, leurs vices, leurs excès les attendent. Que ferez vous? Hâtez-vous de terraſſer ces auditeurs. Qu'on ne rouvre point les portes du Temple, que vous ne les ayez ſoumis; à de pareils hommes, il faut de grands mouvemenss, des émotions violentes. Vous n'aurez pas trop de tous les foudres de votre éloquence pour les étonner; il faudra bien que vos images à force d'être terribles, s'impriment dans ces ames dures. Les orages agitent les cedres, le tonnerre laiſſe des traces ſur les rochers. Ce riche endurci ne vous entendra pas impunément. Les tableaux que vous avez préſentés à ſa vue viendront le troubler pendant le ſommeil. En ſecouant le trait qui l'a bleſſé, il ſe l'enfoncera davantage. Celui-ci apprendra que pour intéreſſer pour l'innocence & pour la vertu, il faut être ſoi-même irréprochable & vertueux; celui-là reconnoîtra que le monde finit toujours par laiſſer des amertumes, & qu'il eſt honteux de ſervir de jouet

&

& de Miniſtre à des paſſions qui toutes rendent ſi malheureux.

Si le Prédicateur de la parole ne met ces moyens en œuvre, ſon Apoſtolat ne produira que des fruits paſſagers. Rien, non, rien ne parle pour lui qu'une éloquence forte & véhémente. S'il ne cherche qu'à plaire, qu'à montrer ſon habileté, la fineſſe de ſes traits, la délicateſſe de ſon goût, l'élégance de ſon ſtyle, il n'a pas beſoin ſans doute de ces grands reſſorts; il imprimera ſans ce moyen le ſouvenir de ſon nom dans les eſprits, mais il ne laiſſera aucune marque dans les cœurs.

Ceux qui vont à ces diſcours d'appareil ne ſont accoutumés à être émus que par les paſſions les plus fortes, par les plaiſirs & les divertiſſements les plus turbulents. Cette rapidité dans les cataſtrophes du Monde, ce jeu ſi fort animé du théâtre, les grands coups de la fortune, les revers ſubits, tels ſont les objets qui s'offrent continuellement à leur vue; comment remuerez-vous de pareilles ames, ſi votre éloquence n'a pas des mouvements encore plus violents & plus paſſionnés? Paul dans la Société des Saints n'employe que des

diſcours qui reſpirent la charité la plus tendre ; dans les cachots il ne parle point, il lui ſuffit de baiſer les chaînes de ceux qu'il conſole ; mais, devant Feſtus, devant l'Aréopage, ſon éloquence foudroie ſes auditeurs. Chryſoſtôme veut montrer le néant des grandeurs ; il repréſente ce célebre favori d'un Empereur *, Eutrope dans le Temple, ſe traînant dans la pouſſiere, embraſſant le bas de l'Autel pour ſe garantir de la fureur du Peuple, enfin tombé du faîte du pouvoir dans l'état du plus vil eſclave.

Le ſiecle a pris une forte direction vers la Philoſophie ; mais le langage qu'elle emploie eſt étranger pour la foule, & cette foule eſt de tous les états ; même dans les rangs les plus élevés, très-peu d'hommes ſont capables d'être touchés par la Raiſon. Il ne ſuffit pas de montrer un ſentiment affectueux ; vous intéreſſerez, & vous n'entraînerez point ; il faut que l'éloquence qui ramene ait la même force que les paſſions qui ont égaré. Les loix morales ſont ſoumiſes au même ſyſtême que les loix phyſiques. On ne détruit un mouvement que par un égal mouvement.

* *L'Empereur Arcadius.*

Il eſt néceſſaire que nos Orateurs ayent plus d'action que les Prédicateurs des autres Communions. Ici les auditeurs accoutumés par leurs inſtitutions à s'éclairer eux-mêmes, ſont plus capables d'écouter les raiſonnements qu'emploient leurs Prédicateurs; parmi nous la multitude eſt guidée par la foi. La croyance de l'enfance eſt celle qui nous accompagne juſqu'au tombeau. Le raiſonnement pour nous eſt pénible; il faut donc étonner, & entraîner par les mouvements (*a*).

(*a*) L'inſtruction a ſuivi la décadence générale; à force de ſpiritualiſer les objets de nos connoiſſances, nous avons altéré la véritable ſource des ſentiments; à force, de nous arracher aux ſens, nous avons perdu un des moyens les plus efficaces pour agir ſur les hommes. Nous voulons les enlever à une nature qui ne s'eſt jamais ſéparée d'eux, & qui ne s'en ſéparera jamais. Quel effet voulez-vous que produiſe en Chaire une diſſertation où l'eſprit ſera prodigué? Quelle émotion excitera-t-elle? J'oſerois prendre le mal de plus loin; qu'on me pardonne cette conjecture trop hardie peut-être, mais excuſable par le motif. Il me ſemble que Bourdaloue tout ſaint, tout admirable qu'il ſe montre dans ſes diſcours, a été

Qu'arrivera-t-il ſi la Chaire continue à ſuivre la route qu'elle ſemble avoir priſe. La

---

le premier, la cauſe innocente de cette révolution. Il a donné le modele d'une maniere de Prédication toute en raiſonnements. Je me perſuaderois que ſouvent il n'étoit pas entendu de la plus grande partie de ſon auditoire, même à la Cour. Il devoit convaincre les eſprits ſolides, mais peut-être il n'en perſuadoit que très-peu. On a voulu ſuivre ce modele inimitable, & on a opéré encore moins de fruit.

Il me paroît qu'on peut propoſer un raiſonnement invincible contre cette maniere d'annoncer la parole. Ou ceux qui écoutent ſont convaincus de la vérité des principes, ou ils ne le ſont point ; s'ils le ſont, il vous ſuffit de leur communiquer des impreſſions fortes & importunes. Miniſtres zélés ! faites pénétrer l'eſprit dévorant de Dieu dans ces profonds abîmes ; fondez ces neiges éternelles ; que les rayons du Ciel ne frappent point, & le triomphe vous ſera aſſuré. Au contraire ſi ces auditeurs ne ſont pas convaincus, ce n'eſt que ſeul à ſeul qu'on ramene des hommes égarés ; il faudroit des diſcours qui fuſſent un enchaînement de propoſitions depuis la premiere vérité de la Religion juſqu'à la derniere conſéquence ; il faudroit des années de conférences réglées ; & vous croyez qu'au bout de

vertu s'éteindra peu-à-peu dans tous les cœurs. La Religion deviendra une ſorte de ſpécula-

---

quelques ſermons, après quelques preuves jettées au haſard, vous gagnerez ces eſprits prévenus ? vous ignorez donc à quel degré eſt montée la liberté de penſer de votre ſiecle ? Cet homme ne peut répondre à aucune de vos aſſertions ; le trait de lumiere que vous préſentez le plus vivement eſt peut-être celui qui l'affecte le moins ; le raiſonnement au contraire que vous n'offrez qu'en paſſant, eſt peut-être celui qui le touche davantage ; s'il étoit développé, il le perſuaderoit, & vous courez rapidement à une autre matiere? Déſabuſez-vous. Vous propoſez des difficultés auſquelles vous répondez, & qui vous a dit que c'étoient là les objections que lui faiſoient ſon eſprit & ſon cœur ? Peut-il vous interrompre, & vous ouvrir ſon ame ? Vous le jugez ſur votre croyance, & d'après les diſpoſitions de votre propre eſprit qui eſt perſuadé ; c'eſt une mépriſe de votre zele.

Au lieu de ces moyens impuiſſants, ébranlez par vos diſcours cet homme prévenu, entraînez-le dans les torrents de votre éloquence. Croyez que ſi vous avez ému ſon cœur, ſon eſprit ne reſtera pas tranquille ; vous aurez vaincu plus de la moitié de lui-même.

Nous avons auſſi changé le caractere de nos

tion oiſeuſe, de morale métaphyſique. On finira par ne plus s'aſſujettir qu'aux devoirs d'inclination, ou à quelques préceptes commandés plus expreſſément par la Nature. On ſe plaint d'un relâchement général, d'une décadence dans les mœurs publiques; quelle en eſt la cauſe? peut-être le caractere profane

ſolemnités; & c'eſt encore une ſource de nos maux, & du peu de ſuccès du miniſtere de la parole. Les Peuples n'ont plus d'idée du ſilence des ſaints Myſteres, ſi ſoigneuſement obſervé dans l'Égliſe primitive. Le ſacrifice eſt célébré ſous les yeux de la multitude. Les mains des Fideles atteignent en quelque ſorte juſqu'à l'Autel; le voile ſacré & formidable n'eſt plus devant le Pontife. l'Égliſe Grecque a été plus ſoigneuſe que nous. Quelques-unes de nos Égliſes ont maintenu l'ancienne pratique; or demandez ſi la célébration des ſaints myſteres n'y eſt pas plus auguſte. Vous ſçavez quelle frayeur religieuſe inſpiroit chez les Hébreux, le Saint des Saints où le ſeul Grand-Prêtre pouvoit entrer. Le Miniſtre qui monteroit dans la Chaire, invoqueroit pour garant de ſes promeſſes, pour vengeur de la parole outragée, le Dieu qui reposeroit dans cet aſyle ſecret & redoutable. Ces moyens auroient plus de force que ceux que nous employons.

que le ſiécle s'efforce de donner à la prédication. En affoibliſſant ce Miniſtere, on a énervé la cenſure publique des mœurs. Athenes avoit des Ephores, Rome des Cenſeurs ; & nous, nous négligeons le moyen le plus efficace de ſuppléer & de repréſenter une inſtitution ſi ſage.

Comment ramener l'ordre ? Choiſiſſez des hommes enflammés pour la vertu, avec des talents éclatants. Alors vous renouvellerez les mœurs publiques. On n'eſt qu'un foible organe de la Divinité, lorſqu'on n'en eſt pas ſoi-même le Temple. Les mœurs pures dans les Chefs, reſſuſciteront bientôt la vertu dans la multitude.

Il eſt une eſpece d'hommes qui nous retracent l'image de ces Orateurs véhéments : les Miſſionnaires qui ſecouant les regles de l'art, qui ſe livrant à la force & à la grandeur naturelle de leur génie, entraînent la foule après eux. C'eſt ici le lieu de demander s'ils ſont utiles, d'examiner s'ils influent ſur l'ordre public. Diſons-le ſans crainte, & malgré la délicateſſe de notre ſiécle ; ces hommes Apoſtoliques produiſent de très-grands fruits. Les

inconvénients ſont en petit nombre au prix des avantages innombrables qu'ils procurent. Ils produiſent des biens infinis dans nos Provinces. Ils adouciſſent cette rudeſſe des Habitants des Campagnes , leur font porter avec réſignation le joug que le Ciel & leur condition obſcure ſemblent leur impoſer ; ils les encouragent dans leur travaux ; & leur docilité aux loix , leur tranquillité au milieu des fléaux qui les accablent , enfin leur conſtance dans la pratique des devoirs , ſont l'effet des ſecours extraordinaires & inattendus que viennent leur donner ces Miniſtres zélés & infatigables. C'eſt la Religion fortement préſentée par eux , qui peut arrêter leurs murmures , & quelquefois leurs révoltes.

Les Paſteurs ſans doute inſpirent à leur troupeau ces diſpoſitions & les nourriſſent ; mais l'homme , ſur-tout l'homme groſſier ſe laſſe de ſa propre vertu ; il a beſoin d'être renouvellé dans les ſentiments que la raiſon & la Religion lui inſpirent. Les Miſſionnaires font ſur leur cœur , une impreſſion auſſi vive qu'elle eſt profonde.

Ils operent le même bien dans nos Villes ,

& avec le même avantage pour l'ordre public. Ils frappent, ils tonnent ſur des coupables qui croupiſſoient depuis long-temps dans le crime & dans le déſordre. Les familles diviſées depuis pluſieurs générations, ſont réconciliées; des Magiſtrats qui avoient rendu des jugements d'iniquité les réforment & les réparent; des hommes prépoſés ſur les impoſitions publiques, rapportent au tréſor de l'État ce qu'ils en avoient détourné, & rendent au Citoyen ce qu'ils avoient perçu au-delà des droits légitimes; les enfants inſenſibles que les paſſions avoient égarés, viennent ſe jetter aux genoux de leur pere, & la Religion leur donne un cœur que la Nature leur avoit refuſé; les ſerviteurs réparent le tort qu'ils avoient cauſé à leurs maîtres; le monſtre de l'uſure, dévoré de la ſoif de l'or, fléau terrible du malheureux, tombe à leurs pieds. Les vices avec tous les crimes, vont ſe perdre, comme au fond d'un abîme, dans les ſources ſacrées de la réconciliation. La vertu reçoit un nouvel éclat & une nouvelle gloire.

C'eſt un beau ſpectacle que ces villes où s'opere ce renouvellement. Vous diriez que le Seigneur eſt deſcendu au milieu de ſon Peu-

ple. Un jour plus ſerein brille dans les Cieux. Un Tribunal compoſé des hommes les plus habiles & les plus integres eſt élevé : Tribunal de charité qui réunit tous les vœux ; là chaque intérêt eſt diſcuté ſous les yeux de la Religion, les procès ſont jugés ; les cauſes qui avoient traîné dans le ſanctuaire des Loix, peut-être depuis un demi-ſiecle, ſont terminées. Tous s'approchent, s'abordent avec une tendre affection. L'Étranger qui arrive des pays éloignés, s'imagine que ce ſont des freres, des époux, des peres, des enfants qui ſe réuniſſent pour célébrer quelque nouvelle ſolemnité, ou quelque grand événement de famille. On vole avec une ardeur inouie, au ſaint Temple. Le Très-haut dans ſon tabernacle, y paroît plutôt au milieu des eſprits immortels qu'au milieu des hommes. Là chacun jure au pied de l'Autel, d'être meilleur maître, meilleur fils, meilleur pere, meilleur époux, meilleur ſujet, meilleur citoyen, enfin meilleur homme. Ils quittent le Temple à regret. La ferveur des travaux, le zele du bien public, l'accord des familles, tout annonce que la ſainteté regne au milieu d'eux. Ne dou-

tez pas que l'État ne se ressente de ce renouvellement de la piété publique. Après beaucoup d'années, les citoyens se souviendront encore de ces grands jours de réconciliation.

On a souvent demandé si un Apostolat aussi solemnel, produiroit les mêmes effets dans la Capitale ; oui, si l'instruction dirigée comme elle devroit l'être, étoit confiée à des Chefs recommandables par la vertu & par les talents ; si de saints Ministres, éminents par leur caractere, étoient à leur tête ; si l'on bannissoit de ce cours solemnel, tout ce qui pourroit diminuer sa vertu & son excellence aux yeux des hommes éclairés & sages. Un pareil ministere de charité trouveroit peut-être d'abord quelques obstacles ; mais enfin il produiroit des fruits précieux, & qui seroient dignes d'une si haute entreprise. Frappez, frappez les yeux de la multitude par des spectacles saints ; sur-tout que vus de plus près, & après les premiers instants de l'enthousiasme, ces spectacles n'offrent rien qui soit indigne de la majesté de Dieu, de la Religion, & de la saine Philosophie ; & la vertu obtiendra le prix sur le vice.

Une réflexion ne nous frappe point aſſez ; peut-être ne frappe-t-elle pas aſſez les Chefs eux-mêmes : c'eſt que les hommes, foibles par l'entendement, & par la conſtitution de leur ame, ont beſoin de s'appuyer ſur une Religion ſurnaturelle. Ainſi quelques progrès que le mal ait faits, ſi de bons Miniſtres & des hommes d'État zélés pour le bien, ſe réuniſſoient, on raméneroit inſenſiblement les jours de l'ancienne piété, & les mœurs ſimples de nos ancêtres ; l'amour du bien public ſe réveilleroit ; cette image ſacrée de la patrie, imprimée dans le fond des cœurs, revivroit avec ſon ancienne gloire ; car nous ſommes forcés de l'avouer, l'amour de la patrie diminue tous les jours ; les vrais Sages ne le voient pas ſans douleur, & l'État s'afflige d'un mal ſi déplorable. Nous avons parlé d'un caractere national ; mais, oſons le dire, ce caractere paroît inſenſiblement s'affoiblir, ſe détruire, s'éteindre.

La Religion cependant ne manque pas de Miniſtres ; mais cette multitude de Sujets dans le Clergé, eſt-elle utile au maintien de la Religion, lui eſt-elle nuiſible ? Remontons dans

les temps anciens, & nous ferons plus à portée de répondre. Chaque Prêtre étoit attaché à une Églife; chacun avoit un titre; le nom de Prêtre & celui de Bénéficier étoient confondus (*a*). La difcipline a changé; l'Églife manque peut-être des Miniftres qui lui feroient néceffaires, & en a beaucoup qui ne lui fervent point.

Ofons hafarder quelques penfées. Chaque Pafteur de Paroiffe a befoin de coopérateurs; les places que ceux-ci occupent devroient être autant de titres. L'adminiftration des Diocèfes demande des grands-Vicaires, des Pénitenciers, des Officiaux, des Promoteurs; fi toutes ces places étoient autant de titres de bénéfice, la Juftice Eccléfiaftique feroit adminiftrée gratuitement. L'Églife a befoin de défenfeurs dans les Tribunaux féculiers; il feroit utile que chaque place que fes Miniftres y occupent, fût dotée des revenus de l'Autel.

(*a*) Thomaffin, Difcipline de l'Eglife, premiere partie, liv. 1. ch. 15. n. 1. *Cette difpofition*, dit-il, *a duré plus de 1200 ans.* (Ibid.) Il rapporte la même chofe dans beaucoup d'autres endroits.

L'uſage contraire, je veux dire l'exiſtence dans le Clergé, & l'ordination ſans titre de bénéfice ſont la ſource de mille maux que les premiers Paſteurs déplorent (*a*). Que d'hommes ſe conſacrent à l'ordre du Clergé, & qui ſont réduits à vivre dans l'obſcurité la plus honteuſe ! Que de Miniſtres à qui la douleur de n'enviſager aucun avenir, aucun établiſſement, malgré leurs continuelles fatigues, fait prendre des partis extrêmes ! Combien deviennent en ſecret les ennemis les plus dangereux de l'ordre ſacré, & de la Religion elle-même !

Vous demandez la Science à de jeunes Éleves qui n'ont pas le moyen de l'acquérir ; des mœurs pures à celui qui preſſé par le beſoin, cherche de toutes parts un ſoulagement & une compenſation à ſa modique fortune. Soyez

(*a*) Nous n'appellons point un vrai titre de bénéfice, ce titre patrimonial qu'on exige des parents de celui qui entre dans le Clergé. On ſait que ce n'eſt plus qu'une vaine formalité pour repréſenter l'ancien titre. C'eſt conſerver un monument qui nous condamne.

juftes ; n'exigez pas du premier qu'il fache inftruire les Peuples, & du fecond qu'il n'avilifle point fon état.

Ces maux en entraînent un plus grand. Les hommes que le Peuple voit monter plus fouvent à l'Autel, font ceux que la néceffité oblige à fréquenter davantage ce même Peupe. Au moins le riche Bénéficier renferme fes fcandales dans des Sociétés qui fans ce nouvel écœuil, trouvent affez de piéges dans leurs richeffes. Ici le fcandale eft à portée des moindres rangs. Mais je m'arrête, & m'abftiens de préfenter d'autres détails ; ils naiffent affez d'eux-mêmes, & de ces premiers faits. Il fuffit de ces vues générales pour ceux à qui il appartient de s'occuper de cette matiere importante, peut-être auffi liée à l'ordre public que la Religion elle-même (*a*).

(*a*) Le mal eft porté trop loin, pour que les premiers Pafteurs ne défirent point ardemment le renouvellement de l'ancienne difcipline. Les Politiques habiles voient que la réforme eft indifpenfable, à moins d'un dépériffement total dans cette partie de l'ordre public. Plus cette réforme fera

L'ordre des matieres nous conduit naturellement à traiter des établiſſements conſacrés à la jeune Milice de l'Égliſe, déſignés ſous le nom de Séminaires ; nous n'en dirons que très-peu de mots, & n'en ferons point un Article ſéparé. Une légere attention ſuffira pour nous faire connoître qu'ils ſont étroitement liés au bien général de la Religion & à celui de l'État. C'eſt ici que ſe forment les Miniſtres qui doivent un jour inſtruire les Peuples. Des principes qu'ils recevront ſur les

---

reculée, & plus les hommes profanes redoubleront leurs attaques contre l'ordre ſacerdotal.

Un autre abus que nous remarquerons, & que beaucoup d'autres ont relevé avant nous, c'eſt de voir, ſur-tout dans la Capitale, tant d'hommes initiés au Clergé, & qui n'ont aucune ſorte de deſtination, ni relative aux fonctions eccléſiaſtiques, ni même à l'État. Un Étranger, obſervateur très-judicieux, en a tiré des conſéquences funeſtes pour nos mœurs. (*Lettres de Muralt, p. 311.*)

Enfin un dernier abus preſque auſſi déplorable, c'eſt que tant d'hommes qui n'appartiennent point à l'État Eccléſiaſtique, ſoient revêtus de l'habit du Clergé.

mœurs,

mœurs, & des lumieres qu'ils puiſeront dans ces retraites reſpectables, dépend le ſort des différents troupeaux qui leur ſeront confiés. Ici croiſſent à l'ombre de la piété, ces Pontifes qui doivent gouverner un jour de grandes Égliſes, ceux qui les adminiſtreront après eux & ſous leurs ordres, les Paſteurs des ames, des Directeurs des conſciences, des Moraliſtes, des Canoniſtes, des hommes particuliérement attachés au ſervice des Autels, conſacrés à chanter les louanges du Très-haut, & qui par leurs vertus ou par leurs vices feront l'édification ou le ſcandale, & peut-être la ruine des Cités; ici ſont raſſemblés tous ceux qui ſeront chargés un jour, de la partie d'adminiſtration la plus importante dans un État. Ainſi les Chefs doivent une attention particuliere à ces établiſſements, les porter à leur plus haut degré d'utilité & de perfection. Cet objet a toujours été extrêmement cher aux premiers Paſteurs, & ſpécialement au Clergé de ce Royaume (*a*). Nos Pontifes veillent avec un ſoin parti-

(*a*) Ce Noviciat Eccléſiaſtique eſt très-utile, lorſque les jeunes Éleves y ſont formés à des

culier à maintenir les Réglements établis par le plus fameux des Conciles. C'eſt encore celle de toutes nos inſtitutions ſur laquelle

---

études approfondies & à une piété ſolide qui combatte le monde, mais qui ne lui offre rien de bizarre & d'outré. Ce Noviciat eſt très-utile, lorſque les jeunes gens apprennent à voir les objets de la piété ſous leur vrai point de vue; qu'une ferveur indiſcrette ne les groſſit pas trop à leurs yeux; car le précipice le plus voiſin d'une ferveur outrée, c'eſt un relâchement extrême. Enfin ce Noviciat eſt très utile, lorſqu'on y forme les jeunes Aſpirants au miniſtère de la parole, & qu'on leur donne les regles oratoires & eccléſiaſtiques de cet Art. Croiroit-on que cette partie eſt négligée dans le plus grand nombre des Séminaires du Royaume, ſur-tout à Paris? Cette réflexion pourroit en amener beaucoup d'autres. Je n'en ajouterai qu'une ſeule. On ſe plaint de la diſette de Prédicateurs; elle ſera beaucoup plus grande, ſi cet abus continue. Il eſt vrai que l'exercice des Catéchiſmes dans quelques Séminaires, ſemble préparer la voie au miniſtère de la parole; mais cet exercice eſt peu propre à former le goût. Les jeunes gens y ſont livrés à toute l'effervеſcence de leur eſprit. Leurs productions ne ſont point ſurveillées, dirigées par des Supérieurs. Il paroît qu'il ne ſeroit

l'inconſtance de nos mœurs a le moins influé. Heureux ſi c'eſt ici une prophétie pour les jours à venir ! L'eſprit de retraite & d'auſtérité qui regne encore dans la plupart de ces maiſons vénérables, principalement dans nos Provinces, eſt peut-être dans notre état de décadence, le ſeul moyen de reſſuſciter la ferveur de la Religion, & des mœurs anciennes.

Il eſt une Loi univerſelle, maintenue avec beaucoup d'exactitude & de fermeté de la part des premiers Paſteurs, d'obliger tous les jeunes aſpirants à vivre pendant pluſieurs années, dans ces retraites. Si cette diſcipline ſouffre jamais quelque altération, on verra les mœurs s'évanouir entiérement du milieu des Peuples.

La corruption de la Capitale eſt telle aujourd'hui, que les jeunes éléves des Provinces ne peuvent preſque plus y venir puiſer l'éducation eccléſiaſtique, ſans un danger ex-

---

point inutile d'établir dans les Séminaires des eſpeces de Profeſſeurs, de Maîtres d'éloquence ſacrée, & de placer l'exercice de la parole au nombre des fonctions les plus importantes.

trême. Leurs mœurs ſe conſerveront mieux, s'ils reçoivent cette éducation dans les climats où ils ſont nés. La ſimplicité, la gardienne la plus ſûre de la vertu les défendra. Plus dociles à la voix des premiers Paſteurs, ces éleves devenus un jour les conducteurs des Peuples, ſupporteront mieux le poids du miniſtère, & l'honoreront par une conduite plus irréprochable.

Si la ſévérité de ces établiſſements devoit allarmer la lâcheté des aſpirants, ou détourner des parents avides, de vouer leurs fils aux autels, la condition du ſacerdoce n'en ſeroit que plus heureuſe. La multitude de Clercs lui ſera toujours extrêmement nuiſible; il lui importe ſur-tout d'avoir des Miniſtres éprouvés long-temps, & même, s'il étoit poſſible, d'une capacité ſupérieure, pour combattre tant de talents qui brillent aujourd'hui d'un éclat ſi dangereux & ſi funeſte. Jamais il n'a été plus néceſſaire de reſſuſciter l'antique émulation, & toute la ſévérité de la diſcipline. La plupart de nos maux prennent leur origine dans notre nouvelle éducation, dans ces ſources éloignées & obſcures. Cette vérité nous frappe moins,

parcequ'il faudroit remonter trop loin pour la lier avec la décadence générale (*a*).

(*a*) Nous ne croyons pas déplaire à la plupart des Lecteurs, en présentant ici un court tableau de l'origine & des progrès de l'établissement des Séminaires. L'époque la plus ancienne de leur existence, c'est la fin du quatriéme siecle, du temps de S. Augustin. Il forma le premier en Afrique, de ces especes d'établissements. Bientôt son Séminaire d'Hippone donna naissance à beaucoup d'autres dans ces climats. On ne distinguoit pas trop autrefois les Séminaires, des Monasteres; presque toujours l'un & l'autre étoient réunis. Souvent même dans leur exil, les Evêques se faisoient suivre de leur Clergé & de leurs Religieux. (*Voy. Ferrand Diacre sur la vie de S. Fulgence.*)

L'Espagne, au milieu du cinquiéme siécle, imita la premiere la coutume d'Afrique, & établit des Séminaires pour les jeunes Clercs. L'époque de ce nouvel établissement est clairement désignée dans le second Concile de Tolede, Canon I. Ce Concile donne aux Séminaires presque la même forme qu'ils ont aujourd'hui. Il en reconnoît de deux especes : la maison épiscopale où étoient l'Evêque, son Chapitre, le principal Clergé, les Prêtres & les Diacres, & une maison particuliérement consacrée aux jeunes Clercs,

Il s'offre un nouvel objet à notre vue. Les eſprits ne peuvent ſe contenir dans leurs

---

qui étoit gouvernée par un vieillard reſpectable. Tous les Membres du Clergé, à moins d'infirmité, étoient obligés de vivre dans l'un de ces deux Séminaires.

La France, vers le milieu du ſixiéme ſiecle, imita à ſon tour l'exemple de l'Eſpagne. Le ſecond Concile de Tours, l'an 566, nous fait connoître que les Evêques & leur Clergé avec les plus jeunes Clercs, étoient réunis dans une eſpece de maiſon cloîtrée. Grégoire de Tours (*hiſtoire, liv.* 10.) nous donne à entendre que tous les Ecléſiaſtiques étoient obligés, comme en Eſpagne, de vivre en communauté avec le premier Paſteur. Il paroît auſſi qu'alors tous les revenus des Ecléſiaſtiques étoient en commun.

A la fin du ſixiéme ſiecle, le Pape S. Grégoire le Grand fonda les Séminaires en Italie, & les fit établir en Angleterre par le Moine Auguſtin. C'étoit la même forme & la même régularité qu'en Afrique, en Eſpagne & en France. Il avoit réuni dans ſon Palais les Clercs & les Religieux. Ce Séminaire étoit alors le plus célebre de toute la Chrétienté.

L'Égliſe Grecque n'a point connu les Séminaires. Comme les Clercs, même de l'ordre ſupé-

anciennes bornes. L'ébranlement eſt général. Il ſemble que le Ciel ait voulu que notre ſiecle fût livré aux diſputes. D'autres aſyles de la piété ont réveillé la curioſité univerſelle ; les

---

rieur, n'étoient pas aſtreints à la continence, il eſt moins étonnant qu'on n'y ait pas connu ces eſpeces d'établiſſements, dont un des principaux objets eſt d'enſeigner les obligations étroites de la Chaſteté.

Depuis ce temps juſqu'au Concile de Trente, l'uſage a beaucoup varié parmi nous. Charlemagne avoit reſſuſcité l'ancienne diſcipline, & donné beaucoup de ſplendeur à ces établiſſements. On voit tantôt les jeunes Clercs dans les Monaſtères, tantôt dans la maiſon de l'Evêque, chez les Curés, dans des Communautés à part, enfin dans des Colleges de Clercs, qui formoient les anciennes Univerſités des Villes. Ce nouvel ordre changea avec le relâchement des Univerſités ; c'eſt la remarque du ſavant Pere Morin (*de ſacris ord. part. 3. exerc. 13. c. 1.*) Les Communautés de Clercs tomberent à leur tour, dans le plus grand relâchement. Les jeunes Étudians élevés dans les maximes du Cloître, avoient pris un caractere d'indépendance, & ſembloient vouloir partager le privilége d'exemption dont jouiſſoient les Monaſteres.

Vers le milieu du quinziéme ſiecle, Eugene IV,

esprits se sont divises. Nous allons faire nos efforts pour les réunir par la Religion.

DES COUVENTS DE RELIGIEUX.

LE Cloître comme le Sanctuaire a été ouvert aux dissensions. La sainteté de l'état re-

---

ce fameux rival du Concile de Basle, touché des maux du Sacerdoce, établit à Florence un Séminaire de jeunes Clercs sous la direction d'un Maître tiré du Corps du Clergé. Pierre Archevêque de Bordeaux imita cet exemple. Ces nouveaux établissements, dit le Continuateur de Fleuri (*Hist. Eccl. t. 22. pag. 134.*) donnerent occasion, plus de cent ans après, au Concile de Trente, d'ordonner dans tous les Dioceses l'érection des Séminaires. Cette sainte Assemblée réforma les anciens abus; elle voulut que les Séminaires fussent établis dans des maisons à part, qui seroient gouvernées par des Supérieurs sous l'autorité immédiate de l'Evêque Diocésain. S. Charles fit éclater son zele. Tous les Conciles de France, sur-tout ceux de Rouen 1581, de Rheims 1583, de Bordeaux, de Tours, d'Aix, de Toulouse montrerent la même ardeur. Ils ordonnerent aux Evêques d'ériger des Séminaires, conformément aux décrets du saint Concile de

ligieux a été obſcurcie, ſa gloire flétrie. Nous ſommes bien injuſtes dans nos reproches. Nous accuſons l'état religieux de relâchement ; le reproche eſt fondé ſans doute ; mais qui ſont les premiers auteurs de ce relâchement ? Ne voudrons-nous jamais nous reconnoître coupables des maux auxquels nous avons donné naiſſance ? vous vous plaignez de la tiédeur du cloître ; vous voulez donc que les Religieux vivent au milieu d'un air corrompu, ſans en ſouffrir

---

Trente. L'Ordonnance de Blois, l'Edit de Melun enjoignirent la même choſe.

Il ſe gliſſa encore quelques abus. Des Réguliers ayant conſervé ſous leur autorité, pluſieurs de ces établiſſements, voulurent ſecouer l'autorité épiſcopale. Les Evêques en firent de vives plaintes à Louis XIII ; & il fut ordonné irrévocablement que les Séminaires ſeroient *ſous la main*, ſous la Juriſdiction & le gouvernement des Ordinaires des lieux. Tel eſt aujourd'hui l'état & la forme de cet important établiſſement. *Voy. Thomaſſ. diſc. de l'Egliſe, t. 1. 1. part. liv. 1. ch. 39, 40, 41. 2. part. liv. 1. ch. 30. t. 2. 3. part. liv. 1. ch. 28. t. 3. 4. part. liv. 2. ch. 35. Conc. de Trente, ſeſſ. 23. ch. 18. Continuat. de l'Hiſt. Eccl. de Fleuri, t. 22. pag. 134, 135, t. 33. p. 425-433.*

aucune atteinte ? vous ne connoiſſez donc point la nature du cœur humain ? l'homme le plus ſaint ſe reſſent toujours de la décadence de ſon ſiecle. Voyez dans l'ordre phyſique, quelque écarté que ſoit un tourbillon du centre du principal mouvement, il eſt entraîné, & ſuit quoique plus lentement, le tourbillon général.

J'oſe le dire ſans craindre d'être blâmé ; vous ne devez gueres plus vous plaindre des vices du cloître, & de ceux du ſanctuaire que des vôtres ; ils ſont nés de la même ſource. Vous reprochez le relâchement à cet état ; & pourquoi vouez-vous à la religion des enfants gâtés par l'éducation, & déja imbus de mauvais principes ? Pourquoi le vice aujourd'hui ſi audacieux, ſi impuni porte-t-il une tête altiere, & dreſſe-t-il des piéges dans les lieux les plus ſacrés & les plus formidables ? Vous voulez de ſaints Religieux, & vous n'offrez au cloître que des enfants indociles à porter le joug, de jeunes Néophites capables à peine de bégayer leurs engagements. Vous ſemez de l'ivraie, & vous voulez voir croître une brillante & fertile moiſſon ? ſiecle Novateur, ne vous plaignez plus de nos abus, ou réformez les vôtres.

La Religion éleve une barriere entre vous & vos freres consacrés à la vie religieuse, & vos émissaires malgré tous les efforts des chefs, font pénétrer dans ces demeures vos écrits dangereux. Vous enflammez tout à la fois le cœur & l'esprit des jeunes Novices, susceptibles des impressions les plus vives. Le silence de la retraite laisse à la volonté tout son ressort, & lui donne même une plus forte tension ; elle laisse à l'imagination toute son ardeur, & quelquefois aux passions toute leur impétuosité & toute leur force. Voyez, c'est vous qui avez allumé l'incendie dans le cloître, applaudissez-vous. C'est à la Religion à l'éteindre ; mais dans vos principes, elle n'a pas ce pouvoir. Il faudroit qu'elle changeât le cours de la Nature. Ignorez-vous que vous parlez à une Nation vive, à des esprits dont l'inclination la plus naturelle, c'est la nouveauté? Remarquez la force des nouvelles opinions ; non, il n'est pas de cloître, de maison religieuse, quelque austere, quelque sainte que vous la supposiez, de retraite de jeunes Eleves qui n'ait souffert quelque atteinte de la révolution de nos mœurs ; il

n'eſt point d'aſyle de la piété, où vos nouveaux dogmes n'ayent altéré la ſubordination. Cet aveu ne doit point coûter aux ames ſinceres & droites.

Préſentons maintenant quelques idées ſur l'ordre religieux ; ſon exiſtence dans un Etat catholique, tient d'une maniere très-prochaine à l'exiſtence même de la Religion. Dans un Etat où la Religion chrétienne eſt reçue (& tous ſans doute doivent la recevoir) il faut admettre tous les principes de la morale de Jéſus-Chriſt. Il a non ſeulement donné des préceptes, mais encore des conſeils. La voie pour les accomplir, doit être ouverte à tous les Sujets ; car chacun a fait ſerment à cette Religion ainſi qu'au Monarque. Détourner de la perfection de la Religion, c'eſt un abus du pouvoir, un attentat contre la Religion elle-même ; auſſi n'y a-t-il que des hommes mal intentionnés & méchants qui puiſſent calomnier à ce point le gouvernement, que de lui attribuer des vues auſſi criminelles. L'État, ſur-tout ſous le regne du plus doux des Princes, ne veut point gêner les conſciences. Loin que l'ordre re-

ligieux ſoumis à des regles ſages, puiſſe nuire à un gouvernement, il lui eſt utile.

Il eſt avantageux que des hommes attachés par ſerment au ſervice des malades, ayent la protection & l'encouragement du miniſtere public. Il eſt utile pour l'avancement des Sciences, qu'il y ait des Corps de Solitaires qui ſe livrent tout entiers aux travaux pénibles & rebutants de l'érudition ; ces travaux ne peuvent être entrepris que par des Sociétés ; il faut même ſuppoſer ces ſociétés dépendantes d'un chef, autrement n'attendez aucun fruit ſolide de leurs veilles ; la Religion ſeule peut faire dévorer l'ennui de ces travaux immenſes. Retranchez les Religieux, où trouverez-vous des Savants qui aillent, d'une main infatiguable, arracher dans le fond de ces ſombres carrières de l'érudition, ces lourds & informes matériaux qui vous ſervent enſuite à élever l'édifice des Sciences ? Il faut des Sociétés qui puiſſent perpétuer de ſiecle en ſiecle dans une Nation, les monuments de ſon hiſtoire, ſes arts & ſes découvertes. Il eſt utile qu'il exiſte des Sociétés d'hommes liés par la Religion, à qui une obéiſſance humble & docile com-

mande de ſe ſoumettre les uns aux autres leurs plans, leurs méditations, leurs travaux. Il eſt utile qu'il s'éléve des voix, comme du fond du deſert, pour annoncer la pénitence : que de fervents Religieux ; aident les Paſteurs dans les fonctions ſaintes ; car nos Provinces manquent de Miniſtres pour ſatisfaire à la piété des Peuples, & pour ſuffire à la multiplicité des beſoins. Il eſt utile qu'il exiſte des Sociétés qui ſuſtantent les habitants des campagnes,enfin des Sociétés où la vertu pratiquée ſous des conducteurs habiles, ouvre un aſyle aux familles accablées d'une trop grande poſterité.

Envain on oppoſe qu'elles ont d'autres reſſources. L'État Militaire, celui de la Magiſtrature, les Finances ne peuvent ſuffire à la multitude de Sujets qui ſe précipitent en foule dans ces différentes carrieres. Conſervez donc un aſyle, une retraite pour ces hommes, qui quelque imparfaits que vous les ſuppoſiez dans le cloître, y offriront encore moins de vices que s'ils reſtoient dans la Société.

Vous dites qu'ils ont la reſſource des arts ; déſabuſez-vous ; ſi vous parlez des arts de

luxe, ils corrompent; & d'ailleurs ils ne suffiroient pas pour occuper cette multitude; à plus forte raison, si vous parlez des arts utiles. Pour achever de vous convaincre, jettez les yeux sur nos Provinces; ne pensez pas qu'elles puissent fournir aux Arts comme la Capitale. Gardez-vous d'établir la moindre comparaison. Les Arts dans nos villes, sont un beau nom qui embellit les conversations, & rien de plus.

Opposerez-vous l'exemple de nos voisins? Quelle différence pour l'étendue des deux Royaumes! Quelle disproportion entre leur population & la nôtre (*a*)!

Vous demandez des cultivateurs au cloître; vous le répétez sans cesse dans vos discours;

(*a*) Par les calculs modernes, & par des relevés de Provinces, on a montré qu'il y avoit dans le Royaume, plus de 23 millions d'habitants, au lieu de 18 millions, comme on le croit assez généralement. *Voy. Recherches sur la Population par M. Messance, p. 274.* M. l'Abbé Expilly dans un Mémoire qu'on a écrit avoir été présenté au Roi, étend moins ce nombre; mais il le fait monter à plus de vingt-deux millions.

parcourez nos contrées les plus reculées, & vous changerez de pensée ; n'imaginez pas que ces terres arides dont on vous propose tous les jours le défrichement, soient susceptibles de cette amélioration prétendue. Ces objets occupent vos Spéculateurs oisifs, ou des hommes avides qui jettent dans ces gouffres dévorants, des richesses perdues pour jamais. On a mis en valeur presque toutes les terres du Royaume qui peuvent procurer un avantage suffisant au Propriétaire ; ou au moins les bras ne manquent point pour les cultiver (*a*) ; mais ce qui vous manque ce sont des hommes capables par leurs revenus, de procurer à la terre assez de rapport, de lui donner les soins qu'elle exige. Si l'on n'apporte un remede à ce mal, nous devons nous attendre à voir de plus en plus dégénérer le sol

(*a*) Les recherches faites dans plusieurs Provinces du Royaume, dit M. Messance, prouvent que la population y a reçu des accroissements très-sensibles. *Réflex. sur le prix du bled à la suite du Traité de la Pop. p.* 282.

du

du Royaume, comme on s'apperçoit déja qu'il dégénére dans plusieurs cantons.

Il ne m'appartient pas de porter plus loin mes vues sur cet objet; mais avouons que ces Corps de Religieux à qui nous devons nos premiers défrichements, peuvent beaucoup mieux que d'autres cultivateurs, conserver au sol de la France l'avantage qu'il a sur celui des autres États.

Poursuivons. Il est utile qu'il existe des Religieux. Le gouvernement doit cette ressource aux hommes nés avec des inclinations vertueuses, mais faciles, & qui ont besoin de ce rempart contre la séduction; il la doit à cette classe d'hommes Philosophes, d'une humeur naturellement paisible, tranquille, sérieuse, étrangere aux goûts du monde, peut-être un peu sauvage, & incompatible avec la Société; le gouvernement doit cette ressource à ces hommes qui sans parents, sans appui, sans aucun lien du sang qui les attache au siecle, vont chercher dans ces retraites des freres, des peres, des amis.

Retardez les vœux de Religion aussi long-

temps que l'ordre Public l'exigera, que le Souverain, & les premiers Paſteurs le jugeront néceſſaire; mais laiſſez entrer d'aſſez bonne heure les jeunes rejettons des familles, ſous la diſcipline monaſtique; ſans cette précaution vous n'aurez jamais de bons Religieux. Donnez-leur d'habiles Surveillants pour les études, des Maîtres ſeveres pour les mœurs; mettez-les à portée d'exercer avec déſintéreſſement les fonctions ſacrées, & ſurtout le miniſtere ſublime de la parole; car cette derniere fonction ne doit rien tenir de la dépendance; que la voix importune du beſoin ne ſollicite point leur ame à des complaiſances funeſtes, à une lâche & aviliſſante facilité: reconnoiſſez des ſujets, des citoyens, des amis, des freres dans ces reſpectables Religieux ſur leſquels vous vous plaiſez à verſer à grands flots le fiel de la ſatire, & à lancer les traits d'un mépris aveugle. Hé quoi! c'eſt votre ſang; peut-être ont-ils ſacrifié leur liberté à votre droit d'héritier & de chef de leur tige. Quel ſpectacle! quel ſcandale pour les Etrangers! de voir les ſujets d'un même

État, les enfants d'une même famille opposés, animés, armés les uns contre les autres. Qui croiroit que dans un même Royaume, tous les Ordres se choquent, se heurtent? Quel discours entends-je dans la bouche des Nations de l'Europe? Il vous faut, nous disent-elles, la guerre au dehors, pour vous empêcher de vous la faire entre vous.

Honorez le sacrifice de ces dignes Religieux, enfants des plus illustres peres; honorez ces généreux Cénobites, & ils ne tarderont pas à reprendre d'eux-mêmes leur ancien esprit. Le mépris & le découragement sont autant une source de vices, que la licence & les piéges de la corruption. Lorsque vous ôtez au sentiment, ce caractere de grandeur, de dignité, d'élévation, de noblesse qui lui est propre, vous portez au cœur le coup le plus mortel, vous le flétrissez.

On a demandé s'il seroit avantageux que l'état monastique fût soumis à la jurisdiction des Évêques. Il est probable que si cette forme de hiérarchie & de subordination eût toujours subsisté, les Religieux n'ussent point essuyé les vives attaques qu'on leur a portées. Il s'en est

trouvé parmi leurs peres, qui ont abusé de la faveur de Rome ; & leur crime a rejailli sur les enfants. Peut-être la gloire du siege du premier pasteur consiste moins dans le grand nombre de rameaux qui partent de ce tronc vénérable, que dans la vigueur de ce même tronc, qui nourrissant moins de branches, s'éleveroit mieux sur lui-même, offriroit une plus superbe tige, & couvriroit mieux de son ombre toutes les Églises de l'Univers.

Hommes prophanes qui calomniez l'autorité souveraine ; qui voulez qu'on détruise lorsqu'on ne cherche qu'à tracer la voie à la réformation, & au renouvellement de l'ancienne discipline, vous ne permettez donc plus de cloîtres, de retraites, de murs de séparation entre le monde & les Saints, entre la vertu & la corruption ? eh bien, renversez ces antiques retraites ; mais défendez-vous contre la vertu elle-même éplorée, prosternée à vos pieds ; elle vous demande un asyle ; car malgré vos mépris elle veut rester avec vous sur la Terre. Est-ce au milieu du Monde que vous voulez qu'elle habite ? Quel état aujourd'hui respectez-vous ? Jusqu'à quel rang de

citoyens la corruption n'eſt-elle point deſcendue ? Vos pernicieuſes maximes ont pénétré dans le ſein des plus vénérables familles ; tous les états ſont infectés. La maiſon paternelle n'eſt plus l'école des vertus. Des piéges tendus de toutes parts, ne laiſſent point de reſſource à l'innocence. Le poiſon devenu plus ſubtil, s'eſt inſinué dans les Ordres les plus irréprochables ; l'épée n'eſt plus ſi ferme dans la main du guerrier, ni la balance dans celle du Magiſtrat ; l'or du commerçant n'eſt plus auſſi pur. L'intérêt accompagné de toutes les paſſions, a établi partout ſon empire. L'opinion a pris la place de la plus ſaine croyance. Il ſemble que la vérité bannie des eſprits, a emporté avec elle la vertu du fond des cœurs ; & l'une & l'autre errant au haſard ſur la Terre, ne ſavent preſque plus où trouver un aſyle & un repos. Hommes cruels, laiſſez à la vertu ces honorables retraites ; croyez-vous que le monde ne poſſede pas encore des hommes dignes des regards du Ciel ?

Nos Sanctuaires ſans doute ſont un rempart contre vos traits formidables ; mais il n'a pénétré que trop de vos fléches, qui ſont tom-

bées jufqu'au pied de l'Autel. La barriere n'eſt point aſſez forte; il faut à la vertu un rempart encore plus épais : cachée jufques dans le Saint des Saints, peut-être vos traits ne l'atteindront pas. Ah ! ne refufez point à la vertu de faire des profélites. Vous dévouez aſſez de citoyens à vos plaifirs, à votre luxe, à vos vices, laiſſez-en quelques-uns à l'innocence; elle vous abandonne vos richeſſes, laiſſez-la fuivre par quelques cœurs généreux, qui veulent tout quitter pour la poſſéder; elle vous livre vos génies, vos hommes célebres dont les lumieres brillent tant aujourd'hui fur les Empires, laiſſez-lui quelques hommes fimples qui préférent la paix du cœur à la gloire des talents; elle vous laiſſe vos amufements, vos bals, vos jeux, vos théâtres, vos fêtes, laiſſez-lui quelques ames timides qui craignant de trouver un écœuil dans ces amufements, fe plaifent à en faire le facrifice. Et pourquoi ne voulez-vous point que des mains pures foient tendues pour vous vers le Ciel ? Vous n'avez pas encore détruit ce principe : que le Très-haut voit avec complaifance l'homme vertueux; nous vous laiſſons

ces hommes qui traversent les mers pour vous apporter les richesses de l'autre Continent ; souffrez que d'autres hommes ne veuillent point partager des trésors dont ils craindroient de ne point user aussi bien que vous (*a*).

(*a*) Nous joindrons ici quelques mots sur l'Etat Monastique. Le profond respect qui lui est dû est le motif même qui nous engage à en parler avec plus de candeur & d'ouverture. Il est de la sagesse & de la piété du gouvernement de conserver des Religieux ; mais nous devons rappeller encore que la Jurisdiction ordinaire, sur-tout dans notre maniere actuelle de penser, leur seroit peut-être plus avantageuse que l'exemption. Le judicieux & impartial Abbé Fleuri étoit fort ennemi de ce dernier privilége. (*Voy. 8e discours sur l'Hist. Eccl.*) On sait que l'Ordonnance d'Orléans (*art. 11.*) en réprima les abus. Le savant Lacombe le combat dans son Recueil de Jurisprudence (*pag. 329 - 332*). L'illustre Talon l'avoit attaqué dans son Plaidoyer sur la réforme des quatre Ordres Mendiants. Et qu'on ne croie point que l'esprit de parti nous dicte ces pensées. C'étoit l'ancienne discipline que les Moines fussent soumis à la Jurisdiction des Evêques, sous la protection du Souverain. (*V. Capitulaires de Charlem. année 802, art. 15. ann 811. tit. 1. ann. 813. art. 1.*) Louis le Débonnaire à l'Assemblée

Les queſtions qui ſe ſont élevées dans ces derniers temps ſur l'ordre Religieux, nous diſpenſent de nous arrêter davantage ſur cette mariere. Nous paſſons à un autre objet, qui vient naturellement à la ſuite.

DES COUVENTS DE FILLES.

L'OBJET que nous avons à conſidérer eſt d'autant plus important qu'il tient à l'éducation d'une partie très-précieuſe de la Société. Des hommes peu ſenſibles à la beauté des

d'Aix-la-Chapelle en 817, fit dreſſer des Réglements pour la réforme de l'Etat Religieux. Le même diſoit : *Nous déſirons de corriger dans les Monaſtères tout ce qui eſt contre l'ordre.*

Liſ. la 2e. Lettre d'un Religieux à ſon Général ; c'eſt un des meilleurs écrits qui ayent paru dans ces derniers temps. Voy. ſur-tout depuis la page 21 juſqu'à la page 51. Vous verrez traités avec beaucoup d'impartialité & de force, les abus qui ont contribué à la décadence de l'Etat Religieux, & qui l'ont préparée preſque dès l'origine.

mœurs, ont également déclamé contre ces aſyles ; & leurs plaintes ſont auſſi injuſtes. Autant la multitude des Couvents eſt nuiſible, autant il eſt néceſſaire qu'il en exiſte pour ſatisfaire aux vœux des Sujets. Rappellons toujours ce principe fondamental non ſeulement dans un gouvernement catholique, mais même dans tout gouvernement équitable : que *le Citoyen doit jouir de la liberté raiſonnable de choiſir l'état le plus conforme à ſon inclination.* C'eſt le droit naturel, & le droit politique n'a plus de fondement, ſi celui-là n'en eſt pas la baſe. Il ne ſuffit pas de ſoutenir que le plus grand bien de l'Etat exigeroit une autre maniere de vie que celle du cloître. L'Etat eſt encore plus pour les Sujets que ceux-ci ne ſont pour l'Etat ; en ſuppoſant que le parti qu'ils choiſiſſent n'eſt point contraire au bien, le refus qu'on leur feroit ſeroit injuſte ; les loix poſitives ne peuvent point être en contradiction avec les principes de la raiſon naturelle, qui ſont antérieurs. Mais admettons que l'État a droit à la plus grande proſpérité ; il ne faut que s'entendre ; cette proſpérité n'eſt ſurement point le plus

grand éclat des armes & de la puiſſance, mais le contentement des Sujets.

N'écartons pas l'objet principal. Ce ſexe contre lequel vous formez les attaques les plus vives, a beſoin d'un aſyle pour ſe ſouſtraire à la corruption. Dirigez par la ſageſſe, les pas de celle qui ſe voue, mais ne la contraignez point; & que lorſqu'elle eſt au pied des Autels, ce ſoit moins ſon cœur que ſa raiſon qui faſſe le ſacrifice.

Nos inſtitutions ont rendu ces établiſſements indiſpenſables. C'eſt ſeulement dans cette Capitale, que la ſoif des richeſſes a mêlé avec le ſang des familles les plus illuſtres, celui de l'homme du Peuple. Nos Provinces plus fieres ou plutôt plus auſteres, ne connoiſſent point ces alliances ſi contraires aux mœurs de l'antique Nobleſſe. On ne tolere point ce mêlange honteux des conditions extrêmes. Cette diſtinction d'états, réglée par de ſages loix, eſt utile; elle entretient la rivalité, l'émulation entre les différens Ordres; elle nourrit ce caractere propre de chacune des conditions. Il faut à l'homme noble une certaine fierté ſévere, qui ſeroit nuiſible dans

l'homme inférieur ; celui-ci a beſoin de vertus douces pour la proſpérité du commerce ; celui-là de ſa fierté pour maintenir la ſubordination, la dépendance dans tous les rangs, & conſerver la valeur guerriere, dont cette qualité eſt le principal aliment.

Si cette diſtinction des états eſt utile, il eſt néceſſaire que les méſalliances ſoient proſcrites ; or que ferez-vous de cette partie du ſexe en qui circule le plus beau ſang, ſi après avoir anté les principales branches ſur d'autres troncs auſſi auguſtes, vous laiſſez languir dans l'oubli & dans l'humiliation, tant de filles illuſtres à qui leurs nobles parents ne peuvent fournir des ſecours proportionnés à leur naiſſance ? Voulez-vous qu'elles abandonnent leur cœur aux ſentiments du vulgaire ? Non ſans doute, conſervez donc des retraites pour cette portion de votre Nobleſſe.

Si vous croyez à l'honneur & aux ſaintes mœurs, vous conviendrez qu'il faut une retraite à un cœur qui s'étant égaré, reconnoît enfin ſes erreurs. Il en faut à ces femmes honnêtes & décentes qui n'ont ni aſſez de courage pour ſe lier par des vœux, ni aſſez de préſomp-

tion pour eſpérer de vaincre avec leurs ſeules forces, les dangers du monde (*a*).

L'éducation réclame auſſi ces retraites. La liberté de nos mœurs rend l'éducation privée très-difficile, & y mêle un grand nombre d'inconvénients. S'il eſt utile que la vertu ſoit introduite dans les jeunes cœurs par une longue pratique des actes de la Religion, il eſt impoſſible aux meres les plus attentives, de donner ce caractere à l'éducation de leurs enfants. La diſſipation inévitable du monde, cette multitude de devoirs à remplir, la néceſſité d'admettre continuellement des hommes de tous les états, remplis des maximes les plus profanes, enfin la fréquentation preſque indiſpenſable d'un ſexe livré à la frivolité, à la vanité, aux parures, tout détourne les yeux d'une jeune Eléve; tout efface à chaque inſtant, de

(*a*) Il y a ſans doute bien des abus mêlés à ces inſtitutions; mais un abus plus grand encore, ce ſeroit d'ôter cette reſſource à la vertu. Portez la lumiere ſur cet objet d'adminiſtration; mais ne laiſſez pas une partie ſi reſpectable du ſexe au milieu des périls.

ſon cœur, les ſentiments de vertu qu'on ne ceſſe de lui inſpirer.

La retraite du cloître met une jeune vierge à couvert des premiers dangers. Nourrie pendant pluſieurs années, de toutes les maximes qui ſont le fondement de l'honnêteté, de la pudeur & de la décence, elle ne perd que difficilement, & jamais ſans retour, les principes qu'elle a reçus à l'ombre des autels (*a*).

L'émulation des compagnes rend les leçons plus profitables. Elle efface dans celles d'un rang éminent, ce caractere de hauteur qui tient du dédain ; elle communique aux autres des ſentiments capables d'épurer leur ame groſſiere. L'une apportera dans l'ordre des Nobles, des ſentiments de modeſtie, l'autre parmi les ſiens, des ſentiments élevés ; dans des maiſons de retraite tout inſpire l'éducation : la vertu continuellement en exemple, la pratique des plus ſaints devoirs

(*a*) Il eſt preſque impoſſible dans l'éducation privée, d'inculquer je ne dis pas peut-être les principes, mais ce qu'on appelle l'eſprit & la morale de la Religion ; il faut pluſieurs années, & une longue habitude pour prendre cet eſprit.

Si quelques meres ont la capacité néceſſaire pour inſtruire utilement leurs enfants, le grand nombre, ſur-tout dans nos Provinces, ne peut pas ſe promettre le même ſuccès. Des maîtreſſes formées dans le cloître par des principes qu'il eſt au pouvoir des chefs de rendre beaucoup plus parfaits, feront toujours plus capables de diriger l'éducation. Ici la ſageſſe peſe la capacité ; là le ſort de la naiſſance fait les meres ; & les lumieres dans les Auteurs de nos jours, n'ont pas toujours la même force & la même étendue que les ſentiments. Plaignez-vous, j'y conſens, de la forme de l'éducation dans les cloîtres ; pourquoi ne porteroit-on pas la réforme dans cette partie ſi importante de l'ordre public (*a*), aujourd'hui ſurtout que l'on s'occupe tant de la réformation des Colleges ?

(*a*) Un très-grand abus des Couvents, c'eſt que les jeunes Demoiſelles n'y ſoyent pas formées aux travaux eſſentiels de l'adminiſtration intérieure d'une maiſon.

J'aurois pu parler des avantages phyſiques de l'éducation des Couvents. Les jeunes perſonnes y ac-

Il nous reste à présenter quelques réflexions sur ce dernier objet.

DES COLLEGES.

Les Colléges tiennent essentiellement à la Religion ; elle seule en est une solide base. Je n'ai pas besoin de montrer que l'éducation publique est préférable à l'institution privée ; outre ce que nous venons d'en dire, tant d'habiles Écrivains l'ont montré d'une maniere si convaincante, que de nouvelles observations seroient superflues. Il nous suffit pour remplir notre plan, de faire voir par quelques traits, l'influence de cette éducation sur les mœurs publiques.

Ici se forment les premieres inclinations.

---

quierent une complexion plus robuste. (*Voy. Emile, t. 4. p. 33*). Si l'Auteur de cet ouvrage (*ibid.* p. 118.) se plaint d'autres abus & d'autres inconvénients de ces retraites, il est facile de tout concilier en veillant davantage les jeunes Pensionnaires, & en les rendant à leurs parents une ou deux années avant qu'ils les établissent.

Si cette éducation ne peut empêcher tous les maux, car l'eſprit & le cœur s'écartent quelquefois de leur premiere voie; au moins une telle inſtitution peut beaucoup pour les retenir; elle éloigne de bien des écœuils les jeunes Étudiants qui ſont ſurveillés.

Ici commence l'homme de Lettres. Travaillez ſur ſon cœur en formant ſon eſprit, & ſes talents ſe tourneront vers le bien; s'il s'égare pendant quelque temps, il reviendra ſur ſes pas; s'il n'y revient point, la vertu ſera vengée par les remords qu'elle lui cauſera. Lorſque nous naiſſons, elle met un trait dans notre cœur qui ſert à le défendre quand il eſt vertueux; quand le cœur ne l'eſt plus, ce trait ſe tourne contre nous-mêmes; la paſſion peut l'émouſſer, mais elle ne l'arrache point.

Ce jeune héros deſtiné pour les armes, vient dans vos écoles recevoir vos leçons. Faites enſorte que ſon ame ſoit adoucie par les exemples des grands Capitaines de l'Antiquité & de ceux de la Nation que vous lui mettez ſous les yeux; qu'il goûte encore plus le modele que vous lui offrez, que l'Auteur qui en dépeint les nobles vertus. Imprimez fortement dans

dans ſon eſprit, que les plus beaux génies d'une Nation obſervent & ſuivent tous les pas d'un héros pour célébrer & tranſmettre à la poſtérité ſes vertus ou ſes vices. Celui-ci deſtiné à la Magiſtrature apprendra par les traits d'équité qu'on lui montrera dans les Païens, combien la juſtice doit être plus ſacrée pour celui qui fait profeſſion de la Religion la plus ſainte, & qui ſert un Dieu qui ſe déclare ſans ceſſe le Protecteur de la veuve & de l'orphelin. Les jeunes Éleves formés par des leçons ſemblables, conſerveront toute leur vie le ſouvenir d'une pareille inſtitution. C'eſt le moment précieux pour donner la forme à ces cires molles, & ſe rendre maître de la Nature.

C'eſt preſque toujours de l'inſtruction qu'un Eleve reçoit au Collége ; que dépendent ſes ſuccès le reſte de ſes jours ; l'un ſe livrera pour l'utilité de ſa patrie, à l'étude des Loix ; l'autre devenu un habile Guerrier ; défendra nos Places & nos Frontières ; l'un enſeignera l'art de voguer avec plus d'avantage ſur les mers ; l'autre exercé à une ſpéculation facile & rapide, deviendra un

Géometre profond, un ſavant Aſtronome; on le verra un jour s'élancer dans les Cieux, & transporté dans cette région immenſe, meſurer au milieu des Intelligences immortelles, ſous les yeux de l'Etre éternel, la grandeur des Aſtres, l'étendue de l'eſpace, la hauteur du Firmament; l'un devenu un habile Philoſophe, ſondera toutes les profondeurs de la Morale; l'autre deſcendra dans le ſein de la Terre, en calculera toutes les dimenſions & en étalera toutes les richeſſes; en quelque ſorte comme le Dieu de Job, il peſera les vents, l'air, les mers & les montagnes; il s'enſoncera dans la nuit épaiſſe des cavernes, dans les déſerts, dans les climats ſauvages, & nous tracera l'hiſtoire des animaux les plus féroces qui peuplent l'Univers.

Dans ces écoles ſe forgent, ſe préparent, s'aiguiſent les armes qui doivent ſervir aux Sciences; là eſt l'eſpérance des arts; là commencent tous les Écrivains. C'eſt là, peut dire la patrie, que croiſſent & ſe forment les Chefs de toutes les parties de l'adminiſtration; ces écoles, peut-elle ajouter,

préparent mes douleurs ou ma joie (*a*).

On a élevé une queſtion délicate & importante : ſavoir ſi l'inſtitution publique devoit reſter dans les mains des Miniſtres de la Religion, ou être confiée à des Séculiers. La prudence du gouvernement ne permettra jamais qu'on viole, qu'on altere les anciennes coutumes ; elle empêchera qu'on ne porte un coup ſi mortel à l'éducation. La ſaine politique, autant que la Religion, exige qu'elle ſoit conſervée aux ſaints Miniſtres. Les mœurs ſont la baſe de l'ordre public ; & la ſageſſe veut qu'elles ſoient enſeignées par ceux que leur conſécration attache à la ſainteté.

(*a*) Plus on réflechit ſur l'inſtruction publique, & plus on ſent qu'elle eſt très-ſupérieure à l'inſtitution particuliere. Si tous les jeunes gens, ſoit à cauſe de leur complexion délicate, ſoit peut-être à cauſe de leur rang, ne peuvent pas être élevés dans les Colleges, il faudroit au moins que les parents fuſſent obligés de les y envoyer dans certains temps de l'année, pour ſoutenir des exercices publics, & répondre de leur capacité : car tout Citoyen eſt comptable à la patrie.

Les passions naissantes des éléves retardent souvent le succes de l'éducation ; quels hommes plus propres à surmonter cet obstacle que de saints Ministres animés du zele de la Religion & des mœurs ? Il faut une étude particuliere pour faire connoître l'esprit intérieur de la Religion, ses loix, ses conseils, ses maximes ; confiez-vous aux Prêtres ; cette étude est la plus précieuse & la plus noble de leurs fonctions. C'est à eux qu'il appartient de méditer sans cesse la morale sainte ; quelles bouches plus capables de l'enseigner ? Il faut des Maîtres irréprochables ; de qui devez-vous attendre plus de mœurs que de ceux qui servent à l'Autel ? La décence leur impose un joug qu'il leur est difficile de secouer & de rompre. Des Séculiers n'auront pas le même frein. Il faut des Maîtres qui ne soient point détournés, emportés par les sollicitudes du siecle ; ceux-ci le feront ; disons plus : l'éducation laïque se changera bientôt en une éducation privée. Le soin d'exercer des enfants de son propre sang occupera en entier ces nouveaux Instituteurs.

Vous ne désignerez, dites-vous, que des

Célibataites ; mais vous ne pourrez maintenir long-temps cette loi ; vous tomberez même dans un plus grand écœuil ; vous mettrez à la tête de vos jeunes éleves, des hommes dont les mœurs ne seront jamais bien assurées ; non aucune barriere ne pourra jamais être aussi forte que celle de l'initiation aux Autels (*a*).

Vous craignez nos préjugés ; vous pensez donc que les lumieres que vous avez répandues sur votre siecle n'ont fait aucun progrès parmi nous ? Cessez de nous juger avec une rigueur aussi injurieuse. Attentifs à vous écouter, à saisir avidement celles de vos leçons qui portent la lumiere dans les esprits,

(*a*) Il y a bien quelques Séculiers dans l'institution de nos Colléges, sur-tout dans la Capitale ; mais c'est le moindre nombre ; ce sont quelques hommes choisis, éminents par le talent. Les Chefs en qui réside l'autorité principale, sont des Ministres de la religion ; ce sont eux qui président à l'enseignement. Au reste cet usage de mêler des Laïcs à l'instruction, entraîneroit de plus grands abus dans nos Provinces ; les Citoyens auroient surement moins de confiance à l'enseignement de ces derniers.

nous avons dépouillé nos erreurs avec vous. Non, les dogmes barbares de l'ancienne Philosophie n'existent plus. Cette obéissance déraisonnable à des autorités purement humaines s'est évanouie. Il n'est qu'un sacrifice que nous ne ferons jamais, celui de notre simplicité dans la foi. Nous voulons toujours adorer à l'Autel où nos peres ont adoré. La paix de la conscience, la reconnoissance, & mille autres motifs plus puissants nous attachent à une Religion qui nous a fait tant de bien. Ne croyez pas que nous voyions cette Religion avec les superstitions qu'on lui prête; ne pensez pas qu'elles obscurcissent nos jugements; ce n'est point un bandeau que la Religion nous met sur les yeux; c'est un voile.

Il se présenteroit beaucoup d'autres observations sur l'éducation publique; mais son influence sur la Société est trop sensible pour que nous devions nous y arrêter plus long-temps; d'ailleurs, comme nous l'avons remarqué, on a publié dans ces derniers temps, différents Ouvrages capables d'écarter toutes les difficultés & de dissiper tous les doutes.

Je me hâte de reprendre la ſuite d'une chaîne que je paroîtrois avoir rompue, ſi on ne ſavoit que les premieres cauſes du bien ſont quelquefois très-reculées & très-foibles; j'ai tâché de montrer l'influence de la Religion des différents ordres du ſacerdoce ſur le bien public; j'ai appellé tous les objets qui tiennent au miniſtère de la Religion; je remonte aux autres cauſes qui intéreſſent le bien de l'ordre.

DE LA RELIGION

DANS LES GRANDS.

DANS une République, l'influence du premier ordre de l'État ſur le bien général, n'eſt point la même que dans une Monarchie. Là l'égalité ôte à l'exemple cette ſupériorité qui fait ſon premier caractere & ſa force; l'exemple dans les égaux eſt moins ſenſible, ou moins imité. Il ſemble qu'il faille à l'homme pour faire le bien une autorité, & la ſupériorité ſeule la donne. Dans une République cette

ſupériorité eſt dans la grandeur même de la vertu.

Dans une Monarchie tout eſt modelé ſur le Chef ; & après lui, les Grands ſont le premier objet de l'imitation générale. Leurs vertus ou leurs vices n'agiſſent pas immédiatement ſur la foule ; le point de vue eſt trop éloigné pour qu'ils ſervent de regle à celle-ci ; mais leur exemple copié d'abord par ceux qui les environnent, ſe communiquant inſenſiblement, deſcend enfin juſqu'aux conditions les plus obſcures ; toutefois, la Providence par une ſorte de dédommagement, a voulu garantir de la contagion cette portion d'hommes qui, bannis dans le fonds des Campagnes, convertiſſent en or leurs ſueurs pour payer au riche le prix de ſes poſſeſſions. La corruption n'atteint gueres juſqu'à eux ; leur cœur eſt comme ces rochers qu'ils habitent, dont une voie rude & eſcarpée défend l'approche & l'accès. Il ſemble que les grands vices ne puiſſent ſe répandre hors de l'enceinte des Cités. Excepté quelques Campagnes infortunées, trop voiſines de la Capitale, le reſte offre une piété groſſiere, mais vraie & ſolide.

Contemplons l'influence de la Religon des Grands à la Cour, dans la Capitale, dans les Provinces ſoumiſes à leur autorité ; enfin à la tête des armées. Jettons ſur tous ces objets un coup d'œuil rapide, mais inſtructif.

DES GRANDS A LA COUR.

LES Grands ſont au ſein des cours, les canaux par où découlent les Graces. La foule avide ne les reçoit que de leurs mains ; chacun des clients plie ſon cœur au caractere de celui qui peut l'enrichir & l'élever. Quelle force n'aura point l'exemple dans cet homme puiſſant ! d'une part, l'objet de la complaiſance du Souverain ; de l'autre, celui de l'adulation la plus ſervile ; il a en ſon pouvoir le vice & la vertu ; ſes faveurs ſont une ſemence féconde, qui fait naître à ſon gré l'un ou l'autre. Si un Grand eſt fidele à la Religion, ceux qui ſuivent ſa deſtinée y ſeront fideles comme lui. Ces portiques qui précédent la demeure magnifique de ce Miniſtre de l'État, ne ſeront plus des lieux conſacrés par l'intrigue & la méchanceté;

on ne verra plus de vils adulateurs, en attendant les regards de l'homme public, trafiquer l'honneur, la probité, la décence, les mœurs, peut-être l'État lui-même & la Religion.

Le Souverain n'entendra que le langage de la vérité; il n'aura ſous ſes yeux, que des exemples dignes de la majeſté du Trône, & du reſpect qu'il doit attendre de ſes Sujets; la vertu ſous les plus belles images ira s'imprimer dans ſon ame. En portant leurs hommages aux pieds du Monarque, les Courtiſans offriront chaque fois une vertu à ſon cœur. Le Citoyen paiſible ne craindra plus de délateurs auprès de ſon Roi.

Ces précieux enfants iſſus du ſang des Rois, appellés à porter un jour le Sceptre, ou à le défendre, ne ſeront plus ſéduits par ces lâches flatteurs qui vont ſurprendre la candeur même de l'enfance, malgré l'attention la plus ſévere des Maîtres qui veillent pour les écarter.

Les ordres de l'État continuellement renouvellés à cette ſource premiere de l'autorité, n'offriront plus que le ſpectacle de la piété & des mœurs; que la ſource ſoit pure,

& le Royaume offrira par-tout la même pureté. Dès que les penchants des Grands seront dirigés par la Religion, tous les rangs trouveront des protecteurs. Les conditions obscures seront secourues. Le Grand que le zele de la Religion animera, s'intéressera pour de dignes Ministres des Autels ; celui qui sera sensible, pour les malheureux ; celui à qui le Ciel aura départi des talents, protégera, excitera le mérite délaissé ; il fera fleurir les Sciences pour l'avantage réuni de la Religion & de l'État ; enfin l'Amateur éclairé obtiendra aux Arts une digne récompense, & leur assurera la gloire de la vertu.

Si la Cour des Souverains offre de tels spectacles, toutes les vertus l'habiteront avec complaisance. La sainteté y trouvera les défenseurs les plus illustres ; la vérité reposera à l'ombre du Trône ; elle déploiera toute sa force dans les conseils ; elle éclatera dans la tribune sainte. Quel plus grand avantage pour la Religion que cette heureuse liberté qu'acquerra alors le ministère de la parole ! il opérera tous les jours de nouveaux biens. Le Prédicateur de l'Évangile paroîtra

avec cette confiance intrépide qu'inſpire le zele éclairé. Il ne gémira point au fond de ſon cœur, d'être forcé de diſſimuler. Aucunes chaînes ne le lieront : libre comme la parole qu'il annoncera, il éclatera, il tonnera ſans retenir & éteindre la foudre que le Ciel lui met dans les mains. Il ne craindra pas cette cenſure de Courtiſan, qui toujours retarde, & ſouvent empêche le bien. Ses diſcours n'auront plus cette marque humiliante de la parole de l'homme. On ne le verra point ménageant les paſſions, émouſſant le glaive avant que de frapper, s'enveloppant d'un épais nuage, pour épargner les penchants de ceux qu'il doit combattre. Ce ne ſera plus ce langage d'autant plus adulateur, que paroiſſant déployer tout le zele & la généroſité du miniſtère, l'Orateur s'arrête tout-à-coup par un tour artificieux de l'éloquence de l'homme; cette parole divine revêtue de toute ſa force, ornée de toute ſa gloire, avec cet éclat foudroyant qu'elle reçoit continuellement des cieux, accompagné de ce flambeau immortel qui brille juſque dans les replis les plus cachés, porteroit par-tout ſa clarté ſans méfiance &

ſans crainte ; elle braveroit tous les obſtacles, menaceroit les têtes les plus élevées ſans appréhender d'irriter l'orgueuil ou le pouvoir. Que la Religion acquiere cette noble liberté auprès des Rois ; que la vérité anime le cœur des Courtiſans, & les Cours des Souverains fixeront tous les regards. L'imitation eſt la premiere maxime d'une Monarchie. L'exemple des Chefs répandra dans les Provinces les plus reculées, la décence des mœurs, la probité, le zele & l'émulation du bien, enfin toutes les vertus dont la Religion eſt la ſource.

Eſt-ce le modele que préſente le Palais des Rois ? L'écrivain ſenſible, touché des charmes de l'honnêteté, aimeroit à ſe le perſuader ; il ne voudroit former des traits que pour embellir la vertu. Eſt-il forcé de tracer des vices, les images ſe préſentent à regret ſous ſes pinceaux. Il lui ſemble que le vice n'eſt qu'un phantôme qui trompe ſes regards. Que ne puis-je écarter les objets qui s'offrent à ma vue !

Loin que la Religion ſoit protégée dans les Cours, ſes maximes y ſont continuellement ébranlées & renverſées. Autant l'autorité timide des Grands eſt retenue par

les regards du Maître, autant il ſemble que leurs mœurs & leurs diſcours ſoient plus libres. Qu'un courtiſan laiſſe échapper une cenſure contre un Miniſtre des Autels, contre une femme illuſtre, juſqu'alors courageuſe, & qui avoit réſiſté aux amorces de la volupté, contre un homme vertueux attaché à ſa croyance, le cœur reçoit une bleſſure profonde; la piété alarmée ne ſe montre plus avec la même confiance; on craint la malignité d'une nouvelle ſatire. Placé ſous les yeux de celui qu'on redoute, on finit par ſe perſuader que la Religion n'exige point ces combats; une réſiſtance opiniâtre eſt réſervée pour les Héros de la vertu.

La Religion a d'autres écœuils. Tous ces Grands réunis par un intérêt commun, ſont les uns aux autres un continuel obſtacle pour le bien: ſentant le beſoin de s'appuyer, ils s'abandonnent quelquefois pour des honneurs, leurs vertus. Ainſi eſt-on forcé de plier ſa Religion à toutes les manœuvres de l'intrigue.

Quel ſpectacle à la Cour! tous ſont réunis & il n'y a point de lien; tous tendent au même but, & aucun moyen d'y parvenir n'a le même

caractere, ou ne doit l'avoir. Tous ſe traînent, & aucun ne paroît vil; tous ſe heurtent, & ils ſemblent aller à la fortune à grands pas, & être au moment de l'atteindre. Leur abord eſt rempli d'honnêteté, & tous ſont rivaux & jaloux. Ils ſemblent ſe céder; & comme cet arc qui ſe replie ſur lui-même, c'eſt pour lancer le trait plus loin & plus fort; à la précipitation de leur démarche, à la diſtraction de leurs yeux, on les croiroit occupés de l'affaire la plus importante, & leur but ſeulement eſt de le paroître. A la cour, eſt le centre du mouvement de l'État, & à la frivolité des diſcours, on croiroit qu'on en eſt placé à une diſtance infinie. La bouche s'exprime ſans ceſſe, & le cœur eſt toujours muet. Le jour eſt pour le Souverain, la nuit pour l'intrigue & pour les cabales. L'ennui eſt ſur le front, l'inquiétude & l'embarras dans le regard, le chagrin & le dépit dans le cœur. Le rival félicite des ſuccès auxquels il a mis les plus forts obſtacles. Là, la faveur épie chaque moment de s'élever ſur de nouveaux débris. Là, l'envie ſous le front de la proſpérité, dévore le cœur en ſecret. Là, le mouvement

apparent eſt étranger au mouvement réel & intérieur. Là enfin c'eſt le cahos ſous l'apparence de l'harmonie. Et ſi quittant ce premier ordre de courtiſans, vous abaiſſez votre vue jusqu'à ces hommes qui parvenus, ou s'efforçant de parvenir par la plus baſſe intrigue, tentent de mêler leur deſtinée à celle des Grands ; alors vous verrez avec étonnement, cette méchanceté ſourde que cache leur ſein, ce reſſentiment profond qu'il nourrit. Quels hommes ! Voyez-les s'aborder ; ils ſe preſſent dans des embraſſements mutuels, ils les réitèrent & les ſerpents de leur cœur s'entrelacent & s'enfoncent leur dard. Ils ſe proteſtent le zèle & l'amour, & lahaine ſourit à leurs ſerments. Eſclaves des caprices & des goûts des moindres hommes employés dans l'adminiſtration publique, ils diſputent de baſſeſſe avec leurs protecteurs ; ils craignent de heurter des paſſions qui peuvent leur aſſurer la fortune. Ici, c'eſt une calomnie à inventer ; là une noirceur à accréditer ; ici, une lacheté à commettre ; là, une trahiſon. A chaque pas c'eſt une vertu à abdiquer ; & le ſceau d'un vice à imprimer à l'ame. Le cœur eſt étouffé ſous le nombre des paſſions. Myſtere d'iniquité

d'iniquité & si impénétrable, que tenter de définir la Cour, est devenu l'écœuil des Orateurs & des Politiques. Ce ne peut être celui du zele. La Religion ne juge point le courtisan comme il est jugé par le monde ; celui-ci n'exige de lui que des prosperités ; la Religion lui demande compte de ses vertus. Peu inquiéte d'approfondir quels ressorts le font mouvoir, elle les contemple avec dédain, & les brise sans vouloir les connoître. Elle juge le favori des Rois par lui-même, & non par la voix de ses concurrents ou par ses succès. C'est une étrange contradiction des hommes : les exemples des courtisans sont souvent la regle de ceux mêmes qui les décrient. Tous les habitants des Cours ne ressemblent point à ce portrait. Mais les passions ont-elles besoin de tant de venin pour infecter ? Le moindre vice dans un Grand est toujours imité par un inférieur avec des traits plus forts, pour rendre l'adulation plus sensible.

Les Grands s'offrent à nous sous un regard plus propre à intéresser la Religion. Si la Cour est pour eux un écœuil; éloignés de ce séjour, ils peuvent déployer leurs vertus avec plus d'avantage pour les mœurs publiques.

DES GRANDS DANS LA CAPITALE.

DANS le ſein de la Capitale dont les Grands ſont l'ornement, leur exemple exerce un puiſſant empire. Ici leurs vertus & leurs vices ont plus de liberté & de force. Rendus à leur grandeur naturelle, ils ſe montrent tels qu'ils ſont. La politique ne les maſque plus; l'adulation ne les rend plus timides & foibles; la fortune qu'ils voient de plus loin, ne leur demande plus autant de ſacrifices; éloignés de cette idole qui veut & exige tout pour elle-même, leur grandeur, s'il eſt permis de le dire ainſi, eſt toute entiere à eux. Quel bonheur, lorſqu'ils la conſacrent à la Religion! dans l'intérieur de leur Palais, leur exemple commande; au dehors, il invite les autres Grands; il preſſe, il perſuade ceux qui partagent leur intimité. Il impoſe ſilence aux hommes d'un rang inférieur; il entraîne la multitude.

Les mœurs de la Capitale reçoivent l'impreſſion des Grands. Le plus ſage les copie ſans le ſçavoir: & tandis qu'il ſe croit à une diſtance infinie d'eux, il eſt gouverné par

leur exemple. Comme leur gloire ſubjugue les rangs inférieurs malgré l'envie, leurs vertus ont la même puiſſance malgré les efforts des méchants. Ils ſont le modele des mœurs, comme les hommes de Génie celui des opinions. On penſe comme les Sages, on agit comme les Grands. Si ceux-ci retranchent du luxe qui les environne, les rangs ſubordonnés ſe réformeront; on rougiroit d'offrir un contraſte ſi choquant entre ſoi-même & ſes Chefs. On redoute la cenſure, les clameurs & l'indignation; ou aumoins on ne produit pas, on n'étale pas un luxe inſultant; on le cache dans l'intérieur d'une habitation. L'homme parvenu voudroit envain briller de ſon propre éclat; s'il dérobe ſon néant, c'eſt moins par ſon faſte qu'à l'aide de cette opulence qui l'entraine par une pente naturelle, dans le tourbillon de la gloire des Grands. S'alliant à leur ſang, il cache ſa confuſion par cette nouvelle gloire & fait diſparoître la différence entre l'éclat de l'or, & celui de la grandeur véritable.

Dans les Grands, l'exemple fait partie de leur autorité. La crainte, l'intérêt, tout porte à imiter l'homme d'un rang élevé.

Suivez-le dans le Temple, & admirez comme tous les regards ſont fixés ſur lui ; ſa modeſtie inſpire le recœuillement ; ſa piété ranime la ferveur. A ſa vue, le crime ſent des remords ; & peut-être cet Apoſtolat, ſur-tout dans l'état actuel de nos mœurs, a-t-il plus de force que les exemples & les exhortations même du ſanctuaire. Ici c'eſt la foi qui parle, là l'homme qui agit : l'homme ! qui a vaincu des obſtacles innombrables, & qui triomphe à chaque inſtant de lui-même.

Et ſi ce Grand pénétré des ſentiments qu'il a puiſés au pied de l'Autel, va porter dans la nuit profonde des cachots ce feu que nourrit ſon ame, quel bien ne produit pas le zele de cet homme religieux ! Les cœurs les plus endurcis & les plus criminels ne lui réſiſtent point. Il arrache par la force de ſa parole & par l'autorité de ſon rang, les vices les plus cachés dans le fond de ces ames dures ; accablées ſous le poids des crimes, elles ſont ſoulagées dans l'excès de leurs maux.

Le zele dans les Grands, a la même étendue que leur gloire ; il embraſſe tous les lieux. Suivez-les dans ces aſyles de la miſere

publique ; qu'ils y verſent quelques bienfaits ; qu'on voie un de ces perſonnages illuſtres ſoulager ce vieillard mourant ; celui-ci croit qu'un Envoyé du Ciel vient lui ouvrir les portes de l'Éternité : & tous ceux qui contemplent tant de piété, étonnés, ravis, ſentent diminuer leurs peines. Ils plient avec reſpect, & peut-être avec reconnoiſſance, ſous la main du Très-haut qui les frappe. Leurs ames groſſieres ſont touchées. Guéris de leurs maux, ils ſe rappelleront ſous leurs toits de chaume, des actions ſi courageuſes, & les raconteront à leurs enfants. Le ſimple Citoyen inſtruit par la renommée, ſe dira à lui-même que la Religion n'eſt pas ſeulement un frein pour le Peuple, mais qu'elle gouverne tous les états.

Ces actions courageuſes ne ſont que pour un petit nombre. La Religion & les vertus des Grands produiſent ſans cet héroïſme, d'heureux effets pour le bien public. Au milieu du monde, leur préſence contient ces eſprits ſuperbes qui ont toujours des traits à lancer contre des dogmes vénérables, ces eſprits corrompus qui attaquent les principes des mœurs,

ces eſprits inquiets qui cenſurent l'État & calomnient l'autorité ſouveraine. Comme les Grands ouvrent les canaux des vices, ils peuvent les fermer & tarir les ſources de beaucoup de maux.

Les Arts à leurs pieds, attendent le ſignal pour ſe conſacrer aux bonnes mœurs ou au vice. Si les Grands ſe déclarent pour les premieres, la toile reſpirera pour elles; les atteliers deviendront comme des aſyles de la vertu : & l'innocence impatiente en quelque ſorte de ſortir du ſein du marbre, ſourira au ciſeau de l'Artiſte qui l'aura embellie.

Les Sciences comme les Arts ſont attachées à la deſtinée des Grands ; ſi elles leur refuſent quelquefois extérieurement leurs hommages, elles vont leur porter leur tribut en ſecret. Ce génie hardi à concevoir de nouveaux plans de morale, veut-il les produire au dehors ? Il tourne ſes regards vers quelque homme puiſſant dont il ſonde les ſentiments & les penſées. Jaloux d'un pareil appui, il s'inſinue auprès de lui & flatte ſes inclinations. Il ne cherche point l'abri de ſon nom pour en parer l'ouvrage qu'il médite, il manqueroit ſon but, &

blesseroit sa propre délicatesse ; mais ce Grand dont le pouvoir est toujours plus fort quand il a moins d'éclat, détournera les coups de l'autorité ; il répandra des éloges, les accréditera auprès de la multitude ; les Censeurs couverts par le ridicule, seront réduits au silence ; ainsi ce même homme puissant qui n'auroit pu défendre, comme protecteur, cet écrit, le fera triompher comme panégyriste.

Je retrace avec douleur un autre mal que produit l'autorité des Grands, & dont les suites sont d'autant plus funestes, qu'il attaque davantage les mœurs, en leur présentant le piége le plus dangereux : je veux dire la faveur qu'ils accordent aux talents du Théâtre. L'école destinée, nous dit-on, à corriger les vices, est devenue l'écœuil de l'innocence, de la sensibilité, & des plus beaux talents. La profession du Déclamateur a été honorée, consacrée par l'accœuil des Grands. Les hommes du rang le plus éminent ont oublié leur dignité premiere. L'homme de Théâtre s'est vu admis dans les plus nobles Sociétés de la Cour & de la Capitale ; ses vains talents lui ont tenu lieu d'aïeux & de

mérite. Recherché, comblé de largesses, il s'est enorgueilli. Les vices du Peuple ont pénétré jusques dans le sein des plus augustes familles. Ici, les sentiments ont déchu de leur pureté, de leur élevation & de leur splendeur. Le fils d'une tige illustre, au lieu du cœur de ses aïeux, n'a trouvé au dedans de lui qu'un cœur qui ne pouvoit pas même s'élever aux vertus de l'homme né dans la foule. Ce sang de tant de héros qui devoit bientôt animer une postérité florissante & nombreuse, va se perdre dans les lieux de la corruption & s'y engloutir pour jamais. Vous diriez ce beau fleuve qui borde une de nos plus fortes & de nos plus riches Provinces, & qui va finir dans les sables de la Hollande, après avoir perdu son antique splendeur.

Quel étrange renversement de mœurs ! quel scandale ! quel coup funeste porté au bien public ! hommes illustres, que vous sert d'admirer sur nos Théâtres, les fameux héros de la Grece & de Rome, si l'élevation de leurs sentiments n'a aucun pouvoir sur vos ames ? Nous pensions que le même sang cou-

loit dans leurs veines & dans les vôtres ; nous apprenions ſur votre modele ,.à les trouver encore plus grands , & rien ne retrace plus en vous une ſi noble image. O vous ! reſpectable Laberius * , vous qui forcé par un ordre étrange de monter ſur la Scene , conçutes tant d'horreur de vous-même pour vous être vu mêlé avec des hommes ſi inférieurs à votre rang , que diriez-vous de la confuſion que le Théâtre a jettée dans l'ordre de nos Sociétés ? O nobles Romains ! vous qui repouſsâtes avec indignation cet infortuné, lorſqu'il vint pour prendre ſon rang auprès de vous , quel jugement porteriez-vous de notre ſiecle ? Toutes vos vertus ſont publiées ſur nos Théâtres , aucune n'eſt dans nos cœurs. Vous-même , Auteur ſublime du Miſantrope ! vous à qui la Nature par une faveur particuliere, avoit confié le ſecret du cœur humain ; vous à qui les ſuccès même du Théâtre rendoient le poids de l'humiliation plus peſant & plus inſupportable , ne feriez-vous pas étonné de la gloire qu'a acquiſe la Scene ? Non , vous n'auriez plus beſoin d'aller chercher au fond des cœurs

* *Chevalier Romain du temps de Céſar.*

le tableau des mœurs. Il eſt ſur les fronts ; & le maſque eſt levé.

Comment les ſublimes leçons de la vertu arriveroient-elles pures dans les ames, tandis que l'organe qui les porte juſqu'aux oreilles ſera vicié ? tandis que le génie de nos Écrivains ſera forcé de ne faire ſes choix qu'entre les paſſions ; qu'il ſera aſſervi aux caprices d'un frivole perſonnage, d'une Femme de Théâtre, qui prétend ne chercher que dans elle ſeule, la regle du goût de la Nation, & les couleurs qui doivent former le portrait des mœurs?

Ces abus, ces maux peuvent être réparés par le zele des Grands ; qu'ils n'applaudiſſent plus qu'aux talents décents & vertueux, & la Scene ſera purgée de tous ſes vices. Qu'une conduite réguliere & même auſtere, ſoit commandée à ceux qui prononcent ſans ceſſe les noms d'honneur, d'héroïſme, d'honnêteté, de pudeur. Que la vertu ſoit publiée par des bouches dignes d'en être l'organe. Que les mœurs pures ſoient révérées, & le déſordre flétri & puni. Que les Perſonnages de la Scene touchés de l'eſtime publique, ſoient pour les

mœurs des Maîtres irréprochables. Enfin ſi le bien de l'ordre, comme vous le dites, exige des Théâtres (*a*), qu'ils ſoient parmi nous, ce que la Cenſure étoit à Rome ; qu'un Cenſeur auſſi rigide que recommendable veille ſur cet objet d'adminiſtration. Vvous n'ôterez pas tout le mal, mais ne ſoyez pas inſenſibles aux vœux des Citoyens qui vous conjurent de le diminuer. Ce bien eſt au pouvoir des Grands. Leur autorité, leur exemple, leur crédit, leurs richeſſes, le deſir de leur eſtime, tout concourroit à opérer un heureux changement. Les Auteurs excités par une noble émulation, échauffés par le ſentiment de la vertu, conſacreroient leurs talents à ſa gloi-

(*a*) Les Perſonnages les plus recommendables ont regardé le Théâtre comme étroitement lié à l'ordre public. Saint Charles Borromée corrigeoit de ſa propre main, des Piéces deſtinées à la déclamation. Richelieu s'occupa de réformer la Scene. Fenelon avoit les mêmes vûes ; ainſi les Saints, les Politiques, les Sages ont cru que le Théâtre méritoit une attention particuliere de la part du gouvernement.
* *V. P. Porée, Orat. de Theat. 1. part.*

re. Cet héroïsme qui réveille si bien leur génie, enflammeroit également leur cœur. L'amour ne seroit plus sous leur pinceau ; ils écarteroient à jamais cette passion funeste ; & qui pourroit raconter tous ses maux, montrer l'horreur de ses excès, ses fureurs, ses trahisons, ses ravages ! Il seroit très-dangereux de l'offrir, sur-tout aux jeunes Spectateurs. Un Auteur recommendable vouloit qu'on ne le montrât qu'avec les malheurs qui l'accompagnent (*a*). La vertu au contraire seroit toujours sous les yeux, avec tous ses charmes. Ainsi le vice dans un lointain reculé, dans une sorte de nuit epaisse qui augmenteroit l'horreur qu'il inspireroit, serviroit lui-même à rendre la vertu plus aimable.

(*a*) L'Auteur que je cite ici est Juge naturel en ce genre. L'amour, dit M. Riccoboni, devroit toujours être suivi de malheurs, comme il est précédé de traverses, si on ne le mettoit sur le Théâtre que pour l'instruction des Spectateurs, & pour la correction des mœurs. *De la réform. du Théât. ch. 2. de la passion de l'amour sur le Théâtre, p. 24. 25. Edit. 1767.*

Alors le Théâtre deviendroit véritablement le ſpectacle de la Nation, & ſeroit avoué par elle. La vertu la plus auſtere ne craindroit pas de le fréquenter, & recevroit des leçons. Socrate aſſiſtoit au Théâtre; & tous les Sages de la Grece y prenoient leur rang comme lui.

La Scene, en la ſoumettant aux loix dont nous avons parlé, c'eſt-à-dire en banniſſant entiérement la paſſion de l'amour, produiroit tous les jours de nouveaux biens. Polieucte donneroit des héros à la Religion; Eſther inſpireroit l'amour du Très-haut; Athalie attacheroit au ſang du Trône; la mort de Pompée, de Céſar feroit déplorer les viciſſitudes du ſort, & détacheroit de la fortune. De ſages Comiques détromperoient du monde & de ſes préjugés (*a*). Enfin tou-

---

(*a*) Je puis, diſoit M. l'Archevêque de Sens (Languet) à M. de la Chauſſée, donner non aux Spectacles que je ne puis approuver, mais à des Pieces auſſi Sages que les vôtres, une certaine meſure de louange. *Diſc. pour la réception de M. de la Chauſſée à l'Aca-*

tes les vertus ſur le Théâtre aux priſes avec les revers, les dangers, les paſſions, verroient éclater leur force, & applaudir à leur triomphe ; ainſi ces vertus ſeroient portées au plus haut degré de conſidération, de gloire, j'ajouterois preſque d'enthouſiaſme.

J'ai dû m'adreſſer aux Grands, en parlant de cet objet ſi important. C'eſt à eux qu'il appartient de réformer cette partie des mœurs ; c'étoit aux Chefs de la République qu'elle étoit confiée dans la Grece. C'étoient eux qui procuroient des ſpectacles honnêtes & décents (a). Un célebre Orateur de ce ſiecle * s'adreſſant à tous ceux qui fréquentent nos Théâtres, ſollicitoit auprès d'eux cette réforme ; mais jamais la voix de la multitude ne s'élevera pour la demander. Nous

---

démie Françoiſe. Le Prélat dit dans le même diſcours : Le ſacré & le profane, le ſérieux & le comique, la Chaire & le Théâtre doivent ſe liguer pour rendre le vice odieux.

(a) Voyez Politiq. d'Ariſt. & le Projet pour la réforme du Théâtre François par d'Aubignac, p. 507.

* *Le P. Porée.*

ne ſommes plus dans le ſiecle heureux des Athéniens. Le Théâtre ayant une fois retenti de cette maxime, *que le ſouverain bien étoit dans les richeſſes*, il s'éleva un cri général d'indignation ; l'Acteur fut chaſſé, & la Piece proſcrite (*a*). Mais, dites-vous, l'amour une fois banni, nos Théâtres ſeront déſerts. Non, mettez ſur la Scene l'amour filial & paternel, l'amour de la patrie, & mille cœurs s'ouvriront à vos leçons.

OBSERVATIONS ſur la néceſſité de la réforme du Théâtre.

En propoſant la réforme du Théâtre, je ne fais que marcher ſur les traces d'hommes recommendables qui l'ont propoſée avant moi ; ou plutôt tout citoyen vertueux la demande au fond de ſon cœur. Ne perdons point de vue l'origine & le but de cette inſtitution, même chez les Païens ; & en rougiſſant, nous y trouverons la condamnation des abus & des vices que nous avons introduits ſur la Scene. La Poëſie dramatique & lyrique prit ſa ſource dans la Religion. Les Philoſophes & les Théologiens du Paganiſme, dit un célèbre Auteur (*b*), voyant la paſſion que les Peuples

(a) *Seneq. Epit. 115.*

(b) *M. Dacier, Préface à la Poëtique d'Ariſtote. p. 4.*

avoient pour les Spectacles, donnerent des inſtructions déguiſées, ſous l'appas du plaiſir. Voilà la premiere origine des Théâtres. Suivons cet Auteur : Le Spectacle, il entend ſur-tout la Tragédie, eſt le plus utile & le plus néceſſaire de tous les divertiſſements* .Marchons ſur les traces des Grecs qui avoient en ſi grand honneur les Spectacles, qu'ils les regardoient comme une partie eſſentielle de l'adminiſtration publique. Un Magiſtrat étoit prépoſé ſur la Scene **. Ces Grecs donnoient aux paſſions un caractere d'effroi & de terreur qui les rendoit odieuſes, & qui écartoit les Spectateurs loin des écœuils. La Tragédie a bien plus de force que la Muſique, à laquelle le fameux Polybe attribuoit d'avoir adouci les mœurs des Arcadiens, & d'avoir rendu ce Peuple plus religieux envers les Dieux***. Les Romains avoient la même eſtime & la même idée du Théâtre ; ils reconnoiſſoient ſa puiſſante influence ſur les mœurs.

Nos Auteurs ſans doute ſe font gloire de ſuivre les regles preſcrites par le célebre Philoſophe Grec ; or s'ils les ſuivent, la vertu doit reprendre tous ſes droits. Un Auteur eſtimable l'a montré dans un Ouvrage compoſé à ce ſujet. Il a fait voir comment la Scene ſeroit l'école des mœurs,

* *Ibid. p. 12-16.*

** *Poëtique d'Ariſt. ch. 5.*

*** *Polybe, livre 4.*

Le Spectacle, dit l'Abbé d'Aubignac *, est une secrette instruction des choses les plus utiles & les plus difficiles à persuader. Il fournit des leçons à la Morale ; enfin il participe à la politique & au gouvernement de l'Etat. Aussi cet Auteur prédisoit-il dès-lors la chûte des mœurs, en voyant la liberté qui s'introduisoit au Théâtre. * *

Les Censeurs à Rome pour conserver les mœurs avoient demandé les Spectacles. C'est un puissant remede, disoit le savant Scaliger, contre l'oisiveté, source de tant de vices. Le pieux & sensible Fénelon occupé sans cesse du bien de l'humanité, proposoit la réforme du Théâtre à cette célebre Compagnie faite pour imprimer le sceau de son génie à la Nation. * * * Je rapporterai son témoignage à la fin. Je n'ai pas besoin de rappeller ici le discours du célebre Pere Porée. Cet austere & pieux Religieux soutint que *le Théâtre par lui-même étoit une école de mœurs, & que s'il ne l'étoit point, c'étoit par notre faute.* * * * * De la maniere que nous nous sommes exprimés, on voit que nous n'adoptons pas ses principes dans toute leur étendue. Il agita aussi la question délicate de la danse, & la permit avec des modifications ; celle des hommes ne peut faire aucune difficulté,

* *Pratique du Théâtre.*

** *L. 1. ch. 1. p. 4-9, 16.*

*** *Lettre de Fenel. à l'Acad. Franç.*

**** *Porée de Theatro Oratio.*

mais les danſes des femmes ſeroient dangereuſes, on ne ſauroit en admettre d'aucune ſorte. Au reſte la vertu inſpireroit peut-être à nos beaux génies les moyens de concilier le goût de la Nation & les mœurs.

Ceux qui ſongeront de plus en plus à l'influence des mœurs ſur la politique, ſentiront la néceſſité de rendre le Théâtre plus vertueux. S'il le devenoit, toutes les paſſions pourroient s'y montrer à découvert ; une ſeule en ſeroit bannie ; car même l'extrême circonſpection avec laquelle on la préſenteroit ne ſeroit peut-être qu'un piége de plus pour perdre les cœurs innocents. Les Grecs ne la produiſoient point ſur la Scene, ou ils le faiſoient rarement. Eſchille ne l'a jamais montrée aux Spectateurs. Sophocles ne l'a introduite qu'une ſeule fois. Quels exemples ! Et qu'ils ſont capables de faire impreſſion ſur nos eſprits !

Génies ſublimes, ſi vous ne cédez point à nos vœux, que vous appelliez toujours ce funeſte amour ſur la Scene, au moins ſoyez chaſtes & auſteres en le peignant. Montrez-le toujours dans le fond du précipice, jamais au-deſſus, il entraîneroit avec lui. Cette paſſion, ſi j'oſe le dire, doit être repréſentée avec ce caractere rude & farouche qui inſpire la terreur, & jamais l'attendriſſement. Offrez en quelque ſorte un cœur que cette paſſion a bleſſé, au milieu des rochers eſcarpés, déchiré par le vautour. Craignez lorſque

le dangereux Auteur de Phedre, d'Andromaque, de Titus, vous montre l'amour comme ſous des berceaux de fleurs, ſortant du fond des cœurs avec des ſoupirs attendriſſants, des larmes & toutes les marques de ſa victoire. Vous n'éviterez pas le piége qui vous eſt tendu.

Il me ſemble qu'on peut ajouter pour la réformation du Théâtre des raiſons puiſſantes. Il faut que nos Souverains ſe montrent à leur Peuple; donnez des ſpectacles auxquels ils puiſſent aſſiſter ſans danger, & où le Sage puiſſe avouer le Roi. Que la Religion ne ſoit pas forcée d'accuſer le Monarque de la même infidélité que les Sujets. Les Sujets à leur tour ont beſoin de délaſſement. Les cercles des différentes Sociétés ne ſuffiſent point. Il y regne ordinairement trop de frivolité, ou aumoins d'uniformité; & le retour éternel des objets entraîne bientôt l'ennui; on trouveroit ici un divertiſſement honnête. Le célebre Richelieu vouloit donner au Théâtre une forme qui le rendit propre à être un amuſement utile & exempt de dangers. *

Quelle reſſource cette Capitale par exemple offre-t-elle au Citoyen timoré & délicat ſur le choix des plaiſirs? Quels moyens, au moins capables de fixer l'attention & le goût, préſente-t-elle à une mere vertueuſe qui veut procurer un délaſſement convenable à cette fille jeune & décente qu'elle

* *V. d'Aubignac Introd. à la prat. du Théat.*

éleve à ses côtés ? Quels amusements ont ces étrangers, ces hommes de toutes les Nations qui abordent dans vos murs ? Renfermés dans un cercle étroit d'amis généreux, ils n'ont que la distraction du Théâtre ; & souvent quel écœuil pour leur vertu ! Un Théâtre où après avoir puisé nos passions nationales, & les ajoutant à celles de leur propre cœur, ils vont se précipiter dans l'abîme du luxe, du faste, enfin dans le désordre le plus déplorable & le plus ruineux. Le faux Politique n'y voit qu'un or dont il prétend que l'Etat s'enrichit ; mais les vices qué cet étranger rapporte dans sa patrie, croyez-vous qu'ils ne reflueront pas un jour sur vous, sur votre commerce, sur vos alliances, sur vos guerres ? Les mœurs des différents Peuples sont comme les mers, qui communiquent toutes ensemble ou par des abîmes souterrains, ou sur la surface de la Terre, par des lacs, des détroits, & des fleuves. Cet objet est donc un des plus importants pour la politique.

Vous avez eu des Spectacles méchaniques dont l'agrément uni à la décence a fixé la curiosité universelle (*a*). Pourquoi ne pas renouveller ces Spectacles ? ou bien, si vous l'aimez mieux, pourquoi ne pas placer l'intérêt de vos Théâtres dans l'amour de

---

(*a*) *La forêt enchantée, S. Pierre de Rome, la descente d'Enée aux Enfers, par Servandoni.*

la vertu, de la patrie & de nos Rois. Le dévouement des héros de Calais a remué tous les cœurs de la Nation.

Je me suis plus arrêté à la Tragédie qu'à la Comédie, parce qu'il me semble que le goût de la Nation & des Auteurs est tourné presque totalement au Tragique. J'aurois pu montrer que la Comédie dans son origine, sur-tout chez les Grecs, n'avoit eu en vue que la réforme des mœurs. La critique y étoit présentée d'une maniere générale pour ne blesser aucun Citoyen; ayant dégénéré en différents temps, la République la rétablit toujours dans son premier état de pureté. A Rome, Cicéron & Pline le jeune nous assurent en parlant des Comédies de Roscius & de Virginius, qu'elles étoient très-pures & très-chastes. Nous sommes même forcés de dire contre le sentiment d'un Auteur très-vertueux *, que les Comédies appellées Atellanes furent très-honnêtes dans leur origine. Tite-Live le dit expressément. ** » La » Jeunesse de Rome ne souffrit point que ce genre « de Comédie fût souillé par les Acteurs publics. » *Juventus ab histrionibus pollui non Passa est.* L'Historien de Rome parlant encore un peu plus bas de l'origine de ces Spectacles, dit qu'elle fut pure, mais qu'ils étoient déchus; & que le désordre étoit presque monté jusqu'à la folie. *Ab sano initio in*

* *M. Riccoboni sur la réformation du Théâtre, pag. 4 & 5.*

** *Liv. 7. n. 2.*

insaniam vix tolerabilem. * Vossius ** & Crévier raportent la même chose. *** Ce dernier dit que la modestie & la candeur caractérisoient ces premiers Spectacles; *Iocis modestis & ingenuis commendabantur.* **** Cependant comme la corruption infecta bientôt le Théâtre de Rome, nous n'offrirons point les Romains comme des modeles. Mais la chûte de cet Empire préparée peut-être par cette cause, n'a-t-elle pas bien vengé les bonnes mœurs ? (*a*)

Certains Lecteurs pourront s'intéresser à quelques traits que je vais ajouter. La question du Théâtre a beaucoup exercé les Écrivains. On a cité en faveur du spectacle S. Thomas. *****

(*a*) Nous venons de rappeller le nom d'un Auteur respectable, M. Riccoboni ; on doit le consulter sur la réformation du Théâtre. Son Livre est écrit avec tant de solidité & de modestie, qu'il est difficile en le lisant, de ne point s'intéresser aux vertus de l'Auteur & à l'Ouvrage. Dans une nouvelle édition, Paris 1767, on a mis à la suite, un petit Traité sur les moyens de rendre la Comédie utile aux mœurs.

* *Voy. Tite-Live* Variorum, *à l'endroit cité.*

** *Libro secundo instit. Poët. cap. 35.*

*** *Notes de Crévier sur le même endroit.*

**** *Tit. Liv. to. 2. p. 80. note 14.*

***** *2a. 2æ. quæst. 168. art. 3. in resp. ad 3um.*

Il eſt vrai que ce célebre Docteur dit que la Comédie *eſt licite en elle-même ;* mais on ſait que le Théâtre de ſon temps * ne reſſembloit en aucune maniere au nôtre. ** Sur-tout la paſſion de l'amour ne faiſoit pas la baſe des drames informes d'alors ; or c'eſt cet amour que nous combattons. On cite auſſi S. Antonin.*** Mais ce pieux Théologien, Evêque de Florence, qui vivoit au commencement du XVe ſiecle, ne peut pas non plus ſervir à décider cette queſtion relativement à nos mœurs. **** D'ailleurs le Théâtre Italien n'eſt pas du même caractere que le nôtre.

Cette matiere a fort occupé les Auteurs de la fin du dernier ſiecle & ceux du commencement de celui-ci. Il ſeroit auſſi inutile que difficile de parler de tous, de rapporter leurs opinions & leurs diſputes. On a fait un volume du ſeul Catalogue de ces Auteurs. ***** La plupart ont conſidéré le Théâtre dans ſon état de relâchement & de licence. Boſſuet a combattu fortement les Spectacles, en réfutant la fameuſe *Lettre* attribuée au Pere Caffaro Théatin, &

* *Sous le regne de S. Louis.*

** *V. Boſſuet ſur ce Paſſage.*

*** *In 3a. part ſuæ ſummæ tit. 8. ch. 4. ſect. 12.*

**** *Voy. Boſſuet ibid.*

***** *Voy. hiſt. & abr. des Ouvrages Latins, Italiens & François pour & contre la Comédie & l'Opéra. Paris, 1687.*

désavouée par ce Religieux. Le Prélat s'éleve contre les chants passionnés de Lulli, contre les dangers de représenter, même l'amour légitime à cause des circonstances qui l'accompagnent, contre les scandales mêlés aux représentations du Théâtre ; il ramene à son opinion les Peres, les Philosophes anciens, Platon, & même le Philosophe Grec ; enfin il combat la Comédie par la vie sérieuse que commande l'esprit de la Religion. Telle est la doctrine du célebre Evêque de Meaux. * On sent combien une telle autorité doit être respectée ; mais si ce divertissement étoit pur & innocent, il ne mériteroit plus une telle censure ; car si le principe de la vie sérieuse que commande la Religion, étoit porté trop loin, contre la pensée de Bossuet lui-même, il excluroit les plaisirs les plus innocents.

Nicole a traité le même Sujet, & de la même maniere. Il a combattu la Comédie par les dangers de l'amour, même légitime, par les occasions de tentation & de chûte. Il ajoute qu'on croit faussement n'être pas amolli par les Spectacles ; que les Auteurs tendent des piéges à la candeur ; enfin que l'esprit sérieux & mortifié de la Religion n'est pas compatible avec les jeux du Théâtre ; telle est la substance de son Traité. * *

* *Voy. maximes & réflex. sur la Comédie, Opusc. de Boss. to. 2. in-12. pag. 251-354.*

** *V. T. 3. des Essais de Morale 4e. Traité, pag. 217-265.*

Je ne m'arrête point à l'Ouvrage du Prince de Conti, il défend le même ſentiment. * Il a ajouté à la ſuite de ſon Traité, la Tradition de l'Égliſe & des Peres, en ſuivant chaque ſiecle juſqu'au 12e. Voy. auſſi le P. le Brun, fort ennemi des Spectacles. ** On trouve dans l'ouvrage de cet Écrivain beaucoup d'érudition ſacrée & profane, & les mêmes raiſonnements que dans les Auteurs précédents.

Je ne puis mieux terminer ces obſervations qu'en rappellant le témoignage de l'illuſtre Fénelon.

Je dois d'abord, diſoit-il à MM. de l'Académie Françoiſe, déclarer que je ne ſouhaite point qu'on perfectionne les Spectacles où l'on ne repréſente les paſſions corrompues que pour les allumer.... Il ajoute : il me ſemble qu'on pourroit donner aux Tragédies une merveilleuſe force, ſuivant les idées très-philoſophiques de l'Antiquité, ſans y mêler cet amour volage & déréglé qui fait tant de ravages. *** Fénelon ne paroît pas exclure l'autre amour; il ſemble ne pas le déſapprouver dans Térence; il parle enſuite de la Phédre de Racine; ce Tragique, dit-il, a fait un double ſpectacle en joignant à Phédre furieuſe, Hippolite ſoupirant contre ſon vrai caractere. Il falloit laiſſer Phédre toute ſeule dans ſa fureur. ****

* *Traité de la Com. & des Spect. Paris, 1667.*

** *Diſcours ſur la Comédie, 2e ed. 1731.*

*** *Lett. à l'Acad. Franç. P. 333.*

**** *Ibid.*

Voici un nouveau trait de l'illuſtre Archevêque, qui nous rappelle une anecdote intéreſſante. M. Racine, dit-il, avoit formé le plan d'une Tragédie Françoiſe d'Œdipe, ſuivant le goût de Sophocle, ſans y mêler aucune intrigue poſtiche d'amour, & ſuivant la ſimplicité Grecque. Un tel Spectacle, ajoute-t-il, pourroit être très-curieux, très-vif, très-rapide, très-intéreſſant. Il ne ſeroit point applaudi, mais il ſaiſiroit; il feroit répandre des larmes; il ne laiſſeroit pas reſpirer; il inſpireroit l'amour des vertus & l'horreur des crimes; (remarquez ce qui ſuit) il entreroit fort dans le deſſein des meilleures loix; la Religion même la plus pure n'en ſeroit point alarmée; on n'en retrancheroit que de faux ornements qui bleſſent les regles du goût. * Il ſeroit à ſouhaiter que M. de Fénelon eût développé davantage dans ſa lettre, le fond de ſon ſentiment ſur le caractere qu'on auroit pu donner à l'amour. Il ſavoit mieux que perſonne juſqu'à quel point un cœur pouvoit être ſenſible ſans danger.

Il parut dans le Mercure d'Avril 1726 un Mémoire ſur le même Sujet. L'Auteur s'y montre très-bon patriote, & fait voir comment le Spectacle peut devenir une école utile à l'État & aux bonnes mœurs. ** Cet écrit eſt modélé ſur le projet de l'Abbé d'Aubignac.

* *P. 340.*

** *Voy. nouveau choix des Mercures, to. 25. page 85-98.*

Si les Chefs vouloient s'occuper férieufement de cette réformation affez facile, defirée par tous les hommes de bien, auffi avantageufe au gouvernement qu'à la Religion, il deviendroit fuperflus d'écrire davantage fur cette matiere.

Il femble par quelques Piéces mifes fur les différens Théâtres de la Capitale dans ces dernieres années, que des Auteurs amis de la vertu veuillent annoblir la Scene, faire tourner le goût de la Nation du côté des objets que nous avons indiqués, enfin convertir le Spectacle en une École de mœurs, d'humanité, de fenfibilité, de bienfaifance. Des Spectateurs préparés par de fi beaux fentiments, fe foumettront peut-être fans peine aux regles féveres que les mœurs impofent.

Les Grands doivent s'applaudir d'être une fource inépuifable de bien. Par-tout où s'étend leur puiffance & leur gloire, par-tout ils peuvent faire régner la vertu. Que ne peut pas leur autorité dans les lieux où ajoutant à leur propre gloire la faveur du Monarque, ils repréfentent fon pouvoir fuprême & fa grandeur! Senfibles au bien qu'ils peuvent procurer aux Sujets, hatons-nous de les préfenter à la tête de nos Provinces.

DES GRANDS A LA TESTE DES PROVINCES.

APPELLÉS à commander à remplir les poſtes les plus importants dans nos Provinces, les Grands y exercent un égal pouvoir par leur autorité & par leur exemple : leurs vertus ou leurs vices font la deſtinée des Cités. Repréſentez-vous ce Chef couvert de toute la gloire du Maitre & revêtu de ſa puiſſance ; il fixe tous les regards ; c'eſt le Souverain lui-même ; c'eſt la même force pour entraîner. Tous les goûts ſe modelent ſur le ſien ; tout ce qu'il approuvera ſera un ſujet d'éloge, ſa cenſure un arrêt irrévocable, ſa maniere de penſer, la regle des jugements. Occupés à lui plaire, tous copieront ſes penchants ; les cœurs ſéduits par ſon éclat, s'ouvriront à ſes paſſions. Le goût du Théatre, du jeu, du luxe, de la diſſipation s'allumera à ce foyer dangereux. Parcourez nos Provinces, & vous verrez ſi ce tableau eſt fidele.

Envain les mœurs pures ſemblent ſe cacher & ſe défendre à l'ombre de l'obſcurité ; elles

reçoivent insensiblement l'impression générale. Le Citoyen vertueux ne trouve plus dans son épouse le même amour du travail, la même retenue, cette même pudeur autrefois si facile à allarmer; formée à des manieres plus libres, elle relâche ses liens; ils se changent en un joug qu'elle commence à trouver pénible & peut-être importun. La dissipation a laissé un vuide funeste dans son cœur; elle a besoin de divertissements, de parures somptueuses, des jeux, des Spectacles qu'elle a sous ses yeux. Cette épouse qui ne connoissoit d'abord que l'ornement de la pudeur & les délassements paisibles, indifférente aux objets qui l'environnent, aux nœuds du sang & de l'amitié, elle cherche les distractions du monde. Toutes ses pensées se tournent vers cette Capitale dont elle voit une image si riante dans les plaisirs & le faste que le Chef étale. Ce goût dangereux se communique de toutes parts, & porte dans le sein des familles un esprit de curiosité qui biemtôt entraînera des dépenses superflues & onéreuses, & altérera la simplicité des mœurs.

Les objets les plus importants de l'adminis-

tration ne ſont point à l'abri d'un mal ſi contagieux. Le caractere que le Chef imprime à ſes actions, décide du ſort des affaires publiques. Par lui l'équité ou le relâchement ſont dans les Tribunaux ; le ſentiment qu'inſpire ſon pouvoir rend fidele ou prévaricateur ; mais il ſeroit trop odieux de montrer des Chefs ſoutenant par leur autorité, le mal & l'injuſtice ; nos mœurs ont banni un pareil abus. Arrêtons-nous à d'autres traits dans l'influence de leur pouvoir.

La police publique prend l'eſprit de leurs mœurs ; s'ils abandonnent eux-mêmes les premiers les devoirs, bientôt la licence ſe joignant à la liberté des diſcours, forme le ton dominant. Le jeu, funeſte avant-coureur de tant d'autres paſſions, devient un goût général, & dérange mille fortunes (*a*). Le dé-

(*a*) Le jeu dans les maiſons des Chefs de Province, eſt ſouvent la ſource de maux bien déplorables, & la ruine preſque aſſurée de pluſieurs Citoyens ; ſi la fortune de ceux qui compoſent la Société du Chef n'en eſt point dérangée, très-ſouvent celle des inférieurs l'eſt beaucoup ; en effet, en même temps que le jeu augmente chez le Chef,

fordre des mœurs, l'oifiveté viennent enfuite, & que ne doit-on pas attendre de pareils vices !

En influant fur les mœurs, le Chef imprime auſſi le mouvement aux génies. L'homme de Lettres réveillé, échauffé, excité par les regards de cet homme puiffant, fuit la route que lui dictent le goût du Maître & l'adulation. Si la hardieffe de penfer, fi la liberté des mœurs font encouragées, vous verrez des Auteurs téméraires exercer leurs premiers talents contre leur patrie, effayer leurs traits funeftes fur les cœurs de leurs concitoyens, ici, répandre le fiel d'une fatire amere, là, le poifon d'une volupté enchante-

---

il hauffe à proportion dans les maifons des Particuliers, même de ceux qui ne forment point fa cour, & enfin jufque dans le dernier ordre du Peuple.

On fentira les inconvenients de cet abus, lorfqu'on fera attention que la nature des revenus dans les Provinces, & la maniere dont ils font perçus, mettent très-peu d'argent dans la circulation. Par conféquent, fi à Paris la perte d'une piftole eft un objet affez modique, même pour un fimple Particulier, en Province c'eft une fomme.

reſſe, & venir enſuite déployer dans la Capitale avec plus d'éclat, & des ſuites plus dangereuſes, des talents fortifiés & conſacrés par ces premiers ſuccès. La communication plus fréquente que jamais entre les Provinces & la Capitale a produit ſans doute une partie de ces maux; mais l'impunité & d'illuſtres exemples les ont accrédités, ou au moins leur ont donné ce caractere de liberté, de publicité & d'indépendance qui eſt le principe des déſordres & la premiere ſource du mal.

On ſent que je ne parle que de certaines Villes, principalement des Capitales des Provinces; car j'ai dit ailleurs que le plus grand nombre de nos cités conſervoit encore la ſimplicité, ou aumoins la pureté des mœurs anciennes.

L'autorité & l'exemple des Grands agiſſent non ſeulement ſur les mœurs, les génies, les talents, les arts; ils influent auſſi ſur la piété publique & ſur la Religion. Je n'ai gueres beſoin de le montrer à l'égard de la piété, elle réſulte des bonnes mœurs. Que cet homme puiſſant & ceux qui l'environnent n'obſervent point les pratiques religieuſes, vous

verrez

verrez bientôt les Temples moins fréquentés les devoirs de la Religion envisagés avec indifférence, négligés, considérés comme des observances populaires & importunes.

La Religion n'est pas même hors de toute atteinte; je dis hors de toute atteinte : car dans les Provinces, elle ne peut recevoir des attaques aussi funestes que dans la Capitale. Outre qu'il est dans le caractere de l'homme de se relâcher plus facilement dans les mœurs que dans la croyance, dans les Provinces, les lumieres & les connoissances acquises n'ont pas fait les mêmes progrès. Les esprits moins exercés ne se prêtent point également à recevoir des impressions nouvelles; le regard public contient davantage. L'homme en place par devoir, par bienséance, par politique, plus exposé à la censure, s'ouvre moins sur un objet aussi délicat. Enfin l'impiété qui dans la Capitale, ne fait plus retentir à tant d'oreilles corrompues que des sons agréables, s'offre encore dans nos climats reculés sous ses traits odieux. Mais le mauvais exemple prépareroit la ruine générale. Il jetteroit dans les cœurs des semences d'impiété qui produiroient des

fruits empoiſonnés pour les générations futures ; il leur frayeroit une ſûre route à l'incrédulité. Les effets de l'irreligion pour être plus lents, n'en ſont que plus durables ; les playes cachées ſont plus profondes ; elles s'étendent davantage au dedans, & répandent plus ſurement la mort.

Tel eſt le ſort funeſte de la grandeur : l'exemple produit d'autres exemples, & donne en même temps des leçons. Le Peuple n'a pas encore vaincu ce préjugé : que les foibleſſes des Grands ont une ſource différente des nôtres, & ce préjugé le pouſſe à l'imitation. Il faut un ſiecle au Philoſophe pour que ſon influence ſoit ſenſible ſur la multitude ; l'homme de la foule n'entraîne ſes ſemblables que pour un inſtant ; mais les Grands ſont copiés avidement ; l'effet de leur exemple eſt rapide, & laiſſe de profondes impreſſions. On a vu des Provinces changer de mœurs dans l'eſpace de dix années, & cette cauſe y avoit beaucoup de part.

Telle eſt même la deſtinée malheureuſe des Grands, que leur exemple a encore plus de force pour produire le mal que le bien. L'hom-

me par une pente trop naturelle, ſe porte à ſuivre les mauvais modeles ; il trouve au contraire au dedans de ſon cœur, une réſiſtance funeſte à la pratique des devoirs. Il faut qu'il ait travaillé longtemps ſur lui-même. Dans la Capitale, une ſorte de bienſéance ignorée ailleurs, le goût, le ton dominant, la dépendance, le beſoin d'appui & de crédit, tout engage à diſſimuler. Dans les Provinces, peu d'hommes ont beſoin de la faveur & du crédit du Chef, ou peuvent en faire uſage ; on le copie par goût & quand l'inclination y eſt conforme ; Or le mauvais exemple favoriſant des paſſions qui d'elles-mêmes font effort pour ſe produire, elles s'encouragent par le modele qu'elles ont ſous les yeux. Ainſi une vertu ordinaire ne ſuffit point ici aux Grands pour entraîner ; il faut pour laiſſer des impreſſions vives & durables, qu'ils attirent à la vertu par les actions les plus éclatantes.

Quel bonheur ! lorſque ces hommes puiſſants deſtinés à nous commander, ſe conſacrent & ſe vouent au bien que le Souverain leur confie ; lorſqu'en quittant la Cour & la Capitale ils en oublient le faſte, les mœurs & les maxi-

mes ; que ſe dépouillant de cette partie de leur grandeur, & ne conſervant que celle de leur ame, ils prennent le caractere ſimple & aimable de ces climats reculés, forment leur cour & leur ſociété de ces hommes droits, conſommés, ſinceres, révérés dans toute une Province, comme des modeles de toutes les vertus. Quel bonheur ! lorſqu'ils ſe plaiſent à être entourés de ces dignes vieillards, ces Patriarches courbés ſous le poids des années, l'objet de la vénération publique, dont la préſence inſpire une ſorte de frémiſſement religieux, & que le Ciel ſemble conſerver pour tranſmettre la tradition de la vertu du ſiecle qui s'écoule, dans le ſiecle ſuivant. Ah ! ces Grands ajoutent à leur gloire, en s'en dépouillant. Quel bonheur ! lorſqu'ils daignent condeſcendre à la modicité des fortunes particulieres, arrêter les effets de la diſſipation qu'entraîne leur préſence, modérer la fréquentation des Spéctacles, ſur-tout en courager l'aſſiduité aux travaux, donner l'exemple de l'obſervance de tous les devoirs, exciter les talents qui ſe portent à la vertu, applaudir avec autant de bonté que d'indulgence à la frugalité, à la

modeſtie de la vie ſimple & privée qui fait la force de nos Provinces, la maintenir & l'encourager, honorer, s'il le faut, de leur préſence ces toits paiſibles où le Citoyen à côté de ſon induſtrieuſe épouſe, entouré de ſes enfants, occupé au travail, vit tranquille au milieu de cette innocente famille ſous la garde de la vertu. Oui, des éloges ſortis de la bouche de ces Grands conſacreront une pareille vie, & conſerveront à l'innocence la gloire qui lui eſt due.

Une ame grande eſt féconde en reſſources pour opérer le bien. Que le zele généreux du Chef ſe répande juſques ſur les moindres conditions. Qu'il daigne abaiſſer des regards compâtiſſants ſur les malheureux; que les hôpitaux viſités par lui, voyent éclater ſa ſenſibilité. Que l'on connoiſſe qu'il révere ces aſyles comme le Temple le plus ſacré de l'humanité; qu'errant quelquefois dans les campagnes, il aborde avec affabilité ce vénérable laboureur; qu'on apperçoive qu'il l'honore comme un pere nourricier de l'État; enfin qu'il ſoit bon, bienfaiſant, libéral, toujours occupé du bien, zelé pour l'ordre public,

fidele aux devoirs de ſon rang, protecteur des hommes vertueux, des véritables Citoyens, des talents vrais & modeſtes, des arts, & vous verrez tous les avantages qui naîtront de l'exercice de ſon pouvoir & de ſon gouvernement; méditez ſur les reſſources que lui offrent ſon état, ſon rang, ſon crédit, ſes vertus, ſes talents, ſes richeſſes, & prononcez.

Nous avons vu les Grands à la Cour environnés de ſes écœuils, dans la Capitale au milieu des plaiſirs, des richeſſes, des chef-d'œuvres de tous les arts, des ſciences; dans nos Provinces, ſe familiariſant avec les mœurs ſimples qui y regnent; leur gloire nous entraîne malgré nous, au milieu des armées dont ils font encore la deſtinée.

DES GRANDS A LA TESTE DES ARMÉES.

LES Grands ont beſoin de toute leur puiſſance & de vertus éminentes pour opérer le bien à la tête de nos armées. Dans le ſilence & la paix des villes, la vertu a tout ſon éclat

& toute ſa gloire. Libre, elle ſe montre avec confiance; tout la publie, tout l'offre au bon Citoyen. Les exemples domeſtiques, cette tradition de probité qui ſe perpétue dans les générations; les regards publics, le Temple ſaint, les mœurs pures & graves des Miniſtres de l'Autel; ces retraites conſacrées au ſilence & aux macérations; au milieu du monde, ce ſexe accoutumé à recevoir les reſpects, à en impoſer par ſa préſence, ces jeunes rejettons qui s'élévent du ſein des familles, & pour leſquels chaque Citoyen appréhende d'être un ſujet de ſcandale; enfin ces étrangers même auxquels on eſt comptable des mœurs publiques, tout dans nos Cités inſpire la vertu aux ames droites & timorées, tout publie l'amour & l'accompliſſement des devoirs.

Au milieu des armées, ce n'eſt plus la même retenue & la même émulation. Le Soldat après avoir quitté ſes proches, rompu en quelque ſorte les liens du ſang, & trop ſouvent ceux de la Religion elle-même, ne croit plus leur rien devoir. Indépendant, il ſe livre à toute la liberté des armes. En quittant ſa patrie, il lui prête ſans doute un magnifi-

que serment, celui de mourir pour elle ou de vaincre ; mais il se croit relevé de tous les autres par celui-ci. Convaincu qu'aucune résistance n'est faite pour lui, il regarde les barrieres des mœurs comme de vains obstacles qu'il se fait gloire de renverser ; il se persuade que les plaisirs que son intempérance, sa grossiereté, sa brutalité lui inspirent sont le prix qui doit payer ses travaux.

Montez vers les grades plus relevés, vous trouverez sans doute beaucoup de vertus, surtout celles que l'honneur exige & que la gloire embellit. Mais le vice pour prendre un autre caractere en est-il moins dangereux, & les suites en sont-elles moins funestes ? Quelle liberté cet état ne semble-t-il pas accorder ! Quelle indulgence ne reclame-t-il point ! que d'abus il entraîne ! la discipation & l'oisiveté sont ses compagnes inséparables & malheureuses. Ajoutez, les discours moins retenus, la présomption, trop de confiance dans l'indulgence, quelquefois l'oubli des bienséances des mœurs, une sorte de gloire attachée au violement de la vertu la plus sainte, l'ignorance des plus importants devoirs, l'abandon des exercices

de la Religion, enfin le poiſon de l'incrédulité toujours prêt à circuler dans ces ames indépendantes & libres, peu capables d'un long examen, ſollicitées par toutes les paſſions ; que de ſcandales unis avec les vertus les plus héroïques ! que de maux au milieu des camps !

Les Grands prépoſés ſur nos armées, ont donc à déployer ici leurs vertus & leur zele. Que de force il leur faut pour rompre l'impétuoſité de ces torrents ! Mais rien n'eſt impoſſible au pouvoir ; qu'ils puniſſent, ſur-tout qu'ils donnent l'exemple des bonnes mœurs, de la fidélité aux pratiques de la Religion, alors nos Guerriers ſeront vertueux. Quelques hommes hardis ont ſoutenu que la piété nuiſoit à la valeur. Comment peut-elle nuire à cette valeur dont elle fait un devoir & qu'elle enflamme ? La piété de Turenne (*a*) déſarmoit-

(*a*) Turenne au milieu des armées, commençoit ſa journée par la priere, réprimoit l'impiété & les blaſphêmes, protégeoit les perſonnes & les choſes ſaintes contre l'inſolence & l'avarice des Soldats, invoquoit dans tous les dangers, le Dieu des Armées.... Il ſanctifioit la guerre par les loix d'une diſcipline chrétienne.... Au combat d'Eintzeim, il

elle le courage de ſes Soldats ? Je ne rappelle point le ſouvenir de cette légion fulminante qui formée d'hommes invincibles, la plupart Chrétiens, avoit répandu au loin ſa célébrité & la terreur de ſes armes. Les Novateurs ſans doute n'attribueront pas ſa valeur extraordinaire à un prodige, quoique atteſté par les témoignages les moins ſuſpects (*a*) ; ainſi d'où naiſſoit-elle ? de ce ſentiment intérieur d'une ame pure qui ſent qu'elle combat pour le Ciel, en même temps qu'elle s'arme pour la Terre. Vous dites que les actes de

---

ſuſpendit tout-à-coup l'ardeur des Soldats, & s'écria : Arrêtez, notre ſort n'eſt pas entre nos mains ; quoique près de triompher, nous ſerons nous-mêmes vaincus, ſi le Seigneur ne nous favoriſe. *Fléchier, Oraiſ. fun. de Tur. p. 186.*

(*a*) Sur la légion fulminante, & ſur le prodige que le Ciel fit éclater en ſa faveur dans la défaite miraculeuſe des Quades & des Marcomans par l'Emp. Marc Aurele. *On peut voir Dion Caſſius, Hiſt. Rom. lib. 71, Capitolin in vita M. Aur. Claudien de Sexto Conſul. hon. le Philoſophe Themiſtius, Orat. 15*, tous Auteurs Payens, & une foule (nous pouvons le dire) d'autres Écrivains.

Religion, les émotions que l'ame reçoit dans ces inſtants, énervent la valeur & la troublent; dans quelle eſpece de Soldats? dans ceux qui éprouvent de violents remords; réformez leurs mœurs, & vous n'aurez plus à craindre ce frémiſſement de leur ame, vous verrez au contraire quelle force donne la vertu.

Un Auteur célebre (*a*) a propoſé une

(*a*) Voyez Rouſſeau, contrat Social, chap. 8. de la Religion civile, p. 195-198. L'Auteur du livre de l'Eſprit après avoir rendu hommage comme le précédent à la ſublimité de la Morale de l'Évangile, a préſenté la même difficulté, mais plus en raccourci, & d'une maniere beaucoup plus enveloppée. *Voy. t. 1. diſ. 2. ch. 24. p. 315. &c. ed. in-12.* J'ajoute quelques réflexions ſur ce ſujet aſſez débattu par nos Modernes. Repréſentez-vous un Chrétien combattant; il croit que rien n'eſt impoſſible à ſon Dieu, donc il tentera tout. Vous dites qu'il eſt indifférent aux ſuccès. Il eſt impoſſible d'allier ce ſentiment d'indifférence avec l'ardeur inſéparable d'un combat; ainſi ce Chrétien ne s'occupera que de la premiere penſée & non de la ſeconde. Il eſt vrai qu'il n'entreprendra pas une action qu'il regarderoit comme téméraire, il croiroit tenter ſon Dieu; cependant, dit-on, cette témé-

objection plus ſpécieuſe. Le Chriſtianiſme, dit-il, détache de la Terre, & un Guerrier

---

rité réuſſit à la guerre, je l'avoue ; mais pour une fois qu'elle procure une éclatante victoire, combien ne fait-elle pas répandre de flots de ſang & ſacrifier inutilement des milliers d'hommes ! Vous m'offrez les Soldats de Fabius qui jurent de revenir vainqueurs, je vous oppoſe ceux de Turenne qui le jurent également, ſi l'entrepriſe eſt poſſible ; ainſi dans le fond, c'eſt le même ſerment de part & d'autre.

Faiſons encore une ſuppoſition ; ou votre Soldat croit une autre vie, ou bien il ne la croit point ; s'il ne la croit point, il n'ira qu'avec une extrême répugnance à la mort ; il perdroit trop en perdant le moment preſent, il ſera lâche : la croit-il ? il eſt dans le même cas que le Soldat Chrétien, & deviendra auſſi indifférent que lui ſur le ſort de la vie ; car le détachement de celui-ci naît ſur-tout de ſa croyance. Tout ce qu'on lui prêche de renoncement aux biens d'ici-bas, n'eſt que le développement de ce dogme ; c'eſt là le grand reſſort des ſentiments de ſon cœur ; c'eſt là le principe de ſon indifférence. Ainſi c'eſt le même inconvénient inévitable de part & d'autre. Préférez donc celui des deux Guerriers qui corrige cette indifférence par la force ſupérieure du devoir.

devient plus indifférent au ſuccès ; il ſe précipitera dans les dangers, il jurera de ſuccom-

---

Si je ne craignois d'entrer & de m'égarer dans une Métaphyſique trop ſubtile, je croirois pouvoir ſoutenir que le ſerment du Soldat de Turenne dit encore plus que celui du Soldat de Fabius. Le premier promet outre les efforts qui ſont en ſon pouvoir, d'en faire un dernier encore : celui auquel il ſuccombera. Le ſecond ne promet que les efforts dans leſquels l'homme a l'avantage ſur les obſtacles, car il dit qu'il reviendra victorieux ; donc ſi pour le ſalut de la patrie, il falloit un effort auquel il dût ſuccomber, il ne l'a point promis, au moins par ſon ſerment.

S'il étoit une eſpece d'hommes qu'on pût regarder comme les plus propres à exécuter de grandes choſes à la guerre, ce ſeroient les Fataliſtes. Plaçant le ſort de la vie dans les ſeules mains de la Divinité, ſans aucune influence des cauſes ſecondes, ils devroient ſe battre avec une intrépidité extrême ; mais en conſidérant l'objet de plus près, il eſt à craindre, ce me ſemble, qu'un pareil dogme ne rende indifférent aux moyens de triompher du péril. Le Soldat ne ſera pas lâche, mais mou ; il n'eſt point, ſelon ſes principes, de force humaine qui puiſſe couper le fil de ſes jours ; pourquoi s'inquiéteroit-il ? Le Soldat

ber à la mort s'il le faut ; mais il ne fera que peu d'efforts pour la surmonter. Un Soldat Romain, poursuit-il, prêtoit un plus grand serment, il juroit de revenir victorieux.

Exigeons-nous que les Chefs portent la vertu des Soldats à ce degré de détachement & d'héroïsme, ou plutôt est-il possible que des hommes grossiers y parviennent ? Non sans doute ; mais accordons à l'Auteur ce principe ; la cause de la Religion n'en sera que plus victorieuse. La perfection consiste dans l'accomplissement entier des devoirs. L'homme ne peut desirer de quitter la vie qu'après qu'il a

---

Fataliste a la force de l'inertie, & non celle du mouvement. Cette fléche qui lancée violemment fend l'air, & va chercher le cœur de l'ennemi n'est point son image ; mais bien ce ressort qui repousse la main qui le comprime. Terminons par une pensée remarquable d'un Écrivain qui n'est point suspect (l'Auteur des mœurs parag. de l'héroïsme.) *Le plus courageux*, dit-il, *est celui qui se sentant un cœur pur, peut contempler avec plus de sécurité l'autre vie.* Or quelles vertus plus propres que les vertus chrétiennes, à rendre l'ame pure & à la fortifier ?

rempli toute ſa deſtination. Le devoir du Soldat qui eſt ſur le champ de bataille, & celui de l'homme aux priſes avec la maladie, n'eſt point le même. Là le Chriſtianiſme commande de vaincre, ici de ſe réſigner, & de tendre les bras à la mort.

Si les Grands à la tête des armées y entretiennent les mœurs, notre deſtinée & celle des Peuples étrangers ſeront heureuſes, (car l'homme ſenſible voit peu de différence entre Nation & Nation). La pudeur timide n'aura point à s'allarmer de la préſence du Soldat & de celle des Chefs; la vertu ſe conſervera dans les familles. La ſéduction deviendra un attentat inconnu; cette jeuneſſe bouillante qui ſe précipite ſous les drapeaux par l'appas de la liberté, de la licence & de la débauche, n'aura plus le moyen de ſe ſouſtraire à l'autorité des parents; un ſentiment vertueux, l'inclination, l'honneur, le noble deſir de la gloire la conduiront au milieu des combats.

Le Soldat attaché à ſes devoirs par un motif ſupérieur à la crainte, verra dans les Maîtres qui lui commandent, une autorité fondée ſur la Religion. Le Chef repoſera tranquille

& les poftes feront gardés avec fidélité. Sa vertu imprimée dans le cœur de celui qui les défend, veillera pour la fureté publique. Un fentiment qui fe renouvellera fans ceffe dans la piété & le bon exemple du Chef, animera & foutiendra les actions des inférieurs. Eft-on fidele à fon Dieu, on l'eft toujours à fes Maîtres.

Comment les Chefs influeront-ils encore fur la Religion du Soldat? en exerçant fur lui cette autorité douce & ferme qui eft fi bien le caractere de la morale chrétienne; en offrant, comme nous l'avons dit, à fes yeux l'exemple de la régularité des mœurs & une conduite religieufe. Si le Soldat pénétre fouvent les deffeins & juge fainement des manœuvres d'un Général d'armée, comment ne démafqueroit-il pas fa conduite? Envain lui impoferoit-on un joug qu'on a fecoué foi-même; cet homme féroce le brifera, & affrontera les menaces de la Religion bravées par fes Maîtres. Accoutumé à courir avec eux les mêmes hafards, il n'en connoît point d'autres que ceux qu'affrontent fes guides.

Les Chefs ont d'autres moyens de réprimer les vices & d'infpirer la vertu aux inférieurs.

Que

Que les excès du vin ſoient flétris ; que ces piéges honteux que la débauche vient tendre au milieu des Camps, ſoient écartés de la vue du Soldat. Que la rigueur la plus inflexible ſoit déployée contre un vice qui dégrade & détruit autant la valeur & les autres vertus militaires, que les vertus chrétiennes ; enfin que le Soldat ſoit ſoumis à un petit nombre d'actes de Religion bien ordonnés, & nos armes acquerront la plus grande force. Il eſt d'autant plus facile à nos Soldats de recevoir un joug ſemblable, que ſoumis, depuis les jours brillants d'un miniſtère actif & ferme, à des fatigues continuelles, remede aſſuré contre tous les vices, gouvernés par la diſcipline la plus ſévère, il ne leur eſt preſque plus pénible d'être vertueux & chrétiens.

La Religion pratiquée dans nos armées comme dans celles de nos ennemis, hâteroit peut-être cette révolution heureuſe que la Philoſophie s'efforce d'amener ; elle adouciroit les mœurs, diminueroit inſenſiblement les antipathies & les haines ; la guerre n'offriroit plus les traits odieux de la vengeance & de la fureur. Les villes livrées à la diſcrétion du

Soldat ne préſenteroient plus de ces ſpectacles horribles où des hommes prenant le caractere de tigres attirés par le ſang, ſe déchirent, s'égorgent & portent par-tout le fer & la mort. On reſtreindroit, s'il étoit poſſible, les ordres de rigueur, & l'on étendroit toujours ceux de clémence.

La Religion des Chefs produiroit des effets auſſi importants ſur cette noble portion de la milice, qui eſt la gloire & le ſoutien de l'État. Tel eſt notre génie & la diſcipline de nos armes, que le ſang le plus illuſtre obéit ſans peine aux ordres des Chefs ; que ceux-ci profitent d'une diſpoſition ſi heureuſe dans nos guerriers. Fidele imitateur de ſes Maîtres, chacun prend l'eſprit de ceux qui tiennent l'autorité. Nos mœurs allient la familiarité & le reſpect. Bien différente de celle du Nord, notre nobleſſe ne forme en quelque ſorte qu'un ſeul ordre ; c'eſt e même ſang, & comme une grande famille où les plus qualifiés repréſentent la dignité des aînés L'Officier d'un moindre grade eſt admis à la ſociété de ſes Généraux ; rapproché d'eux ſans ceſſe par la prérogative de la naiſſance & des armes, il partage leur

intimité ; il ne ceſſe en quelque ſorte d'être leur égal, qu'au moment du commandement ; ainſi toutes les actions des Chefs ſont continuellement ſous les yeux de l'inférieur. Ici il apprend à copier les manieres de la Cour & de la Capitale ; il puiſe des idées de magnificence & de luxe. Avide de ſe former à l'eſprit qui regne dans la premiere Ville de l'État, il étudie avec un ſoin extrême dans ſes modeles, le ton qui y domine & le goût des plaiſirs. Il fait davantage ; il ſe remplit des maximes que le Chef apporte avec lui dans les armées ; il épie ſa croyance, ſonde ſes ſentiments, & les adopte.

Pourquoi ſe plaint-on aujourd'hui que les écrits les plus hardis ſur les opinions nouvelles inondent nos armées ; qu'ils ſont dans les mains de nos plus jeunes guerriers ? N'en faut-il pas chercher la premiere cauſe dans les ſcandales qu'ils ont quelquefois ſous leurs yeux, dans cette liberté de penſer qui a paſſé des Chefs dans les derniers rangs ? ou plutôt ſi les Chefs ne ſont pas toujours les Auteurs de ces ſcandales ; ſi comme nous l'avons dit des Provinces, la communication avec la Capitale

a eu part à ces maux, il eſt en leur puiſſance d'en diminuer le nombre & les effets dangereux. Leur autorité maintenue, accrue aujourd'hui plus que jamais, met dans leur pouvoir toutes les reſſources d'une diſcipline ſévere, & leur exemple achévera ce que leur puiſſance aura commencé. Qu'ils ferment les voies à la corruption, & bientôt celles de l'incrédulité ſeront abandonnées. Qu'une ſuite de travaux appliquants empêche les maux de l'oiſiveté. Nous avons oſé offrir dans cet Ouvrage une idée, un plan de pareils travaux. Que les écrits pernicieux ſoient ſouſtraits à ces jeunes Éleves de la milice en qui les paſſions font les premiers efforts : que les diſputes ſur les vérités myſtérieuſes & formidables de la Religion, ſoient interdites & bannies ; que les eſprits ardents ſoient contenus comme autrefois, par ces vénérables Chefs de légion dont les cheveux blancs inſpiroient tant de reſpect & de retenue ; qu'il ſoit flétriſſant pour des hommes d'honneur de ne point attacher leur gloire à révérer & à défendre les vérités les plus ſaintes, eux qui conſacrent par l'honneur, le plus incompréhen-

ſible & le plus étrange des préjugés ; enfin qu'ils ne dégradent point des Autels où leurs ancêtres ont ceint l'épée.

Chefs magnanimes, vous qui conduiſez nos jeunes Héros à la victoire, effrayés ſur les ſuites funeſtes de l'impiété, vous déploierez toute votre force pour la bannir de nos armées ; vous reſſuſciterez les ſentiments anciens ; vous inſpirerez les vôtres à ces guerriers. Je crois vous voir entourés de leur brillant cortége,dans ce moment ou vous entrez dans le ſaint Temple, pour rendre vos hommages à la Divinité ; je crois vous entendre leur adreſſant ce diſcours : » Généreux Guerriers, il faut un Dieu qui vous tienne compte de votre ſang ; qui juge entre les guerres juſtes & injuſtes ; un Dieu qui dirige le courage impétueux & aveugle, un Dieu des armées ; celui de nos peres a répandu par-tout la gloire de notre nom. Voyez-vous ces étendards ſuſpendus à ces voûtes ſacrées ? c'eſt le Très-haut qui ſoutenant le bras de nos guerriers, les a arrachés des mains des ennemis de la paix ; nos ancêtres ont combattu pendant quatorze ſiecles, ſous les auſpices de ces autels. C'eſt

le Dieu des Turennes, des Condés, des Catinats; c'eſt lui qui ſauva l'armée de Luxembourg près de périr ſous les eaux de la Hollande; il a relevé les armes de ce Louis qui vit ſon État au moment de s'écrouler. Ce Dieu, lorſque nous étions fideles à nos anciennes vertus, aux vérités que nos peres avoient crues avant nous, nous accordoit une longue ſuite de victoires; ſe ſont-elles démenties pendant le cours de cette guerre opiniâtre & glorieuſe que conſacra Fontenoi? il ſembloit que le Très-haut tînt par la main le nouvel Alexandre qui nous conduiſoit. Nos deſtinées ont changé depuis la révolution de nos mœurs; & cette révolution n'eſt point ancienne. Il n'y a point encore vingt années que l'incrédulité & les nouveaux dogmes étoient ignorés parmi nous. Avec les anciennes maximes, l'antique amour des armes s'eſt évanoui; la ſubordination n'eſt plus la même, malgré les efforts des premiers Chefs; la milice qui ſe renouvelle dans nos camps, ne voit plus dans les anciens Capitaines, des peres vénérables qui remplacent auprès d'eux ceux qu'ils ont quittés. Ils méconoiſſent la

dignité de l'âge, le poids des conſeils ; ils affectent de donner faveur à de nouveaux principes ſur nos Traditions anciennes. Je ne ſçais même ſi ce vieil honneur des Henris, des Montmorencis, des Crillons, des Briſſacs vit encore tout entier parmi nous ; je ne ſçais ſi depuis que de ſombres nuages obſcurciſſent dans nos eſprits la croyance d'une autre vie, notre valeur eſt la même ; ſi une ſorte de ſentiment confus, un découragement involontaire ne ralentit point nos pas lorſque nous nous précipitons au milieu des haſards. Ah ! braves compagnons, regardons comme funeſtes à nos armes toutes ces innovations. Le poiſon circulera bientôt juſqu'à nos Soldats. Si vous ôtez à la Religion ce flambeau qu'elle a allumé dans le Ciel, & qui nous montre au-delà du trépas une gloire immortelle, craignez qu'ils ne briſent leur épée & qu'ils ne volent plus à la mort. »

Il eſt au pouvoir des Chefs de rappeller les plus beaux jours dans nos armées ; qu'ils ramenent les mœurs des Spartiates, & nous verrons les mêmes prodiges que chez ce Peuple auſtere & belliqueux. Qu'annonce au contraire ce luxe Aſiatique au milieu de nos Camps ;

avec les fatigues de la guerre, tant de molleſſe! avec les beſoins du Soldat, tant de profuſion chez les Chefs, des feſtins des mets les plus recherchés & les plus ſomptueux! au milieu de cet acier étincelant, cet or, cet argent du goût le plus exquis qui brille ſur les tables (*a*)! à côté de cette terre glacée ſur laquelle repoſe le Soldat, ces tentes ſi artiſtement garanties contre toutes les injures de l'air, ces tapis, ce duvet digne de la moleſſe de la Capitale & de la magnificence de nos Palais! à la tête de nos guerriers qui exécutent une marche forcée à travers les marais & les glaces, ces Chefs de légion portés ſur des chars brillants d'or & d'azur, ſur des brancards légers & fléxibles, ſoutenus par des reſſorts liants & ſouples! les voies s'applaniſſent devant eux; ce n'eſt point un chemin ſemé de rochers, c'eſt ſurement la route qui conduit à la Capitale, ou à l'habitation de nos Rois. Quel ſpec-

(*a*) Le luxe de nos armées a commencé avec les Campagnes brillantes de Louis XIV. Dans les premiers temps de M. de Turenne, on ſe ſervoit d'aſſiettes de fer. *Voy. ſiecle de Louis XIV.*

tacle ! Au milieu de ce mélange, de cette confuſion de chars, d'hommes, d'épées, de lances, je cherche les héros ; ſont-ce ces guerriers que je vois portés comme en triomphe, ou ces braves Soldats qui foulent d'un pied vigoureux les neiges de l'hiver ?

La force des armées eſt plus dans l'exemple des Chefs que dans leur pouvoir ; ſi leur ame dégénere de ſon ancienne magnanimité, la contagion deſcendant inſenſiblement juſqu'au dernier rang, les vertus militaires s'éteindront dans tous les ordres, le plus fort lien de la diſcipline ſera rompu.

Nous avons conſidéré l'influence de la Religion des Grands ſur le reſte de la Nation ; contemplons les différents ordres entre ces Grands & le Peuple.

DE LA RELIGION DANS LES DIFFÉRENTS ORDRES COMPRIS ENTRE LES GRANDS ET LE PEUPLE.

CE feroit une entreprife trop au-deffus de mes forces, de traiter de tous les rapports de chaque état de la Société publique ; je me borne à confidérer les plus effentiels ; c'eft ici un point de vue intéreffant : entre les Grands & le Peuple, l'œil fe repofe avec plus de complaifance. Là il eft ébloui, ici affligé. Le Sage que fa condition place ordinairement entre l'un & l'autre, eft comme le lien qui unit ces deux extrémités ; fans lui ce malheureux Peuple feroit à une diftance infinie des Grands ; fans lui les Grands n'auroient point les fervices du Peuple. C'eft cet ordre de Citoyens qui défend les droits de chacun, & qui, en échange des travaux, fait paffer l'or des Grands jufqu'au Peuple. C'eft comme ces nuées qu'on voit entre l'Aftre du Jour & la Terre, & qui recevant dans leur fein les rayons du Soleil, en temperent l'ardeur, & les renvoient enfuite jufqu'à nos têtes.

Parmi les ordres de Citoyens à qui l'éclat & la nobleſſe de leurs fonctions aſſurent un rang éminent, les premiers ſont ces Guerriers généreux qui ſe dévouent à la défenſe de la patrie.

DU CORPS DES MILITAIRES.

CE Royaume a été fondé par l'épée, & depuis ſon origine nous avons conſervé aux armes tout leur éclat & toute leur gloire. Nous avons vu que les Nobles tenoient autrefois l'épée & la balance de la Juſtice; ils ont remis celle-ci à d'autres mains : tandis que de vénérables Magiſtrats peſent nos fortunes au milieu de nos Cités, le bras des guerriers défend nos frontieres contre nos ennemis. Nous avons préſenté les Grands à la tête des armées & montré leur influence ſur les grades inférieurs, il eſt temps d'offrir ce noble Corps de Guerriers ſoumis à ces Chefs illuſtres. On ſent que ce ſera à peu près le même objet avec quelques nouveaux rapports.

Appellés à la gloire & aux fatigues de la

guerre, nos Soldats ne connoiſſent d'autre loi que celle d'imiter ſervilement leurs modeles ; ici ils apprennent la valeur, & ce courage guerrier qui fait la ſeconde force des Empires, car on ſçait que les loix ſont la premiere. Sont-ils au moment d'une action ? ils ont les yeux attachés ſur leurs Chefs ; ils avancent contre l'ennemi ou ſe rebutent, ſelon qu'ils puiſent plus ou moins d'intrépidité dans leurs Capitaines. Que fait alors le guerrier religieux ? Il déploie cette vertu que ces braves compagnons ſont accoutumés à reſpecter. Il excite l'ardeur du Soldat ; il ſe montre le premier au fort du péril ; il ne meſure point ce péril ſur les obſtacles, mais ſur ſes devoirs ; enfin ce Chef généreux fraye le chemin de la victoire, & il eſt ſuivi.

Ce n'eſt point le Général d'armée dérobé ſouvent aux yeux du Soldat, qui peut exciter davantage ſa valeur, mais la préſence de ce Chef de légion ; c'eſt ſur ſon front, dans ſes yeux, dans ſes manœuvres qu'il apprend ſes devoirs. S'il eſt accoutumé à voir ſur ce front, dans ces yeux, les traits de la vertu & de la Religion, le reſpect que

ce ſpectacle lui inſpire, rend ſon obéiſſance plus docile & plus prompte ; il acquiert même plus de confiance. Le Soldat plus éclairé qu'autrefois, a appris qu'on le ſacrifioit ſouvent à des haines particulieres, à de vaines querelles de Rois. A-t-il à ſa tête un Capitaine religieux? ces idées ſe diſſipent; la vénération prend la place de la cenſure ; l'aſſurance, celle de la crainte ; il ne penſe pas qu'une injuſtice puiſſe lui être commandée par un Chef vertueux. Alors il combat pour ſon Prince comme pour ſa Religion. Eh, quel feu n'allume point dans une ame, un pareil ſentiment ! On croit toujours voir le Dieu de la victoire, quand on marche ſur les pas d'un homme chéri du Ciel.

Si un vertueux Capitaine anime la valeur du Soldat dans le fort d'une bataille, il en modere l'ardeur dans le ſuccès. Le Soldat victorieux eſt un monſtre irrité par le ſang, plus furieux que ne fut jamais Lion d'Afrique. S'il eſt une main qui puiſſe dompter ſa férocité, c'eſt celle du Chef qui le commande. Il ſait employer l'autorité & la douceur ; or cette autorité mêlée de douceur eſt plus efficace dans un

homme vertueux. Ses exhortations ſont plus animées, plus vives & plus touchantes ; on voit que ce n'eſt point un homme indifférent au malheur de ſes ſemblables, & qui tranquille, laiſſe courir ſes Soldats au vol & au carnage, mais un homme ſenſible, pénétré de tous les droits de l'humanité, de la vertu & de la Religion; ſon éloquence guerriere prend le caractere de ſes généreux ſentiments.

Le Soldat ſe rappellant les leçons de vertu qu'il a reçues, ſe modere au milieu des déſordres, au moins il n'eſt point ſi cruel ; il reſpecte cette Vierge éplorée, que cette mere pâle & tremblante preſſe contre ſon ſein où la timide infortunée s'evanouit ; il réprime les excès de ſa valeur emportée & bouillante.

Cependant, il faut l'avouer, la vertu de ce Chef ne pourroit produire tous ces biens dans les terribles moments du combat & du carnage, ſi elle n'avoit gagné depuis long-temps la confiance & l'amour du Soldat. Il faut qu'au milieu de ce long & pénible cours de la guerre, au milieu des exercices militaires, cette vertu ait ſouvent éclaté ; il faut que généreux ſur les contributions ennemies,

irréprochable ſur celles qu'il perçoit quelquefois ſur nos terres, il ne donne point l'exemple d'une déprédation appuyée par la force; il faut que guidé par des principes purs & immuables, il ne retienne point le ſalaire du malheureux Soldat; qu'il ſoit grave & ſérieux dans ſes manieres, ſobre & intact dans les mœurs, doux dans le commandement. Il faut que viſitant le Soldat malade, il partage les peines de ce malheureux & les ſoulage; qu'il pourvoie à ſes beſoins; que ſa généroſité fourniſſe à ce guerrier languiſſant tous les ſecours d'un bon Maître, d'un compagnon des mêmes périls, d'un tendre pere; enfin il faut que ce chef rende à Dieu & à ſa Religion ce qu'il leur doit; que fidele aux devoirs qu'elle impoſe, il donne l'exemple aux inférieurs: alors nos armes acquerront le plus grand éclat, & recouvreront leur ancienne force.

Croiroit-on que la révolution de nos mœurs eſt parvenue à ce degré, que le Soldat ſur l'exemple de ſes Chefs diſſerte, diſpute, raiſonne? lui à qui les Rois ne ſe montroient autrefois que comme des Divinités redouta-

bles, auxquelles il ſuffiſoit d'obéir pour être victorieux : aujourd'hui les dépouillant de leur pompeux appareil, il en fait de ſimples hommes & les juge ; ce même Soldat entraîné par la force de la contagion, prononce des diſcours téméraires & ſacriléges contre la Divinité elle-même. Les Livres qui traitent des matieres les plus délicates & les plus importantes de la Religion, ſont dans ſes mains. A l'exemple de ſes Chefs, il ne connoît preſque plus le ſaint Temple, ou bien, ſon pied n'en foule le pavé formidable que comme celui du lieu le plus profane. Irrité dans ſes paſſions par de puiſſants ſcandales, des ſcandales qu'il eſt comme forcé de révérer, il ſe livre à toutes ſes inclinations brutales ; ainſi l'État perd des milliers d'hommes que la Religion lui auroit conſervés.

Que prévoient les hommes ſages de cette licence effrénée & univerſelle ? La même iſſue que dans les armées de Rome, lors de la confuſion cauſée par les cabales inteſtines ; c'eſt-à-dire, l'indocilité, l'indépendance, l'autorité méconnue, une force extrême acquiſe par ce reſſort toujours violemment tendu ; enfin

enfin le joug fecoué par l'audace, & rompu par l'affoupiffement du pouvoir.

Vous exercez extrêmement le Soldat, & le détournez dès-lors de beaucoup de vices & de crimes ; votre politique eft fure dans les temps de profpérité ; mais fi vous éprouviez un grand revers, qu'il arrivât une forte crife, que les Nations fe heurtaffent avec un choc violent, que tout-à-coup toutes les forces du Continent s'ébranlaffent, qu'arriveroit-il à vos armées ?

Il faut des principes intérieurs, autrement aucune autorité n'eft ftable. Accordons toutefois que dans ces moments de confufion, le Soldat ne tentât rien par lui-même, car fon obéiffance tient fort à l'inftinct ; mais fi un homme hardi, inquiet, entreprenant arrachoit à l'autorité légitime la marque du commandement, que n'auriez-vous pas à craindre de ces guerriers ftupides & féroces à qui vous n'avez jamais infpiré aucune idée de devoirs de confcience, de mœurs, enfin de Religion ? Un féditieux achetera leur fang, en leur abandonnant toutes leurs paffions. Tirons une conféquence bien naturelle : que la fageffe des gou-

vernements ſe montre lorſqu'ils tiennent le Soldat dans une dépendance religieuſe ; or les Chefs des légions ſont preſque les ſeuls qui puiſſent lui communiquer les vertus capables de cimenter cette dépendance.

Il faut à ce Guerrier des ſpectacles qui frappent ſes ſens ; & par l'abus de nos inſtitutions, le Soldat n'a preſque jamais les objets de la Religion ſous la vue. Je ſouhaiterois comme citoyen ſenſible au bonheur de ma patrie, que le Soldat fût conduit chaque jour au ſaint Temple ; que ſes yeux frappés de la majeſté de l'Autel, appriſſent ici à craindre, à révérer, à aimer ; à ſervir le Dieu des armées ; qu'appellé deux fois le jour à des exercices ſaints, il commençât & finît le cours de ſes travaux par l'invocation de l'Etre éternel. Un Roi célebre par la profondeur de ſa politique autant que par ſa valeur guerriere, commande que ſes Soldats ſoient menés réguliérement aux pieds de la Divinité (*a*).

(*a*) C'eſt l'uſage en Pruſſe, que les Soldats ſoient conduits par les Officiers au Temple pour remplir les exercices ordinaires de la Religion.

Si la Religion dans les Chefs, eſt néceſſaire aux ſuccès de nos armes ; dans nos Cités, elle n'eſt pas moins eſſentielle à l'ordre. S'il eſt des hommes dont il importe de régler avec ſoin les mœurs, ce ſont nos Militaires. De tous les Sujets de l'État, il n'en eſt point qui habitent dans autant de villes : appellés ſucceſſivement dans toutes les contrées du Royaume, ils portent par-tout de nouvelles coutumes & de nouvelles mœurs. Que ne faut-il pas appréhender de leur commerce ſi leurs mœurs ne ſont point réglées ! Ils changent la face des Cités ; le mal n'a point de bornes ; ils font régner la diſſipation & le déſordre où avant eux habitoient la paix & l'innocence. Si par la prévoyance du gouvernement, ils n'introduiſent plus le luxe, ils apportent des vices qui le font naître. Le jeu prend la place du travail. Les bals & les théâtres remplacent les plaiſirs purs & tranquilles. D'effrénés libertins, comme nous l'avons remarqué, attirés par l'appas de la licence, viennent apporter leurs vices avec leur nom aux Chefs des légions. La jeune milice ſe renouvelle au milieu des excès ; quel déſordre ! des enfants indociles

abandonnent un pere, une mere, ſuivent les drapeaux, & pour une chaîne qu'ils conſentent à porter, ils en rompent mille.

Il naît encore un autre abus déplorable du commerce de nos Guerriers avec nos Villes: des alliances ſans convenance, ſans proportion, ſans décence, ſans fortune. Tous les maux viennent à la ſuite de la liberté. La vertu a envain pour rempart une politeſſe ſévere, grave, timide; des hommes peu délicats ſur les principes des mœurs, renverſent bientôt cet obſtacle; ils introduiſent dans les ſociétés des manieres libres, familieres & inconſidérées. Préſomptueux, ils répandent des maximes dangereuſes. Rachetant toutes les fautes par ce fameux honneur guerrier, ils croient avec cette ſeule vertu, payer à la ſociété le tribut qu'ils lui doivent (*a*). Ils ne ſongent point que rien ne répare le tort qu'ils cauſent aux mœurs; que longtemps après qu'ils ont quitté les murs d'une ville, leurs vices y ſont

(*a*) Un étranger qui connoiſſoit bien nos mœurs, diſoit que l'honneur ne ſuffiſoit pas pour nous préſerver de la corruption. *Muralt, Lettres ſur le François, pag.* 220.

encore, & y habitent pendant de longues années. Il n'eſt donc point de claſſe de Citoyens qui puiſſe faire aux mœurs tant de plaies & des plaies auſſi profondes.

Tranſportez ces mêmes Militaires chez l'étranger ; ils y cauſeront de plus grands déſordres ; ils y apporteront des ſcandales nationaux. Par eux l'impiété ſe répand dans le Continent. Des pays qui n'avoient jamais connu nos dangereux ſyſtêmes, les écoutent ; les goûtent & les adoptent. Ah! contentons-nous de ravager les climats ennemis avec les armes ; la ſainteté des mœurs réparera ce fléau paſſager ; mais comment guérirez-vous les plaies que vous avez faites à l'innocence? ſongez que vos ſcandales chez un Peuple étranger, outragent encore plus le Ciel que lorſqu'ils ſe bornent à vos frontieres. Le Cie peut vouloir punir par vous les Royaumes, mais il ne veut point les pervertir.

Suppoſez des Militaires religieux, leur exemple en étonnant, confond ; & en confondant, il fait rougir & ramene les hommes les plus licencieux. La police des villes fleurit ; le Soldat contenu n'inſulte plus aux mœurs

du Peuple. L'eſtime des armes fait courir ſous les drapeaux, & l'État voit la milice renouvellée par des Guerriers vertueux. Au lieu de vices, ces nobles Capitaines apportent une nouvelle politeſſe, & le goût dans les villes; ces villes croient acquérir de nouveaux Citoyens. Mais nous l'avons dit ailleurs : il manque à nos Officiers ce qui manque au reſte de la Nation, une forme d'inſtitution dans laquelle les principes des mœurs ſoient approfondis & développés. Notre éducation en ce point, eſt extrêmement défectueuſe. Tandis qu'on étudie avec tant de ſoin les principes de toutes les Sciences, l'étude de la Religion naturelle, & des devoirs du Chriſtianiſme eſt totalement négligée. On s'arrête aux rudiments aux éléments de la morale ; on vit & l'on meurt comme on a commencé la jeuneſſe, c'eſt-à-dire avec de ſimples notions ſur les devoirs qui nous ſont impoſés. Cet obſervateur habile que j'ai cité *, a remarqué ce défaut de notre inſtitution.

Les autres Nations ſentent mieux que nous l'importance de développer les principes eſ-

* *Muralt. ibid.*

fentiels de la morale. Par ce développement, il refte un fond d'inftruction qui ne s'efface plus, & qui devient une regle invariable de conduite. L'ufage contraire parmi nous, fera longtemps l'étonnement des hommes qui penfent. C'eft un problême de morale qu'après quatorze fiecles, depuis la fondation de la Monarchie, ce point de vue politique n'ait pas été apperçu; ou s'il l'a été, que la fageffe de nos loix n'ait pas réformé un abus fi étrange. Ne crût-on qu'à une Religion naturelle, ce principe feroit effentiel & fondamental pour le bonheur de l'ordre.

Nous avons ofé propofer un plan d'éducation Militaire. Ce feroit peut-être le feul moyen de rétablir & de perpétuer à jamais la doctrine des mœurs, les principes du droit des Nations dans nos armées. Il naîtroit un autre avantage ineftimable d'une pareille inftitution. Les efprits des différents Peuples excités par l'émulation, concevroient plus d'horreur pour la guerre. Les Nations fe réuniroient & feroient amies.

Nous fommes éloignés d'un changement fi défirable. Voyez, combien de jeunes Mi-

litaires n'ont qu'une connoiſſance confuſe des devoirs ; leur eſprit & leur cœur n'ont reçu aucuns principes ; ils ne ſoupçonnent pas même qu'il y ait une morale ſur la Terre. Ils ſont attachés ſouvent pour toute la vie, aux armes, & jamais ils ne cherchent à s'éclairer. Leurs jours ſe paſſent dans l'oiſiveté, l'oubli & l'indifférence. Cette portion la plus précieuſe de l'État, qui aujourd'hui occupe tant la Sageſſe du Miniſtère, ne devra-t-elle pas cette reconnoiſſance à nos Chefs, d'être formée à ces grands principes qui ſont & affermiſſent dans le devoir le Sujet fidele, le Citoyen ſenſible, le Guerrier vertueux ?

L'éducation de nos Militaires doit nous inſpirer un vif intérêt ; ils ſont les premiers dépoſitaires de notre gloire ; notre célébrité comme le ſort de nos armes, eſt entre leurs mains. Anciennement nous jouiſſions d'une autre eſtime que celle qu'on nous accorde aujourd'hui ; nous avons donc quelques reproches à leur faire, ſi nous avons déchu ?

On dira qu'autrefois nos peres n'avoient pas plus de principes que nous ; je ne dois

point l'avouer. L'ignorance garantiſſoit alors les principes. Les nôtres ſe ſont évanouis lorſque nous avons acquis des lumieres. On ne raiſonnoit point, & l'on pratiquoit ; ſi l'on ne pratiquoit point, on s'avouoit coupable. Nous raiſonnons, & nous ne pratiquons point ; nous ne pratiquons point, & nous nous juſtifions à nos propres yeux. Nous voulons même être abſous par la Poſtérité, comme applaudis par notre ſiecle.

François, vos malheurs vous ont trop inſtruits, pour fermer les yeux davantage. Vous n'avez éprouvé que des revers, & vous prétendez attribuer ces revers au ſort des armes ? Vous rejettez vos diſgraces ſur vos Chefs, déſabuſez-vous. L'inexpérience, le défaut d'habileté peuvent occaſionner quelques échecs, arracher quelques victoires, mais ne croyez pas y trouver la ſource de toutes vos pertes. Quelque vice caché a produit le mal, & le principe de ce mal eſt en vous-mêmes ; comment auriez-vous été auſſi conſtamment malheureux ? Il y avoit ſans doute un défaut de ſubordination & d'harmonie, de la méſintelligence, du mépris des

regles & de la discipline, peut-être un amour excessif & funeste de la vie ; or tous ces maux où prenoient-ils leur source ? dans une nouvelle morale que vous avez substituée à l'ancienne ; des Maîtres corrompus se sont efforcés de vous faire entendre que la vie est plus précieuse que tout ce qui est hors de vous ; qu'incertains de ce qui arrivera après la dissolution du corps, il faut commencer par jouir & par s'assurer du bien-être actuel. Pensez-vous que ces principes entretiennent & excitent beaucoup la valeur ?

Nobles Guerriers, des hommes sombres que les considérations humaines n'arrêtent point, osent prononcer ce blasphême : que l'honneur, ce sentiment inséparable de votre ame, est quelquefois balancé en vous par l'amour de vous-mêmes ; que l'intérêt lui présente une dangereuse amorce ; mais les véritables Citoyens, les Citoyens vertueux n'ont point ces pensées ; ils les écartent avec horreur. Ils se persuadent qu'on forme contre votre vertu, une calomnie pleine d'amertume. Votre conduite ne démentira point un jugement aussi généreux. Oui, dignes Guerriers, vous

pouvez nous rendre la confidération que nous avons perdue. L'Étranger apprécie nos lumières par nos Écrivains ; il juge nos vertus par les vôtres. Si l'on nous refuse encore l'eftime, nous vous accuferons. Senfibles à notre gloire comme à la vôtre, vous nous rendrez notre célébrité ancienne. Si quelques écrits inconfidérés & libres ont fait porter des jugements défavantageux fur nos lumieres, que nous importe ? Confervez-nous le refpect pour nos mœurs, & nous ferons fans peine tous les autres facrifices. Nous confentirons à être accufés de manquer à la raifon, pourvu que nous foyons eftimés vertueux ; nous confentirons à céder mille talents pour une vertu, mille génies pour un beau cœur. L'auftere Sparte n'étoit point jaloufe de la Science, & la cédoit toute entiere à Athenes.

Nos Guerriers ont donc une puiffante influence fur la deftinée générale. Ils ont dans leurs mains, notre gloire ; ils influent fur les mœurs des Étrangers dont les vertus doivent nous être auffi cheres & auffi facrées que les nôtres. Ils influent fur nos Cités, fur le Soldat ; en-

fin le ſort de l'Etat eſt en leur pouvoir. Leur Religion eſt donc intimement liée au bonheur de l'ordre.

La vertu au milieu du tumulte & de la confuſion des armes, nous défend ; elle nous protége au milieu de la paix & du ſilence ; cette paix, ce ſilence regne au milieu de nos Cités. Couverts de l'ombre de la Juſtice nous ſommes heureux. Les lumieres & la Religion réunies dans nos Magiſtrats aſſurent notre félicité. Il eſt intéreſſant de contempler ce nouveau tableau, & de montrer l'influence des Magiſtrats ſur nos deſtinées.

DES MAGISTRATS.

DEPUIS la cabane du Pauvre juſqu'au Palais de l'homme puiſſant, chacun eſt jugé, repris, défendu ou condamné par la loi. Quelle générosité même dans le Prince ! Il veut que ſes domaines, ſes droits ſoient diſcutés dans les Tribunaux ; & ſi ſes Sujets remportent contre lui quelque avantage, il s'applaudit de gagner comme pere, ce qu'il perd comme Roi.

Notre honneur, notre tranquilité, nos fortunes, nos vies ſont dans les mains des Magiſtrats. Combien n'eſt-il pas important que les principes les plus auſteres, que la Religion la plus éclairée & la plus inébranlable les gouvernent !

L'étude des loix eſt pénible, mêlée de dégoûts, de diſcuſſions rebutantes ; ſans des principes religieux, il eſt difficile qu'un Magiſtrat ſe livre à des objets que tant d'ennui & de ſéchereſſe accompagnent.

Les intérêts des Grands ſont ſouvent mis ſous les yeux des Tribunaux. Leur puiſſance & leur gloire impoſent à l'équité ; quelquefois elles l'éblouiſſent. La probité inflexible de la Religion éleve le Magiſtrat au-deſſus du Grand qu'il juge ; c'eſt la juſtice du Très-haut qu'il exerce, & cette juſtice ne fait point d'acception. Une lumiere puiſée dans cette ſource éternelle, diſſipe le fantôme d'une gloire qui ne tire trop ſouvent ſon origine que de la Terre & de l'illuſion. Le Grand ſera jugé comme homme & comme Citoyen.

Le riche a des tréſors ; ſes richeſſes peuvent corrompre les jugements. Non, la Religion offre aux Magiſtrats d'autres richeſſes.

La vertu accoutumée à peſer les droits dans la balance & avec les poids de l'Autel, ne connoît pas de plus grand tréſor qu'elle-même. La Terre, encore moins le crime, n'a point de prix à payer à l'homme vertueux. La veuve & l'orphelin défendus par les loix, ſeront vengés de la tyrannie du riche, s'il eſt oppreſſeur ; ils recouvreront le champ de leur pere, s'il eſt raviſſeur.

Les intérêts du Magiſtrat ſont mêlés quelquefois aux cauſes des Tribunaux ; alors il n'eſt plus Juge ; mais quelle influence ne conſerve-t-il pas ſur les délibérations & ſur les jugements ! Le langage de l'intérêt eſt dangereux ; il eſt aiſé de ſuccomber ; l'injuſtice ſuit de près. La Religion raffermit les pas du Magiſtrat ; il demande qu'on juge l'homme en lui ; il ne ſollicite point ; il inſtruit ſa cauſe comme le dernier des clients.

Le Magiſtrat en étouffant en lui-même la voix de l'intérêt, ſait auſſi réprimer celle d'une ſenſibilité dangereuſe. Le Ciel éprouve la Terre par des fléaux. Il permet qu'elle ſoit affligée par des Scélérats qui déſolent les Sociétés. Ici éclate la vertu du Magiſtrat ; il

ſe roidit contre la fauſſe pitié & la foibleſſe; mais en même temps il conſerve à ſon cœur cette ſenſibilité compâtiſſante qui tempere les jugements de rigueur. Ainſi il fait connoître que c'eſt un homme qui a condamné un autre homme, un homme qui a gémi en le condamnant. La Religion parle ſans ceſſe à l'oreille du Magiſtrat vertueux; elle lui rappelle que la vie de l'homme eſt chere & précieuſe aux yeux du premier Etre; que le ſang du juſte n'eſt pas verſé envain. Alarmé par les menaces du Ciel, averti par les ſentiments de ſon propre cœur, il peſe avec un ſoin extrême, la cauſe des malheureux; il ſépare l'innocent du coupable, & délie tout ce qu'il peut délier.

Sans la Religion il eſt rare qu'un Magiſtrat apporte à la cauſe des hommes obſcurs l'intérêt, le ſoin, l'attention que la Juſtice exige. L'humanité ſans doute réclame les droits du Pauvre; mais ſouvent elle céde aux dégoûts, aux peines, aux fatigues, & ſur-tout à l'amour des plaiſirs, preſque toujours incompatibles avec la ſenſibilité de l'ame.

L'influence de la Religion des Magiſtrats

eſt plus ſenſible & plus importante ſur la police générale des mœurs. La cenſure publique eſt en leur pouvoir ; c'eſt à eux qu'il appartient de réprimer tous les excès, de les prévenir, d'en arrêter les effets, d'en détruire la cauſe juſques dans ſes plus profondes racines. C'eſt dans leurs mains qu'eſt la tradition & le dépôt des mœurs anciennes. La gravité de nos peres, cette ſévérité dans les coutumes qui eſt le plus fort rempart d'un Empire, font leur dignité & leur gloire. Comme le volume de la Loi repoſoit dans le Tabernacle ancien, ainſi le Code de la Nation conſervé dans le Temple de la Juſtice, eſt continuellement ouvert à leurs yeux. Là ſont écrites les ſages ordonnances de nos aïeux, les punitions qui doivent accompagner les infractions aux regles. Là ſont dépoſées les peines contre l'adultere, contre le moindre relâchement du lien conjugal, contre les corrupteurs, les raviſſeurs, les apologiſtes de la licence. Les loix du monde couvrent ſans doute ces fautes de couleurs ſéduiſantes, mais le Magiſtrat connoiſſant les reſſorts qui conſervent la force d'un Empire, ne voit qu'un

qu'un abus funeste dans ces transgressions ; il les punit avec une sévérité proportionnée au rang des coupables. Le Magistrat réprime aussi le blasphême, le mépris des choses saintes, les moindres profanations. Il éclate contre les ecrits séducteurs qui portent des attaques aux mœurs, & enlevent à la Religion le cœur des Peuples.

Attentif à toutes les parties de l'ordre public, si le relâchement des coutumes, les scandales du luxe, l'excès des dépenses des Grands déconcertent sa vigilance, le Magistrat invoque l'autorité souveraine, la supplie de réprimer des maux aussi pernicieux, des abus aussi déplorables qui entraîneroient l'état avec les fortunes des Particuliers ; car malgré l'opinion trop accréditée, on peut soutenir que l'État est toujours appauvri, lorsque les fortunes ne sont point dans les mains & dans la place où elles doivent être.

Si la Religion n'est pas gravée profondément dans le cœur du Magistrat, veillera-t-il ainsi sur les désordres ; s'occupera-t-il de tous les devoirs formidables de son ministère ? L'honneur le soutiendra dans les causes éclatantes ;

mais dans la discussion des causes qui ne sont apperçues que par l'œil de la conscience, il se relâchera. S'il ne voit avec la lumiere de la Religion, les progrès effrayants d'une injustice, l'impossibilité de réparer un dommage, suite malheureuse d'un faux jugement, de la précipitation, de la négligence, sera-t-il attentif à peser toutes ses délibérations, à faire précéder l'exercice du pouvoir, de l'étude approfondie des Loix? Fera-t-il des efforts suffisants pour réprimer dans son cœur, des passions qui obscurcissent les pensées, altérent la droite raison, & mettent souvent deux poids dans la balance? Songera-t-il que le Ministre qui exerce la justice dans le saint Temple, & celui qui la rend dans les Tribunaux, remplissent en quelque sorte le même ministère; qu'il faut presque dans l'un & l'autre une égale droiture, une égale science, une égale connoissance des replis du cœur, le dirai-je, une égale sainteté? Dans le Sanctuaire des loix comme dans le Temple, c'est la justice du Ciel qui s'exerce; là le Très-haut la remet au Souverain, le Souverain aux Magistrats, les Magistrats la communiquent au

Peuple ; ici entre ce Peuple & le Ciel, il n'y a qu'un Pontife ; mais par-tout c'eſt le Très-haut qui eſt garant des jugements. Il s'offre à nos yeux une différence : Dieu pardonne dans le Temple, là c'eſt toujours un miniſtère de rigueur ; les ſeuls innocents ſont abſous ; mais cette rigueur même de la juſtice ne doit-elle pas inſpirer plus de défiance, une frayeur plus terrible aux Miniſtres des Loix? Sont ils aſſurés d'avoir peſé aſſez longtemps le ſang du coupable dans la balance? Des jugements dans leſquels on ne peut abſoudre, ne ſont-ils pas plus formidables à rendre ? N'eſt-il pas plus redoutable d'exercer la juſtice de Dieu qui punit, que celle de Dieu qui pardonne ?

Que la dignité du Magiſtrat offre de gloire ! que ſes fonctions ſont grandes, ſublimes, enviſagées avec les yeux de la Religion ! Quel abri pour les Peuples, lorſque cette Religion l'eclaire & le guide ! C'eſt l'Ange de la Nation ; l'héritage du pauvre eſt défendu. Le Citoyen tranquille vit dans la paix ; il goûte la douceur du repos, & le Magiſtrat veille pour lui. C'eſt la ſentinelle infatigable qui a toujours les yeux ouverts ſur le ſalut de la République.

Détruisez dans le Magistrat ces idées de Religion, vous verrez prévaloir le relâchement & le désordre. Les anciens principes seront livrés au mépris. Le calomniateur de la sainteté, le profanateur de la vertu élevera la voix, & le Magistrat sera indifférent à ces clameurs sacriléges; à moins de grands éclats de l'impiété, il sera muet. Auroit-il la force de combattre des vices qu'il chérit, des opinions qui le mettent à couvert des remords & des craintes? Mais je veux que la Religion vive toujours dans son cœur; au-moins il n'aura point ce sentiment intérieur & profond de zele, sans lequel la conduite de l'homme le plus éclairé, le plus attentif à la décence & aux autres devoirs, se dément souvent elle-même. Eh! qu'il est aisé de discerner quand le Magistrat réprime la licence par respect humain, ou par des principes de vertu; je ne dis point assez; la croyance s'obscurcira en lui à force de doutes; il se laissera entraîner dans le tourbillon des plaisirs qu'il devroit proscrire. L'orphelin lui tirera quelques soupirs stériles, & n'obliendra pas ses jugements. Ce Magistrat prononcera sur les causes avec un léger exa-

men, & laiſſera périr l'innocent ; lorſqu'on n'entend pas au dedans de ſoi, la voix de la Religion qui ſe réveille aux moindres fautes, aucune voix n'eſt aſſez forte pour la ſuppléer. La révolution des mœurs, loin d'exciter ſa cenſure, le flatte en ſecret. Il lui faudroit trop d'efforts pour ſe plier à l'auſtérité des Loix, pour remonter juſqu'aux coutumes antiques. Il préferera d'être l'homme de ſon ſiecle à la gloire de retracer les temps anciens ; auſſi nous pouvons le dire : l'émulation de la ſcience, l'ambition, l'honneur peuvent faire un homme de loix ; la Religion ſeule peut former un Magiſtrat.

Suivez tous les degrés de la magiſtrature & vous verrez l'effet de la Religion du Magiſtrat dans les différents tribunaux. Quittez ces Cours ſuprêmes où la juſtice a encore tout l'éclat, toute la beauté, toute la magnificence, toute la pompe du Trône ; deſcendez dans les tribunaux inférieurs. Par-tout la Religion veille ſur le ſort des Peuples, ſur les Cités & ſur les familles. On peut même dire qu'ici la probité religieuſe eſt plus néceſſaire. Privés des motifs d'émulation, éloignés des regards de l'auto-

rité ſouveraine, les Magiſtrats inférieurs peuvent prévariquer plus impunément.

Repréſentez-vous ce Juge chargé d'une poſtérité nombreuſe ; il a beſoin de protecteurs ; il ſacrifiera ſes devoirs à des hommes puiſſants qui peuvent le défendre. Renfermé dans une modique fortune, il peut par des véxations ſecrettes aggrandir ſon état. Si l'œuil de la Religion ne ſuit point tous ſes pas, il foulera le Pauvre, & ſe déguiſant à lui-même ſes injuſtices, changeant en quelque ſorte en or la dépouille du malheureux, il n'aura pas honte de la revêtir ; il achevera d'accabler ce Chef de famille, qui s'épuiſe pour recouvrer ſa modique fortune que le riche lui ravit.

Une Cité gouvernée par l'autorité de ce Juge, ſera livrée à la licence & à tous les excès des libertins. Son cœur les abſoudra en ſecret, tandis que ſa bouche gardera le ſilence. Quelqu'intérêt au contraire réveille-t-il ſa cupidité ? auſſitôt il érige les moindres conteſtations en procès graves & importants. Oubliant que la charité de la Religion ne permet au Magiſtrat d'être Juge, que lorſqu'il a

épuisé tous les moyens d'être conciliateur, il allume l'incendie qu'il devroit éteindre, il divise où il faudroit réunir. Le dirai-je? comme d'une semence féconde, il fait toujours naître d'une cause assoupie une nouvelle contestation; il perpétue les querelles & les disputes; enfin il attache à son siége d'iniquité les infortunés clients comme des esclaves qui ne peuvent plus rompre leurs chaînes. Telle est la conduite de la cupidité; tels sont ses ravages lorsque le principe inébranlable de la vertu ne la détruit point dans nos ames.

Si nous parcourons tous les degrés de la Justice, si nous pénétrons dans nos malheureux hameaux, où la raison est si obscurcie, le sentiment de l'honneur si foible dans les cœurs, quels désordres n'attendez-vous pas? Figurez-vous ce Chef grossier d'un Tribunal champêtre, régnant sur nos campagnes, devenant le tyran de ses égaux auxquels il appesantit d'autant plus le joug, qu'il n'a audessus d'eux que de fausses lumieres & la force. Il suscite les vassaux contre le premier Seigneur & contre le Pasteur établi sur les

ouailles ; il accoutume ces ames ſimples avec le cruel monſtre de la chicane ; il arme la moitié du hameau contre l'autre moitié. Il va conſumer dans les excès de l'intempérance, le prix du berceau du pauvre, celui de cette charrue que ſon avidité a fait enlever du champ même où elle traçoit ſon ſillon. Telles ſont les injuſtices, les actions ordinaires de cette ame brutale. Si celui qui tient la principale autorité ne choiſit point un homme droit, judicieux, & ſur-tout d'une probité reconnue & éprouvée, croyez qu'il déſolera toute la contrée ; vous verrez jusqu'à l'impiété s'introduire dans ce lieu ſauvage. Les exemples n'en ſont que trop fréquents ; remontez à la ſource, vous la trouverez dans cet homme qui a rompu le lien des devoirs & de la Religion de ſon Paſteur. O vertu ! que les hommes, que les ſociétés, que la Terre ont beſoin de ta préſence, & combien tu es méconnue, délaiſſée, outragée !

Le Sanctuaire des loix renferme un Corps illuſtre qui jamais ne mérita plus de célébrité, plus d'honneur, & plus de gloire que de nos jours ; il offre à nos yeux des hommes que le Ciel

y a placés pour être les défenſeurs de la Juſtice, de l'innocence & de la foibleſſe. L'Orateur du Barreau a une grande deſtinée ; l'orphelin & le pauvre s'appuyent ſur lui. A ſa probité tiennent beaucoup de fortunes; Le génie des Orateurs eſt comme un flambeau qui éclaire l'équité des Magiſtrats au milieu des ténebres, ou qui les égare. Dans le ſein des familles, ils appaiſent les eſprits ou les aigriſſent, éteignent les haines où les allument ; ils prennent à leur gré le ſerpent de la diſcorde, ou l'olive de la paix. Si la Religion n'eſt pas leur ferme ſoutien, leurs talents ſont un préſent funeſte pour la Terre.

Envain on oppoſe l'honneur ; cette vertu n'eſt pas aſſez puiſſante lorſqu'elle ne prend pas ſa ſource dans la Religion ; ſi elle n'en découle point, elle ne peut ſe ſoutenir que par l'émulation ; or l'émulation n'eſt pas toujours excitée. Que de moments dans la vie où l'injuſtice peut ſe dérober aux regards ! alors elle laiſſe une liberté entiere à celui que des principes intérieurs ne gouvernent point. Si la Religion n'eſt pas le ferme appui de l'Orateur du barreau, il ne meſurera, dans ſon

cœur, l'importance des cauſes que ſur les avantages qu'elles offriront à ſa cupidité. Il eſt bien quelques hommes en qui la vertu eſt plutôt un inſtinct qu'un ſentiment ; mais ne croyez pas qu'ils réſiſtent longtemps à une tentation forte.

Si l'Orateur n'eſt point affermi dans des principes religieux, il déguiſera, palliera à ſes Juges les ſcandales contre les mœurs ; les traits dangereux de l'impiété, il les émouſſera avant de montrer quelle plaie ils ont faite. Au contraire les moyens que cet Orateur employera dans les cauſes ſacrées, auront un poiſon qui envenimera les conteſtations du Sacerdoce. Il couvrira du même ridicule & du même opprobre, le miniſtère de l'Autel & le Miniſtre. Il portera un regard téméraire dans le Sanctuaire, déchirera le voile ſacré, & révélera aux yeux profanes, les ſcandales des Enfants d'Héli.

Les diſputes du cloître, il les offrira avec des traits auſſi méchants, & avec la même exagération dans les images. Il vous ſemblera entendre dans la Tribune, tantôt les gémiſſements de ce jeune Cénobite accablé ſous le

poids de ſes chaînes, tantôt le bruit de ces mêmes chaînes qu'on ſuppoſe qu'il traîne dans cet aſyle religieux.

L'Orateur rentre-t-il dans le monde ? il repréſente les cauſes licentieuſes avec des couleurs ſéduiſantes qui trompent les eſprits, & portent un poiſon ſubtil dans les ames. Loin de peindre avec des traits d'indignation le regne du vice, les portraits qu'il offre à ſes juges le font aimer; loin de flétrir les excès honteux & les écarts de la Scene, il juſtifie cette profanation des talents. Avouons même que ſans de ſolides principes de Religion, il eſt difficile que l'Orateur évite tous les piéges qui ſont devant ſes pas. Sa profeſſion l'expoſe à bien des dangers; elle ſe prête aux équivoques dangereuſes, aux critiques ameres; mille fois le moment ſe préſente de lancer un trait mordant, de tracer une ſatyre, enfin d'abuſer du pouvoir de l'éloquence.

Le zele de la Religion éclate dans un Orateur, lorſque chargé de pareilles cauſes, il retient ſon génie dans les bornes de la vérité & de la décence; que ſes harangues les plus véhémentes portent ce caractere de douceur,

de modération, de retenue, qui eſt le langage méme de la vertu; ſon zele éclate lorſqu'il préfere la cauſe du Pauvre à celle du riche, celle du foible à la cauſe de l'homme puiſſant; lorſque ſes pinceaux ne ſont jamais laſcifs ou méchants; lorſque la vérité brille ſur ſes lévres avec tout ſon éclat, & toute ſon ingénuité; lorſqu'écartant avec horreur une cauſe injuſte, il ne ſouffre pas même que l'homme inquiet & avide qui vient tenter ſa probité, ouvre une bouche impure pour faire le premier eſſai du menſonge; ſon zele éclate lorſque ſacrifiant ſon propre intérêt, il préfere la qualité de pacificateur & d'ami à celle de défenſeur; qu'il ſuggere des moyens de conciliation; qu'il préſente des motifs de concorde. Alors la profeſſion de l'Orateur du Barreau eſt une ſource de bonheur & de tranquillité pour la Société publique.

Un dernier écœuil ſe préſente à l'Orateur qui n'eſt point affermi dans les principes immuables de la Religion. Invité par ſon génie à parcourir toutes les routes ouvertes aux talents, il unit aux dangers de ſon état, tous ceux qui environnent les Hommes de Lettres.

Il eſt temps de préſenter l'influence de ces derniers ſur le bonheur public.

DES HOMMES DE LETTRES.

NOUS avons vu que l'amour des Sciences & des Lettres forme une partie du caractere de la Nation ; que dans tous les temps, même à travers les plus épais nuages de l'ignorance, cet amour a éclaté au milieu de nous. Nous avons vu comment les Sciences ont contribué à la félicité de la Nation, en éclairant nos ancêtres ſur les devoirs de la Religion, ſur la navigation, le commerce, la politique, ſur les ſciences exactes, ſur les droits de la Société, enfin ſur la dignité & la grandeur de l'eſprit ; nous avons tâché de faire voir comment un Prince ſage devoit diriger les hommes à talents pour procurer le plus grand bien de l'État, ſur-tout pour empêcher les maux qui pourroient naître de l'abus des lumieres & du génie. Actuellement nous devons enviſager les Hommes de Lettres dans l'ordre de la Religion, & conſi-

dérer ce qu'elle peut opérer avec leur secours, pour le bien général de l'ordre.

Le Ciel a créé des hommes plus grands que les Rois, les hommes de génie. Leur existence embrasse le moment présent & l'avenir ; elle est dans les vues du Très-haut pour marquer les époques des siecles ; & si le monde pouvoit être éternel, les Hommes de génie seroient éternels comme lui. Le centre de l'univers moral est occupé par eux ; tout est éclairé par leur lumiere.

Le plus noble pouvoir que la Religion ait exercé sur les hommes, c'est d'avoir soumis les grands Esprits de l'Antiquité ; car on ne refusera pas la gloire des talents à ce Paul, à ces premiers Apologistes de la Religion, aux Clements d'Aléxandrie, aux Cypriens, aux Origenes, aux Augustins, aux Chrysostômes. Ces hommes entraînerent la foule après eux. Si les talents ont une si puissante influence sur les Peuples, vous jugerez combien la Religion dans leur bouche & par leurs exemples, acquiert de force & étend son empire. S'il m'est permis dans un Sujet semblable, de mêler un trait de la Religion des Payens, je citerai

ce mot remarquable. *Quel Spectacle pour moi*, difoit Dioclès, *de voir Epicure à genoux dans le Temple ! Jamais je ne connus mieux la grandeur de Jupiter.*

L'exemple des perfonnes éminentes par le rang agit fur les cœurs, celui des hommes à talents fur les génies. Pafcal avoit approfondi la Religion ; courbé avec docilité fous le joug qu'elle impofe, il a fervi de modele à beaucoup d'autres efprits qui font venus après lui. Encore de nos jours, en fe rappellant le fouvenir de cet homme célebre, l'incrédulité indocile eft alarmée. Un beau génie foumis à la foi, eft le rempart des foibles & de ceux que l'exemple pervertiroit ; c'eft comme un contrepoids à la facilité & à la foibleffe. Ceux qui n'ont rien approfondi, renvoyent avec complaifance à une pareille autorité. On reconnoît fans doute qu'il n'eft point d'hommes exempts de préjugés, mais on fent qu'un génie pénétrant & éclairé doit en avoir moins qu'un efprit ignorant & prévenu ; auffi, fouvent le feul nom entraîne. Il ne faut pas toujours demander au cœur raifon de fa conduite. Il agit, & quelquefois il ne fait pas plus

le motif de sa détermination, qu'il ne connoît les mouvements physiques de son corps auxquels il commande.

L'impression que fait sur nous l'homme de génie est l'ouvrage du Ciel, dont la sagesse gouverne ce qui est moins excellent par ce qui est plus noble; sur-tout la lumiere du génie nous entraîne, lorsqu'elle éclaire la route de la vertu : car si nous la suivons vers le précipice, le Ciel punit par des remords notre égarement.

C'est une attente formidable pour un Empire, pour la Terre, pour un siecle, & même pour les siecles à venir, que l'homme de génie qui va naître; il fera la destinée de sa Patrie & des Royaumes Étrangers; ses opinions commanderont à la postérité la plus reculée.

La Religion dans les écrits d'un homme célebre a plus d'éclat & d'autorité ; dans ses discours, plus de majesté & de noblesse, dans ses exemples plus d'intérêt & de force. Le libertin n'ose décrier les mœurs devant l'homme dont les talents l'oppriment. L'incrédule n'hazardera pas d'attaquer nos Dogmes. Il seroit bientôt confondu. La vertu a sur le front de ce Sage, je ne sais quel éclat qu'elle

n'a

n'a pas dans l'homme ordinaire ; ici l'image de la Divinité eſt moins ſenſible, ici elle offre moins de traits réunis. La Religion tire encore de l'homme de génie, un grand ſecours. La vérité préſentée par lui, reçoit de nouveaux degrés de conviction & de force. Il ſemble que les armes de la Religion acquiérent une vertu proportionnée au bras qui les emploie ; elles ont plus d'éclat dans des mains illuſtrées par des victoires.

Un Dieu ſortant du tombeau, le Temple de la plus ſuperbe des Cités renverſé, ont toujours offert un grand ſpectacle, & étonné les eſprits les plus indociles ; mais ces objets ſi magnifiques en eux-mêmes, ſemblent avoir acquis plus de majeſté ſous les traits des hommes célébres qui les ont ptéſentés à notre vue. Un habile Auteur de ce ſiecle * a défié l'incrédulité ſur le tombeau même de Jeſus-Chriſt, & ce Dieu a paru ſortir du tombeau avec une nouvelle gloire. Les flam-

* Les témoins de la Réſurrection, excellent Ouvrage compoſé par Scherlock, ancien Évêque de Londres.

mes qui avoient consumé Jerusalem & son Temple sembloient éteintes; ce Temple paroissoit enseveli sous ses propres ruines; un homme célébre chez nos voisins *, écartant ces ruines, cherchant avec les yeux de la raison & de la foi, les marques de la colere du Ciel imprimées sur ces débris augustes, a paru faire sortir du milieu de ces fondements sacrés, les mêmes flammes qui avoient consumé autrefois les Juifs aveugles. Ces écrits pleins de force, l'ouvrage du zele & du talent, ont rendu encore plus fermes les principes sur lesquels la foi sainte est appuyée.

Le grand Évêque de Meaux suit la chaîne des événements depuis l'origine de l'Univers jusqu'à Jesus-Christ, depuis Jesus-Christ jusqu'à l'entier accomplissement des promesses. Il puise dans la Religion les couleurs dont il releve les traits mâles & sublimes de ses Tableaux. Son génie prend l'essor, vole, s'éleve,

* Dissertation sur le tremblement de Jérusalem, & le projet de l'Empereur Julien pour la reconstruction du Temple, par Warburton, savant Anglois, actuellement Évêque en Angleterre.

& du haut des Cieux où il se place, il offre la naissance des Empires, leur succession & leur chûte ; tout prépare l'avénement d'un Dieu. Quel esprit n'est pas réveillé par des images si magnifiques ? Vous croyez entendre des Empires qui se heurtent, des sceptres qui se rompent, des couronnes tombant de la tête des Souverains, & brisées sous les pieds d'un Dieu qui les foule. Tout se renverse, la Religion de J. C. reste seule.

Quel secours la Religion ne reçoit-elle pas de tels génies ! Sa consolation & sa gloire sont de posséder de pareils hommes. Faut-il remonter dans la nuit des temps, repousser les attaques d'un Écrivain insidieux qui tente d'ébranler les fondements antiques de la croyance ? Aussitôt un de ces habiles défenseurs pénetre à travers les ténebres des siecles. L'ignorance des âges les plus barbares ne l'arrête point, il s'enfonce dans ce cahos, & y porte la lumiere. L'ennemi obstiné propose-t-il des subtilités dangereuses, des spéculations abstraites, s'éleve-t-il au-dessus de la portée des regards ordinaires ? ce génie encore plus pénétrant le suit, le devance, débrouille ses

ſophiſmes, réprime ſa témérité & maintient les vérités éternelles.

L'homme favoriſé des talents du Ciel, jouit d'un nouvel avantage. Il perpétue la vérité dans les générations. Ses écrits ſont comme un Temple où elle repoſe, & que le temps rend plus vénérable. Les Rois dans leurs ſuperbes Tombeaux, ne laiſſent ſouvent à la poſtérité qu'une triſte cendre ; la mémoire que le Sage a laiſſée eſt toute entiere pour ſon génie. A meſure qu'il s'éloigne, c'eſt un trait de plus à ſon immortalité. Le temps qui fait diſparoître le conquérant & le politique ; découvre de plus en plus le grand homme ; on croit voir à chaque inſtant un coin du rideau magnifique ſe ſoulever. Son ame paroît ſe montrer plus éclatante au milieu de la nuit du tombeau. La renommée vient s'aſſeoir en quelqueſorte au pied de ſon urne, & le défend contre les outrages de la mort.

Les hommes ſupérieurs montrent ſur-tout la grandeur de leur deſtinée en aſſurant à la Religion ſainte ſon appui le plus auguſte : la vertu, rempart le plus formidable des États ; non elle n'a point de défenſeurs ſi propres

à la maintenir dans l'Empire qui lui eſt dû ſur la Terre. Auſſi le Ciel attentif aux beſoins des hommes, fait naître ordinairement l'homme de génie dans les conditions privées ; là il veille mieux aux intérêts de la vertu. Tranquille, les paſſions des Grands ne viennent point l'importuner, celles des riches ſont loin de lui ; les beſoins des infortunés ſont aſſez près de lui pour le rendre ſenſible, & non pas aſſez pour le rendre malheureux. Ainſi ſon ſort ne lui inſpire ni ſentiments vils, ni dureté, ni orgueuil. Aucun obſtacle ne s'offre à lui. La vertu, s'il m'eſt permis de le dire, a un libre cours dans ſon ame. Le monde par une ſuite de ſes penchants funeſtes, goûte moins la vertu dans les ames ſimples ; elle croit lui trouver un caractere de foibleſſe, quelquefois de puſillanimité. Dans un homme éminent, elle prend le caractere de ſon génie ; elle ſe montre avec tous ſes traits, mâle, forte, courageuſe, noble, héroïque comme lui. Elle ſe ſent de la vigueur de ce cœur où elle habite, & où elle prend ſon accroiſſement.

En parlant des défenſeurs de la Religion, j'écarte de ce nombre, ces hommes doués de

quelques talents, mais dont la plume empreinte de fiel, eſt toujours prête à verſer ſur les ennemis de la vérité, le poiſon de la plus amere ſatyre. Défenſeurs préſomptueux qui toujours en armes, épient l'inſtant qu'il paroiſſe un écrit avec la moindre marque de malignité pour le frapper auſſitôt, le déchirer, le détruire; défenſeurs inquiets, qui ſemblent avoir beſoin de cette guerre malheureuſe pour donner de l'aliment à leur génie, & quelque éclat à leurs talents. Dangereux Apologiſtes, vous craignez trop pour le ſalut de la Religion; laiſſez ces feux impurs ſe diſſiper dans la nuit qui les enfante. L'Aſtre du jour aura à peine reparu ſur l'horiſon, qu'ils ne ſeront plus.

Si de tels défenſeurs ne s'exerçoient que contre de foibles Adverſaires, peut-être la même obſcurité envelopperoit bientôt l'Aggreſſeur & l'Apologiſte; mais quelque Antagoniſte formidable paroît-il ſur la Scene? c'eſt la même témérité, la même préſomption; de tels hommes nuiſent beaucoup à la bonne cauſe; ils allument des querelles, engagent ſouvent une action générale, compromettent

la ſainteté de la Religion. On ſe hâte de chercher en eux, les vertus de cette Religion dont ils défendent avec tant de chaleur les dogmes vénérables, & au lieu de vertus, leur cœur ne préſente que de la paſſion. Foibles jouets d'un faux zele, l'image qui nous les peint n'eſt pas plus noble que celle des adverſaires dont nous parlions il n'y a qu'un inſtant. Ces hommes ſont au milieu des orages de Religion, comme la nuée qui erre ſous le Ciel, & qui après que le tonnerre qui grondoit dans les airs s'eſt diſſipé, offre pendant quelques moments, l'image impoſante du Soleil; vous croiriez que c'eſt le Soleil lui-même, attendez un inſtant, la vapeur qui rempliſſoit le nuage, ſe diſſipe; les rayons de l'Aſtre du Jour s'effacent, & la nuée n'a plus que ſon obſcurité.

Hommes épris de vous-mêmes, exercez-vous long-temps aux vertus de la Religion, & vous défendrez enſuite ſes vérités formidables. Ce n'eſt qu'à ceux qui portent ſa croix qu'il eſt permis de s'armer de ſon glaive. Eh! qu'il eſt touchant de voir celui qui combat pour la gloire des Autels,

animé de cet eſprit de modération ſi recommandé dans le Chriſtianiſme ! Un ennemi ſe montre-t-il ? le zélé défenſeur généreux dans ſon attaque, laiſſe à cet ennemi tout l'avantage qu'il peut lui céder ; ou plutôt la Religion ne connoit point d'ennemis ; ce ſont des enfants dont elle attend le retour. L'homme rempli de l'eſprit qu'elle inſpire, ne connoît que les armes de la douceur. Toutes les attaques qu'il porte, il les dirige au cœur de celui qu'il veut gagner. Il s'efforce de l'émouvoir, de le rendre ſenſible ; ſur-tout, pour épargner ſon amour-propre, il le ramene ſans qu'il s'apperçoive en quelque ſorte qu'il s'étoit égaré. Ce défenſeur n'employe les talents que lorſqu'il a épuiſé toutes les vertus. Il ne ſe ſert de ſon génie qu'après ſon cœur.

Préſente-t-il nos dogmes auguſtes ? il les montre avec une extrême circonſpection, avec ce voile dont le Ciel lui-même les a couverts ; il ſonge que le ſceau de Dieu y repoſe, & il ſait bien que ce n'eſt pas à des Mortels à le lever. Lorſque l'adverſaire aura rendu ſon cœur à la Religion, ſon eſprit ne tardera pas à ſe ſoumettre. L'incrédulité com-

bat moins pour ſes opinions que pour ſes paſſions.

Tandis que ce ſage défenſeur préſente nos formidables myſteres avec la retenue qu'ils exigent, il déploie les vertus chrétiennes & les montre avec tout leur éclat & toute leur gloire. Il intéreſſe pour elles, ce cœur ſi noble, ſi digne de les recevoir, de leur ſervir de ſanctuaire & d'aſyle ; il faut, lui dit-il, que la vertu habite avec ce qui ne périt point ; puiſque les talents conduiront votre génie à l'immortalité, il eſt juſte que la vertu y tranſmette votre cœur. Il ne vous ſied pas d'être l'ennemi d'une Religion dont vous pouvez être le héros ; vous lui faites une plaie qui ne ſe guérit point, lorſque vous lui enlevez votre ame. Les tréſors de ſes vertus doivent être dans vos mains, comme les richeſſes de la Terre dans celles des Grands. Envain vous fuyez la Religion ; le ſigne dont le Ciel a marqué votre front, eſt trop éclatant pour qu'il ne vous faſſe pas diſtinguer & reconnoître.

A meſure que celui qui combat nos vérités ſaintes montre plus de paſſion & d'aigreur,

le vertueux défenſeur fait éclater plus de douceur & plus de retenue. Il ne pourſuit pas, il vole pour ſecourir. Sa main ne terraſſe point, elle releve; comment cet adverſaire ſe defendroit-il? Il eſt difficile de ne pas ſe rendre à une belle ame; il eſt pénible de lui réſiſter. Il eſt rare qu'on refuſe ſon eſprit à celui qui nous a enlevé notre cœur. Ainſi ce dernier moyen triomphe plus ſurement que les armes de la Science. Duperron renvoyoit à François de Sales, & Boſſuet peut-être eût pu renvoyer à Fénelon.

Mais réuniſſez, ce qui eſt ſi rare, de grands talents & de grandes vertus; conſervez un homme dont le cœur ſoit auſſi rempli des maximes du Chriſtianiſme que ſon eſprit de ſes vérités ſublimes, vous verrez éclater des prodiges. Rien ne réſiſtera à ſa parole; vaincu par la force ſecrette de ſes raiſonnements, on ne croira avoir été gagné que par ſes vertus aimables. O Religion, que vous êtes peu connue! Si vous recevez tant d'inſultes, c'eſt que nous ne ſavons point combattre pour vous. Nous mettons notre cauſe à la place de la vôtre. Quel étrange contraſ-

te ! Avec toute la liberté dont jouit la Religion à l'ombre de l'autorité ſuprême, nous la défendons moins aujourd'hui, que les premiers témoins de la foi, du fond des cachots & avec leurs chaînes.

L'influence d'un grand génie ſur ſon ſiecle eſt bien admirable. Il eſt en ſon pouvoir d'opérer une révolution générale. Dans ſa ſombre retraite, il ſemble ignoré de tout l'Univers ; ſes talents n'ont pas encore éclaté ; il n'attire aucuns regards : encore un inſtant, ſon ſiecle agira par lui. Ce puiſſant moteur eſt comme cette étonnante machine qu'emploie la main groſſiere de l'ouvrier, & qui tandis que les yeux s'en doutent à peine, ſouleve des poids immenſes ; elle n'offre qu'un extérieur mépriſable ; toute ſa vertu eſt en elle-même. Vous diriez que la retraite de l'homme de génie eſt comme un laboratoire ſecret où la Nature travaille en ſilence. Ce Monarque ambitieux fait des conquêtes ; il croit que les Nations dans l'étonnement, vont célébrer ſes victoires ; qu'on élevera dans tous les lieux des monuments à ſa gloire ; qu'on ſe proſternera devant lui, qu'il ſera un Dieu de la Terre ; il

ſe méprend ; il a appris à porter de tels jugements dans des ſiecles où l'ignorance avoit conſacré l'ambition. L'homme de génie parle ; que ce ſuperbe conquérant va déchoir de ſa gloire ! des foudres pour repouſſer les ſiennes ont été préparées contre lui. Les Nations ouvrent les yeux ; inſtruites par ce nouveau Maître, elles ne voyent plus de grandeur réelle que dans l'humanité, de ſujet d'éloge que dans la bienfaiſance. Les victoires ne ſont plus que des fantômes d'orgueil ; ce qui étoit grand ne l'eſt plus. La puiſſance qui regne par la rigueur, par l'abſolu pouvoir, par la force, n'eſt plus qu'une autorité violente & contre l'ordre de la Nature. Tout eſt changé. Le Trône ne fixe plus les yeux que lorſque la douceur, la généroſité, la clémence, l'amour, la bonté l'embelliſſent. Quelle révolution ſoudaine ! c'eſt l'homme de génie qui a renverſé, & qui éleve. Il n'a qu'une Inſcription pour les monuments élevés à la gloire des Rois. Malheur à ceux qui ne l'auront point méritée, à qui elle ne pourra convenir : *Aux Rois bienfaiſants.*

Suivez toujours cet homme de génie. Il

change insensiblement les principes politiques de l'État. Aujourd'hui c'est un ressort qu'il substitue à un ressort foible qu'il brise. Bientôt il en mettra un nouveau, pour remplacer un mouvement ancien peu propre à rendre l'effet qu'il veut faire produire par la machine.

Le pouvoir de l'homme de génie n'a donc point de bornes ; il n'est qu'un seul empire qu'il ne peut détruire , celui que le Ciel a assuré à la Religion sainte ; mais il peut l'attaquer, l'ébranler, & ses attaques ont de funestes suites ; il couvre de nuages le berceau de la Religion ; il fouille dans ses fondements, & la multitude éprouve des doutes. D'autres après eux, veulent fonder la croyance, & quelquefois ils l'abandonnent. L'homme de talents attaque l'austérité des vertus de la Religion, & les cœurs se découragent. Quels maux ne faut-il pas craindre pour la Société publique !

Novateurs dangereux, qui voudriez mettre vos vertus à la place de la morale la plus sublime , vous montrez-vous de véritables Citoyens? cette liberté que vous rendez à l'homme de la foule , comment l'employera-t-il ?

Vous avez rompu ses liens ; lui en avez-vous donné d'autres, au-moins des liens qu'il ne puisse pas rompre avec une facilité extrême ? Vous lui avez enlevé sa confiance pour son Pasteur ; où lui trouverez-vous des conciliateurs plus propres à rétablir l'ordre & la paix dans le sein de sa famille ? Où déposera-t-il avec plus de sureté ses peines ? Vous voudriez un commerce plus étendu, une population plus florissante, mais vous avez sappé la base la plus sure de la bonne foi, affoibli la regle la plus sévere sur les devoirs des époux. Vous voudriez une jeunesse plus retenue, plus attentive sur les égards dûs aux Anciens d'une Nation, une jeunesse plus appliquée, plus décente, plus maîtresse de ses penchants ; vous la voyez avec douleur se précipiter, & mille générations avec elle, dans des abîmes dont elle ne peut plus se retirer ; quel moyen nous laissez-vous pour la contenir ? Vous avez enlevé les anciennes barrieres ; & outrant vos leçons, la génération nouvelle foule ces barrieres sacrées avec un mépris insultant. Vous voudriez une milice plus subordonnée, des guerriers moins présomptueux, plus modestes,

qui connussent mieux le prix du sang ; comment les ramener de leurs faux principes ? Non, cette humanité si recommandée, si vantée, ne vaut pas la charité de la Religion. Envain vous vous efforcerez de faire passer la douceur, la sensibilité, l'élévation de vos sentiments dans ces ames, il n'y a que le premier Etre qui puisse renouveller son ouvrage. Vous vous plaignez qu'on n'est presque plus guidé par aucun principe ; que le lien des devoirs de la Société, même celui du sang, paroît se relâcher chaque jour ; est-ce nous qui avons causé ces désordres ? Ah ! toutes vos maximes ne vaudront jamais la morale de la Religion ; l'adorable Évangile sera toujours au-dessus des volumes des plus grands Philosophes. O Livre immortel ! quel homme aura jamais assez médité tes profondeurs adorables !

Là tous les principes sont réduits à un seul principe ; toutes les vertus sont ramenées à un seul point, toutes les actions à un seul but ; tous les doutes pratiques sont éclaircis ; toutes les vérités nécessaires sont enseignées ; toutes les vaines disputes sont rejettées ; là

tout eſt invariable, comme la vérité éternelle ; une ſeule parole vaut des volumes entiers des hommes ; un mot ſuffit à la méditation de pluſieurs années ; la vertu a l'éclat & la ſainteté de Dieu même, le vice toute ſa difformité naturelle : là, toutes les paſſions ſont enchaînées ; l'orgueuil des Rois vient ſe briſer ; la ſimplicité l'emporte ſur la ſcience, la médiocrité ſur les richeſſes, l'obſcurité ſur la renommée, une condition commune ſur un grand nom. Là, le pécheur endurci eſt repouſſé, foudroyé par une main inviſible ; le pécheur pénitent entend une voix ſecrette qui l'invite, eſt frappé d'une lumiere ſoudaine qui l'éclaire, ſent une grace forte qui le remue, une onction qui le pénetre, un bras tout-puiſſant qui l'arrache à ſon péché ; là, le pauvre trouve un abri, l'homme affligé un conſolateur, l'homme vertueux un rémunerateur, la veuve un protecteur, l'orphelin un pere ; là enfin l'homme trouve un Dieu. O Livre ſublime ! dit le méchant tourmenté dans ſon cœur, je te blaſphême, & tu me rends meilleur ; je te combats, & tu m'enchaînes ; je te calomnie, & ta ſimplicité me

me ravit ; je te rabaiſſe, & tu fais des héros : tu nais de la pouſſiere, & tu deviens le livre de l'Univers : quand tu révoltes ma fiere raiſon, tu entraînes mon cœur ; & quand ton autorité effraye mon cœur, ma raiſon vient ſe mettre ſous ton empire : quand je proſpere tu m'es importun ; quand je ſuis malheureux, je t'invoque ; quand tu ouvres à mon péché ces abîmes de feu, je te fuis ; quand tu me montres le Ciel, je m'élance vers tes promeſſes ; quand je ſuis criminel, je t'évite ; tu m'attires quand j'ai fait le bien ; enfin méchant, je te crois d'un homme ; vertueux, tu es d'un Dieu.

Pour vous, génies ſublimes, que le Ciel a appellés à dominer ſur les ſiecles, qu'il vous fait acheter chérement cette gloire ! Vous avez le premier regard de l'Etre éternel, mais l'impreſſion brûlante qu'il fait ſur votre ame vous fait ſentir combien il eſt redoutable de ſoutenir le poids de la Divinité. Ce n'eſt qu'après s'être tempéré dans vous que ce regard formidable arrive juſqu'au reſte des Mortels. Eh ! que vous payez un terrible tribut à la Nature, en enfantant pour elle la

lumiere ! Peut-être le degré de vivacité de cette flamme céleste qui vous consume, est-il la mesure de la douleur que vous ressentez : mystère profond ! la lumiere & les ténèbres se réunissent pour vous accabler. Vos pensées sont comme ces feux qui se mêlant aux orages, se heurtent, embrasent en un instant tout le Ciel, & s'engloutissent au fond d'un abîme. Votre génie s'éleve, se précipite, & sa chûte lui donne un nouveau ressort pour remonter, & faire une chûte plus déplorable, Le trait que votre ame lance au dehors, ne sort jamais qu'en la déchirant. Votre esprit importuné d'être avec lui-même, croit se soulager en se tournant vers les objets sensibles ; mais l'aliment qu'il reçoit le dévore, & ne le nourrit point. Incertain, inquiet, agité, il ne sait si, au moment du réveil, il avouera les pensées qu'il avoit conçues au milieu du silence de la nuit. Il crée, & ne pouvant s'arracher au néant qui l'environne, tout ce qu'il produit y retombe un instant après. Hommes célebres, votre génie guide les autres & vous refuse à vous-mêmes de vous gouverner. En proie à vos doutes, vous voulez en décharger votre

eſprit, hélas! ils retombent auſſitôt ſur votre cœur avec une extrême violence; ici comme dans un retranchement d'où vous ne pouvez plus les arracher, & ſous la forme alarmante des remords, ils vous font la guerre la plus cruelle. Toujours pouſſé par ſon impétuoſité vers l'avenir, ce génie ne recule davantage ſes bornes que pour aggrandir le cercle de ſes maux. Ce que le temps préſent offre de chagrins au reſte des hommes, le temps préſent & l'avenir l'offre à votre vue. Terrible deſtinée!

Dieu éternel! la même chaîne tient donc l'Univers phyſique & le monde moral; vous avez ſoumis à la même loi ces Aſtres ſuſpendus ſur nos têtes, & ces génies placés au milieu de nous, pour nous gouverner; vous ordonnez que tout ce qui éclaire ſe conſume; grand Dieu! de même que votre puiſſance ſe joue au milieu des mers & dans les Cieux, ſe joue-t-elle ainſi avec nos foibles penſées? Si l'homme de génie eſt un préſent que vous faites au monde, ah! c'eſt une illuſtre victime que vous dévouez à votre ſuprême puiſſance. La flamme que vous allumez dans lui, eſt

bien le ſceau de votre gloire, eſt-elle celui de votre clémence ? Etre miſéricordieux & éternel ! heureux celui en qui vous tempérez cette divine lumiere, & dans lequel vous allumez au contraire le feu de votre amour ; plus heureux encore celui que vous appellez à en embraſer tous les hommes, plutôt qu'à les éclairer. Allumez, allumez dans mon ſein, cette flamme immortelle ; ſi le feu que vous avez tiré du néant, brille avec tant de magnificence ſous les voûtes éternelles qui portent votre trône, que ne produira pas dans mon ame, le feu que vous allumerez en moi. Ah ! un ſeul trait de votre lumiere ſuffit à mon eſprit pour me montrer combien vous êtes grand, mais mon cœur ſe dilatant ſans ceſſe à votre amour, ne ſe laſſe jamais de vous trouver plus aimable.

L'influence des hommes à talents eſt d'autant plus ſenſible parmi nous, & les effets en ſont d'autant plus remarquables, que la Nation eſt très-curieuſe, très-avide de tout ce que produit le génie. Parmi nous la premiere conſidération eſt pour les talents, comme autrefois à Rome elle étoit pour la valeur

guerriere. Ce ſentiment eſt dans la Nature ; il n'eſt pas de grandeur plus intime à l'ame & dans la chaîne des êtres, l'homme de génie eſt le plus proche de l'Etre éternel.

Pour peu qu'on fraye à la Nation une route nouvelle, peu importe, elle veut y entrer, elle s'y précipite. Quelques eſprits plus ſages voudroient d'abord ſonder la voie ; mais la foule les entraîne, & la route eſt battue, qu'on ne ſait pas encore où elle conduit.

Je pourrois m'occuper plus longtems de l'influence de l'homme de lettres ſur la ſociété publique, mais je m'arrête ici ; j'abandonne à l'expérience de nous donner d'autres leçons ; elles ſeront mieux retenues.

Après l'éclat des talents & des titres, la Nation a attaché une conſidération particuliere à ces hommes qui brillent par les richeſſes ; contemplons leur influence ſur l'ordre public.

DES RICHES.

LA grandeur & les richeſſes qui ſemblent des préſents ſi magnifiques du Ciel ſont aux

yeux de la Raiſon, comme de la Religion une épreuve pour le Sage. La grandeur déprave ſouvent les ſentiments de la Nature, en les exaltant, & les dilatant au-delà des bornes; les richeſſes les étouffent. Sans les principes de la Religion, nous ne craignons point de le ſoutenir, il eſt impoſſible de bien uſer des richeſſes, de les conſacrer au bien public; la Nature toute ſeule peut inſtruire des malheureux, les heureux ont beſoin qu'une autre voix les réveille. Cette Religion qui touche le cœur des Rois, rend ſenſible celui des riches. Elle parle, elle invite, elle prie, elle ſollicite, elle preſſe, elle commande, & l'homme opulent aide le pauvre; il releve cette famille malheureuſe, ce commerçant épuiſé, ranime ces manufactures où l'ouvrier défaillant ne trouve plus de ſecours. Ce hameau que la foudre a frappé eſt reconſtruit par lui; ces triſtes habitants des campagnes que la rigueur des ſaiſons force à ſuſpendre leurs travaux, trouvent en lui un digne ſoutien, un pere nourricier. La condition des riches eſt bien glorieuſe; je ne dis point glorieuſe, parce que les richeſſes donnent la puiſſance mais parce qu'elles attirent les cœurs des infortunés.

Le riche vertueux pourvoit à tous les besoins. Il retire de l'indigence cette illuſtre vierge, lui procure un établiſſement honnête, & donne une mere à l'État. Les aſyles de la piété ſont dotés par lui ; ſa générosité y ſubvient aux frais de l'éducation de jeunes Éleves. Avec ſon or, il a la gloire de payer les leçons de la vertu. Il pénetre dans tous les lieux où habite l'indigence. De pauvres orphelins dans les Écoles publiques, ſont entretenus par ſes ſoins. La patrie lui devra leurs vertus & leurs talents. S'ils ne marchent pas dans la route du bien, elle ne lui imputera pas leurs égarements. Il aura droit de réclamer leurs vertus, mais leurs vices n'appartiendront qu'à eux ſeuls. Tandis que ſa main couvre les bienfaits qu'il répand, la Renommée s'éleve du fond de mille cœurs pour les publier. Et que lui importe de tranſmettre comme les hommes célébres, ſon nom à la poſtérité ; il laiſſe des vertus à ſon ſiecle ; que lui importe de conſigner ſon eſprit dans des ouvrages de vanité ; il laiſſe ſon cœur aux malheureux. Mille talents ne valent pas un bienfait.

Les riches ont une influence plus ſenſible

ſur l'ordre public, en diminuant les crimes. Les richeſſes ſont l'aliment des paſſions, ſurtout de cette paſſion funeſte qui ſans elles ſe conſumeroit bien-tôt par ſes propres flammes. Ce ſont les riches qui entretiennent le luxe de cette ſuperbe Capitale, où ce monſtre dévorant ſe nourrit de la plus pure ſubſtance des Provinces. Ce ſont les riches de qui les tréſors confondant tous les états, arrachent les conditions obſcures au rang que le Ciel & la ſageſſe leur ont aſſigné; les riches qui enlevant à la vertu la balance, ne peſent les hommes qu'avec des paſſions & de l'or; les riches qui élevent ces idoles de volupté qu'on voit étaler avec orgueuil tant de vices, & fouler avec un mépris arrogant la pudeur timide; enfin les riches qui animent tous les arts, ne payent-ils le prix du génie qu'à la licence? vous verrez s'élever de toutes parts les monuments de la volupté la plus laſcive; ici le marbre s'enflammera ſous le ciſeau de l'Artiſte; là la toile perpétuera les attraits les plus dangereux; ici le vice s'introduira dans les atteliers; là les plus ſuperbes chefs-d'œuvres ſeront étalés, & une

jeunesse licentieuse viendra étudier dans le silence, le caractere des plus funestes vices. Déplorable pouvoir des richesses! elles donnent des passions à ce qui n'avoit pas même la vie. Ainsi l'or produit tous les maux, & par lui tous les biens pourroient naître.

Contemplez un riche qui a ouvert son cœur à la Religion. Attentif à la voix publique, entend-il parler de besoins? il vole au secours des indigents; sa main s'épanche dans leur sein, & ces malheureux recouvrent la vie. Il inspire ses sentiments à ses enfants. Toutes les vertus l'entourent, la frugalité est sur ses tables, la modestie dans ses habits. Il observe si ses peres n'ont rien enclavé dans ses domaines qui appartienne à l'orphelin & à la veuve. Il médite sur le néant qui l'environne; s'élevant au-dessus de ce qui passe, il voit une immortalité, une gloire pour l'homme vertueux, indépendante du temps qui s'enfuit avec les richesses. Frappé de cette pensée, il répand mille bienfaits sur les indigents. Heureux le riche! qui compte ses trésors par le nombre des infortunés dont il porte le nom gravé dans son cœur; heureux celui dont il

faut chercher les richesses non étalées dans ses Palais, mais cachées sous la cabane du Pauvre.

Le Peuple voisin de nos frontieres nous donne une leçon humiliante. Il n'est peut-être pas de Royaume où tant d'hommes généreux se réunissent pour imaginer sans cesse quelque moyen de secourir l'humanité languissante (*a*). Ah ! si ces fiers voisins nous surpassoient par la générosité, alors il faudroit bien les reconnoître pour nos Maîtres. François voulons-nous occuper le premier rang dans le monde, nous le pouvons. La premiere Nation de l'Univers, c'est celle où les malheureux ont plus de peres.

Otez à un cœur la sainte morale de la Religion, il ne se défendra point des piéges

---

(*a*) A Londres, de riches Particuliers forment très-fréquemment des associations pour l'établissement de différentes bonnes œuvres. Rien n'est plus admirable que cette multitude d'hôpitaux de toute espece fondés dans cette ville. Les secours sont pareillement très-abondants dans les Paroisses. Par-tout on accœuille le pauvre; mais par-tout on l'astreint à une discipline sévere, à des travaux.

des paſſions. Il préférera aux beſoins publics, la gloire d'accumuler des titres, & des dignités ſur ſa tête, d'élever ſes enfants à des poſtes au-deſſus de leur rang & de leur naiſſance. Endurci par la proſpérité, il ſe livrera aux plaiſirs enchanteurs. Les feſtins, les bals, les théâtres l'entraîneront. Ses penchants & ſes tréſors l'égareront à chaque pas ; la cupidité éteindra tous ſes heureux ſentiments. Le cri de l'intérêt ſi ſéduiſant & même ſi impérieux, étouffera celui de la ſenſibilité. Il ſe perſuadera qu'il ſe doit à lui-même tout ce qu'elle lui demande pour les malheureux. Inquiet ſur les beſoins de l'avenir, il ſe prémunira contre des maux imaginaires. La Religion ôte la méfiance au cœur du riche vertueux, & met à la place la foi conſolante de la Providence. Il ne craint pas un avenir qui n'eſt point au pouvoir des hommes, mais de celui qui commande à la Terre de ne pas faire germer dans ſon ſein, la partie de la ſemence qu'il deſtine aux tendres oiſeaux du Ciel.

Montrons le riche dans un nouveau point de vue, entretenant la vie de l'État. Ici ſa vertu ou ſa cupidité éclate. Par lui les canaux

des richeſſes publiques s'engorgent, ou portent l'abondance. Si la circulation eſt lente & pénible, c'eſt qu'ici l'or eſt arrêté ; qu'ici il trouve un gouffre où il s'engloutit. Des hommes avides ſoutiennent qu'il eſt plus utile que les richeſſes ſoient dans de pareilles mains que dans celles du laboureur ; ce ſont, dit-on, des ſecours toujours ſubſiſtants ; il vaudroit autant ſoutenir qu'il eſt plus utile d'avoir de larges baſſins pour recevoir les eaux, que les ſources qui les rempliſſent. Les richeſſes iront toujours par une pente naturelle & eſſentielle, vers le Souverain ; ces richeſſes dans les mains des nourriciers de l'État, ont une activité, une vertu qu'elles ne ſauroient avoir dans les mains des riches ; ici elles n'ont trop ſouvent qu'un mouvement ſourd, factice, violent & deſtructeur. Ne voyez-vous pas comme les riches fatiguent les reſſorts du Corps politique ? Dans les mains du laboureur, les richeſſes ont le mouvement de la vie.

Ramenez vos regards vers le riche vertueux, chargé d'une adminiſtration importante ; il contemple avec les yeux d'un digne Citoyen,

les progrès ou la décadence de la circulation générale. S'il voit abonder les richeſſes dans ſes coffres, il ſent que les ſources tariſſent ; alors il commande aux inférieurs de percevoir les droits avec moins de ſévérité, de donner au pauvre des délais, d'animer le. travail par des diminutions & des remiſes , de n'exiger du laboureur, que le prix des travaux, & non celui des ſueurs & du ſang, d'obſerver ſur-tout avec un ſoin extrême, les pertes qu'eſſuient les cultivateurs, & de diminuer à proportion le fardeau des charges ; enfin il punit avec une rigueur infléxible & éclatante les brigandages des ſubalternes. Si le riche n'a pas l'autorité ſuffiſante pour ordonner ou punir, oubliant ſon intérêt propre, il préſente ſes vœux au Prince, le ſupplie de ſe relâcher de ſes droits ; ou plutôt il a le courage de lui repréſenter que les droits ceſſent où l'impuiſſance commence.

C'eſt un ſpectacle intéreſſant que le riche. Il diſcute avec lui-même ſes richeſſes. Il fouille dans les ſources par leſquelles l'or qu'il a en ſon pouvoir, a paſſé juſqu'à lui. Il ſe demande compte des moyens qu'il a employés. Il obſerve ſi elles ſont le prix des larmes.

La même droiture que ce riche fait éclater envers le Peuple qui paye les tributs, il la montre envers le Monarque ; le Sujet par son opulence, acquiert avec le Souverain un rapport aussi glorieux que nécessaire. Les richesses font contracter avec lui une sorte d'alliance politique ; c'est par l'homme riche que le Monarque régit l'État ; c'est par lui qu'il fait la loi dans les autres Empires. L'or tient aujourd'hui le sceptre au milieu des Rois ; c'est le riche qui commande la guerre ou la paix, lui qui va chercher des forces au-delà des mers. Par son Sceptre le Monarque ne commande qu'à un Royaume ; par son sang il ne tient qu'à quelques Trônes ; par sa politique, il ne gouverne que quelques conseils de Souverains ; par l'or du riche, il commande à toute la Terre. Celui-ci fait le sort des Nations. Autrefois les richesses plioient sous la force ; l'acier du Macédonien vainquit l'or des Perses ; aujourd'hui il faut l'or & l'acier ; c'est le riche qui, dominant dans tous les climats, commande que les tiges orgueilleuses des plus superbes forêts tombent, & que des flottes puissantes arrivant des extrémités des

Royaumes, couvrent les mers. C'eſt lui qui achete ce ſang généreux qui combat, qui reçoit ſon prix avec de l'or ; c'eſt lui qui lance le tonnerre des Rois, & balance la deſtinée des Empires.

Puiſque les richeſſes n'ont jamais tant influé ſur le bien des Sujets, ſur l'État & ſur les Royaumes du dehors, ſi la bonne foi du riche ne garantit le commerce entre l'Étranger & les Sujets, s'il ne tient d'une main équitable la balance, s'il excite des querelles de Nation à Nation, s'il ne prévient pas les néceſſités du Souverain, s'il n'eſt point compâtiſſant pour le Pauvre, s'il ne réprime pas la ſoif inſatiable des inférieurs, s'il ne procure point une circulation pure, libre & facile, s'il ſouffre autour de lui des engorgements, s'il n'a pas aſſez de courage pour tempérer ſon faſte par la modeſtie., s'il ne rompt point les canaux qui portent l'or vers les objets de luxe, quelle deſtinée attendez-vous pour un Empire ?

L'amour de la patrie allumé dans mon cœur, ramene toujours mes regards vers la Capitale de ce Royaume ; je me dis à moi-

même le luxe augmente chaque jour, donc les ſources de l'abondance s'épuiſent : une multitude d'hommes ſont occupés aux arts dangereux : une foule de Serviteurs vicieux & oiſifs rempliſſent les Palais des Grands : la circulation & la vie n'eſt que dans la partie ſupérieure du corps politique ; donc les forces du Royaume décroiſſent ; donc le nerf de l'État s'affoiblit. Les bals, les jeux, les fêtes ſe multiplient dans nos murs, donc les larmes coulent ſous le toît du Pauvre. Ce que le Prince reçoit n'eſt pas proportionné avec ce que le cultivateur lui fournit ; donc l'or ſe perd dans des gouffres dévorants, donc les les fondements ſont menacés. Le riche conſume beaucoup ; cependant le Citoyen ne montre pas plus d'aiſance ; donc il y a une maladie interne & lente qui affecte le corps & vicie les aliments. Le Prince connoît ces maux, & par la ſageſſe d'un miniſtère pénétrant & infatiguable, ſon amour raménera les jours de la proſpérité & de l'abondance.

Je ſouhaiterois pour punir par un bienfait la dureté du riche, que lorſqu'il a abuſé de ſes tréſors, au lieu d'être banni dans ſes domaines,

domaines, où il traîne avec lui ses vices & son opulence, il fût condamné par la clémence du Prince d'aller vivre sous le toît du malheureux, dans ces campagnes retirées où de sombres rochers ne répétent que les cris de la faim. Là forcé au lieu de ses vices, d'être entouré par des vertus, il recevroit peut-être de sa disgrace & de la simplicité rustique des leçons salutaires qui amolliroient son ame; ce que la barbarie inventa dans ce Royaume du Nord, où le Souverain commande dans deux parties du Monde, pourroit être employé utilement par l'amour de nos Souverains.

Nos peres, bien différents de nous, avoient attaché beaucoup plus de considération à la noblesse du sang qu'aux richesses, & ils montroient par là leur sagesse & leur prévoyance. La puissance d'un État fondé sur la Noblesse se soutient mieux. Le Noble accoutumé à tirer sa gloire de l'antiquité de sa race & des vertus de ses ancêtres, voit moins sa grandeur dans ce qu'il est, que dans ce qu'il a été ou dans ce qu'il sera. Il s'efforce de former des descendants que la patrie puisse avouer. Plus il contemple de siecles avant & après

lui, plus il eſt grand à ſes propres yeux. Son exiſtence perſonnelle eſt à peine un point dans ſa grandeur. Les ſiecles paſſés lui appartiennent en quelque ſorte, & ſon cœur lui commande d'enchaîner ſa nobleſſe aux ſiecles à venir. Le riche au contraire a toute ſa grandeur autour de lui & ſous ſes yeux ; il n'a à lui que le moment préſent ; rien ne lui inſpire l'émulation de l'avenir ; rien de ce qui l'environne ne lui donne comme au noble, des idées de perpétuité. Tout ce qui brille autour du riche, brille par l'éclat de l'or, & cet éclat ne peur rien réfléchir ſur lui après le tombeau. Tout l'invite à jouir & à ſe hâter. Ce que le noble perd, le temps le payera à ſon nom, en reculant toujours ſon origine : le riche ne tranſmet pas un ſang plus pur, il ne laiſſe que de l'or. Il faut donc que la Religion venant à ſon ſecours, il éleve ſon ame, ſon cœur, ſes ſentiments, ſes penſées au-deſſus des temps & des ſiecles.

Le ſpectacle du riche ne rappelle que trop le ſouvenir de ceux dont nous allons offrir le tableau. Il nous reſte à montrer l'influence de la Religion du Peuple ſur le bien général.

DU PEUPLE.

LA premiere force d'un Empire consiste dans l'obéissance du Peuple. Plus le principe qui le fait obéir à des fondements solides, plus le gouvernement est tranquille, plus l'État se maintient & prospere. Le plus sûr moyen d'assurer cette obéissance, c'est sans contredit la Religion. Un Auteur célebre qui ne sera point désavoué, s'exprime ainsi : » La Religion, dit-il, est toujours le meilleur garant » que l'on puisse avoir des mœurs des hommes * ». Il seroit inutile de s'étendre sur une vérité aussi généralement reconnue ; mais ce qui doit étonner, & ce qui déconcerte la sagesse du Citoyen qui a toujours présent le bonheur de sa Patrie, c'est qu'on ne prenne point les moyens de maintenir ce principe fondamental de l'ordre. Est-il difficile d'appercevoir que si les rangs supérieurs secouent le joug de la Religion, le mal descendant par degrés jusqu'aux conditions les plus obscu-

* *Montesquieu, grandeur & décadence des Romains, ch. 10. pag. 112.*

res, l'indépendance ſera dans les familles ; l'anarchie dans le Peuple.

Ne croyons pas que ce Peuple ſoit incapable de raiſonner. Il ne tardera pas à s'appercevoir que nous le trompons, que nous nous faiſons un jeu de ſes mœurs & de ſa croyance. Faux politiques, vous ferez ſans doute tous vos efforts pour conſerver la religion parmi ce Peuple ; mais le pourrez-vous, lorſque vous aurez renverſé en ſecret les principes du culte religieux ? Le temps ſe joue d'un édifice qui na point de fondements, & chaque jour eſt marqué par quelque dégradation nouvelle. Vous êtes, ſur-tout aujourd'hui, trop près du Peuple pour qu'il ne voie point tous vos pas. Il ira plus loin que vous dans l'irreligion & dans tous les vices ; car ſi la vertu eſt un beſoin pour une ame noble, elle eſt un effort pour l'ame vulgaire.

Je puis ajouter, quelle injuſtice d'impoſer à ce Peuple un joug différent de celui que vous portez, d'exiger de lui une autre foi que la vôtre, de le tenir en quelque ſorte ſuſpendu ſur l'abîme d'un feu éternel, tandis que vous

reposez tranquille dans vos superbes demeures (*a*) !

Vous dites que c'est pour son bonheur ; mais sur quels principes vous faites-vous juge de son bonheur ? s'il croit le trouver dans les plaisirs que vous lui défendez, pourquoi vous

---

(2) On pourroit former beaucoup de raisonnements sur cette assertion, mais ce n'est point ici le lieu de traiter cette matiere. Il faudroit entrer dans la question difficile de Sanction éternelle, naturelle, politique ou civile. Il faudroit distinguer différentes classes d'adversaires, séparer ceux qui admettent une Providence, c'est-à-dire, les peines & les récompenses d'une autre vie, & ceux qui ne les admettent point ; mais dans toute supposition, nous avons droit de soutenir qu'imposer le joug d'une fausse croyance à la multitude, c'est une injustice, sinon morale, au moins mentale & spéculative. En effet si on sépere avec soin ce qui est utile de ce qui est juste, on ne contestera pas sur le mot de justice que j'ai employé. Pour qu'une chose soit utile dans un État, il peut suffire qu'elle tende à l'avantage de ceux qui ont l'autorité ; mais il ne s'ensuit pas qu'elle soit juste. On n'est pas juste, lorsqu'on exige ce qu'on n'a pas droit d'exiger, ou ce qu'on ne voudroit pas s'imposer à soi-même.

oppofez-vous à fes penchants ? quel droit avez-vous de lui prolonger fes jours s'il les méprife ? s'il préfere les plaifirs actuels à des plaifirs à venir & incertains, pourquoi le contraignez-vous ? c'eft le bien de la fociété, pourfuivez-vous ; mais cette fociété, quel droit avez-vous de l'établir fur vos principes, plutôt que fur ceux de ce Peuple ? quel droit avez-vous de lui donner une conftitution politique, fi cette conftitution eft toute à votre avantage, & au préjudice de tant d'hommes que vous vous êtes affervis ? votre puiffance n'eft donc appuyée que fur la force ? Quel regne arbitraire & incertain ! oui, fans les principes éternels, fans la Religion écrite au fond des cœurs, tous vos principes politiques feroient bientôt renverfés & détruits, tous les droits confondus ; la Société feroit un cahos inexplicable.

Le Ciel plus occupé de votre bonheur que vous-mêmes a infpiré l'amour de la Religion à ce Peuple. Vous jouiffez de fes vertus, tandis que vous prenez tous les moyens pour les détruire. Jettez les yeux fur l'ordre général de la Société, prefque tous les biens

vous viennent de cette ſource. C'eſt la Religion qui attache ce Peuple aux plus pénibles travaux. Sil ne portoit pas le joug formidable des vérités ſaintes , les paſſions lui inſpireroient bientôt d'autres moyens de s'aſſurer les néceſſités de la vie, & de pourvoir à ſa tranquillité. Ce Peuple porte à vos pieds les tributs de ſes ſueurs. Cette population de vos campagnes eſt le fruit de ſes mœurs, de ſa vie frugale & auſtere. Ce Peuple docile écoute la voix de ſon Paſteur , & vous vivez tranquille & ſans allarme dans vos domaines. L'ordre & l'accord regnent dans nos hameaux.. Les peres ſont reſpectés ; les enfants élevés dans des principes qui aſſurent la félicité générale. Les voies publiques ſont ſouillées de moins de crimes. La ſureté eſt ſous nos toits. Les tréſors des Citoyens, ſous la garde de la vertu, ſont défendus ; l'État repoſe à l'abri de la loi éternelle.

Reconnoiſſons le pouvoir & la néceſſité de la vertu dans ces hommes attachés au ſervice des riches. L'habitant des campagnes ne ſent pas ſes deſirs excités comme dans les villes. Là les ſpectacles ſont tous innocents ;

les travaux écartent les vices, la cupidité n'a aucun aliment ; ici elle eſt continuellement irritée ; l'or tente ſans ceſſe ce cœur groſſier. Les ſcandales qu'il voit ſi ſouvent ſous ſes yeux, ouvrent ſon ame à la plus funeſte des paſſions ; le gouffre de la débauche ſe creuſe ſous ſes pieds. Si la religion ne le retient pas, ſi vous n'êtes pas aſſuré que la crainte d'un Dieu vengeur eſt préſente à ſes penſées, dites-nous, coulerez-vous des jours ſereins & tranquilles ?

Nous avons, reprend le faux Politique, des ſupplices ; mais ſi la Religion n'a pas préparé de loin ces hommes à la crainte des châtiments d'un ordre à venir, ceux que décernent les loix humaines auroient-ils une force ſuffiſante ? Voyez dans vos armées ſi la crainte de la peine de mort arrête ce malheureux Soldat qui jettant ſon arme au milieu du camp, paſſe chez l'étranger. Vous dites que c'eſt une ſorte de frénéſie dans ce Guerrier ; mais ſi la Religion ne retient pas ce ſerviteur attaché auprès de vous, cette frénéſie ne ſaiſira-t-elle pas bientôt ſon eſprit & ſon cœur ? La mort qui ne laiſſe rien appercevoir après elle, ne

préſente qu'une douleur d'un inſtant ; au contraire la jouiſſance de vos tréſors offre une douce & aſſez longue durée.

Si nous réfléchiſſons ſur le caractere de l'homme groſſier vivant dans l'oubli des devoirs, nous reconnoîtrons de plus en plus que la crainte des châtiments actuels, n'eſt pas plus préſente à ſon eſprit que celle des peines d'une autre vie. L'un & l'autre ſont pour lui l'avenir obſcur & incertain. Il faut donc pour dominer cet homme borné, une crainte inſpirée pendant de longues années, continuellement réveillée ; or c'eſt ce que produiſent les diſcours des ſaints Miniſtres ; au contraire les loix humaines ſe taiſent pour lui.

Si l'oubli total de la Religion prévaloit dans la multitude, comment l'autorité empêcheroit-elle tant de crimes cachés, que le glaive des loix ne peut atteindre ? comment les réprimeroit-elle ? Je veux qu'elle contienne par les châtiments les crimes publics ; mais ceux-ci ſouſtraits à ſa vigilance & à ſon zele, ſe déroberont à ſes punitions. Nos raiſonnements peuvent acquérir plus de force : accordons aux Novateurs, que les ſupplices

publics ſont un moyen pour réprimer le vice ; nous, nous en offrons deux : ces ſupplices, & les châtiments éternels. La légiſlation eſt donc mieux affermie, plus aſſurée par les principes de la Religion.

Plus nous développons les principes du faux Politique, & plus ils ſe montrent inſuffiſants. Si la liberté de penſer ouvre une fois la voie à la licence, où trouvera t-on à former des corps de ſubalternes pour faire exécuter les décrets ſuprêmes qui font notre ſureté ? Sans l'acquieſcement du Peuple nótre confiance aux loix eſt vaine ; elle n'eſt qu'une pétition de principe : ſi nous arrachons ce Peuple au point fixe qui l'attache, il ne ſera plus en notre pouvoir de le contenir par la dépendance mutuelle & par la force du lien ſocial. La force de l'obéiſſance eſt en proportion de celle du principe ſur lequel elle eſt appuyée. Moins ce principe a de profondes racines, moins l'obéiſſance tient dans les cœurs.

J'ai mis ſous les yeux dans la premiere partie, les armées de Rome ; pourquoi les révolutions furent-elles ſi fréquentes vers les derniers temps de la République ? c'eſt que

ſur-tout depuis ſa décadence, aucun principe intérieur ne gouvernoit cette multitude de guerriers ; la République elle-même ne connoiſſoit plus de loix. Remontez dans les temps les plus anciens de Rome ; vous la verrez toujours ſujette aux diſſenſions. On le conçoit ſans peine. La Religion idolâtre enſeignoit beaucoup de pratiques, & très-peu de préceptes ; ſur-tout cette ſuperbe Rome avoit accoutumé le Peuple à adopter toute ſorte de Dieux ; la morale ne pouvoit donc point être une, indiviſible, & invariable.

Ouvrez les annales des Empires, les événements qui s'offriront à votre vue, ſerviront encore à vous éclairer. Les gouvernements anciens ne jouirent jamais de la même tranquillité ; ils ne préſentent point la même durée que les inſtitutions modernes. Vous ne direz point qu'on manquoit d'hommes habiles pour former des loix : les monuments qui reſtent de l'Antiquité s'éleveroient pour vous accuſer & vous combattre. Les beaux génies ne manquoient point alors ; d'ailleurs la Nature bienfaiſante a toujours plus

ouvert l'esprit des hommes aux objets de nécessité premiere, qu'aux sciences spéculatives & aux arts agréables. Que manquoit-il aux anciens? une sanction éternelle bien affermie, bien développée, bien gravée dans l'esprit & le cœur des Peuples. Chercher une autre cause de l'imperfection des loix anciennes, ou plutôt de leur impuissance, c'est vouloir s'abuser.

Si quelques Peuples anciens, tels que les Egyptiens par exemple, ont conservé plus longtemps leurs institutions, c'est qu'ils unissoient aux Loix Politiques une morale mieux appuyée sur les dogmes d'une vie à venir. C'est une chose bien remarquable dans l'histoire de l'Antiquité, que la morale ait été si peu enseignée. Je parle sur-tout de cette morale qui impose à l'homme des devoirs envers lui-même & envers le premier Etre. La parole n'étoit point annoncée communément dans les Temples; on sait que les Nations avoient copié bien des pratiques du Peuple Juif & comme ce Peuple n'avoit point un enseignement solennel & régulier, on sera moins étonné

que l'inſtruction religieuſe ait été ſi peu connue chez les Nations anciennes (*a*).

Socrate fit retentir la morale dans les écoles; mais outre que cette morale n'agiſſoit pas ſur l'homme intérieur, il étoit impoſſible que ne ſortant pas de la bouche des Chefs de la Religion, n'étant pas jointe au miniſtère ſacré, & réunie ſous un même coup d'œuil dans le Temple, elle fît impreſſion ſur la multitude. Il manquoit aux anciens Peuples le plus fort de tous les liens.

Tranſportez-vous dans les inſtitutions modernes. Si le lien religieux eſt relâché ou rompu, auſſi-tôt l'autorité légitime n'eſt plus en ſureté, le pouvoir légiſlatif n'a plus d'abri. Dans quel temps l'Europe s'eſt-elle ébranlée? N'eſt-ce pas lorſqu'on a enlevé la croyance au cœur des Peuples? Un homme à qui l'or-

(*a*) L'inſtruction de la part des Prêtres chez les Juifs, conſiſtoit à répondre ſur les queſtions qu'on venoit leur propoſer dans le Temple au ſujet de la Loi. Chez les autres Nations, la Religion conſiſtoit preſque toute entiere dans les ſacrifices; ou au moins c'eſt ici une partie fort obſcure de l'ancienne hiſtoire.

gueuil & l'incontinence firent rompre la chaîne ſacrée du cloître, ſouleva l'Allemagne. La France fut au moment de ſa ruine par les manœuvres d'un héréſiarque plus inſidieux. La Hollande ſe ſépare de ſes anciens Maîtres. Un Roi livré à toutes les paſſions que la puiſſance Royale irrite & qu'elle n'aſſouvit pas, précipite l'Angleterre dans le trouble & dans la confuſion. Les ſiecles ſe ſont écoulés & les diviſions dans la croyance, ont prolongé longtemps parmi nous les diſſenſions, les calamités & les haines. Nos Provinces ont été en proie aux fureurs du fanatiſme. Quelle a été la ſource de tant de maux ? la croyance enlevée du milieu des Nations. Ceux qui allumérent l'incendie dans les différents États, craignirent-ils les ſupplices ? les Peuples qui les ſuivirent, trouverent-ils dans la crainte un rempart capable de les arrêter ? Non ; ſi quelques Princes attirerent après eux leurs Sujets, les Sujets entraînerent à leur tour les Souverains, ou au moins les Peuples rendirent leur croyance indépendante de l'autorité ſuprême. Les ſupplices n'ont donc plus de force quand le pouvoir eſt méconnu & énervé.

Vous croyez avoir entre vous & le Peuple une puiſſante digue, une digue inſurmontable, ſavoir les lumieres auxquelles il ne peut atteindre, & qui vous donneront toujours ſur lui l'aſcendant de l'autorité & de la force. Remarquons d'abord que du temps de nos peres, la barriere étoit encore plus difficile à renverſer, l'ignorance commune à tous; il étoit auſſi impoſſible à la foule d'avancer vers les Grands & d'intervertir l'ordre, qu'il eſt impoſſible de pénétrer dans une route eſcarpée au milieu d'une nuit profonde. Où vouliez-vous que ce Peuple apprît à connoître ſa force? où vouliez-vous qu'il s'éclairât ſur ſes droits? l'ignorance étoit univerſelle; & cette ignorance même venoit à l'appui de la diſtinction des rangs. Quel mal peuvent ſe faire des hommes qui ignorent comment il faut combattre? mais l'ennemi donne-t-il l'exemple de l'attaque? bientôt on le copie; & les ſuccès ſont pour les plus nombreux. Quelques violentes ſecouſſes que le Royaume ait éprouvées dans les temps anciens, il étoit bien moins facile de le renverſer, qu'il ne le ſeroit ſi jamais il venoit à perdre ſes

principes. Jugez quel mal vous vous êtes fait à vous-mêmes. Vous avez présenté le flambeau de la lumiere à la multitude ; elle commence à marcher dans la même route que vous. Vous ne voyez pas encore tous les abus qui suivront des nouveaux principes. Laissez-les se développer lentement ; ils parviendront à leur terme. Si vos jours ne sont pas assez prolongés pour contempler les effets de vos dangereuses maximes, vos neveux les déploreront.

Vous avez introduit dans vos mœurs l'usage le plus funeste à l'ordre, l'usage le plus contraire à une bonne institution. La multitude vous investit de toutes parts. Vous avez ouvert vos Palais à une foule de serviteurs qui portent vos vices & vos maximes dans le Peuple. Les principes dont vous frappez leurs oreilles, & que vous croyez ensevelis dans ces ames brutes & grossieres, y germent sourdement, & produisent des fruits empoisonnés. Vous avez donné de la célébrité, prodigué vos largesses à des Artistes de luxe : admis à votre familiarité, ils se forment à vos mœurs, & adoptent toutes vos maximes. Je n'ose appeller ici tous ces hommes de néant

que

que vous attirez auprès de vous pour ſervir vos goûts, vos divertiſſements, vos paſſions, pour orner vos fêtes ; là c'eſt le perſonnage de Théâtre, ici l'homme de plaiſir qui s'honore de former votre cortege. Vous avez ouvert mille voies à ce Peuple pour arriver juſqu'à vous : quelle mépriſe énorme de politique ! quel funeſte ſyſtême ! & qu'il eſt à craindre qu'il ne prépare la décadence de l'État. Vous avez laiſſé franchir la barriere, & on vous voit à découvert, on vous juge. Depuis moins de vingt années (car l'âge préſent fournira d'étonnantes époques à la poſtérité) vous êtes plus connus de la foule que vos ancêtres ne l'ont été dans l'eſpace de pluſieurs ſiecles.

Il étoit digne ſans doute de la ſenſibilité de votre cœur de vous rapprocher du Peuple, de deſcendre juſqu'à lui. C'eſt le plus beau trait de votre gloire ; mais deviez-vous jamais ſouffrir que ce Peuple s'élevât juſqu'à vous, ſur-tout qu'il ſe vît mêlé à vos ſociétés ? Votre eſprit ne confond ſurement point ces deux manieres de ſe rapprocher du Peuple. Cependant on le croiroit à votre conduite ; vous oubliez vos avantages ; vous ſacrifiez le bien général,

de l'ordre ; j'ignore ſi vous réparerez jamais le mal que vous avez cauſé à la ſociété ; ou plutôt c'eſt à nos Chefs, c'eſt à vous qu'il appartient de juger ſi le mal eſt irréparable.

Nous ſommes forcés malgré nous-mêmes de vous offrir ici une leçon puiſée chez nos voiſins. Nous voyons dans cette ſuperbe Cité arroſée par le plus orgueilleux des fleuves, une foule de Grands qui s'abaiſſent juſqu'au Peuple ; qui revêtent même ſes habits groſſiers ; mais ils ne permettent pas comme vous, que ce Peuple tout libre qu'il vous ſemble, s'éleve & ſe mêle au premier ordre. Le Peuple compoſe l'État dans les Communes, il eſt toujours Peuple dans la ſociété.

La différence d'éducation donne ſans doute aux premiers Citoyens une ſupériorité remarquable ſur le Peuple ; mais les eſprits de la foule ſont auſſi propres que les autres à être éclairés. Une fois que vous aurez ouvert la voie, ſi tous ne s'éclairent point, un aſſez grand nombre parmi eux s'inſtruira pour entraîner les autres à leur ſuite & pour troubler l'ordre.

Déployez toute votre ſenſibilité, toute votre charité ſur ce bon Peuple ; mais remettez les

anciennes barrieres que vous avez levées d'une main ſi indiſcrete. Formez au milieu de nos hameaux, des établiſſements pour ſecourir l'humanité languiſſante ; mais n'y ſouffrez d'autres écoles que celles que commande la Religion ; au-lieu d'inſpirer à ce Peuple groſſier, de l'éloignement pour ſes Paſteurs, obligez-le à leur rendre les plus grands reſpects ; vous ne pouvez procurer un plus grand bien à l'État, vous ne pouvez vous faire plus de bien à vous-mêmes, ni déployer une plus ſage politique (*a*).

(*a*) C'eſt une diſpoſition infiniment louable de nos coutumes & de notre gouvernement, de maintenir les Paſteurs des campagnes dans l'étendue de pouvoir qu'ils ſont en poſſeſſion d'exercer ſur leur troupeau. C'eſt la ſeule maniere de le contenir. Il ne peut être dangereux, ſous un ſage miniſtère, d'accorder une grande autorité temporelle à ces Chefs. C'eſt le bien de l'ordre. Il eſt d'une bonne politique pour contenir l'homme groſſier, de réunir autant qu'il eſt poſſible, l'autorité ſpirituelle & temporelle, lorſqu'on le peut ſans abus. Je ſouhaite par le vif amour que je porte à ma patrie, que cette réflexion affecte mes Lecteurs autant qu'elle m'affecte moi-même.

Vous ſentirez mieux l'importance de ces vérités par le tableau de vos maux. Contemplez aujourd'hui ce Peuple : c'eſt vous qui lui avez enſeigné à porter peu d'eſtime aux différents états conſacrés à la Religion. Il a flétri de ſes ſatires l'ordre religieux, le ſacerdoce même ; il commence à le contempler avec un regard mépriſant : il ſe permet la cenſure des mœurs du ſanctuaire, & l'examen de nos vérités ſaintes. Il raiſonne à votre imitation, & s'égare. Les écrits de la Philoſophie ſont dans des mains avilies par les fonctions les plus obſcures ; ces doigts groſſiers qui façonnent le métal, ne craignent pas de quitter le ciſeau pour prendre la plume. La lumiere eſt deſcendue juſqu'aux rangs les plus abjects. Le Soldat dont l'heureuſe ignorance fait le plus grand reſſort de l'État, s'eſt perſuadé qu'il pouvoit chauſſer le cothurne, & peut-être dicter des maximes à ſes Chefs (*a*).

(*a*) Nous ne prétendons point rabaiſſer le vertueux Guerrier qui depuis peu de temps a écrit ſur les abus de l'état militaire ; ſon zele a été univerſellement applaudi ; mais il nous ſembleroit très-dangereux de permettre qu'on imitât ſon exemple.

Nos anciens nous donnent d'autres inſtructions. Un Soldat ayant pénétré les deſſeins de Turenne, ce Général vit avec peine que ce Guerrier étoit trop éclairé (*a*). Il en eſt encore temps, d'arrêter ce torrent de lumiere qui n'éclaireroit pas la multitude, mais qui allumeroit au milieu d'elle le feu de la diſſenſion. Il en eſt encore temps; mais voulez-vous couper la racine du mal? ſuſpendez vos découvertes : quand vos vertus auront fait le même progrès que vos lumieres, vous pourrez peut-être redonner un nouveau cours aux eſprits.

Nos maux ont augmenté par la confuſion du Peuple & des états ſupérieurs; l'ordre le plus auguſte s'eſt vu chargé d'une multitude de Plébéïens qui quelquefois ne copient que

(*a*) On rapporte que M. de Turenne ayant ordonné un faux campement, un Soldat au-lieu de travailler aux lignes du camp, ſe repoſoit ſur ſa pioche. Ce Général étant venu à paſſer, le reprit ſur ſa négligence. Le Soldat lui répondit : Mon Général, je ne prends pas de peine inutile; vous êtes trop habile pour reſter ici. M. de Turenne lui commanda de ſe taire.

les défauts de leurs modeles, & conservent toute la rudesse de leur premiere origine; opiniâtres sur leurs nouveaux droits, enflés de leur condition nouvelle, ils appesantissent à leurs égaux un joug déja pénible par son propre poids ; ils compromettent l'autorité, se compromettent plus souvent eux-mêmes. L'entrée dans le sacerdoce ne doit pas sans doute être entiérement interdite à cette classe d'hommes. Il faut que la Religion puisse se choisir des Ministres dans tous les rangs, par-tout où habitent des vertus & où se rencontrent des talents ; mais c'est un dangereux abus lorsqu'un trop grand nombre d'hommes du Peuple abondent dans le Clergé : de là cet abaissement du sacerdoce, cet avilissement de l'ordre religieux, cette familiarité du Peuple avec les Ministres saints ; de là ces vices enracinés dans ce Peuple, & qui ne peuvent être efficacement détruits par des hommes que les liens du sang & de la société privée attachent à la multitude. Outre le caractere & le sceau de l'autorité, il est aux yeux des hommes, & sur-tout aux yeux de la foule, une autorité d'opinion, tirée de la condition & du rang, mais principalement de la rareté du com-

merce entre l'inférieur & celui qui commande. Nous avons eu ailleurs occaſion d'en parler.

Cet inconvénient de nos coutumes eſt beaucoup plus ſenſible dans les campagnes & aſſez difficile à réformer. L'homme groſſier plus enveloppé dans les ſens ſe prête moins à ſéparer dans ſon Paſteur le Miniſtre de la Religion, & ſon égal par la naiſſance. Auſſi évite-t-on, quand il eſt poſſible, de mettre à la tête des Paroiſſes, des hommes nés ſous le même Ciel, & formés aux mêmes uſages.

Un précieux avantage de la plus opulente de nos Provinces, c'eſt que les Cures étant richement dotées, la plupart des titres de ces bénéfices ſont honorés, & remplis par des hommes en qui coule un ſang noble. Ils gouvernent leur troupeau avec une autorité entiere, avec des ſentiments dignes de leur naiſſance ; le bien par leur miniſtere a plus d'éclat, de ſtabilité & de force; on voit plus d'harmonie entre le Paſteur & les ouailles, entre ce même Paſteur & le premier Seigneur (*a*).

(*a*) Il eſt peu de Paroiſſes dans les différents

En évitant de donner au Peuple une entrée trop facile dans les rangs supérieurs, vous

---

Diocèses du Royaume mieux gouvernées que celles de Normandie. Je n'en sçaurois assigner une meilleure cause que celle que je viens de rapporter. La plupart des Curés sont parents des Seigneurs des lieux. Dès-lors cette harmonie de l'autorité spirituelle & temporelle si nécessaire au bien général, se fait mieux sentir ; car il faut l'avouer, pour peu qu'on ait connu l'administration des Diocèses, on est forcé de convenir que si cet accord ne regne point, c'est presque toujours la faute des Pasteurs. Ils ne se rappellent pas assez leur ancien état, & se souviennent trop de celui qu'ils acquierent par leur caractere.

Si les Curés des campagnes pouvoient être tirés des familles honnêtes ou nobles, outre qu'ils exerceroient sur leur troupeau une plus grande autorité, ils inspireroient des sentiments plus élevés, sur-tout à cette portion de la Jeunesse destinée à peupler nos Armées. On sent combien il seroit utile de préparer de bonne heure leur cœur à une vertu guerriere digne de la Religion. On trouveroit cette ressource dans un Pasteur du caractere de ceux dont j'ai parlé. Un Pasteur à qui l'éducation & le sang ont appris à sentir la dignité des armes, commu-

maintenez le bien de l'ordre ; car c'est ce Peuple dans sa qualité de Peuple qui fait votre

---

niquera des sentiments plus nobles à ces hommes grossiers, qui à travers leur rudesse, montrent un cœur généreux, simple & ferme. Peut-être nos Armées seroient-elles composées de meilleurs Soldats, si le gouvernement s'arrêtoit davantage à ce point de vue politique. Communément ce sont tous les mauvais Sujets d'un Canton qui se jettent dans les recrues. Une famille vertueuse, un Pasteur s'estiment heureux, lorsque le hameau est déchargé de pareils hommes. Concevez au contraire des Pasteurs qui se représentent cet objet comme utile & important dans leur ministère, & vous verrez insensiblement la vertu devenir plus commune au milieu des camps.

Je rappellerai ici un trait avec complaisance ; car la gloire d'un écrit est d'intéresser les belles ames. Un Curé de Normandie dans le Pays de Caux, également recommendable par la naissance & par les sentiments, regardant comme un de ses premiers devoirs de préparer pour l'État une milice vertueuse, commence d'abord par combattre dans les jeunes Paysans l'opposition pour les armes. Il leur inspire ensuite des sentiments d'estime pour cet état, sur-tout cette valeur chré-

force. Cette force diminue, lorſque que vous lui inſpirez le dégout de ſon état, lorſque

---

tienne & ces autres vertus ſi précieuſes par leſquelles la milice ſe diſtingue & s'honore. Quel fruit produit l'heureuſe ſemence que ce Paſteur jette dans les ames ? Lorſque le temps marqué pour former des recrues & les milices approche, aucun n'eſt allarmé. On attend la diſpoſition du ſort avec fermeté & même avec joie. Quand ce ſort eſt fixé, le petit corps de milice ſe raſſemble ; le Paſteur généreux le conduit au ſaint Temple. Il conſacre cette nouvelle milice aux Autels. Il lui adreſſe devant le troupeau une exhortation mâle & touchante. Il charge ces guerriers de l'honneur du hameau, les avertit de n'en pas démentir la vertu au milieu des armes, de ne pas dégénérer de leurs peres qui ont donné leur ſang à l'État, & qui ſe ſont toujours diſtingués ſous les drapeaux : il leur déclare que s'ils aviliſſent leur profeſſion nouvelle, ils ne ſeront plus reçus dans le canton. Tel eſt le diſcours qu'il leur adreſſe. Il me ſemble appercevoir dans ce diſcours, dans cet appareil, dans cette eſpece d'inauguration, je ne ſais quoi de noble, de grand & de ſublime qui doit élever le cœur de ces hommes groſſiers & leur imprimer un ſouvenir pro-

vous irritez en lui le deſir de paſſer dans une claſſe ſupérieure. Qu'arrive-t-il ? il quitte

---

fond & ineffaçable. Il me ſemble même que leur groſſiéreté doit ſe convertir en une ſorte de vertu mâle & auſtere qui eſt une ſi ſure garde de la probité & de l'honneur.

Vous croyez peut-être que ce bon Paſteur borne ici ſon zele, non ; la vertu religieuſe & noble eſt féconde en reſſources. Il paye une petite penſion à chacun de ces braves Soldats, tant qu'ils ſe conduiſent en guerriers vertueux. Cette penſion leur eſt comptée avec une extrême fidélité ſur le témoignage du Capitaine de la Troupe où ils ſont inſcrits. Quand ils n'ont pas cette atteſtation, le bon Paſteur ſuſpend ce don généreux ; & s'ils deviennent totalement mauvais Sujets, il le ſupprime entiérement. O digne Paſteur ! qui avez fait oublier à vos tendres ouailles juſqu'au nom de la miſére, caché dans l'obſcurité d'un hameau, vous croyez ſurement être oublié du reſte de la Terre. Ah ! quelque foible que ſoit la voix que je fais entendre pour vous célébrer, s'il eſt un ſeul cœur qui à ce récit ſoit ému pour vous, j'ai payé le tribut que je devois à vos vertus reſpectables. A travers le nuage qui vous cachoit mes regards, je voyois votre main libérale ſe porter

ſes mœurs, prend les vôtres & s'amollit. C'eſt un premier reſſort dans le corps politique qui s'affoiblit en ſe poliçant.

Je n'offrirai pas davantage le tableau de nos Armées ; mais reconnoiſſons que quelque ſévérité que l'on emploie pour maintenir l'ordre, il eſt impoſſible, ſans les principes de la Religion, de contenir cette multitude d'hommes armés qui vivent ſous la diſcipline guerriere.

Vous êtes ingénieux à former toujours des difficultés nouvelles contre une Religion dont vous recevez tant de bien. Les peines viſibles, dites-vous, affectent plus que les peines inviſibles ; celles du moment préſent, plus que celles d'un ordre à venir. Si vous avez raiſon de le ſoutenir, pourquoi tant de Légiſlateurs, tous les Auteurs de Religion ont-ils enſeigné le dogme d'une autre vie ? Pourquoi le Tar-

---

dans le ſein du Pauvre, & mon ame ſe ſentoit attendrie. Votre nom, je le dis avec confuſion, s'eſt échappé de ma mémoire ; mais la plus noble portion de vous-même, votre charité, n'eſt jamais ſortie du fond de mon cœur.

tare & les Champs-Elifées étoient-ils le dogme fondamental du Paganifme ? Ces Chefs penfoient donc ou que la croyance de ce dogme étoit néceffaire au bonheur & à l'ordre des fociétés, ou plutot qu'il étoit dans le cœur de l'homme, de fentir cette vérité premiere. Quelque parti que vous embraffiez, l'autorité des anciens fera contre vous.

Mais nous ne vous accordons point que les hommes ne foient pas plus contenus par la foi des peines de l'autre vie, que par les châtiments préfents. Si nous déplorons dans la focieté beaucoup de crimes, nous en verrions bien davantage fans la foi d'un ordre à venir. Vouloir foutenir qu'on eft peu touché de cet avenir, c'eft ne point connoître le cœur de l'homme, fa timidité, fa foibleffe ; c'eft ne point fe connoître foi-même. Vous dites que la foi de ces peines retient peu : dites plutôt que fans les profondes racines que cette foi a jettées, la Religion que vous ébranlez chaque jour, feroit peut être renverfée; mais le Ciel a attaché à ce dogme notre premiere croyance(*a*);

(*a*) Le commencement de la fageffe, dit l'Écriture, c'eft la crainte du Très-haut.

ſans cette croyance, mille crimes que vous combattez vainement ſeroient érigés en vertu. Vous-même ſans un reſte confus de cette foi importune vous auriez fait parmi nous une révolution étonnante; mais la foi d'une autre vie eſt un abîme que vous ne pourrez jamais ni ſonder, ni combler, & qui rendra inutiles toutes vos attaques.

Vous vous montrez ennemis de l'ordre. en Effet d'où naiſſent les plus grands maux de l'État, ces crimes cachés qui ne peuvent être arrêtés ou prévenus que par la force de la Religion, n'eſt-ce pas de ces ſources obſcures? Dans les ténébres épaiſſes que l'œuil public ne peut percer, s'enveloppent l'adultere & tous lès autres crimes qui viennent à ſa ſuite.dans ces ténebres s'enveloppent mille injuſtices, mille concuſſions, mille vols. La Religion a des châtiments pour tous ces crimes. Et que de déſordres elle empêche, tandis que vous croyez en être redevable à la ſageſſe de vos inſtitutions!

Nous avons porté un coup plus funeſte au bonheur du Peuple. Tranquille dans ſa croyance, il ſe repoſoit ſur la douce eſpérance

d'une félicité future. Ce dogme a été obſcurci à ſes yeux. Le malheureux accablé par ſon indigence, vit ſans eſpoir. Quel poiſon funeſte vous avez fait couler dans ſon ame! Que vous avez été cruels envers lui! Il vous voyoit du fond de ſon aviliſſement, mais il vous voyoit ſans trouble. Votre fierté, votre opulence, votre faſte l'étonnoient, mais ne l'abatoient point. Il vous contemploit dans ce court moment de la vie qui s'écoule; mais ſe mettant à votre place dans un autre ordre, il tranſportoit en quelque ſorte votre bonheur ſur ſa tête, & vous chargeoit de ſes diſgraces & de ſes malheurs. Vous avez arraché de ſon cœur cette douce confiance, & vous ne craignez point les effets de ſon noir chagrin, ſon dépit brutal, ſon déſeſpoir? S'il n'y a pas de bonheur pour lui dans un autre ordre, il vous enlevera celui dont vous jouiſſez aujourd'hui. Les hommes ſont communément appaiſés par la réflexion; ici le retour ſur ſoi-même rend le mal plus aigu, plus violent, plus inſupportable. La vie eſt un fardeau pour un malheureux qui croit, que doit-elle être pour celui qui ne croit ni n'attend rien! Con-

cevez-vous à quel degré d'irritation peut parvenir la fureur d'un pareil homme, lui qu'aucune vertu de l'éducation n'adoucit, ne retient, ne ſoutient, ne fortifie?

Quel eſt le bienfaiteur des hommes, celui qui fait entendre à tant de malheureux qui couvrent la Terre, qu'une autre vie les attend, ou celui qui ne leur montre après la mort, que l'horreur d'une deſtruction totale? Vous n'héſitez pas, & cependant vous employez ſans le vouloir, tous les moyens qui feront parvenir juſqu'à la multitude le dogme de l'anéantiſſement. La conſolation de Socrate étoit l'eſpoir d'une vie à venir, & vous ne voulez point que ce ſoit celle de l'homme malheureux.

CONCLUSION générale de tout ce qui a été dit ſur la Religion.

MALGRÉ tous les avantages que nous avons vus découler de la Religion, il ſemble que nous ne voulions point nous réveiller de notre aſſoupiſſement. Cette Religion vénérable, l'objet le plus digne de notre attention, l'appui de

de ce Royaume reçoit aujourd'hui moins d'hommages. Nous quittons la voie de nos peres ; nous marchons dans les routes de l'erreur. Il s'eſt fait une révolution générale d'où eſt née une fermentation univerſelle. La Nation depuis ce changement eſt-elle plus tranquille? a-t elle acquis un nouvel éclat ? quel avantage avons-nous au-deſſus de nos ancêtres? les peres ont-ils des enfants plus ſoumis ? les armées entendent-elles mieux la voix de leurs Chefs? l'accord regne-t-il davantage parmi ceux-ci ? notre nom eſt-il comme autrefois le cri de la terreur? Nos armes ſont-elles plus victorieuſes? voit-on plus d'harmonie dans les différents ordres de l'État ? la population plus étendue, eſt-elle plus floriſſante ?

Nous nous ſommes mépris & abuſés dans nos penſées. Nous avons perdu le repos & la paix. Si cette abondance de lumieres, ce goût univerſel des ſciences, ce déſir immodéré de tout approfondir & de tout connoître nous avoient rendus meilleurs, je chercherois à enflammer vos nobles deſirs, mais le vice loin de rien perdre de ſon empire l'a étendu il s'eſt même formé des principes: le vice, des prin-

cipes ! il a aujourd'hui mille remparts. On a fait de nouveaux codes de Religion.

Je ne saurois trop rappeller une pensée dont l'impression doit être profonde sur nos ames. Le but d'une Nation n'est-il pas d'etre heureuse ? sommes-nous plus heureux depuis tant de nouveaux systêmes ? Non, notre bonheur ne tient point à nos lumieres ; ils semblent se repousser l'un l'autre. Cultivons la science qui dirige vers le bien, fuyons celle qui éleve ; elle ouvre bientôt le précipice qu'elle cachoit, & y fait tomber. Le sort le plus déplorable est celui de l'homme trop savant : il ne sait point retenir son ardeur : le calme du cœur le fuit ; ce calme ne quitte jamais l'homme simple.

Citoyens, cherchons notre tranquillité dans la Religion ; elle sera une source inépuisable de bonheur pour cet empire. Nous tiendrons envain une autre route ; nous retomberons toujours dans celle-ci, ou nous ne cesserons d'être malheureux. Nous l'éprouvons, & nous l'éprouverons davantage. Nous croyons-nous assez riches en vertus pour dédaigner celles qui se déploient dans une ame chrétienne ? s'il

ſalloit exciter votre amour pour la foi de nos peres, je dirois preſque, que du Chriſtianiſme naiſſent non ſeulement des Saints, mais auſſi des François. Nous avons comme naturellement ſes vertus, ſa douceur, ſa charité, ſa candeur, ſa bienfaiſance. Nous refuſons de recevoir du Ciel une Religion que la Nature ſemble nous avoir donnée.

Quelle Religion plus digne de notre reconnoiſſance, de notre admiration & de notre amour, qu'une Religion qui a créé notre Nation, qui par le premier Empereur françois, a porté la lumiere juſqu'à l'extrémité de l'Europe, qui a fait d'un Roi que nous avons placé ſur les Autels, un Monarque ſi vaillant & ſi juſte; qui nous a donné les ſciences, nos plus grandes lumieres, nos plus illuſtres Savants; une Religion qui commande aux Rois; qui rend aimable l'obéiſſance; qui intimide la proſpérité orgueilleuſe, dédommage la pauvreté, trouble le méchant, anime le juſte, eſt ſévere pour les heureux, conſole les affligés, détache des biens qui corrompent, enrichit avec la vertu; qui

fait fléchir les Grands, éleve les foibles, donne des remords aux plus fiers esprits, fait un héros de l'homme le plus timide, pardonne les plus grands crimes, ne permet pas l'assurance aux plus hautes vertus; enfin une Religion qui pour donner à l'homme une juste récompense, lui offre Dieu lui-même pour prix de ses vertus. Quelle Religion plus digne de vous;

Si nous cherchons une Religion de pure raison & non d'autorité, nous verrons toute la societé se diviser en factions, en partis, en sectes. Ce vaste Royaume qui tire de son unité toute sa gloire & sa force, ne présentera plus qu'un corps languissant dont toutes les parties se détacheront & seront éparses. Nous verrons nos plus belles vertus s'évanouir.

Le plus sûr moyen d'être excités à la pratique de la vertu c'est d'en voir le modele dans nos Maîtres. Aucune Nation n'imite comme la nôtre ses Souverains; nous attachons à leur gloire notre bonheur & nos destinées. Considérons leur influence sur le bonheur public.

Aimable Prince qui daignez recevoir ce

foible hommage de mon zele, souffrez qu'occupé tout entier de vous & des vertus de vos ancêtres, je vous présente le tableau des qualités précieuses qui font les grands Rois. Heureux si du cœur de Henri il sortoit une étincelle qui enflammât mon ame! Plus heureux, si le souvenir de ce tendre pere que vous pleurez encore, & qui dans l'instant où je veux vous parler, répand le trouble dans mes pensées; pouvoit suppléer à leur impuissance & à la foiblesse de mes expressions! si sa sagesse regne par vous, j'ose vous l'assurer au nom de la Nation, elle vous proclamera pour le plus accompli des Princes.

TROISIÉME CAUSE

DU BONHEUR PUBLIC.

LES VERTUS D'UN BON PRINCE.

AUGUSTE héritier de ce Royaume, vous avez vu comment la Religion consacre le regne des bons Rois, comment elle leur fraye

la route à la ſolide gloire; vous avez vu la grandeur, la force qu'elle communique à leur ame; enfin vous avez contemplé dans le Monarque, l'homme religieux; je vais vous préſenter l'homme moral, non tout entier, ni dans les vertus qui lui ſont communes avec le reſte des hommes, mais dans celles qui doivent caractériſer un Souverain.

Un Roi eſt appellé à une grande deſtinée: à repreſenter la Majeſté du Très-Haut, & à faire des heureux. C'eſt un Temple vivant où la vérité éternelle eſt deſcendue; c'eſt le Sanctuaire même de la Divinité cachée au milieu des hommes. Les choſes de la Terre ne doivent plus avoir ſur lui aucun empire. Voyez, combien vous ſerez grand! toutes vos démarches doivent être vers le Très-Haut. Votre vue doit être ſans ceſſe attachée ſur lui. Chaque pas que vous ferez vers le Trône en doit être auſſi un vers Dieu. Placé en quelque ſorte entre le Ciel & la Terre, vous regarderez celle-ci comme devant enfin y terminer vos jours, y laiſſer une triſte cendre; vous fixerez le Ciel,

pour apprendre à gouverner un jour cet Empire comme le Très-Haut gouverne l'Univers. Mais je m'arrête : le Ciel ne révele point aux hommes leur deſtinée. Si vous étiez aſſuré de régner, cette confiance pourroit corrompre votre jeune cœur. L'incertitude où le Ciel vous laiſſe, tiendra davantage vos yeux attachés ſur celui qui donne à ſon gré les couronnes, & qui fixe le ſort des États. Confondez-vous ſans ceſſe avec les autres hommes, comme ne devant jamais être Roi. Approchez-vous tous les jours du Trône par de nouvelles vertus ; qu'au moment où vous devrez y monter, il ne vous reſte que le Sceptre à recevoir.

Toutes les vertus naiſſent dans le cœur d'un Souverain qui redoutant le fardeau de la couronne, fait puiſer dans les tréſors de la ſageſſe les moyens de régner. Contemplons d'abord cette vertu.



DE LA SAGESSE DANS LES ROIS.

AUCUNE vertu n'eſt auſſi auguſte que la ſageſſe ; le Très-Haut voulant la faire annoncer à la Terre a inſpiré aux Auteurs ſacrés les penſées les plus ſublimes, les expreſſions les plus magnifiques & les plus pompeuſes. » Lorſque le ſilence régnoit encore ſur le néant, diſoit le plus ſage des Rois *, lorſque la nuit & les éléments confondus, rempliſſoient la profondeur du cahos, Dieu immortel ! s'écrioit-il, votre ſageſſe éternelle quitta ſon Trône formidable des Cieux, & deſcendit au milieu de l'Univers, revêtue de toute ſa gloire. » Auguſte Prince, c'eſt dans les Rois qu'eſt ſa premiere demeure.

Cette vertu préſente différents rapports :

---

* *Cùm enim quietum ſilentium contineret omnia, & nox in ſuo curſu medium iter haberet omnipotens ſermo tuus de cœlo à regalibus ſedibus in mediam terram proſilivit.* Sap. ch. 18.

L'Égliſe a appliqué ce Paſſage à J. C. c'eſt le début ſublime du Martirologe la veille de Noel.

ſageſſe dans l'eſprit du Souverain, qui ne précipite point ſes jugements, qui les peſe dans la balance d'un conſeil éclairé & équitable : ſageſſe dans le cœur du Souverain, qui tempere ſa gloire dans les ſuccès, le ſoutient dans les revers; enfin ſageſſe dans la majeſté extérieure du Souverain, qui écarte loin du Trône l'oſtentation & le faſte.

Que ne faut-il pas craindre pour l'État, ſi le Prince ſe confiant dans ſes penſées, croit pouvoir lui ſeul régler tout l'ordre public, donner au corps politique ce mouvement qui fait l'accord & l'harmonie des membres ! On éprouvera bientôt les effets de ſa préſomption ; lui-même il ne tardera point à s'en repentir. Il décernera des loix, & l'exécution en ſera impoſſible ; envain voudra-t-il ſoutenir par ſa puiſſance, ce que ſa ſageſſe déſavoue ; il ſera forcé de céder. Voulez-vous ſuppoſer que d'autres paſſions, l'opiniâtreté, la dureté, l'injuſtice venant à l'appui de ſa volonté ſuprême, il ſoutienne ſa réſolution ? il aura la gloire barbare ou plutôt la honte d'opprimer ſes Sujets. Il ordonne un plan d'adminiſtration pour une Province, pour une Cité, mais auſſi préſomp-

tueux que précipité dans ſes penſées, il n'a point écouté le conſeil des Sages qui exercent ſous lui l'autorité, l'avis des Chefs qui repréſentent ſon pouvoir dans les lieux éloignés de ſa préſence ; & ce plan d'adminiſtration mal vu, mal concerté mettra en ſouffrance toutes les parties qui compoſent l'ordre public.

Des objets plus délicats s'offrent à ſes yeux. Le Sacerdoce, l'ordre des Grands, le corps des Guerriers, la Magiſtrature, le Peuple ſont par leur accord, la force de l'État. Ici il importe que le Souverain ſache ſe défier de lui-même. Plus il contemple les ſiecles reculés de la Monarchie, plus il conſidere que l'union, ſur-tout entre les premiers ordres, a préſenté dans tous les temps, de forts obſtacles, que cet objet a toujours exigé de grands ménagements, une adminiſtration prudente & long-temps réfléchie, une grande habileté à prendre ſuivant les circonſtances, de ſages tempéraments. Pénétré de ces penſées, le Prince ſe fait éclairer par un Conſeil prudent, habile & déſintéreſſé.

Un Monarque précipité dans ſes penſées, prépare mille maux à ſon État. Voulant, s'il

m'eſt permis de le dire, faire régner ſes penſées avec lui, il ne goûte, n'eſtime, n'aime que ce que produit ſon eſprit. La nouveauté, le changement eſt ſa paſſion dominante. Un Souverain connoît mal les hommes lorſqu'il agit de la ſorte. Les innovations dans l'ordre public, bleſſent ſurtout la multitude. Le Peuple croit toujours y appercevoir un mépris des anciens; il méſeſtime le Prince qui a innové; car tel eſt le caractere de l'homme : il eſt plus porté à honorer ce qui n'eſt plus, que ce qui eſt. Auſſi une loi mal concertée, impuiſſante en elle-même, ſi elle eſt revêtue du ſceau de l'antiquité, a ſouvent plus de force qu'une loi nouvelle dictée par la ſageſſe. Donner une loi, c'eſt rappeller aux hommes qu'ils ſont commandés, & ce ſouvenir eſt importun pour l'amour-propre; un Prince ſage doit l'écarter. L'autorité qui ſe perd dans la nuit des temps, n'en eſt que plus révérée; les nuages qui l'environnent augmentent ſa Majeſté, & la rendent plus formidable. Quand la loi eſt ancienne, on ſe croit ſous l'autorité de cette longue ſuite de Rois qui ont porté le ſceptre.

Auguste Prince, vous aurez de bonne heure les yeux attachés sur les principes immuables qui sont le fondement des Empires; vous songerez que les Princes passent, mais que la loi ne passe point. Cette loi parlera par vous. Vous vous la représenterez comme un arbre antique, respectable par sa vieillesse, qui a crû en même temps que la Monarchie, & qui né avec elle, la doit couvrir de son ombre jusqu'à la fin des siécles; si vous coupez à votre gré de ses branches, cet arbre languira & l'État languira avec lui.

Un Prince sage n'est jamais alarmé par les périls: s'offre-t-il des moments de crise, des moments qui exigent une détermination ferme & rapide? la prudence ne l'abandonne point; il compense par le conseil, ce qu'il ne peut attendre du temps; les lumieres de ses sages Ministres réunies aux siennes, impriment à ses délibérations le sceau de la réflexion & de la maturité la plus parfaite. On voit que c'est l'ouvrage d'un Prince vigilant & actif, mais jamais téméraire & inconsidéré.

Cette modestie qui orne si bien les talents

avoit exercé un étrange empire ſur le fils du grand Henri. Dominé par ſon Miniſtre, il trouva en lui un ſens ſi profond & ſi juſte qu'il conſentit à être ſon eſclave, plutôt que de ne pas être celui de la raiſon. Malheureux Prince ! qui ne ſçut pas rendre à cette digne Souveraine une obéiſſance plus noble, ou plutôt qui ne s'apperçut point qu'elle ne tient pas un ſceptre de fer. De pareils exemples ſont rares dans l'hiſtoire des Monarchies. Peut-être Louis XIII eſt-il le ſeul Souverain à qui la Raiſon ait impoſé un joug auſſi incommode. Souvent les Sujets commandent aux paſſions des Rois ; mais c'eſt un prodige quand ils ſubjuguent leurs vertus & ſur-tout leurs penſées.

Le conſeil eſt la ſeule voie qui conduiſe ſurement un Monarque à la gloire, quelque élevé qu'il ſoit, il eſt homme ; toutes ſes entrepriſes porteront la marque de ſa foibleſſe, s'il ſe repoſe ſur lui ſeul. Heureux les Princes qui à meſure qu'ils ſont plus élevés, ſentent davantage la néceſſité de deſcendre vers les Sujets, pour régler les différents objets de l'adminiſtration publique ! Heureux les Princes

qui connoissant la difficulté de bien apprécier les objets dans cette immensité de puissance qui s'offre à leur vue, se font aider par des hommes sages !

Un Prince en qui les méchantes qualités ont fait oublier celles de Roi puissant & habile : un Prince à qui l'on regrette d'être forcé de donner même quelques éloges, a régné sur cet Empire. Le fourbe & pusillanime Louis XI se livrant à sa présomption, a commis les plus énormes fautes ; renfermant en lui seul tout son Conseil, ne se confiant que dans ses propres pensées, il montra que la politique sourde & artificieuse ne suffit pas pour bien régir un État.

Auguste enfant des Rois, le Ciel vous accordera cet heureux discernement qui fait distinguer les vrais Sages ; il vous accordera cette défiance éclairée, qui est le sûr garant d'un gouvernement stable, ferme & tranquille. La force est le fruit de la méditation. Il est rare d'être ferme & précipité. La même légéreté qui est dans les pensées est presque toujours dans le pouvoir. Le cœur ne voit

que par les facultés de l'eſprit ; il en prend la forme & le caractere.

La ſageſſe du Prince éclate ſur-tout, lorſqu'inſulté par les ennemis de ſon Empire, il ne ſe livre point aux reſſentiments que ſon cœur lui ſuggere ; mais que ſe défiant du premier mouvement qui eſt preſque toujours celui de la paſſion, il retarde l'inſtant de prendre ſa réſolution ; ſa ſageſſe éclate, lorſqu'il peſe les moyens avec les obſtacles, l'injure avec les maux que la guerre entraîne ; enfin elle éclate lorſqu'il montre le Roi modeſte plutôt que le Roi abſolu.

Si tous les hommes préſomptueux s'expoſent à tant de fautes, combien les Rois ne doivent-ils pas appréhender davantage les ſuites de la préſomption, eux que tant de paſſions inveſtiſſent, eux dont elles troublent ſi ſouvent les jugements ; eux enfin à qui l'autorité montre tout poſſible ! Les obſtacles que l'homme ordinaire rencontre à chaque inſtant, lui laiſſent le temps de peſer ſes réſolutions, d'examiner ſes démarches ; mais un Souverain, loin de trouver des obſtacles & une heureuſe réſiſtance, ſent au contraire

une puiſſance qui l'entraîne comme malgré lui. Les revers ne l'inſtruiſent preſque jamais, parce que ſes tréſors lui offrent les moyens de réparer ſes malheurs & ſes pertes. La puiſſance qui n'eſt pas dirigée par la ſageſſe eſt une eſpece d'ivreſſe qui affoiblit la liberté & la force de la réflexion.

Un Prince qui ſe défie de ſes penſées, fait éclater la force de ſon gouvernement; ſi ſa modeſtie regne dans ſon cœur, il fait aimer ſa puiſſance. Ici eſt une nouvelle ſource de bien pour l'État.

La modeſtie dans le cœur des Souverains eſt le plus grand effort de la ſageſſe. Peu d'hommes réſiſtent à l'éclat de la gloire des ſuccès; peu d'hommes ſe ſont aſſez vaincus eux-mêmes pour n'en être point éblouis. Un orgueuil funeſte s'attache à toutes le conditions, & flétrit par-tout les vertus. Dans un Roi, il donne à la puiſſance, je ne ſais quel caractere rude & farouche qui la dégrade, & rend le fardeau de l'obéiſſance inſupportable aux Sujets. Cet orgueuil éblouiſſant les yeux du Monarque, trompe & abuſe ſes ſentiments. Il met le fantôme de

du pouvoir à la place du pouvoir lui-même, la violence à la place de l'autorité, l'opiniâtreté à la place de la fermeté, l'obſtination à la place de la conſtance; enfin l'orgueuil change les vertus en vices, ou plutôt il donne à celles-ci le nom ſacré des premieres.

Un Prince ſage qui ne voit dans le pouvoir qu'un dépôt que le Ciel lui confie, ſe rappellant ſans ceſſe le néant d'où eſt ſortie toute créature, tient ſon cœur fermé à la vanité. Pénétré de pareils ſentiments, ce Prince attire tout à lui; mille vertus réunies lui gagnent le cœur de ſes Sujets. Les étrangers le conſiderent avec complaiſance. Plus il ſe cache au dehors, plus on déſire de le connoître; la gloire extérieure n'intimide point les regards, lorſque la modeſtie du Prince tempere la majeſté du Trône.

Un Prince modeſte, jouit d'un avantage ineſtimable. Les adverſités ne diminuent pas de ſa gloire, elles n'altérent point ſa tranquillité; ce ſont des viciſſitudes dans les événements, & non des revers. Si la proſpérité n'a pas enflé ſon cœur, pourquoi ſeroit-il abattu par l'infortune? Les Sujets partagent avec

lui ſes diſgraces. Les étrangers compâtiſſent à ſes malheurs, & ne l'inſultent point. Diſons plus, il eſt pour un Prince modeſte une grandeur que le Monarque orgueilleux ne connoît point : c'eſt la grandeur même de l'adverſité ; grandeur d'autant plus eſtimable & plus ſolide qu'elle fortifie le cœur, aiguiſe les facultés de l'ame, & leur donne plus de reſſort. L'orgueuil au contraire les dilate, les énerve, les anéantit.

Repréſentez-vous un Prince qui releve l'éclat de ſon pouvoir par ſa modeſtie, & un Souverain qui ne connoît point cette vertu. Le premier ne voit dans les ſuccès de la guerre qu'un bonheur paſſager ; le Souverain orgueilleux, conſidere dans les moindres avantages, des victoires éclatantes, des triomphes : il faut que les Places publiques ſoient décorées de ſes exploits ; que le Marbre & l'Airain s'animent en quelque ſorte pour les publier, que l'immortalité y mette ſon ſceau ineffaçable. Le Prince modeſte appaiſe ſes ennemis, le Prince orgueilleux les aigrit & les brave. Celui-ci n'écoute que ſon pouvoir, celui-là, ſa ſageſſe. Le premier s'arrête quand

ſes ennemis ſont vaincus : il faut pour ſatiſfaire le ſecond, qu'ils ſoient terraſſés, & que leur front accablé par la honte, touche la pouſſiere. Quelle eſt ordinairement l'iſſue de la fortune de ces deux Princes ? La gloire n'a jamais pour le premier ni pour ſes Sujets, de retours âmers : n'excitant ni jalouſie ni haine, le déſeſpoir n'arme point ſes ennemis, & ne reſſuſcite point leurs forces épuiſées ; ſes vertus ſont un abri pour ſa puiſſance ; mais un Prince orgueilleux s'attire leur courroux. On a vu des Mithridates armer des Royaumes par le ſeul motif de combattre dans une Puiſſance rivale, une fierté impérieuſe qui les humilioit. Mais ſi un Souverain eſt modeſte, l'homme en lui, fait aimer le Roi.

Jamais la modeſtie ne convint mieux aux Souverains de l'Europe, que depuis que leurs droits mutuels ſont heureuſement fixés ; & que l'équilibre regne dans le continent. Cette vertu, Aimable Enfant des Rois, fera vos plus cheres délices. Vous avez ſous vos yeux ce Monarque pacifique qui s'eſt attiré l'admiration & l'eſtime des Nations voiſines,

au milieu des prospérités les plus éclatantes. La victoire qui l'avoit couronné brilloit moins sur son front que sa modération. Affable, populaire, il gagna tous les cœurs par ce sentiment. Les larmes que faisoit couler la douleur, se changerent bien-tôt en des larmes de tendresse, & les Peuples étonnés virent un pere dans leur vainqueur. Il fut l'arbitre de l'Europe, moins par l'aggrandissement de sa puissance, que par la confiance qu'il inspira à ses ennemis : je dis, la confiance; car on a vu par l'exemple des temps les plus reculés, que la puissance ne suffit pas pour appaiser les haines, & réduire au silence des ennemis irrités.

Oui, Auguste Prince, la modestie caractérisera votre regne. Il vous suffira de la montrer pour vous rendre aimable à vos Sujets, & aux Nations étrangeres. On est toujours assez grand quand on puise la gloire dans la vertu. On vous a rappellé souvent le souvenir de ce Monarque, de ce saint Roi de votre race, à qui la modestie étoit si chere. Dans la vie privée, aucun homme ne le surpassoit pour les mœurs simples & pour la candeur. Cette vertu sembloit même tenir

de la timidité (*a*) : Non, c'étoit la vigue ur de ſon ame qui ſe fortifioit & croiſſoit dans le ſilence. C'étoit alors que ſa force jettoit de profondes racines; qu'elle préparoit cette fermeté qui ſe déploya ſi ſouvent au dehors avec tant de majeſté & de gloire.

La modeſtie eſt la vertu qui diſtingue plus ſurement les grandes ames; elle ſe plaît à accompagner les talents éminents, & les vertus héroïques. Il eſt une ſimplicité, une candeur, une ingénuité aimable qui les releve & les embellit. C'eſt ainſi que la plupart des héros de l'ancienne Grece & de Rome nous ſont repréſentés. C'eſt le tableau que nous offrent les grands hommes des ſiécles modernes. Les S. Louis, les Charles le Sage, les d'Amboiſe, les Ruiter, les Faber, les Turenne, les Catinat.

Un Prince que j'ai cité, que je cite encore à regret, & dont on déſigne aſſez le nom, en diſant qu'il fut auſſi mauvais fils que mauvais pere, ſentoit le beſoin de la modeſtie dans

(a) *Voy. un Portrait approfondi & concis. du caractere de ce Prince dans l'Ab. Chronol. de l'Hiſt. de France, année 1269.*

un Roi (*a*); mais elle fut accompagnée en lui de trop de défauts bisarres, pour qu'elle pût déployer sur son front, sa beauté, sa candeur & sa gloire. D'ailleurs cette modestie, qu'un vice peut-être avoit apportée dans son cœur, n'étoit pas unie, comme nous l'avons vu, à celle de l'esprit. Or ce sont deux sœurs qui ne doivent jamais se quitter & qui vues ensemble paroissent plus belles.

Si la modestie n'accompagne toutes les démarches du Prince, il n'a qu'une partie de la sagesse. Il n'a point celle qui parle sur-tout aux yeux de la multitude. Nouvelle vertu bien nécessaire à un Monarque : la modestie dans la pompe de la Royauté.

Cette vertu est bien plus une sûre marque de la sagesse, que le front n'est un Symbole de nos affections. Un Prince enclin au faste, dégrade la dignité Royale. Qu'a-t-il besoin de briller par la pompe ? Oublie-t-il qu'image du Très-haut, il doit plus faire sentir sa grandeur que la montrer. Un grand Roi ne cherche point à éblouir les yeux, rien en lui ne doit

(*a*) Louis XI avoit pour maxime favorite que *lorsqu'orgueuil chemine devant, honte & dommage suivent de bien près.*

diſtraire, retarder les regards empreſſés des Sujets qui cherchent dans ſa Perſonne ſacrée, ce cœur de Roi, d'ami, de pere qui fait tout leur bonheur. Que des hommes à qui la Nature avare n'a accordé que de l'or ou de vains titres, prétendent frapper la foule par un extérieur impoſant; le Sage n'en eſt point étonné: mais un Roi ſe dégrade par cette frivole pompe; c'eſt dans ſon cœur que ſont tous ſes titres chéris; les Sujets n'ont pas beſoin de ceux que les yeux leur montrent; le Souverain ne peut jamais être auſſi grand à leurs regards qu'il l'eſt au fond de leur ame.

Laiſſons aux Potentats de l'Orient la foible gloire de briller par un vain faſte. Ils commandent à des hommes ſtupides, dont les hommages ſont une adoration aveugle. Ces vils eſclaves reſſemblent à ces Peuples des mêmes contrées qui ſe proſternent devant le Soleil, lorſqu'il brille; & qui le pleurent comme s'il n'étoit plus, lorſque la Nature le couvre d'une nuit profonde. Les Rois de nos heureux climats commandent à des Nations éclairées; ſur-tout notre génie vif & pénétrant n'a pas

besoin de ces moyens extérieurs. Nous apprécions nos Princes par leurs vertus.

Si le Monarque se livre à l'excès du faste, les richesses versées dans ses Trésors, circulent moins ; ou ce qui devient plus funeste à l'ordre, elles tombent dans des mains impures, dans les mains des dangereux Artistes du faste, dons les talents & le goût amolissent, corrompent & infectent la société.

Le luxe avoit pénétré dans nos Cours dès les premiers temps de la Monarchie. Déja il avoit appellé les richesses de l'Orient (*a*). La Cour de Charlemagne offroit le spectacle d'une rare & noble magnificence : mais cette magnificence n'étoit que pour les jours de grand appareil, ou pour d'éclatantes cérémonies (*b*). Cet Empereur avoit ordinairement un cortége très-modeste, & portoit des vêtements très-simples (*c*).

(*a*) Voy. Abr. Chron. de l'Hist. de France, année 628.

(*b*) Voy. la description de l'Ambassade qu'il reçut de l'Empereur d'Orient, Nicéphore. *Velly*, *t. 1. p. 463.*

(*c*) Abrégé Chronol. de l'Hist. de France, année 813.

Le luxe dans les Chefs de l'État n'offroit point anciennement les mêmes abus qu'on remarque de nos jours. L'ennobliſſement n'étoit point encore connu. On n'avoit point ouvert la barriere à la rôture pour entrer dans le premier ordre ; aujourd'hui les richeſſes achetent les premiers rangs & les dignités. Il en réſulte un inconvénient ; l'homme riche tenant toujours par le ſang aux états inférieurs, le goût de la dépenſe ſe communique aux moindres conditions, & la circulation trouvant moins d'obſtacles, le luxe atteint plus rapidement aux états extrêmes. Les alliances entre les différents ordres ont produit des effets qui ſont auſſi déplorables.

La paſſion du luxe eſt peut-être plus criminelle dans nos Souverains que dans les Monarques des autres Royaumes. Aucune Nation n'eſt portée comme la nôtre à l'imitation. Nous copions les goûts, les manieres, les penſées, juſqu'aux coutumes biſarres des étrangers. Les haines les plus profondes n'ont pas été un obſtacle à ce penchant ; mais cette imitation eſt plus ſenſible, lorſqu'elle a pour objet nos Grands & nos Maîtres. Si

le Monarque donne l'exemple des dépenſes; les Sujets marchent avidement ſur ſes pas; ils s'efforcent de l'imiter, & le toît du plus obſcur citoyen porte une funeſte empreinte du faſte du Souverain.

Ce faſte entraîne d'autres maux. Lorſque le Monarque dirige ſes goûts vers les objets de luxe, la protection n'eſt plus accordée qu'aux talents qui flattent ſes inclinations. Les autres ſont oubliés, peut-être avilis. Les moyens ne ſont plus en proportion avec les beſoins. Le Peuple n'a plus d'état qui lui ſoit voiſin. Sa miſere lui paroît extrême; il ſe décourage. Ce luxe eſt comme un miroir funeſte qui ne lui montre que honte & aviliſſement. L'expérience nous a aſſez inſtruits: chaque état a voulu imiter les modeles qui ſont au-deſſus, & tous s'épuiſent, & épuiſent les inférieurs. Aucun ne peut preſque plus ſe ſoutenir. Les travaux dans les conditions moyennes ne peuvent fournir à ce luxe. Qu'arrive-t-il? on achete avec des vices ce que le travail honnête ne peut payer à la vanité.

Le luxe déprave le caractere d'une Nation. Regarderons-nous comme un mal peu dan-

gereux, ce goût de frivolité que le luxe inſpire à tout un Peuple ? cette diſtraction, cette diſſipation continuelle qu'il entraîne ? le citoyen détourné de ſon commerce ſe livre au plaiſir. Frappé des ſpectacles qui s'offrent à ſa vue, il ſe dégoûte de ſa profeſſion ; les parties les plus eſſentielles de l'ordre, celles qui conſtituent la force premiere de l'État n'ont plus d'harmonie. La qualité dans les matieres premieres eſt altérée. Tout ce qui eſt poli s'énerve. Le luxe ne s'occupe que de l'extérieur ; tout ce qui eſt beau eſt trouvé aſſez ſolide. Ainſi les Manufactures perdent le crédit chez l'Étranger ; le vice pénetre dans les atteliers. Comment manier les inſtruments du luxe ſans que l'ame en reſſente des atteintes ? Les paſſions veillent ſans ceſſe au fond des cœurs & ſont excitées à la moindre etincelle. L'épouſe n'eſt plus aſſidue à ſes travaux ; l'enfant dédaigne l'application ; le cultivateur eſt arraché à nos campagnes pour ſervir d'eſclave à ce luxe. L'homme puiſſant dont la préſence dans ſes domaines fait la richeſſe des vaſſaux, attiré par le bruit des plaiſirs, accourt dans la Capitale. Le ſimple citoyen

jusqu'alors tranquille sous le toît de ses peres ; est réveillé dans le fond des Provinces & entraîné comme le noble. Le gouvernement connoît ces abus, & la réforme trouve peut-être des obstacles insurmontables (a). Le seul exemple du Souverain préparera insensiblement, & amenera cette révolution heureuse & tant desirée.

Le luxe retrace l'image de ces dissipateurs, qui pour satisfaire leurs goûts, multiplient les moyens de produit, hâtent le rapport de leurs domaines, & épuisent le sol en augmentant leurs revenus. Le luxe dans un État est, quoique sous un dehors trompeur, la plus sure marque de sa foiblesse. Le tronc s'épuise pour fournir aux branches & ne se nourrit point. Le Royaume sous Philippe de Valois & Jean son successeur, étaloit

---

(a) Cette Capitale, disoit un de nos anciens Rois, est comme la tête d'un monstre dévorant qui augmente chaque jour, & qui par sa grosseur énorme, n'a plus de proportion avec les autres membres du corps. *Voy. Abr. Chronol. de l'Hist. de France.*

la magnificence; fut-il jamais plus languiſſant & plus malheureux? Le luxe ſe formoit avec les débris des calamités publiques.

Des Grands peu dignes de ce beau nom, abuſant de la faveur d'un de nos plus célébres Monarques, le tromperent ſur la véritable grandeur du Trône. Le cortege le plus magnifique, la pompe la plus impoſante l'environnoient. Des Fêtes ſuperbes dans ſon Palais, attiroient en foule ſes Sujets & les étrangers. Ce Miniſtre immortel qui unit les deux Mers, fut entraîné par le préjugé univerſel. Pardonnons-lui cette erreur; il faut dans tous les grands hommes une marque qui montre l'imperfection de l'humanité. Ces nouveaux ſpectacles réveillerent dans tous les eſprits des idées de luxe & de dépenſe. Tous les états à l'envi des Chefs, imitèrent la magnificence de la Cour; cette magnificence éclata juſque dans nos Armées (*a*). Des Guerriers ſuperbement vêtus annonçoient notre gloire; annonçoient-ils une grandeur & un pouvoir durables?

(a) *Voy. ſiecle de Louis XIV.*

L'étranger, dites-vous, apportoit parmi nous son or; mais quel avantage pouvez-vous tirer de cet or, lorsque le moyen que vous employez pour l'acquérir, corrompt les mœurs? La Capitale, je le veux, abondoit de richesses; mais les Provinces reculées, quel salaire retiroient-elles des tributs qu'elles payoient à ce luxe national? Le Laboureur découragé voyoit-il renouveller dans son champ, ce suc de la Terre qui avoit nourri sa premiere moisson? Ces hommes simples de nos Campagnes ne sont-ils pas les enfants du Monarque, comme les heureux habitants de la Capitale? Ceux qui lui payent le tribut de leurs sueurs, ne méritent-ils pas les mêmes sentiments que des Sujets qui tirent de ces mêmes sueurs le tribut qu'ils versent à leur tour dans les Trésors du Monarque?

Henri connoissoit le prix de ces hommes grossiers: il les portoit dans son cœur, comme il y portoit ses Sujets les plus illustres. Il connoissoit tous les dangers du luxe. Il aimoit à se montrer avec le cortege le plus simple; il paroissoit plutôt l'ami que le Roi de ceux qui composoient sa Cour. Le grand homme reposoit au fond de son ame.

Resserrons tous ces traits dans un seul tableau : présentons rapidement tous les avantages qu'un Prince ennemi du luxe procure à son État. Ses depenses diminuent ; ses Sujets ont plus d'aisance, moins de désirs ; toutes les conditions se renferment dans leurs bornes. Cet ordre, le plus saint de tous, conserve avec sa simplicité & sa modestie, toutes ses autres vertus. Les Seigneurs habitent leurs Domaines. Le Courtisan qui forme le cortege du Prince, n'épuise pas ses vassaux. L'État est plus fort par la diminution des besoins. Les générations sont plus robustes ; des mœurs pures, simples, austeres, des mœurs de Sparte forment le caractere de la Nation. Les Idoles de la volupté sont renversées ; la cupidité n'a plus sa soif dévorante ; le jeu oublie ses fureurs ; l'épouse est fidelle à ses travaux & à sa vertu. L'estime est pour les mœurs, l'honneur pour le sang, le pouvoir de faire le bien, pour les riches ; une juste proportion dans les fortunes, lie tous les états depuis la chaumiere jusqu'au trône du Souverain. On exige moins de raport des Terres ; elles regagnent les travaux & les bras qu'on

soustrait au luxe ; les productions du sol reprennent leur premier droit. Enfin si des atteliers sont renversés, des greniers s'élevent dans le fond des campagnes.

Le luxe intervertit cet ordre, il méprise les richesses du sol, & ne veut que de superbes manufactures ; il rejette les présents du Ciel & leur préfere ceux qu'il reçoit de la main des hommes. Etre créateur ! nous sommes indignes de vos dons. Vous aviez dit à l'homme en lui montrant la Terre : Voilà tes richesses. Il vous a méconnu, vous êtes vengé ; nos atteliers nous ont donné des vices, & lorsque la Terre étoit la seule richesse des hommes, nous étions vertueux.

La réforme du luxe suppose dans le Prince des sentiments courageux ; les piéges l'environnent de toutes parts. Si une réflexion profonde ne vient à son secours, il est rare qu'il soit pénétré des maux qu'entraîne cet abus. La grandeur s'offre à lui sous mille formes dangereuses ; sur-tout cette grandeur fondée sur les conquêtes, est l'écœuil le plus funeste de sa vertu. Hâtons-nous de combattre cette malheureuse passion ; montrons les

avantages dont un Prince pacifique fait jouir ſon État.

DE L'AMOUR DE LA PAIX.

NOS mœurs ſe ſont bien dépravées ; il a fallu ériger en ſcience cette fureur brutale qui excite l'homme à s'armer contre l'homme ; il exiſte un art ſoumis à des regles ſures pour plonger le poignard dans le ſein de ſon ſemblable ! La raiſon & l'honneur, comme s'ils avoient été forcés d'avouer la plus inſenſée & la plus féroce des paſſions, ſe ſont prêtés à la ſeconder. Que la vengeance s'armât toute ſeule dans l'excès de ſon délire, on le concevroit ; mais que nos inſtitutions ayent augmenté ſa force par les moyens que nous avons mis en ſon pouvoir, voila qui déconcerte & humilie cette même raiſon qui s'eſt laiſſée entraîner par le préjugé univerſel.

Lorſque les Européens dévorés par la ſoif de l'or, traverſerent les mers, & allerent allumer une guerre auſſi cruelle qu'injuſte dans l'autre continent, les malheureux habitants

de ces contrées tomboient ſans réſiſtance ſous leurs coups ; des amas énormes d'infortunés renverſés ſur le ſable , offroient le ſpectacle de ces tendres habitants de l'air, que les crüels frimats ont moiſſonnés , & qu'on voit étendus ſur un champ couvert par les neiges. Les braves Américains déployoient toute la force d'un ſentiment irrité par l'inſulte ; mais la gloire barbare de les égorger nous étoit réſervée ; jamais leur cœur ne leur avoit ſuggéré de ſoumettre à des loix certaines, la paſſion la plus fougueuſe.

Vous dites qu'il périt moins d'hommes depuis que l'art dirige les opérations de la guerre ; je l'avoue ; mais avouez auſſi que ce n'eſt point un motif d'humanité qui a fait inventer cet art funeſte. Avouez que le Prince qui prend le nouveau tonnerre que vous lui avez mis dans les mains , ne le lance point pour épargner plus d'hommes , mais pour renverſer plus d'ennemis. Les guerres ne ſont pas moins fréquentes que dans les temps anciens. Vous épuiſez toujours les Provinces par vos contributions énormes. Vous enlevez de chez l'ennemi toutes les richeſſes que vous

pouvez emporter. La fureur dans le Soldat eſt tout ce qu'elle peut être dans l'homme le plus féroce, & elle a de plus la Science. Vous commettez des horreurs que les Anciens ne ſurpaſſoient point, n'égaloient pas même. Quel ſpectacle offrent à nos yeux ces triſtes contrées qui ſont en proie au ſort des armes! des villes déſolées, des brigandages & des cruautés; le champ du malheureux dévaſté; ces forêts immenſes abattues; ces hameaux réduits en cendres; ces aſyles ſaints, profanés; ces vierges éplorées, immolées à votre fureur brutale; ce vieillard tremblant, à qui vous enfoncez le poignard auprès de ſon foyer; cette mere à qui vous arrachez le pain de larmes qu'elle rompoit pour ce tendre enfant qui court vainement ſe précipiter contre ſon ſein; ce ſein maternel que vient percer votre fer, encore teint du ſang du pere. Cruels deſtructeurs! les chars armés de faulx préſentoient-ils un ſpectacle plus horrible? Eſt-ce ainſi que vous faites éclater votre humanité dans la guerre? Eſt-ce le fruit de la ſageſſe de vos inſtitutions? Vous détruiſez peut-être moins de Soldats; mais par vous des milliers d'hommes ſont perdus

pour les générations futures. On ne voit point d'illuſtres vaincus traînés derriere des chars de triomphe ; mais à la place de cette barbarie, qui étoit plutôt un orgueil farouche, vous faites une guerre implacable aux mœurs.

O Prince aimable, les maux de la guerre feront ſur votre cœur ſenſible une impreſſion trop profonde, pour que ce fléau ne vous ſoit point en horreur. Vous ne goûterez jamais une gloire auſſi amere que celle des armes ; vous conjurerez le Ciel de ne jamais vous commander d'exercer ſa colere, mais de vous confier ſa clémence. Le ſpectacle de l'Univers ne nous offre que l'image touchante de la paix. Il ſemble que le Très-haut n'ait voulu donner aux hommes que ſes attributs aimables, & ſe réſerver pour lui ſeul ſon courroux, & ſes vengeances. Veut-il nous punir ? le Ciel s'ouvre, le tonnerre frappe nos têtes : mais la terre dilate-t-elle ſon ſein, c'eſt toujours pour nous offrir un bienfait.

Votre ſang vous préſente d'illuſtres exemples. Ce fameux Héros qui conquit ſon propre Royaume par le glaive & par l'amour de la Nation, étoit ſans doute un Guerrier auſſi

courageux, qu'habile & invincible, cependant la couronne fut-elle une fois affermie fur fa tête, il ne fongea plus qu'à entretenir la paix au dedans & au dehors de l'État. Je n'examine point fi fon cœur paternel & royal conçut le plan d'une paix perpétuelle, plan magnifique & fublime ! qui ne peut être que l'erreur d'une grande ame ; mais au-moins la tranquillité publique faifoit fes plus cheres délices. Toute la conduite de fa vie en fut une preuve éclatante. L'abondance qu'il vouloit procurer à fes moindres Sujets, fa bonté, fa générofité, fa clémence, fa douleur lorfqu'on le forçoit à reprendre les armes, tout annonçoit en lui ce fentiment généreux. On eût dit même que c'étoit un noble principe de fon ame magnanime, de croire que l'amour de la paix devoit être le caractere propre d'un Roi des François. Ce fameux mot, lorfqu'il alla repouffer les Efpagnols devant la Capitale de la Picardie femble l'indiquer (*a*).

(*a*) Les Efpagnols ayant furpris Amiens, Henri IV courut au fecours de cette Ville, en difant : *C'eft affez faire le Roi de France, il eft temps de*

Un Monarque ſenſible au bien de la paix ſe montre le Pere de ſes Sujets, le frere des Rois, l'ami de l'humanité. Son Royaume devient tous les jours plus floriſſant; le fardeau des impoſitions eſt diminué; la Terre conſerve ſes cultivateurs; les richeſſes ſe conſomment dans l'État & pour l'État; les Sciences & les Arts proſperent à l'ombre de la paix; le Prince n'eſt point détourné dans l'adminiſtration intérieure de ſon Royaume; il eſt tout entier à ſes Sujets & à leur bonheur; les haines des Nations ſe changent en émulation & en rivalité; les Empires ſe réuniſſent pour la proſpérité du Commerce; la communication plus libre entre ces Empires, facilite les moyens de s'éclairer mutuellement, de copier à l'envi les ſages coutumes, d'acquérir les connoiſſances utiles au bonheur des États, de ſe former aux bonnes mœurs. La ſenſibilité ſe conſerve

---

faire le Roi de Navarre. Abr. Chronol. de l'Hiſt. de France, année 1597. Si ce mot peut ſignifier qu'il n'eſt point de la dignité d'un Roi de France d'aller à la guerre, les cœurs ſenſibles y donneront une plus noble interprétation.

dans les cœurs, le ſpectacle de la guerre ne l'affoiblit point, ne l'éteint point; la Terre oublie le plus funeſte des arts; l'État conſerve ſes enfants; il s'enrichit de toutes les vertus que lui enleveroit la licence des armes : tranquille dans ſa proſpérité, le Souverain conſacre une partie de ſes tréſors à élever des édifices d'humanité, des monuments ſuperbes : à la vue de ces monuments, la poſtérité s'écrie, comme nous nous écrions encore à la vue des magnifiques ruines de la Grece & de Rome : Voilà les fruits du goût, de l'abondance & de la paix! Enfin tous les États ſont dans la concorde, & les Monarques ſont plutôt des chefs de famille, que des Souverains des Nations. Que de biens ſont en leur pouvoir!

Auguſte Prince, l'hiſtoire vous donnera de grandes leçons. Ne vous laiſſez point éblouir par les faits ſi vantés qu'elle offrira à votre vue. Parcourez rapidement l'hiſtoire des Monarques qui ont aimé les combats, qui ont accumulé ſur leurs têtes les triomphes avec les victoires; c'eſt un écœuil contre lequel la vanité vous pouſſera, & que vous devez craindre. Une victoire eſt une cala-

mité publique. Le Dieu que nous ſervons a horreur du ſang ; & quel que ſoit le Peuple qui eſt ſacrifié, c'eſt toujours le ſang de ſes enfants qui coule. Il a pu permettre autrefois qu'on l'appellât le Dieu des armées, aujourd'hui il n'eſt plus que le Dieu de la paix. Lorſqu'il deſcendit au milieu des hommes, il choiſit le temps où toutes les Nations étoient dans la concorde. La paix de l'Univers conſacra ſon avénement. Méditez long-temps la vie des Rois qui ont été les Peres des Peuples ; qui ont gouverné avec modération & avec ſageſſe. Effacez de votre mémoire le nom de ce Monarque fameux de la Macédoine & celui de ce foudre de Suede (*a*). C'eſt un levain qui corromproit votre ame.

(*a*) Ne puis-je pas dire ſans craindre d'être blâmé, qu'Alexandre étoit un jeune préſomptueux ſans politique, à qui ſon audace montroit tout poſſible ; Charles XII, une ame inquiette, échauffée par ce dangereux modele. Le premier ſe figuroit qu'avec ſes 35 mille Macédoniens, il ſoumettroit tout l'Univers, à-peu-près comme Archimede avec ſon levier croyoit pouvoir ſoulever le monde; Charles XII ne vouloit qu'étonner.

Un vrai héros ſur le Trône eſt celui qui refuſe d'être grand par les conquêtes. Vous ſerez plus étonné peut-être du langage que je vais vous parler. Enfant des Rois ! vous êtes digne de l'entendre : ne deſirez point qu'on vous éléve des monuments avec des attributs de victoire & de guerre ; ce ſont des inſtruments de vengeance, qu'un héros bienfaiſant briſe après s'en être ſervi. Ce ſpectacle rappelleroit des larmes & le carnage. Que votre image ſoit au milieu de votre Peuple avec les traits de la douceur & de la clémence. Que pour attributs autour de votre ſtatue, on voye la piété, la ſenſibilité, la juſtice, la force.

Ah ! je le vois ce temps heureux, cet âge ſi deſiré où les Nations réconciliées dépoſeront leurs haines. L'eſprit de bienfaiſance ſemble s'être emparé de tous les Peuples du continent. Le flambeau des Sciences brille de toutes parts ; l'humanité & la douceur ſont devenues le caractere dominant de l'Europe. Des hommes dignes par leur génie, de donner des leçons à la Terre, ne ceſſent de retracer avec horreur aux Souverains & aux Peu-

ples, les excès de la guerre. Quels éloges ne mérite point ce zele ſi noble & ſi courageux ! Ils ont dit aux Monarques : » Vos guerres ſouvent injuſtes, ne ſont que des aſſaſſinats déguiſés ; un Souverain doit avoir épuiſé tous les moyens de juſtice & de clémence avant d'expoſer le ſang de ſes Sujets, avant de porter le fer ſur les Terres étrangeres. » Quels ſeront les fruits de cette heureuſe révolution ? Que peut-être avant un ſiecle, les guerres ſeront auſſi rares en Europe, qu'elles ont été communes dans les ſiecles précédents. L'amitié & le commerce ſeront le lien de tous les Peuples.

Fixez les yeux ſur Louis un de vos plus auguſtes Aïeux, mais apprenez de bonne heure à ſéparer ſes vertus, ſes grandes actions de ſes fautes : il l'exigeroit de vous s'il vivoit encore. Il étoit trop grand pour ne pas s'avouer des défauts. Favoris trop occupés d'une vaine gloire, vous montriez ſans ceſſe à Louis des batailles à gagner, des villes à ſoumettre ; dangereux adulateurs, vous le trompiez, vous vous trompiez vous-mêmes ſur la véritable gloire des armes. Un Roi eſt le défenſeur de la liberté de la Terre contre l'oppreſſion des méchants.

Le Ciel éclaira l'ame de ce Prince ; qu'il eſt touchant d'entendre ſa voix tremblante s'élevant du milieu des ombres de la mort ! que le repentir dans la bouche d'un Roi a de majeſté & de nobleſſe ! Je le vois, cet Auguſte vieillard, tenant dans ſes mains défaillantes le royal Enfant dont le front déſignoit déja la place du diadême, le preſſant contre ſon ſein, le baignant de larmes ; & à la vue de tous les Grands de la Nation, demandant pardon au Ciel & à l'humanité d'avoir trop aimé la guerre. Ah ! c'eſt alors que la grandeur véritable de ce Prince retenue trop long-temps, ſe déploya toute entiere.

Auguſte Enfant des Rois, ce ſouvenir ſera toujours préſent à votre mémoire. Le repentir de ce Monarque fut pour le Dieu Très-haut vengeur redoutable du ſang des hommes, ſon exemple pour les Souverains, & la généroſité de ſon aveu pour ſa propre grandeur. Voilà le modele que vous devez imiter ; ne deſirez point l'éclat des titres, mais cette grandeur magnanime qui ſort du fond de notre ame, lorſque tout ſemble s'écrouler autour de nous.

Le nom de Prince belliqueux ſe préſentera à vous avec des traits éblouiſſants : il vous offrira mille appas dangereux ; oppoſez-lui une ame forte & incorruptible. A des François il ne faut qu'un Roi bien-aimé. Ne faites la guerre que lorſqu'inſulté long-temps, on vous forcera enfin à prendre les armes pour la gloire & pour la défenſe de vos Sujets. Alors la juſtice de votre cauſe inſpirera à vos Soldats je ne ſçais quel ſentiment terrible qui foudroiera vos ennemis. La Juſtice éternelle du Très-haut ſe réfléchira ſur votre front ; le ſang qui arroſera votre bras ne tachera point votre ame. Ce ſeront des victimes que vous immolerez non point à vous, car un Roi n'a point d'ennemis, mais à l'État. Songez qu'un Monarque, qu'un Bourbon a toujours aſſez de valeur. » O mon Fils ! ſemble vous dire votre auguſte Pere, du haut du Ciel, je n'aurois jamais connu la guerre, que pour la repouſſer avec horreur, que pour l'étouffer dès ſa naiſſance. On m'auroit provoqué au dehors, que je n'aurois point tiré l'épée, à moins qu'on n'eût fait tort à mes Sujets, ou qu'on n'eût outragé ma couronne. Je n'aurois

point combattu pour un vain nom. eh ! que m'auroit-il importé de recevoir des Étrangers le nom d'invincible, pourvu que mon Peuple m'eût trouvé bon & juſte. La gloire des armes eſt inconſtante ; elle fuit ſans ceſſe devant le héros qui la cherche. Le Juſte a dans ſon cœur un temple d'où la gloire de la vertu ne ſort jamais. L'eſtime que m'obtint ma valeur aux champs de Fontenoi m'étoit importune. La célébrité que j'acquis alors remplit mon cœur d'amertume ; ma tête portoit à regret des lauriers teints du ſang de mes ſemblables. »

Tous les biens découlent de la paix, comme tous les maux naiſſent de la guerre ; heureux les Princes qui préferent à tous les titres celui de peres de l'humanité ! il s'eſt répandu au loin un bruit auſſi glorieux au gouvernement de notre auguſte Monarque, que conſolant pour la Nation, & pour tous les Peuples du continent Un Miniſtre encore plus grand par l'étendue & la rapidité de ſes vues, que par l'éclat de ſon nom : un Sage dont le cœur ſemble ſurpaſſer la noble fierté de cet aigle qui couvre la gloire des Léopolds & la ſienne, a conçu le projet le plus digne d'une grande ame. Il

a ſcellé une paix durable pou l'Europe. Les générations célébreront ſon nom; l'humanité l'écrira avec des traits immortels dans ſes Faſtes.

Comment tous les hommes vertueux ne ſeroient-ils pas touchés des maux de la guerre? Comment un Prince environné du cortege des armes, n'auroit-il point horreur de lui-méme? Il porte par-tout la terreur; le fer & la flamme ſont dans ſes mains; quels attributs pour un Roi! Il marche vers une Province, l'effroi de ſon nom le précéde, répand par-tout le ſilence, la conſternation, la mort: tout fuit devant lui; les meres prononcent ſon nom avec horreur; le Soldat le mêle à ſes blaſphêmes; les fleuves ſe teignent de ſang; le chaume inſenſible ſe couvre de deuil; les familles déſolées quittent leur triſte héritage; ce fils ſoutenant ſon pere tremblant, porte ſes pas vers d'autres contrées. L'un abandonne ſa charrue, s'enfuit dans le fond des forêts; l'autre laiſſe tomber ſa faulx au milieu du champ qu'il moiſſonne, & court ſe réfugier ſur des rochers eſcarpés. Là c'eſt tout un hameau, qui comme un tendre troupeau errant dans

la plaine, vient ſe proſterner devant des vainqueurs implacables ; ici tous précipitent leurs pas vers le S. Temple, ſe renferment, ſe preſſent dans cet aſyle ſacré ; ils tendent les bras vers le Dieu clément & bon, qui tant de fois, a exaucé leurs prieres, répandu ſa roſée ſur les fruits de leurs champs. Quel eſt donc ce fléau terrible qui répand cette cruelle déſolation ? C'eſt un homme, & un homme Roi!

Le Ciel punit ce Conquérant. Il efface en lui tous les ſentiments d'humanité. Son gouvernement devient arbitraire & abſolu ; ſon caractere s'aigrit ; ſon eſprit eſt en proie à une inquiétude farouche ; ſon cœur ne ſe repoſe jamais ſur un ſentiment agreable ; il voit par-tout des ennemis ; le ſang qu'il fait couler eſt toujours préſent à ſa vue. Monarque infortuné ! la bonté & la ſenſibilité ont abandonné ſon cœur ; le nom de ſes Sujets n'y eſt plus écrit ; il devient inflexible, peut-être cruel ; car l'inſenſibilité ne peut ſouffrir de bornes. On ne demeure pas longtemps attaché aux ſiens, lorſque la Nature ne parle point pour le reſte des hommes. Le premier pas eſt le ſeul difficile à franchir ; la même

main qui efface dans un cœur le nom d'homme, efface celui de citoyen, d'ami, de pere. Qu'on eſt malheureux quand on n'eſt plus ſenſible ! nous poſſédons tous au dedans de nous-mêmes, un Tréſor qui appartient à tous les hommes ; chacun a dans nous, un cœur qui eſt à lui. Le malheureux qui ſouffre dans les déſerts les plus reculés, a droit à un ſoupir de mon ame ; & lorſque le Ciel dans ſa clémence fait briller le rayon du matin ſur l'héritage de mes peres, je le conjure de faire lever ce rayon propice ſur le champ de mon frere qui eſt à l'extrémité de l'Univers.

Le Ciel a impoſé aux Monarques des devoirs plus étroits. S'il n'a aſſigné à leur autorité qu'un ſeul Empire, il a donné à leur protection toute la Terre.

Noble Héritier de tant de Rois, vous répondrez à la grandeur de votre deſtinée. Sous les yeux d'un Monarque dont la premiere vertu eſt l'amour de la paix, vous la chérirez vous-même : cet amour qui ſuppoſe une affection univerſelle pour tous les hommes, ſuppoſe une plus vive tendreſſe pour les Sujets.

Votre

Votre cœur empreſſé demande que je mette ſous vos yeux ce noble ſentiment qui fait vos plus cheres délices.

DE L'AMOUR POUR LES SUJETS.

DEMANDER ſi un bon Prince aſſure le bonheur de ſon État, c'eſt demander ſi un pere procure le bien de ſes enfants. Toutes les vertus du Souverain prennent l'empreinte de ſon amour. Cette vertu fournit à ſa ſageſſe plus de moyens d'opérer le bien. Elle tempere la ſévérité de la juſtice, corrige la rigueur de la force, l'obſtination de la fermeté, la dureté du pouvoir, la foibleſſe de la douceur, la lenteur de la prudence, l'inſenſibilité de l'abondance; enfin ſouveraine de toutes les vertus, elle ne leur commande que pour les faire régner avec elle. Dans un bon Roi, le bien eſt la paſſion dominante de ſon ame. Tout ce qui porte le caractere de la bonté & de la bienfaiſance, il le chérit; il ne ſouffre point qu'on le contraigne lorſqu'il répand les bienfaits. Noble effet de l'amour!

le Ciel n'a point voulu lui donner de bornes. Cet amour devant rester seul dans l'ordre à venir, il est juste qu'il soit en quelque sorte dans le cœur de l'homme tel qu'il est dans l'Etre éternel.

Un Souverain pénétré de ce sentiment, modere les impositions publiques, autant que le permet la sagesse de son gouvernement. Il craint toujours que son amour ne désavoue ce que sa puissance reçoit des revenus des Sujets. Il retranche le superflu dans l'appareil de la royauté. Il établit l'ordre & l'économie dans son Palais ; il commande un sage emploi de ses trésors. Infatigable au travail que cet amour rend moins pénible, il cherche tous les moyens qui peuvent étendre le bonheur des Peuples ; l'amour éclaire les talents de son esprit, comme il échauffe les sentiments de son cœur ; il donne à ceux-ci plus d'activité, & aux premiers, plus de pénétration & de force. Le Prince médite avec complaisance sur les causes de la félicité publique. Les hommes qui lui proposent de rendre le fardeau plus léger, il les honore par des marques d'affection & d'estime ; il leur accorde des

diſtinctions ; il les admet à ſon intimité, car l'amour ne compromet jamais les Rois. Le Prince repouſſe au contraire avec autant de mépris que d'horreur, ces hommes vils & inſatiables, qui cachant des jours oiſifs dans une habitation ſuperbe qu'ils partagent avec la volupté, calculent en ſecret les moyens d'impoſer un nouveau joug ſur le Peuple. Hommes odieux & barbares ! toujours prêts à fouler les Sujets, pour ajoûter le moindre degré à la ſplendeur du Monarque ; politiques aveugles ! qui ne voient ſa grandeur que ſur le Trône, & qui ne ſavent point l'appercevoir ſous la cabane du Laboureur. Un bon Prince s'occupe plutôt à ſatisfaire ſon amour que ſa gloire ; il ſent qu'il ſera plus grand s'il diminue de ſa pompe, s'il ſe dépouille dans ſa perſonne royale, pour ſe vêtir dans les malheureux.

Toutes les routes ſont ouvertes dans un cœur ſenſible. Un bon Prince écoute avec joie les hommes vertueux qui ſont retentir la vérité à ſes oreilles. La puiſſance n'intimide plus le Sujet. Il va vers le Monarque avec une pleine ſécurité. Il ne craint point

de lui déplaire ou s'il lui déplaît, il eſt aſſuré qu'après le premier moment, le Monarque lui ſaura gré de ſon zele, & lui rendra ſa faveur. Sulli eſt un inſtant à genoux, mais bientôt l'amour de Henri le releve. Il eſt important pour les Rois de connoître le prix de cette vertu admirable ; c'eſt la ſeule qui permette un libre accès à leur Trône ; auſſi a-t-on lieu de douter ſi un Prince qui ne montre point ce ſentiment, a jamais entendu le vérité. O noble deſtinée des Rois ! la vérité ne peut approcher d'eux qu'accompagnée de la plus grande vertu qui habite la Terre.

Des Sujets doivent tout attendre d'un Prince qui les chérit. Il a des Alliés qui augmentent ſa force. Il n'attire point la guerre ſur ſes États ; il la détourne, en arrête les progrès : il ſe hâte de ſe réconcilier avec ſes ennemis. Mais ſi par quelque enchaînement funeſte la guerre a déſolé ſon Empire, alors il ne ſe croit plus obligé d'étaler de longtemps cette pompe royale qui releve la majeſté des Souverains. Le deuil de ſon cœur ſe répand & regne ſur tout ce qui l'environne.

Le Prince ne croit pas qu'il y ait de magnificence pour lui, tant que ſes Peuples ne ſont point heureux. Les plaiſirs & les divertiſſements ne retentiſſent pas ſous le toît d'un pere, quand les enfants ſont dans les pleurs.

Qu'on pardonne ce vœu à la ſenſibilité d'une ame citoyenne, qui compte pour peu une erreur, ſi elle fait naître un ſentiment : Je ſouhaiterois, lorſque la guerre a ravagé les États durant de longues années, que les plaiſirs fuſſent ſuſpendus dans les Palais des Rois, & dans les Royaumes ; qu'un deuil univerſel couvrît les Cités pour pleurer cette calamité publique, & expier l'outrage fait a l'humanité.

C'eſt dans ces triſtes conjonctures que les bons Rois ſentent l'avantage de l'amour qu'ils portent à leur Peuple. Aimés à leur tour, rien ne leur devient impoſſible ; mais ſi tous les Monarques éprouvent cet avantage ; combien nos Rois doivent-ils mieux le reſſentir, eux qui commandent à la Nation la plus ſenſible ! En parlant de l'amour de la Nation pour ſes Maîtres, nous avons montré quels

effets ſuivent cet amour. Amour, ſentiment inaltérable de nos cœurs, heureux privilége de la Nation! quelle peut être la cauſe de la vivacité de ce ſentiment? peut être parmi nous la Nature a-t-elle veillé plus particuliérement ſur ſon ouvrage.

Touché d'une ſi glorieuſe prérogative de la Nation, Aimable Prince, vous mettrez au-deſſus de tous les titres celui de pere de vos Sujets. Ce titre ſera votre bonheur comme votre gloire. C'eſt ainſi que ce Monarque qui ne ceſſa de ſe jouer avec les revers, ce Monarque qui a été long-temps le Pere d'une de nos Provinces, a continué d'être Roi lors même qu'il ne l'étoit plus. Les noms ſacrés de bonté, de bienfaiſance, d'amour, ſeront ſans ceſſe dans votre bouche; on ne vous accuſera point de les trop répéter; un Roi les prononce toujours pour la premiere fois. Pour vous accoutumer à ſentir le prix de la bienfaiſance, & pour le faire ſentir aux autres, vous retiendrez dans l'hiſtoire quelques noms plus chéris que vous imprimerez dans votre cœur, & que vous rappellerez avec complaiſance aux courtiſans. Vous

choisirez ces noms parmi les Sujets, afin de relever davantage leur gloire, ceux des Suger, des d'Amboise, des Duguesclin (*a*), des Devic (*b*), des Sulli, des Fénelons, des Fleuri ; vous créérez ainsi des hommes au milieu de la Cour.

Votre amour éclatera dans votre clémence. On avoit donné à un des plus grands Rois de cette Monarchie, à ce fameux Empereur qui en releva la gloire par tant de prodiges, le titre de Clémence (*c*), dénomination sublime qui surpasse mille fois celle de majesté !

(*a*) Il seroit peut-être à souhaiter qu'on gravât sur les murs de cette École consacrée à la jeune Noblesse Françoise & sur les portes de nos villes de guerre, ces paroles que Duguesclin au moment de sa mort, adressa à ses braves compagnons. » Je vous conjure, mes chers amis, lorsque vous entrez dans un Pays, de songer que les pauvres Paysans ne sont pas vos ennemis. »

(*b*) Il étoit Vice-Amiral sous Henri IV. Il avoit un frere Chancelier & Garde des Sceaux sous Louis XIII. C'étoient deux hommes d'un rare mérite.

(*c*) *Fleuri, Hist. Eccles. t. 10. p. 51.*

Celle-ci ſemble défendre l'accès du Trône, celle-là en ouvre le chemin. Il paroît même que l'élévation, que le Sceptre rende le cœur plus ſenſible à cette vertu. Lorſque Louis XII n'étoit encore qu'au rang des Sujets, il étoit peut-être capable de quelque reſſentiment: dès qu'il fut Roi, le premier acte de ſon regne fut un pardon. Quelque fois la punition peut flétrir les cœurs, & même les endurcir ; mais toujours la clémence les attendrit & les ranime. La punition accable & renv ſe, le pardon éleve. Lorſque le Souverain épargne le châtiment, le Ciel le ſupplée par le repentir ; Oui, Prince aimable, vous ne décernerez des peines qu'avec un extrême douleur ; & déja votre ame ſenſible nous fait connoître que vous regretteriez de ſçavoir écrire, s'il vous falloit jamais tracer un arrêt de mort.

Votre cœur ſe formera à la clémence ſous les yeux d'un Roi que le Ciel vous a conſervé dans ſa miſéricorde. Où pourriez-vous puiſer plus de douceur & plus d'humanité. Toujours lent à punir, il ne permet qu'à regret l'effuſion du ſang : ſenſible, ſes larmes ont arroſé les corps de ſes ennemis expirants

inépuiſable en largeſſes, quel homme approche de lui ſans reſſentir ſes graces !

Votre amour ſe déploiera ſur les hommes éminents par leurs vertus & par leurs talents ; Votre main libérale répandra ſur eux des bienfaits. Vous ſerez magnifique dans vos récompenſes. Un Roi ne paye point les ſervices ; il fait des dons auſſi grands que lui-même. Tout ce qui découle de lui eſt inépuiſable comme ſon amour. Vous protégerez les hommes de lettres qui s'occupent du bonheur de la patrie ; mais vous vous paſſionnerez pour les hommes vertueux ; vous ſavez quelle impreſſion faiſoit leur préſence ſur votre auguſte Pere ; quand il s'arrachoit à ſes dignes amis, il croyoit ſe ſéparer de la vertu même. Vous ordonnerez que les hommes diſtingués par la probité ſoient honorés dans toutes les Provinces de votre Royaume, dans toutes les Villes (*a*), dans les moindres hameaux.

(*a*) Lorſque Devic, Vice-Amiral & ami d'Henri IV, arrivoit dans une ville, il s'informoit quelles étoient les perſonnes les plus renommées par leurs vertus. Il couroit auſſitôt les voir, les entre-

Dans cet Empire ſi ſage, placé à l'extrémité de l'Univers, & dont l'origine ſe perd dans la nuit des ſiécles, les Gouverneurs des Villes, au commencement de chaque année, donnent par ordre de l'Empereur dans la Place publique, un magnifique feſtin. On y appelle tous ceux qui pendant l'année qui vient de finir, ſe ſont diſtingués par quelque action vertueuſe. On lit au haut de la tente où ils ſont raſſemblés: *hommes de tous les états & de toutes les conditions, c'eſt la vertu qui vous place & qui vous rend ici tous égaux* (*a*). Voilà des ſpectacles dignes de votre Peuple. On verra à leur tête ces hommes qui ont écrit pour rendre le laboureur plus heureux, la population plus floriſſante ; ces hommes qui conſacrent leurs biens & leurs veilles à enfanter

---

tenoit familiérement, & de quelque condition qu'elles fuſſent, il les emmenoit manger avec lui. De nous au Vice-Amiral, il n'y a qu'un ſiecle & demi. Il y en a dix de ſes mœurs aux nôtres.

(*a*) Cinquiéme Tome des Eſſais ſur Paris, par M. de Saint-Foix.

des projets pour ſoulager le pauvre, à des établiſſements qui honorent l'humanité; ces hommes qui confondant leur fortune avec les fonds de l'État, lui forment une jeune milice, où chacun trompé par les ſentiments de ſon cœur, croit retrouver ſon propre pere dans celui qu'il reçoit de la patrie. Voilà les hommes que vous aimerez à vous attacher.

Protecteur de la vertu vous déſirerez d'obtenir de votre Peuple un plus beau nom. Lorſque la ſageſſe éternelle deſcendit ſur la Terre pour apprendre aux hommes à honorer & prier le Très-haut, la premiere inſtruction qu'elle leur donna, ce fut d'appeller Dieu leur Pere. Lorſque vous monterez ſur le Trône, vous demanderez à la Nation de vous appeller de ce nom ſi chéri; ſur-tout vous l'exigerez des malheureux, dont vous ſerez doublement le Pere, au nom du Ciel qui vous les confie, au nom de la Nature qui les a abandonnés. Quand votre bonté ſe déploiera ſur eux, elle ſera ſans bornes. Privés de tout appui, ils n'attendront leur ſecours que de vous. Aux grands & aux riches, il faut un Roi; les malheureux n'ont beſoin que d'un

Pere. Oui, digne Prince, ce ſont eux qui ſont les plus près du Souverain; le croirez-vous? Les Grands ont leur rang marqué par les honneurs, les riches par des domaines; le pauvre n'a point de toît qui le couvre, de champ qui le nourriſſe; etranger par-tout, ſon ſeul abri eſt le Tróne; c'eſt là que la Providence lui a marqué ſon aſyle & ſon repos.

On vous apprendra que l'État a conſacré un tréſor toujours ſubſiſtant pour les pauvres. Vous mettrez votre gloire à l'augmenter, à le tenir continuellement ouvert, comme le cœur du Très-haut eſt toujours ouvert ſur le Monde. Le tréſor que le Miniſtre des impoſitions publiques tient ſous ſa main ſévere, ne ſera que le tréſor de votre puiſſance; celui-ci ſera le tréſor de votre amour. Il ſe répandra dans les campagnes arides de votre Royaume, comme un fleuve abondant; le laboureur épuiſé y courra pour étancher ſa ſoif; ah! s'écriera-t-il, *C'eſt mon bon Roi qui me déſaltere; c'eſt lui qui rend la vie à mes pauvres enfants.* Votre nom, Aimable Prince, ſe confondra dans leur cœur avec celui du pere commun de la Nature. Ils le béniront d'avoir

mis en vous toute ſa miſéricorde. Que ce ſentiment ne s'epuiſe jamais dans votre ame. Des richeſſes que vous recevrez de l'amour de vos Sujets, pourront-elles être mieux employées que par l'amour? Qu'on eſt peu touché de la gloire des Armes, quand on a goûté la douceur de faire du bien!

Voulez-vous devenir tous les jours plus ſenſible, ayez continuellement devant vos yeux l'image des malheureux, comme la penſée de la vertu eſt toujours préſente à l'homme juſte. Oui le Très-haut veut que les pauvres ſoient regardés comme la plus chere portion de lui-même. Plus l'édifice eſt groſſier, plus vous devez croire que la Majeſté de Dieu y repoſe. L'éclat extérieur n'eſt que pour ſuppléer au néant des objets qui nous environnent. Si le Très-haut commanda un Temple ſi magnifique à ce Roi qui lui demanda la ſageſſe, c'eſt qu'il n'y vouloit mettre que ſon image; au-deſſus de Dieu réſidant dans l'homme malheureux, il n'y a que Dieu en lui-même.

Vous regarderez comme retranchés à votre gloire, comme perdus, non ſeulement les

jours où vous ne ferez point d'heureux (vous ne feriez point au-dessus des Princes du Paganisme) mais les jours encore où vous n'aurez point senti les peines de ceux que vous ne pourrez soulager. Votre cœur sensible exigera de vous davantage : que vous vous reprochiez le bien que n'auront pas fait les courtisans qui vous entoureront ; un Roi peut tout sur leur ame. Franchissez souvent cette barriere de gloire qu'ils formeront autour de vous, pour contempler le pauvre & le laboureur occupé à tracer son sillon. Le Trône n'est si fort élevé, qu'afin que celui qui y est assis voyant jusqu'à la cabane des malheureux, contienne par ses regards les hommes méchants qui voudroient les opprimer. Vous direz souvent au fond de votre cœur : L'astre du jour ne se leve que pour leur faire contempler leur misere, & leur montrer que rien de ce qu'il couvre de sa lumiere vivifiante ne leur appartient ; je suppléerai cet Astre ; je suppléerai la Nature entiere ; trop heureux que le Très-haut m'ait appellé à une si grande destinée !

Vous vous occuperez des moyens de se-

courir l'habitant des campagnes, ſur-tout dans la maladie. Dans la ſanté il lutte contre la faim ; mais alors ſa miſere devient extrême ; il ſuccombe à ſes maux ; une maladie attire plus de calamités à un infortuné laboureur, que les impoſitions les plus onéreuſes. Peut-être cet objet mériteroit-il une attention particuliere de la part du Souverain (*a*) ; le dépériſſement de l'eſpece, l'affoibliſſement des générations dont on ſe plaint tant aujourd'hui dans les campagnes, y prend ſa ſource. C'eſt ce triſte arbriſſeau ſêché par un vent brulant, dans lequel la ſeve ne circule plus. Il lui falloit un abri, & il ne l'a point (*b*).

(*a*) Les moindres objets qui tiennent au bonheur des Sujets intéreſſent ; & je ne crains point qu'on me reproche la remarque ſuivante. Les boëtes de charité que la Cour fait diſtribuer dans les Provinces pour les pauvres habitants des campagnes, ne ſont plus auſſi bien fournies, & les drogues autrefois ſi excellentes, n'ont plus la même qualité.

(*a*) Oſerai-je former un nouveau ſouhait ? que notre bon Souverain daigne renouveller cet uſage pratiqué ſous les anciennes races de nos

Ne vous étonnez pas, Auguste Prince, que je m'arrête quelque temps à cette vertu, votre cœur m'apprend que je ne saurois l'épuiser. Vous ne pourrez point sans doute guérir tous les maux, mais il vous importe

---

Rois, d'envoyer dans les Provinces du Royaume des especes de Commissaires, *missi dominici*. Le Prince feroit choix d'hommes vertueux, actifs, sensibles, qui, dans l'espace de quatre années par exemple, visiteroient toutes les villes, mais surtout les villages, les moindres hameaux, pour connoître l'état des pauvres habitants de ces contrées; ils feroient chargés de quelques sommes d'argent, les distribueroient; car souvent un secours très-modique releve des générations entieres. A la Cour les aumônes du Prince sont sollicitées par le crédit; ici elles feroient obtenues par le besoin. Nos Provinces sans doute ont le secours des Intendants, mais leur zele ne peut suffire à tous les besoins. D'ailleurs des hommes envoyés particuliérement pour le soulagement des Peuples, fixeroient bien plus l'attention publique, & attacheroient davantage le cœur des Sujets au Souverain. L'amour du Prince semble nous promettre un si digne établissement, ayant ordonné qu'un corps de Magistrats intégres tirés de Cours, iroient dans les Provinces reviser les jugements rendus par les Tribunaux établis pour les Fermes.

de

de les connoître. L'amour a mille ressources dans les conditions communes, que ne peut-il pas dans les Souverains ! Vous protégerez, vous honorerez la profession des cultivateurs des campagnes. Vous accorderez des immunités à leurs vertueux enfants ; mais votre rigueur se déploiera toute entiere contre ces hommes oisifs des Cités qui se plaisent dans leur indigence (*a*). C'est là que naissent tous les vices & tous les crimes. Dans les campagnes l'innocence est trop grossiere pour s'altérer.

Toutefois les grandes Cités renferment bien des malheureux. Combien dans cette Capitale si zélée pour la gloire de ses Maîtres ; combien de pauvres veuves à qui la mort a

---

(*a*) Nous devons une vive reconnoissance à notre Souverain qui vient de renouveller des Ordonnances séveres contre cette dangereuse classe d'hommes sans aveu. Les maisons publiques qu'on va élever dans les villes, pour les assujettir à des travaux, feront le plus digne monument de la piété & de la vigilance de notre Monarque.

enlevé un époux, un fils unique, seul appui de leur misére ! Que de milliers de citoyens en proie à toutes les calamités, à la faim, aux revers, à l'injustice. Tirez votre gloire de vos vertus, & vous trouverez assez pour soulager la misere publique. Soyez compâtissant, & vous ferez concevoir les plus hautes espérances de votre regne. Un Roi sensible promet toutes les vertus.

Vous vous rappellerez les sentiments généreux de notre Monarque. Au premier bruit d'une calamité qui désole une Province, une ville, le moindre hameau, il envoie des secours pour relever les pauvres familles, les habitations, les atteliers. Aussi ses Sujets & l'Europe lui rendent ce magnifique témoignage, que la bonté s'est assise avec lui sur le Trône.

Pour répandre vos largesses, vous n'attendrez pas que votre Royaume soit frappé des fléaux du Ciel. Vos Sujets auront toujours besoin de votre secours ; vous vous appliquerez sans cesse à les rendre plus heureux ; car un Roi est un bienfait public : lorsqu'ils ne verront point agir votre main, qu'ils sentent qu'au sein d'une tranquillité apparente,

vous vous occupez de leur bonheur. Quand l'Aſtre du jour a quitté l'Univers, au milieu de la nuit la plus profonde, ſa chaleur agit ſecrettement dans les entrailles de la Terre, & l'épi qui ſe leve dans le champ du laboureur avant l'aurore, eſt un bienfait du repos du Soleil.

Noble héritier de l'État, je ſouhaiterois vous retracer ici les ſentiments de votre Auguſte Pere, mais il ſont imprimés dans votre cœur; ce Prince vous parle continuellement pour nous. Les intérêts de la Nation ſont toujours devant ſes yeux; » Apprenez, vous dit-il, mon Fils, à régner ſur des François: ou plutôt aimez-les; c'eſt régner ſur eux. Un ſeul regard du Souverain lui aſſure mille Sujets. L'amour fait pour lui auprès d'eux ce que la puiſſance opére dans les autres Monarchies. Les eſprits les plus indociles ſe courbent bientôt ſous le joug, & reviennent d'eux-mêmes à ce ſentiment; mais rappellez-vous que la chaîne la plus légere eſt peſante pour cette Nation, quand ce n'eſt pas celle de l'amour. L'art de régner ſur ce Peuple n'eſt point un talent, c'eſt une vertu; eh! que ne devez-vous pas

attendre d'un tel Peuple, quand il verra l'humanité & toutes les vertus aſſiſes avec vous ſur le Trône! S'il a montré tant de douleur en me perdant, parce qu'il avoit cru reconnoître en moi quelques talents, & le déſir de le gouverner en Pere, avec quels tranſports il bénira, il célébrera votre regne! Vivez, vivez, mon Fils, vous apprendrez à la France, à l'Europe, au Monde, que je ne leur étois point néceſſaire. C'eſt votre obéiſſance inviolable envers le Roi qui vous apprendra à régner; c'eſt votre amour pour vos freres qui ſera votre gloire: enfin ces qualités unies à toutes les vertus que vous annoncez, feront de vous comme le lien de la Famille Royale. Aimez ce Sage qui éclaire & guide votre enfance. C'eſt mon cœur qui vous l'a choiſi. Ses vertus me l'ont rendu cher, parce que ſemblables à celles que je cultivois, elles aiment le ſilence. Ses diſcours pleins de vérité & de modeſtie vous offrent ce déſintéreſſement, cette candeur, cette ſimplicité noble qui diſtingue les ames ſinceres & droites. Il a les regards du Ciel, comment ne fixeroit-il pas les vôtres? Le digne Pontife que l'ingé-

nuité de ſes vertus a placé auprès de vous, ce Pontiſe étranger au milieu de la Cour, ſera auſſi l'objet de votre tendreſſe. Pere d'un ſaint troupeau qui le chériſſoit, il n'a conſenti à le quitter, que pour vous apprendre à vous-même à être le Pere de vos Sujets.

Mais, ô mon Fils, rappellez-vous ſurtout le ſouvenir de cette tendre Mere que le Ciel vous a ravie : ſa deſtinée vous fera ſentir le néant de l'élévation, & les amertumes qui l'accompagnent. Vous apprendrez par ſon exemple, qu'on n'eſt point au faîte des grandeurs pour être heureux, mais pour ſoutenir avec plus de force les épreuves qui viennent affermir la vertu dans les Maîtres du Monde. Votre auguſte Mere fut un ſpectacle digne de la Terre, par les talents & les vertus qu'elle réuniſſoit. Ce n'étoit point aſſez pour la gloire du Tout-puiſſant; il vouloit encore qu'elle fût digne de ſon regard immortel. Il falloit que cette âme magnanime remplît toute la grandeur de ſa deſtinée, & que, comme ce juſte malheureux dont l'Éternel ſe glorifioit dans le conſeil des Cieux, elle ſoutînt tout le poids du bras qui la frappoit. La naiſſance

la plus illuſtre, les honneurs les plus éclatants, des Trônes n'étoient point aſſez grands pour elle ; il lui falloit des adverſités. Le Très-haut envoie des faveurs aux âmes communes, & des revers à ceux qu'il aime. Le Ciel ſembloit ſe hâter de s'emparer de ſa victime, & de la conſumer. Les douleurs s'empreſſoient de ſe ſuccéder dans ſon âme, de s'accumuler ſur ſa tête : des allarmes ſur mes jours, ſon patrimoine dévaſté, la mort d'une Mere victime de la douleur, la perte d'une Sœur, d'un Pere, d'un Frere, d'un Fils premier né, ma mort...... Ah ! elle ne ſentit point la perte d'un Trône ; Non, la mort n'a rien ſéparé en elle ; ce n'étoit plus une habitante de la Terre ; c'étoit un dépôt ſacré du Ciel. Heureux, mon Fils ! ſi tant de revers vous apprennent que le Dieu qui règle les deſtinées des Empires, pour rendre plus ſenſibles les leçons qu'il donne au Monde, choiſit les Rois, appeſantit ſur eux ſon bras redoutable, & les force à plier ſous le poids de ſes décrets éternels ».

Tels ſont, Auguſte Prince, les ſentiments de ce reſpectable Pere, ſentiments ſi dignes de votre cœur. Il ſemble que le Ciel ait

voulu former particuliérement votre âme à la ſenſibilité. Il a choiſi le moment de votre tendre enfance, pour que ſes leçons crûſſent en quelque ſorte dans vous avec la Nature. Vous voyez le deuil dont il a couvert les lambris que vous habitez. Si jeune encore, vous avez connu les pleurs ! La mort eſt venue méler ſes horribles ſpectacles à vos amuſements innocents. Il ne regne depuis long-temps dans le Palais de notre Auguſte Monarque, que le ſilence ; il ne vous offre qu'une appareil lugubre ; vous ne pouvez y jetter les yeux que votre eſprit ne vous rappelle les Têtes chéries quel le Ciel a frappées. Le premier regard que vous avez porté ſur la Capitale, a été un regard de deuil ; une foule conſternée a pleuré avec vous un pere. Au même inſtant dans toutes les contrées de l'Europe, la mort a fait étinceler ſon glaive. On eſt venu de toutes parts vous apprendre qu'elle renverſoit les Rois, qu'elle s'attachoit avec une étrange opiniâtreté aux jours des Souverains : le Ciel même a voulu rapprocher ces leçons terribles, de l'âge brillant où vous entrez. Inſenſible aux larmes d'une Mere héroïque dont la

ſageſſe & la douceur caractériſent le regne, il a permis à la mort d'enlever une jeune Princeſſe à l'inſtant où couronnée de fleurs, conduite au pied de l'Autel, elle alloit former des nœuds pour monter ſur un Trône que ſes vertus & ſes graces naiſſantes auroient embelli. Mort implacable ! ne laiſſeras-tu pas repoſer ton bras ? faudra-t-il que nos cœurs allarmés craignent à chaque inſtant que tu ne frappes quelque nouveau coup plus terrible ? Etre éternel, Arbitre Souverain des deſtinées! arrachez le glaive à la mort; détournez-le de deſſus des Têtes chéries ; épargnez le ſang des Rois.

Vous n'oublierez jamais, Auguſte Prince, ces leçons importantes : l'Europe vous les rappellera longtemps ; elle eſt toute couverte de couronnes éparſes dans la pouſſiere, de ſceptres briſés : éprouvé dans un âge ſi tendre, comment ne ſeriez-vous pas ſenſible & bon Roi ! vous mériterez que ce beau nom vous ſoit donné par la bouche du Peuple ; alors il ne s'effacera plus. Les titres qu'on tient des favoris deſcendent avec le Monarque dans le Tombeau ; & l'Hiſtoire, Juge redoutable, remet bientôt à ſa place celui à qui

l'adulation avoit donné un rang qu'il ne méritoit point. Ayez toujours ouvert devant vous, ce Volume précieux de l'Hiſtoire ; c'eſt le ſeul Maître, oui le ſeul que les paſſions ou la condeſcendance ne rendent point adulateur.

Prince Aimable, vous unirez la ſenſibilité & l'amour de vos Peuples à toutes les autres qualités néceſſaires à un bon Monarque. Vous ſerez autant elevé au-deſſus de nous par la grandeur de vos ſentiments, que vous l'êtes par l'éclat de votre Naiſſance. Le Très-haut par une conſécration ſolennelle ſépare les Rois du reſte des hommes ; mais cette onction qui releve ſur leur front l'éclat du Diadême, n'eſt qu'un foible ſymbole de ce qu'il opere au dedans. L'Éternel déploie dans ce moment toute ſa magnificence ſur un Souverain : il éleve toutes les puiſſances de ſon ame, pénetre ſon eſprit de cette vive lumiere avec laquelle il gouverne lui-même l'Univers ; mais c'eſt principalement ſur le cœur du Monarque que s'opere cette conſécration ineffable : le Très-haut épanche dans lui avec complaiſance tout ſon amour. Si les yeux

offrent toujours un homme, on ſent qu'une flamme immortelle brûle au fond du cœur du Souverain. C'eſt là que ſont dépoſés en quelque ſorte tous les Tréſors de la Providence pour un Royaume ; & telle eſt la grandeur infinie du Très-haut : il eſt l'objet de notre adoration dans le Temple, tout-puiſſant dans les Cieux, & pere dans le cœur des Rois.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit qui a pour Titre : *Des Cauſes du Bonheur public*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 14 Juillet 1767.

BONNAY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & Navarre. A nos amés, & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes

ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT : Notre amé, le S[r] Abbé Gros de Besplas, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public : un Ouvrage intitulé *du bonheur Public ou de l'Influence du caractere National, & de la Religion sur le bien public.* S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit ouvrage sera faire dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglement de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier, & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE

MAUPEOU : le tout à peine de nullité des présentes. DU CONTENU desquelles Vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la Copie des présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le seiziéme jour du mois de Décembre, l'an mil sept cent soixante-sept, & de notre regne le cinquante-troisiéme. Par le ROI, en son Conseil.

LE BEGUE.

Regiſtré sur le Regiſtre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1526. fol. 347. conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 13 Janvier 1768.

GANEAU, *Syndic.*





